

# L'ESPRIT
## DES
# JOURNAUX,
## FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

JUILLET, 1779.

*TOME VII.*

HUITIEME ANNÉE.



*A PARIS,*

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*

## *Conditions pour l'Abonnement.*

On s'adreſſera, pour toute la France, à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux conditions ſuivantes ; ſavoir : le prix de la Souſcription eſt de 27 liv. pour Paris, & de 33 pour la Province, rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege, pour les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, & à M. *Mauſſ*, Officier au Bureau des Poſtes Impériales, pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles, à M. *Horgnies*, Expéditeur des Gazettes étrangeres, pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

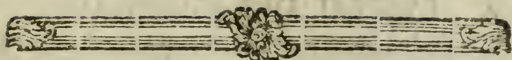
A Amſterdam, chez *Van-Harrevelt*, Libraire, dans le Kalveſtraat, pour toute la Hollande.

A Stockholm, à M. *Gjorvel*, Bibliothécaire du Roi, pour toute la Suede.

A Pragues, chez *Wolfgand-Gerle*, Libraire.

A Vienne, chez *Grœffer*, Libraire.

Les Libraires, & autres perſonnes qui voudront faire annoncer des Livres, Eſtampes, Muſique, & autres objets, dans l'*Eſprit des Journaux*, ſont priés de les adreſſer au Directeur du Journal, chez *Valade*. Et pour les mêmes objets, pour tous les Pays étrangers, chez *J. J. Tutot*, Imprimeur-Libraire, près St. Hubert, à Liege.



# L'ESPRIT
## *DES*
# JOURNAUX.

*MÉLANGES de traductions de différens ouvrages grecs, latins & anglois, sur des matieres de politique, de littérature & d'histoire ; par l'auteur de la* traduction d'Eschyle, ( *M. le Marquis* DE *POMPIGNAN* ). *Un volume in-8vo. de 564 pag.* A Paris, chez Nyon l'aîné, rue St. Jean-de-Beauvais. Prix 6 liv. relié. 1779.

UN homme, du petit nombre de ceux qui honorent notre littérature actuelle, qui possede le mieux les langues anciennes & modernes, qui écrit aussi-bien en vers qu'en prose, qui sait toujours joindre à la grandeur & à la noblesse des idées, la propriété & l'élégance de l'expression; en un mot, M. le marquis de Pompignan veut bien enfin consentir à nous ouvrir les trésors de son porte-feuille, fermé depuis long-tems. Ses amis en avoient déja tiré, il y a quelques années, l'excellente traduction

d'Eſchyle, dont une autre, qui parut dans le même tems, & qui n'eſt pas ſans mérite, n'a pu ſoutenir la concurrence. Le volume que nous annonçons, contient des traductions auſſi bien faites : morceaux précieux qui peuvent réveiller, parmi nous, le goût de la ſaine antiquité, dédommager des originaux qu'on ne ſe met plus en état de lire, & par conſéquent ſoutenir les lettres ſur le penchant de leur ruine.

On a toujours beaucoup aimé les mêlanges: les *Miſcellanea*, dans le ſiecle d'Eraſme, comme dans celui-ci, étoient très-recherchés. La raiſon de cette préférence, c'eſt que la variété, ou plutôt la diverſité, ſuivant l'expreſſion de Lafontaine, laquelle ſéduit tous les lecteurs, paroît être la deviſe particuliere de ces ſortes d'ouvrages. Les mêlanges que nous allons faire connoître, répondent parfaitement à cette idée : ce ſont des morceaux compoſés en différentes langues, en proſe & en vers, & dans des genres très-différens. La plupart des pieces qui forment ce volume auront même le mérite & la grace de la nouveauté.

Les deux premieres, ſont les diſcours d'Agrippa & de Mécene, touchant l'abdication de l'empire, projettée par Auguſte. Ces deux morceaux de l'hiſtorien Dion, contiennent tout ce qu'il eſt poſſible d'écrire ſur les différens ſyſtêmes de gouvernement, & ſur toutes les parties de l'adminiſtration publique, telle qu'on la connoiſſoit alors. Le ſavant traducteur a cru devoir y joindre des obſervations & des no-

tes critico-politiques, ſur leſquelles nous aurons ſoin de nous arrêter; mais d'abord il faut prendre, d'après l'habile interprete, une idée juſte & préciſe du caractere des trois acteurs célebres qui figurent dans cette ſcene intéreſſante.

On ſait que le regne d'Auguſte, ſi l'on oublie les proſcriptions & les cruautés du Triumvirat, fut le regne de la clémence & des arts. L'uſurpateur de l'empire fit le bonheur des Romains; le meurtrier de Cicéron devint le protecteur de Virgile. Ce prince effaça par de grandes vertus l'opprobre & l'horreur de ſes premieres années. Mais la haine obſtinée de ſes ennemis, & les ſoins du gouvernement auxquels il ſe livroit avec une application que peu de ſouverains ont imitée, le dégoûterent preſque de l'empire. Suivant Dion Caſſius, il conſulta, ſur ſon projet d'abdication, ſes deux confidens intimes, Agrippa qui étoit ſon gendre, grand homme de guerre, citoyen vertueux, mais ſauvage & fier; & Mécene, gouverneur de Rome, courtiſan ſans intrigue, favori ſans ambition, l'ami des lettres & de tous ceux qui les cultivoient. Le premier conſeille Auguſte, en Romain libre & en ennemi du pouvoir arbitraire; le ſecond en ami ſouple, en ſujet docile & qui veut un maître, mais un maître juſte, ſoumis aux loix, occupé du bien des peuples. Son diſcours eſt le plan d'une monarchie ſage & bienfaiſante. Auguſte l'adopta, & les peuples & le prince s'en trouverent bien.

On nous fait obſerver, avec raiſon, qu'il

ne faut pas croire que ces deux discours aient été prononcés à Auguste, tels qu'on les lit dans l'historien grec; & que celui de Mécene sur-tout a plus l'air d'un mémoire travaillé avec soin, que d'un avis donné dans la conversation. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces pieces, qui renferment d'excellens principes de politique, & des instructions utiles pour les souverains & leurs ministres, font le plus grand honneur à la plume qui les a composées, & à celle qui vient de les rendre en françois, avec toute la force & la précision de l'original.

L'illustre traducteur, dont l'expression & la pensée décelent l'homme de lettres & l'homme d'état, a cru devoir faire précéder cette double version de quelques réflexions préliminaires, que ne désavoueroit pas Montesquieu, l'oracle du droit public. Ces réflexions sont d'autant plus nécessaires, que les deux interlocuteurs ne paroissent pas toujours avoir une idée nette des principes qu'ils établissent ou qu'ils réfutent; & qu'Agrippa, par exemple, confond trop souvent la monarchie avec le despotisme. Le lecteur sera plus en garde contre cette méprise, quand il aura bien saisi l'analyse suivante.

» La monarchie est l'image d'une famille » gouvernée par le pere ou le chef seul, ce » qui n'exclut pas la délibération & le con» sentement du reste de la famille, quoi» qu'une seule personne y soit revêtue du » pouvoir suprême, & du commandement uni-

» verſel. L'ariſtocratie, c'eſt l'adminiſtration » confiée aux membres les plus conſidérables » & les plus apparens de la famille. L'oligar- » chie, c'eſt la famille ſoumiſe à l'autorité de » quelques-uns de ſes membres, en fort petit » nombre. Dans la démocratie enfin, on voit » une famille où rien ne ſe fait que par le » ſuffrage de tous ceux qui la compoſent, » quelque nombreuſe & quelqu'étendue qu'elle » ſoit.

» Ces quatre ſortes de gouvernemens déri- » vent de la même ſource. Elles ſont nées de » l'adminiſtration paternelle & domeſtique, la » ſeule que la nature ait donnée aux premiers » hommes, pour être tranſmiſe à leurs deſcen- » dans, & qui par ſucceſſion de tems, & ſui- » vant les circonſtances, a éprouvé diverſes » altérations, à meſure que les ſociétés ſe ſont » agrandies & ſéparées les unes des autres. » Mais ces différentes formes du gouvernement » de famille ont toujours eu des loix fixes » qui leur étoient propres, des loix qui ſer- » voient de regle à la ſouveraineté, pour » conſerver aux hommes, originairement égaux, » la jouiſſance paiſible & aſſurée de leur état, » de leurs biens, & de leur liberté, ſelon le » vœu de la nature.

» Le deſpotiſme, au contraire, renverſe » l'ordre naturel. Ariſtote l'a dit de la tyrannie, » & la tyranie n'eſt autre choſe que le plein » exercice du deſpotiſme. Cette maniere de gou- » verner, en détruiſant tout principe & toute » loi, détruit auſſi tout devoir & tout ſentiment.

» Il y a des liens entre le monarque & le sujet, » il n'y en a point entre le despote & l'esclave. «

Au moyen de ces distinctions clairement établies, le lecteur suivra mieux les raisonnemens de la consultation importante dont il s'agit. Dès l'exorde de son discours, Agrippa annonce une ame républicaine. » Examinons » tranquillement, dit-il à Auguste, l'état des » choses, & prenons ensuite le parti que nous » dictera la raison. Personne assurément n'ose» roit dire que vous deviez, à quelque prix » que ce soit, posséder l'autorité souveraine, » quand même il n'en résulteroit aucun bien. » S'il étoit ainsi, l'on pourroit croire, ou qu'é» bloui par le succès, vous n'avez pu résister » aux tentations de la prospérité; ou que » desirant l'empire depuis long-tems, vous » avez allégué le meurtre de votre pere, la » piété filiale, & prétexté la défense du peu» ple & du sénat, moins pour les délivrer de » leurs ennemis que pour les rendre vos » esclaves. L'un & l'autre vous feroient tort. » Qui ne seroit indigné de voir vos discours » démentis par vos intentions! on vous haï» roit bien plus à présent, qu'on n'eût fait » d'abord, si votre ambition se fût montrée à » découvert, & que vous eussiez couru sans » détour à la monarchie «.

Après ce début, Agrippa entre bientôt en matiere. On n'est pas peu surpris de voir un guerrier raisonner avec toute la subtilité d'un philosophe, pour prouver la nécessité naturelle & absolue du gouvernement républicain. Il

établit avec l'adresse & presqu'avec l'éloquence de Jean-Jacques, ce paradoxe politique : que l'égalité de naissance veut l'égalité de condition. Il peint rapidement les avantages d'une administration, où les biens & les maux sont toujours communs, ce qui n'arrive pas dans une monarchie. » Il seroit trop long, ajoute-» t-il, d'en faire ici le parallele ; je le ren-» ferme en deux mots qui disent tout. C'est » que dans la monarchie un homme vertueux » n'ose quelquefois le paroître, parce que sou-» vent la vertu est odieuse au prince. On » regle sa vie & ses mœurs sur les siennes. » On recherche sa faveur, pour acquérir tout » ce que l'on pourra posséder en sûreté. De-» là vient que la plupart uniquement occupés » d'eux-mêmes, n'ont que de la haine pour au-» trui ; & qu'ils regardent ses pertes comme leur » gain, ses prospérités comme leurs disgraces «.

A l'occasion de cet éloge de l'administration républicaine, M. de Pompignan observe qu'Agrippa pensoit comme le président de Montesquieu, ou plutôt, que le président de Montesquieu pensoit comme Agrippa ; c'est-à-dire, qu'on n'agit par vertu que dans un état républicain. Montesquieu ajoute que l'honneur est le mobile des actions dans les monarchies : mais le véritable honneur n'est-il pas inséparable de la vertu, demande avec raison M. de Pompignan ? A ne juger de l'honneur, continue-t-il, que par des idées nationales, il seroit bien difficile de le définir ; chaque pays a le sien, & chaque pays l'a souvent attaché à

des chofes très peu honorables. Si Miltiade & les deux Scipions revenoient fur la terre, ils feroient fort furpris d'entendre parler de point d'honneur, de regles du point d'honneur, de juges du point d'honneur. Les héros de la Grece & de Rome, fe difoient fouvent des injures, & ne fe battoient qu'à l'armée. L'honneur, qui ne tient qu'au préjugé, change comme les modes. Il en eft de même de la vertu : elle devient arbitraire, fi la religion ne l'éclaire. Il n'eft de vraie philofophie, de véritable honneur & de vertu parfaite, que dans la morale & dans la pratique du chriftianifme. Nous ne pouvons qu'applaudir à la jufteffe de ces obfervations, quoiqu'elles ne s'accordent point avec les idées nouvelles que quelques modernes voudroient accréditer.

Agrippa s'attache à parcourir les principaux inconvéniens du pouvoir fouverain, dont il veut dégoûter Augufte. Un des plus confidérables, felon lui, c'eft que, » dans un état monarchique, comme le fouverain eft exorbitamment riche, le public rejette fur lui toutes les dépenfes : on ne daigne pas même les calculer, quoiqu'on calcule avec foin fes revenus. Nul ne paie librement, ni avec plaifir ; nul ne prévient le fifc par des tributs volontaires. Ce feroit s'avouer riche, & par-là fe rendre fufpect au prince. Il craindroit qu'un citoyen fi généreux, n'en prît avantage, & n'entretînt des factions. « Relativement au motif de cette crainte, M. de Pompignan remarque qu'on a vu le contraire

dans des états monarchiques, ſur-tout dans ceux où le peuple eſt naturellement attaché à ſes maîtres; qu'il pourroit arriver néanmoins que ces efforts de zele fuſſent quelquefois le fruit de l'intrigue, ou de l'influence de quelques hommes puiſſans & accrédités, qui voudroient par ce moyen faire leur cour aux dépens du public.

A ces raiſons générales, Agrippa en joint de perſonnelles à l'empereur, & qui ſont préſentées avec autant d'énergie que de préciſion. » Comment ſoutiendrez-vous un travail pénible qui remplira vos nuits & vos jours? » Comment y ſuffirez-vous dans vos maladies? » Comment goûterez-vous les biens qui ſont » le bonheur des hommes, ou comment en » ſupporterez-vous la privation? Vos plaiſirs » ſeront imparfaits; vos tourmens ſeront ex- » trêmes. Le maître d'un vaſte empire eſt con- » ſumé de ſoins & de craintes : l'amuſement » & la volupté le fuient; il eſt ſans ceſſe forcé » de voir, d'entendre, de faire & de ſouffrir » ce qui lui répugne le plus. On a vu des » Grecs & des Barbares, frappés ſans doute » de ces inconvéniens, refuſer des ſceptres » qu'on leur offroit. «

Agrippa fait voir enſuite que les ſoins & les ſoucis rongeurs, attachés à l'exercice de l'autorité ſouveraine, ne ſont nullement compenſés par le pouvoir flatteur de faire des heureux; parce qu'un ſouverain ne peut ſatisfaire à toutes les demandes, parce qu'il n'a preſque point de ſujets qui n'aſpirent aux graces, parce

que ses refus lui font plus d'ennemis que ses libéralités ne lui attirent d'amis : il en conclut qu'Auguste doit abdiquer l'empire, après avoir ordonné tout ce qui peut être avantageux à la république, qu'il lui conseille de rétablir. Nous croyons qu'un semblable discours, qu'il faut lire tout entier dans le texte ou dans la traduction, qui le représente avec fidélité, a dû faire une impression profonde sur Auguste, si son projet d'abdication n'étoit point une feinte, comme on a lieu d'en douter. Voyons dans le plaidoyer opposé, quelques-uns des raisonnemens qui ont pu déterminer le prince au parti contraire.

Mécene, qui connoissoit mieux Auguste, & qui peut-être devinoit son secret, commence par lui prouver qu'il seroit désormais impossible de rétablir la république. » Quand Rome » n'avoit qu'un nombre médiocre de citoyens, » & qu'elle n'étoit guere supérieure en force » à ses voisins, notre administration étoit ad- » mirable ; nous donnions des loix presqu'à » toute l'Italie. Depuis que nous avons tra- » versé tant de continens & tant d'îles, rem- » pli les mers & la terre entiere du nom & » de la puissance des Romains, tous nos avan- » tages ont disparu. D'abord il s'est élevé des » dissentions dans nos foyers & dans nos murs ; » ce mal s'est ensuite répandu dans nos armées. » Cette ville, semblable à un vaisseau déchargé, » plein de passagers de tous pays, flotte de- » puis long-tems au milieu des tempêtes, sans » pilote & sans gouvernail. Ne l'abandonnez

» pas aux ondes qui le rempliſſent; il ne ſau- » roit ſoutenir leurs aſſauts. Fracaſſé de tou- » tes parts, il eſt *prêt à* (*) s'ouvrir, ſi vous » ne reſſerrez ſes liens. Mais puiſque les Dieux, » touchés de nos maux, vous ont confié le » ſalut & l'adminiſtration de la patrie, c'eſt » par vous qu'elle reſpire; que par vous elle » ſe rétabliſſe & dure à jamais! « Comme ce beau mouvement oratoire auroit bien pu ne pas entraîner un prince timide, qui craignoit pour ſes jours, le miniſtre lui promet une ſûreté entiere & le regne le plus fortuné, pourvu que ſon adminiſtration ſoit conforme au plan qu'il va lui tracer. Nous gliſſerons légérement ſur les détails de ce développement, pour ne nous arrêter qu'à ceux qui donneront lieu à des obſervations intéreſſantes de la part du traducteur, & à des rapprochemens relatifs à nos uſages.

Mécene recommande d'abord à Auguſte de bien compoſer le ſénat. » Que la pauvreté ne » ſoit pas un motif pour exclure les gens de » bien; donnez-leur au contraire de quoi ſou-

(*) Il faudroit dire *près de*. Nos meilleurs écrivains font tous les jours, ſans y penſer, cette faute grammaticale, qu'il eſt bon de relever en paſſant. Il y a une grande différence entre *prêt à* & *près de*. Par exemple, je ſuis *prêt à* combattre, quand j'attends l'ennemi, & *près de* combattre, quand il approche. De ces deux mots, l'un eſt un adjectif dont le ſynonyme eſt *préparé;* l'autre un adverbe de tems qui ſignifie *ſur le point de*.

» tenir leur dignité ; n'accordez les places va-
» cantes qu'à des perſonnes qui ont de la naiſ-
» ſance, du mérite & de la fortune. « Vœu d'un véritable citoyen, dit l'auteur, qui eſt un ancien magiſtrat ; vœu de la nation françoiſe, dans tous les tems, & que les états du Royaume, notamment ceux de 1614, & les états de provinces, comme ceux de Languedoc, ont ſouvent renouvellé dans leurs cahiers.

Le miniſtre conſeille mal-adroitement au prince de faire de Rome la ſeule ville du monde, & d'engager à déſerter les autres pour l'habiter. Syſtême abſurde & pernicieux, reprend avec raiſon l'écrivain politique. Toute ville capitale qui, par ſa grandeur illimitée, par ſes richeſſes monſtrueuſes, par ſon luxe ſcandaleux, abſorbe & dévore les autres villes de l'état, eſt la ſangſue du corps politique. Les membres ſe deſſechent, la tête s'enfle, & le corps entier périt.

» On ne ſera reçu ſénateur qu'à vingt-cinq
» ans accomplis : n'eſt il pas honteux & dan-
» gereux tout enſemble de confier les fortu-
» nes publiques à ceux qui n'ont pas encore
» la diſpoſition de leurs propres biens ? (On a vu, dit M. de Pompignan, des gens en place avoir des tuteurs ; enſorte qu'il eſt arrivé peut-être que le même magiſtrat, dans le même inſtant, & avec la même plume, ait ordonné ſeul & ſouverainement à dix mille laboureurs d'aller traîner la brouette ſur un grand chemin, & n'ait pu ſigner une quittance de cent francs, ſans être aſſiſté d'un tuteur.)

Cette réflexion rappelle les éloquentes & vigoureuſes remontrances de l'auteur au ſujet des corvées, quand il étoit premier-préſident d'une cour ſupérieure.

Le choix des magiſtrats dont Mécene ne veut point laiſſer la nomination au peuple, donne lieu au traducteur de diſcuter, dans une longue & ſavante note, cette queſtion relativement à nous, ainſi que celle de la vénalité des offices, contre laquelle on s'éleva d'abord, parce qu'on n'y voyoit que l'eſprit fiſcal, qui l'établiſſoit. Mais elle remédia par la ſuite à beaucoup d'abus; & l'on a reconnu depuis qu'elle étoit devenue néceſſaire.

Rien de plus ſage que les avis ajoutés par le miniſtre Romain, ſur la maniere de reſtreindre la trop grande autorité des ſénateurs, & de ménager ſi bien les choſes, qu'en diminuant leur pouvoir, ils ſoient également reſpectés. Rien de plus juſte que la remarque faite à ce ſujet par le traducteur; c'eſt que ſubjuguer, réformer des compagnies puiſſantes, ſans les avilir ni les détruire, eſt un des myſteres de l'art politique, dans les gouvernemens abſolus. Cette opération délicate doit ſe faire ſans proſcription, ſans violence, ſans rien ordonner qui attaque le droit de propriété, ou qui en gêne l'exercice. Il faut éviter ſur toutes choſes de rendre ce changement onéreux au peuple. Si l'on s'y prend autrement, ſi l'on ſacrifie l'équité, les loix, les finances à un projet mal conçu, dès lors l'entrepriſe eſt manquée; ce qu'elle avoit de ſpécieux & de plauſible diſparoît, il n'en reſte

que l'arbitraire & l'odieux, ſans avantage pour le prince & ſans utilité pour l'état.

» C'eſt un avantage de multiplier & de di-
» viſer les emplois. On forme, on rend utile,
» on enrichit un plus grand nombre de ſujets. « Le traducteur obſerve qu'Auguſte ſuivit conſtamment cette maxime. Un homme public, chargé de trop d'affaires, les néglige toutes ou les fait mal. Mais un roi, dira-t-on, un premier miniſtre ſuffit à tout. La différence eſt grande. Celui qui gouverne en chef n'a beſoin que d'une vigilance univerſelle, & d'une attention générale aux diverſes parties du gouvernement. Le miniſtre particulier, au contraire, doit un travail méchanique & aſſidu à toutes les branches d'adminiſtration qui le concernent. Lui confier pluſieurs départemens qui exigeroient chacun la même application & le même détail, ce ſeroit abuſer des forces de l'eſprit humain.

» Ne dédaignez pas même de recevoir dans
» le ſénat ceux qui n'auroient eu, dans les
» légions, que des grades ſubalternes, pourvu
» qu'ils n'aient pas été ſimples ſoldats ". Exception odieuſe & injuſte; elle eût privé Marius du conſulat, & Faber du bâton de maréchal de France.

On devoit bien s'attendre qu'un légiſlateur, qui eſquiſſe à grands traits le plan d'une nouvelle conſtitution monarchique, ne négligeroit pas l'article eſſentiel de l'éducation. Auſſi Mécene inſiſte-t-il pour que les enfans des ſénateurs & des chevaliers ſoient envoyés aux

écoles, & remis à des maîtres publics, avoués par l'état. Il fait entendre au souverain qu'il n'y a rien de plus redoutable qu'une noblesse ignorante & débauchée. Son interprete développe encore ainsi sa pensée. » L'ignorance des » principes & la corruption des mœurs ne » font que des esclaves ou des rebelles. Des » hommes instruits & vertueux n'aiment pas » l'oppression; mais ils connoissent leurs de» voirs, & les remplissent «.

M. de Pompignan remarque avec la même justesse, à propos des terres publiques, dont on conseille ici la vente en partie, que le domaine des princes bien administré épargneroit beaucoup d'impôts à leurs peuples. Fénélon décide qu'un roi ne peut en conscience soutenir des prétentions de famille qu'avec ses revenus particuliers : les autres ne doivent être employés, selon lui, qu'à la défense de l'état. Un des griefs des Anglois contre Jacques I, étoit la fréquente aliénation des domaines au profit des favoris; il en changeoit souvent & les enrichissoit tous aux dépens de la couronne. Charlemagne, qui avoit conquis la plus grande partie de l'Europe, ne récompensoit ses serviteurs qu'avec des possessions prises sur l'ennemi. *Il faisoit vendre pour son compte, les œufs & les poulets de ses fermes*; économie digne des rois-pasteurs.

Immédiatement après, Mécene, en véritable homme d'état, traite des impositions dont il veut que personne ne soit exempt. Il rejette toute immunité comme absolument injuste, puis-

que l'avantage que procurent ces ſecours, rejaillit ſur tous, ſans exception. Mais, afin que le tribut ſoit moins onéreux & en quelque ſorte inſenſible, il demande qu'il y ait beaucoup de perſonnes ou de choſes contribuables, (Βραχέα ἀπὸ πολλῶν) & que la contribution reſpective ſoit médiocre. Cette idée nous paroît aſſez heureuſe. Cependant M. de Pompignan prétend que les Romains ne connoiſſoient pas mieux que les nations modernes la nature de l'impôt. Il renvoie les lecteurs de cette doctrine aux ouvrages de M. Mirabeau, qui leur apprendra que l'impôt doit être unique, excluſif, territorial, perçu ſans frais, proportionné aux beſoins réels de l'état, & ſur-tout au *produit net* des terres. Mais il eſt à craindre que ce produit *net*, ſi célebre depuis quelque temps, & auſſi difficile à ſaiſir dans la pratique que dans la théorie, ne ſoit la pierre philoſophale du grand œuvre économique.

» Embelliſſez la ville de Rome, & raſſem» blez-y toutes ſortes de ſpectacles. Il faut que » le peuple le plus puiſſant de la terre l'em» porte en toutes choſes ſur les autres nations. » Nous en ſerons plus conſidérés de nos alliés, » & plus craints de nos ennemis. « Avec la permiſſion de Mécene, reprend l'auteur, la comédie & l'opéra ne rendront jamais un état redoutable. Il eſt ridicule de donner à des ſpectacles d'amuſement une importance qu'ils n'ont pas. Sans doute. Mais nous dirons auſſi, avec la permiſſion du traducteur, que Mécene ne donne nullement dans ce ridicule. Il recom-

mande ſeulement la pompe & la magnificence des fêtes & des jeux publics, bien différens de nos opéras dont il n'eſt pas queſtion dans le texte. Or cette pompe & cette magnificence politiques pouvoient effectivement en impoſer juſqu'à un certain point, aux princes voiſins & aux ambaſſadeurs des nations barbares. C'eſt ainſi que les carouſels & les ballets ſuperbes de Louis XIV, donnerent le change aux ennemis de la France.

Guidé par les principes d'une ſage économie, Mécene met des bornes aux dépenſes exceſſives qu'occaſionneroit au public & aux particuliers dans les provinces, l'entretien des athletes vainqueurs. Il faut récompenſer tout homme qui excelle dans un art, ajoute M. de Pompignan, mais tous les arts ne doivent pas être également encouragés. Auſſi, par une ſuite de cette réflexion, nous obſerverons qu'il eſt abſurde, pour ne rien dire de plus, de voir des mimes, ou, ſi l'on veut des Roſcius, inhumés chez des peuples, follement enthouſiaſtes, avec des honneurs funéraires qu'ils n'accordent pas toujours aux Scipions & aux peres de la patrie.

Mécene deſire ici, comme les zélateurs du bien public l'ont toujours ſouhaité depuis, l'uniformité des poids & des meſures. Louis XI alloit l'établir; d'autres princes l'ont ſouvent promiſe, mais inutilement. Il eſt vrai que cette opération facile à l'égard des ſuperficies & des liquides, ne l'eſt pas également à l'égard des grains, comme le ſavant commentateur le démontre. On peut encore conſulter ſur cette

matiere, dans les *mémoires de l'académie royale des inſcriptions*, le travail précieux qu'a déja commencé, par ordre du gouvernement, un membre diſtingué de cette compagnie.

Le miniſtre paſſe à un objet non moins eſſentiel. Il jette quelques idées plus ou moins exactes ſur la procédure criminelle. On applaudit au conſeil qu'il donne à Auguſte de dédaigner les diſcours injurieux; en obſervant que l'on ne conçoit pas comment de ſimples diſcours puiſſent jamais être punis de mort, à moins que leur but formel & direct, ne ſoit d'exciter à la révolte ou à d'autres attentats. L'interprete s'étonne de quelques condamnations rigoureuſes en ce genre, que nous avons vues de nos jours. » Ces arrêts effrayans, dit-il, feroient-ils fondés » ſur la déclaration du 16 avril 1571, qui » ordonne que tous ceux qui feront convaincus » d'avoir compoſé, fait compoſer & imprimer » des écrits contre la religion, & contre l'au- » torité du roi, feront punis de mort? Mais » cette peine n'eſt prononcée que contre ceux » qui écrivent, & non contre ceux qui parlent. » Il ſemble que le juge ne devoit pas ajouter à » la rigueur de la loi: des propos inconſidérés, » inſolens, factieux, ne méritent que des cor- » rections de police. «

Fauſſe & dangereuſe regle, que celle qui eſt preſcrite plus bas: » Jugez tous les délits » où il y aura des accuſateurs; paſſez ſous » ſilence ceux qui ne vous feront déférés par » aucune plainte; ſi ce n'eſt les crimes contre » la république. « D'où il ſuit, conclut-on avec

juſteſſe, que le prince ne ſeroit qu'imparfaitement le juge de ſon peuple. Il laiſſeroit impunis tous les forfaits dont il auroit connoiſſance, mais qui ne lui ſeroient pas dénoncés par une accuſation en forme. Louis XIV étoit dans un principe différent. Plus d'une fois il a ordonné à ſes procureurs-généraux en province, de pourſuivre des crimes contre leſquels il n'y avoit point de partie civile, & que le miniſtere public avoit ignorés ou négligés.

Nos lecteurs nous ſauront gré de leur mettre ſous les yeux l'eſpece de péroraiſon éloquente & ſublime, par laquelle le digne favori termine les avis ſalutaires qu'il vient de donner à ſon maître. » Rendez-vous illuſtre par vos propres » actions. Ne ſouffrez pas qu'on vous érige » des ſtatues d'or ni d'argent, ſimulacres vains » & diſpendieux, que le tems détruit ou qu'une » révolte abat. Que vos bienfaits gravent » votre effigie dans les cœurs, en traits ineffaçables & immortels. Permettez encore moins » qu'on vous éleve des temples. Ce ſeroit un » argent perdu ; il vaut mieux le réſerver pour » des emplois néceſſaires. Car ce n'eſt pas » l'excès des impôts, c'eſt l'économie qui groſſit les revenus du prince. Et d'ailleurs, ces » ſortes d'hommages ne ſervent de rien pour » la réputation. La vertu peut rendre un homme égal aux Dieux ; mais les hommes ne » font pas un Dieu. Soyez humain, ſoyez juſte ; » l'univers ſera votre temple ; les villes ſeront » vos autels ; tous les hommes, des ſtatues » vivantes qui éterniſeront votre mémoire,

» Qu'un méchant prince place tant qu'il voudra, ses images dans toutes les villes, il
» n'en sera pas moins méprisé. Ce sont des trophées de ses vices, des monumens de l'indignité de son regne. Plus ils seront durables, plus le souvenir de son infâmie se perpétuera parmi les hommes.

» Voulez-vous enfin jouir d'une véritable » immortalité, profitez de mes conseils, & » pardessus toutes choses, honorez la divinité » en tout lieu, suivant le culte de vos peres. » Obligez chacun de s'y conformer. Haïssez, » punissez ceux qui s'efforceroient de le dé» truire. Vous le devez par politique autant » que par piété. Qui méprise les Dieux, ne » respecte rien. Tout changement dans la re» ligion en apporte aussi dans l'état. De-là, » les associations, les cabales, les complots, » dont l'effet est si redoutable aux monarchies.

» Les faux philosophes ne sont pas moins » dangereux. Vous ne sauriez trop vous en » défier. Car, ne croyez pas, parce que vous » avez éprouvé la sagesse & la probité d'A» rius & d'Athénodore, que ceux qui se disent » philosophes, ressemblent à ceux-là. Plusieurs, » sous le masque de la philosophie, ont infi» niment nui aux particuliers & à des nations » entieres. «

Quoique ce texte ne paroisse pas avoir besoin de commentaire, cependant il fournit encore à M. de Pompignan, une derniere réflexion, qui n'est assurément pas déplacée. Ces faux philosophes, dit-il, ont été souvent prof-

crits dans la Grece & à Rome. Ceux dont Mécene parle ici, n'étoient certainement pas plus méchans ni plus dangereux que d'autres philoſophes moins anciens. Ils ont beau crier que la philoſophie eſt un nom qui fait peur : exclamations vuides de ſens & de vérité. On ne craint point la vraie philoſophie ; on la reſpecte, on la chérit comme un préſent de Dieu, comme un rayon de ſa ſageſſe éternelle. Mais la philoſophie qui détruit le droit divin & naturel ; la philoſophie qui renverſe la religion & corrompt les mœurs, qui ment, qui calomnie, qui inſulte la terre & le ciel ; cette philoſophie porte l'horreur & l'effroi dans tous les cœurs vertueux.

Après tout ce qu'il vient de dire & que nous n'avons fait qu'indiquer, Mécene finit par conclure qu'Auguſte ne doit pas repouſſer la fortune qui l'a choiſi parmi tous ſes concitoyens pour l'élever à l'empire ; & le prince fut fidele à ſa vocation.

On ne ſauroit diſconvenir que ces deux diſcours, qui méritent d'être lus en entier dans le texte ou dans ſon excellente verſion, ne préſentent de grandes idées & qui étoient alors aſſez neuves. Il faut bien ſe garder de mettre ces ouvrages au rang des déclamations ſcholaſtiques & fictives, avec leſquelles les anciens rhéteurs exerçoient leurs éleves, & dont parle Juvénal, quand il dit, au commencement de ſa premiere Satyre : » Nous avons auſſi con» ſeillé à Sylla de retourner aux paiſibles jouiſ» ſances de la vie privée. «

*. . . . . Et nos*
*Confilium dedimus Sullæ privatus ut altum*
*Dormiret.*

Ces fortes de compofitions n'offroient fouvent que des mots, & les morceaux que nous venons d'analyfer renferment des chofes; ils ne font peut-être pas écrits avec l'élégante pureté & la précifion fentencieufe d'Ifocrate; mais ils préfentent des vues plus générales & fupérieures aux inftructions que cet orateur illuftre adreffe à des princes, qui n'étoient pas, il eft vrai, dans les mêmes circonftances. Ils ont fourni, quoi qu'en dife M. de Voltaire, l'idée & les matériaux de la belle fcene délibérative qu'on admire toujours en lifant *Cinna.*

L'enjouement & la gaîté des dialogues de *Lucien* fuccedent au férieux & à la gravité des difcuffions politiques de *Dion Caffius*, & délaffent agréablement le lecteur. Il n'y a peut-être pas dans toute l'antiquité d'écrivain plus amufant que Lucien, par la variété des matieres qu'il a traitées, par les faillies d'une imagination vive & brillante, par le tour piquant qu'il fait donner à la morale, & par le fel ingénieux dont il affaifonne les matieres les plus importantes de la philofophie. Né à Samofate, fous l'empire de Trajan, deftiné par fes parens au métier de fculpteur, entraîné vers les lettres par la nature & par un goût dominant, il exerça d'abord la profeffion d'avocat, mais bientôt ennuyé des clameurs du barreau, il fe livra à un genre d'éloquence plus naturel & plus conforme à fon humeur; devenu

ɜnu rhéteur ambulant, il parcourut les dif-
ntes villes de l'Afie mineure, de la Gre-
de l'Italie & des Gaules, charmant fes
teurs dans tous les lieux où il paffoit par
gance de fon ftyle, les graces de fon ef-
& la fineffe de fes plaifanteries. Les extra-
nces de la mythologie, les rêveries & les
rdités des philofophes furent les objets prin-
ux qui égayerent fa verve comique. De fon
; Rome & les provinces étoient pleines d'im-
eurs qui, avec une longue barbe, un extérieur
pofé, & un jargon inintelligible, en impo-
nt aux grands & aux riches, & s'attiroient le
ect de la multitude. A l'abri du manteau phi-
phique, ils fe livroient impunément à toutes
:s de vices, ils s'enivroient à de bonnes tables
antant la tempérance, & s'enrichiffoient en
:hant la pauvreté. Lucien, indigné de la
effe, & plus encore des fuccès de ces four-
, faifit l'arme du ridicule & les immola à
:ifée publique. Confidéré comme écrivain,
de grands rapports avec *Ariftophane ;* c'eft
ıême fel, le même atticifme, & le même ton
ɔlaifanterie. Le rhéteur de Samofate eft auffi
ftique, auffi mordant, auffi fertile en bons-
ts & en faillies que le poëte athénien ; il a l'ima-
ation auffi vive, auffi libre, & quelquefois
fi bouffonne. Plufieurs de fes dialogues font
véritables comédies, où l'on trouve une fable
des fituations très-piquantes. Comme Arifto-
ɜne, il aime à parodier les grand écrivains,
traveftir le fublime ; fouvent il s'égaie aux
pens d'*Homere* & d'*Héfiode*, comme Arifto-

phane, aux dépens d'*Eſchyle* & d'*Euripide*. Conſidéré comme philoſophe, Lucien paroît avoir quelque reſſemblance avec Socrate; comme lui, il rapporte toute la philoſophie à la morale; comme lui, il prend un ton ſimple, naturel & familier pour débiter les plus importantes maximes. Auſſi fin, auſſi railleur que le maître de Platon, il emploie pour dévoiler les fourberies & les vices des philoſophes, cet agréable perſifflage dont Socrate ſe ſervoit avec tant d'art pour relever l'ignorance & le galimathias des ſophiſtes de ſon tems. Enfin, comme Socrate, Lucien ſe moque plutôt des idées des autres qu'il n'expoſe les ſiennes. Mais le philoſophe d'Athenes paroît bien plus modeſte, plus vertueux, plus humain; chez lui l'ironie eſt douce, innocente & légere, elle n'annonce point dans celui qui en fait uſage de fiel & de malignité. Lucien, au contraire, eſt ſouvent plein de ſatyres ameres & de ſarcaſmes violens; la haine & l'animoſité ſe montrent dans ſes plaiſanteries; ſon badinage eſt méchant, & ſa gaîté cruelle; lors même qu'il paroît ſe jouer & rire, il mord & déchire impitoyablement.

Lucien a introduit dans ſes dialogues les dieux & les hommes, les vivans & les morts, les philoſophes & les courtiſannes, ſouvent même il a fait parler des êtres allégoriques; ce nombre prodigieux d'acteurs de toute eſpece donne de la vie à ſon théatre & attache le ſpectateur. M. de Pompignan a traduit les dialogues des divinités de la mer, dans leſquels Lucien a renfermé, avec beaucoup d'adreſſe, toutes

les fables que les anciens poëtes ont imaginées ſur le compte de ces divinités ; il ſe plaît à rabaiſſer ces objets de la vénération du peuple, en leur prêtant un langage familier qui les rapproche des plus ſimples mortels.

Dans le premier de ces dialogues, *Doris* & *Galatée*, nymphes de la mer de Sicile, parlent ſur le ton des nymphes du palais royal ; elles ſe piquent & s'agacent mutuellement par ces railleries qui échappent naturellement à deux coquettes jalouſes & rivales. Doris félicite Galatée ſur la conquête qu'elle vient de faire du berger Polyphême ; elle inſiſte ſur les charmes de ce galant dont le corps eſt velu comme celui d'un ours, & qui n'a qu'un œil au milieu du front. Galatée répond que s'il n'eſt pas beau, du moins il eſt très-noble, puiſqu'il eſt fils de Neptune ; qu'au reſte, cet air ſauvage & ce corps velu ſont des beautés mâles, & qu'il voit auſſi-bien de ſon œil unique que s'il en avoit deux. Une apologie auſſi vive paroît à Doris une preuve d'amour, & fournit une nouvelle matiere à ſes plaiſanteries. Galatée perd patience & répond avec aigreur.

GALATÉE.

Je n'ai aſſurément aucun goût pour lui, mais en vérité vos méchancetés m'excedent ; c'eſt l'envie qui vous fait parler ainſi. Vous n'avez pas oublié que Polyphême faiſant paître un jour ſes troupeaux, & nous voyant du haut d'un rocher jouer enſemble ſur le rivage au pied du mont Etna, il ne fixa ſes regards que ſur moi, ſans les arrêter un moment ſur vous, ni ſur

les autres nymphes. Je lui parus ſans doute la plus belle & la plus digne d'être aimée. Il n'eut pour vous que du mépris, c'eſt ce qui vous deſeſpere.

DORIS.

J'avoue qu'il eſt flatteur d'être aimée d'un borgne & d'un gardeur de troupeaux, c'eſt un avantage qu'on ne peut trop t'envier; mais enfin qu'a-t-il pu tant remarquer en toi, ſi ce n'eſt ta blancheur....

GALATÉE.

Je ſerai auſſi ridiculement blanche que vous voudrez; mais j'ai un amant. Nommez-moi, toutes tant que vous êtes, un berger, un matelot, un batelier, qui vous ait dit un ſeul mot de galanterie. Polyphême eſt de plus un muſicien du premier ordre.

DORIS.

Tais-toi, Galatée. Nous entendîmes l'autre jour la ſérénade qu'il te donnoit. Déeſſe de Cythere! nous crûmes d'abord que c'étoit l'animal du bon Silene.... Plus il ſe paſſionnoit, plus nous éclations de rire, quelqu'effort que nous fiſſions pour nous retenir. Echo, qui répete tout, ne répéta ni chant, ni paroles, ſoit qu'elle fût effrayée de la voix rugiſſante de Polyphême, ou qu'elle eût honte de redire une chanſon ſi barbare & ſi ridicule. Pour comble de gentilleſſe, le charmant berger portoit dans ſes bras un petit ours velu comme lui; tu ne dois pas être ſurpriſe, Galatée, qu'on t'envie un pareil amant.

GALATÉE.

Maïs, vous, Doris, montrez-nous enfin le vôtre. Voyons un peu s'il eſt plus beau, s'il a la voix plus mélodieuſe, s'il joue mieux de la lyre que Polyphême.

DORIS.

Je n'ai point d'amant, je ne me crois pas faite pour en avoir; mais, toi, Galatée, garde ton cyclope, cet amant parfumé comme un bouc, & qui mange ſes hôtes. Adieu, puiſſes-tu l'aimer autant qu'il t'aime!

Le ſecond dialogue des divinités marines, entre *Neptune* & *Polyphême*, roule ſur la maniere dont *Ulyſſe* l'enivra & lui creva le ſeul œil qu'il avoit; le troiſieme, entre *Neptune* & *Alphée*, ſur la tendreſſe ingénieuſe de ce fleuve d'Arcadie pour la belle *Aréthuſe*, fontaine de Sicile, laquelle n'eſt pas trop à portée de ſon amant, ſelon la remarque du ſouverain de l'empire liquide. Mais l'amour ſait bientôt faire diſparoître les diſtances les plus grandes; l'Alphée traverſe les mers ſans mêler ſon onde à leurs flots, & vient la verſer pure, comme ſon cœur, dans l'urne cryſtalline de la Naïade qu'il adore. Dans le quatrieme dialogue, *Prothée*, par l'exemple du polype qui trompe l'œil du pêcheur, s'efforce de prouver à l'incrédule *Ménélas* que ſes métamorphoſes rapides ne ſont point des illuſions d'optique; dans le cinquieme, *Panope* raconte à une de ſes compagnes le tour perfide que vient de jouer la *Diſcorde* aux nôces

de *Thétis* : on attend le jugement du beau berger, & l'on entrevoit que l'air du bureau est pour *Vénus*. Dans le sixieme, *Neptune* est instruit des charmes de la jeune & sage *Amymone* par un triton officieux, qu'on peut appeller *l'ami du prince*. A l'aide du même complaisant, il forme, exécute le projet d'enlever cette beauté, malgré ses cris & sa résistance. Elle avoit pour pere *Danaüs*, qui donnoit à ses filles une éducation très-dure, qui les obligeoit à travailler de leurs mains, & qui ne leur recommandoit rien tant que de fuir la paresse : mais aussi pourquoi avoit-il l'indiscrétion d'envoyer tous les jours la plus jolie, seule, loin d'Argos, puiser de l'eau dans le lac de Lerne? Une singularité remarquable dans cette espece de petite comédie, c'est que, malgré sa brieveté, on y viole hardiment l'unité de lieu. L'action commence dans le palais de Neptune & finit au rivage grec où vole le Dieu monté sur un dauphin & suivi du fidele ministre de ses plaisirs.

La double métamorphose de la fille d'*Inachus*, changée en génisse par la jalousie de Junon, & ensuite en nymphe d'une beauté ravissante par l'ordre de Jupiter, est l'objet du septieme dialogue : l'aventure du musicien *Arion* recueilli par un dauphin, au moment où des matelots l'avoient jetté à la mer, celui du huitieme : la chûte d'Hellé dans le détroit qui porte son nom, celui du neuvieme. Les suivans retracent rapidement l'apparition subite de l'isle vagabonde, si bien chantée par Calli-

maque, & qui sort des gouffres profonds de la mer, pour offrir un asyle à *Latône ;* l'incendie & le desséchement du Xante, que *Vulcain* embrase de tous les feux du Mont-Ethna, pour secourir le fils de *Thétis ;* la fécondité de la pluie d'or, répandue sur *Danaé ;* les plaintes risibles d'*Enipe*, dont on a volé la figure & la maîtresse ; la vaillance de *Persée*, qui tue le monstre & délivre *Andromede.*

Enfin le quinzieme & dernier de ces drames, toujours trop courts, dont la mer fournit le théatre & les acteurs, & qui paroissent avoir éveillé l'imagination de l'ingénieux auteur de *l'Oracle & des Graces*, décrit tous les détails & toutes les circonstances de la surprise d'*Europe*, presqu'aussi célebre dans la fable que le rapt de Proserpine. Ce riche fonds a tant exercé & doit exercer encore si souvent le pinceau & le burin, que l'on croit devoir mettre ici ce passage sous les yeux des artistes, qui aujourd'hui se nourrissent trop peu des peintures qu'offrent la poésie & l'éloquence anciennes, si propres à échauffer leur génie & leurs compositions. C'est *Zéphire*, témoin oculaire, qui raconte à son camarade *Notus* comment la chose s'est passée. On sentira aisément dans la version de M. de Pompignan, la touche animée & pittoresque d'un grand poëte, qui a choisi de préférence ces morceaux, parce qu'ils sont remplis d'images fortes ou riantes.

» Europe se divertissoit sur le bord de la
» mer avec de jeunes filles de son âge. Jupi-
» ter, sous la forme d'un taureau, est venu

» jouer avec elles; il étoit d'une beauté par-
» faite, blanc comme la neige, les cornes
» agréablement recourbées, le regard tendre
» & paſſionné; ſes mugiſſemens même étoient
» doux. Il s'eſt mis à bondir ſur le rivage.
» Europe s'enhardit juſqu'à lui monter ſur le
» dos. A peine y eſt-elle aſſiſe, que le Dieu
» prend rapidement ſa courſe; il gagne la
» mer, & s'y jette à la nage, chargé du pré-
» cieux fardeau de ſa maîtreſſe. Europe ef-
» frayée de cette aventure, tenoit d'une main
» l'une des cornes du taureau pour s'empê-
» cher de tomber, & de l'autre elle arrêtoit
» ſon voile qui flottoit au gré du vent «.

Ici, Notus interrompt le récit de ſon confrere par une exclamation ironique, que les interpretes latins n'ont pas ſentie.» Voilà donc
» ce ſpectacle ſi raviſſant! Tu as vu nager
» Jupiter; tu l'as vu porter ſur ſon dos une
» jeune fille «! Le reſte eſt-bien plus agréable, lui répond Zéphire, qui continue ainſi:

» Auſſi-tôt la mer eſt devenue calme &
» tranquille: la ſurface des eaux étoit unie,
» les vents retenoient leur ſouffle, & n'é-
» toient-là que comme ſpectateurs. Les Amours
» voloient à fleur d'eau, mouillant quelque-
» fois la pointe de leurs pieds. Ils portoient
» des torches, &, par des chants, célébroient
» l'hymen. Les Néréides à demi-nues, & mon-
» tées ſur des dauphins, embelliſſoient le cor-
» tege, & pouſſoient des cris de joie. Les tri-
» tons, les animaux marins, dont la figure n'a
» rien d'effrayant, ſuivoient en foule Europe;

» en formant des chœurs de danse. Neptune » & Amphitrite, assis dans le même char, pré» cédoient cette marche triomphante. Le Dieu » de la mer montroit avec joie le chemin à » son frere. Mais le plus bel ornement de la » fête c'étoit Vénus, que deux tritons por» toient couchée négligemment dans sa con» que marine, & qui jettoit à pleines mains » des fleurs sur la jeune fille d'Agénor. On a » marché dans cet ordre depuis la Phénicie » jusqu'en Crete. A peine touchions-nous le » rivage, que le taureau a disparu. Jupiter a » donné la main à Europe pour la conduire » dans un antre du mont Dictée : elle a bien » compris à quoi le dieu la destinoit. Nous » l'avons vu rougir & baisser les yeux. Alors » tous les vents se sont dispersés sur la mer, » & l'ont agitée comme ils ont voulu. «

Après avoir travesti en courtisannes les divinités de la mer, il ne faut pas être étonné de voir Lucien vendre les philosophes comme des esclaves, dans le dialogue intitulé *les Philosophes à l'encan*. C'est une fiction très-heureuse & singuliérement comique, imaginée pour faire sentir le ridicule des différentes sectes & l'absurdité de leurs dogmes. Lucien suppose que *Jupiter* voulant se débarrasser des philosophes, les met en vente : *Mercure* fait l'office de crieur, & appelle les marchands. Quand ils sont arrivés, on leur produit tour-à-tour les chefs des différentes sectes, afin qu'ils puissent les examiner & voir ceux qui leur conviennent. *Pythagore* paroît le premier ; il expose au

marchand qui l'interroge ses principes ſur les nombres, ſur la métempſycoſe, ſur l'abſtinence de la chair, &c. Le marchand plein d'admiration pour cette doctrine qu'il n'entend point, achète le philoſophe dix mines, c'eſt-à-dire, environ 400 liv. On voit enſuite paroître le cynique *Diogène* à demi-nud, avec ſon bâton & ſa beſace.

LE MARCHAND.

» Que veux-tu que je faſſe de ce miſérable & mauſſade animal? il ne peut être que foſſoyeur ou porteur d'eau.

MERCURE.

Fais-en un portier, il te gardera mieux qu'un chien, le nom qu'il porte en eſt garant.

LE MARCHAND.

D'où eſt-il? que ſait-il faire?

MERCURE.

Tu n'as qu'à l'interroger, c'eſt le plus ſûr.

LE MARCHAND.

Quel air triſte & farouche! Je crains qu'il n'aboie & ne me morde. Vois-tu comme il leve le bâton, comme il fronce le ſourcil, & lance des regards menaçans & furieux.

MERCURE.

Ne crains point, il eſt apprivoiſé.

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu, mon ami?

DIOGENE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire?

DIOGENE.

Tu vois un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND.

Qui te proposes-tu d'imiter?

DIOGENE.

*Hercule.*

LE MARCHAND.

Que n'as-tu la peau de lion; car ton bâton ressemble assez à la massue.

DIOGENE.

Ce manteau déchiré me sert de peau de lion. A l'exemple d'Hercule je combats des monstres, non par force comme lui, mais volontairement & pour en délivrer la vie humaine.

LE MARCHAND.

L'entreprise est belle, mais que fais-tu, & quelle est ta profession?

DIOGENE.

Je rends les hommes libres & les guéris des passions; en un mot, je suis l'orateur de la vérité & de la liberté.

LE MARCHAND.

Hé bien, orateur, comment t'y prendras-tu pour m'instruire?

DIOGENE.

D'abord je t'arracherai aux plaisirs, je t'enfermerai avec la pauvreté, & te couvrirai de

haillons; enſuite je te ferai travailler à la terre, dormir ſur la dure, boire de l'eau, manger toutes ſortes d'alimens; ſi tu as de l'argent, tu le jetteras dans la mer; tu ne te ſoucieras ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie; tu quitteras ta maiſon pour habiter un ſépulchre, une tour ruinée, un tonneau; ta beſace ſera pleine de lapins...... Pour tout dire, voici les points principaux de mon inſtruction; il faut être impudent, hardi, inſulter tout le monde, rois & particuliers; c'eſt le moyen de faire admirer ton courage; avoir un ſon de voix rude, l'élocution barbare, le viſage renfrogné, la démarche & tout le maintien agreſte & farouche, n'avoir ni pudeur, ni décence, ni honnêteté, ſe faire un front qui ne rougiſſe point; vivre dans les lieux les plus fréquentés comme ſi tu étois ſeul, &c «.

Le marchand peu flatté de l'eſpece de bonheur que lui promet le cynique, conſent cependant à l'acheter deux oboles. On produit enſuite *Ariſtippe*, chef de la ſecte cyrénaïque, qui fait conſiſter le ſouverain bien dans la volupté des ſens. Ce philoſophe s'avance avec une démarche chancelante, parfumé d'eſſences, & tellement ivre qu'il ne fait que bégayer & ne peut répondre aux queſtions qu'on lui fait; Mercure prend pour lui la parole, il vante ſes talens pour la table & pour la débauche; mais aucun marchand n'eſt tenté d'en faire emplette. Le rieur d'Abdère & le pleureur d'Ephèſe, *Démocrite* & *Héraclite*, paroiſſent enſuite ſur la ſcene : dans un dialogue comique avec le marchand, ils expoſent leurs principes de phy-

ſique & de morale, & les raiſons qui les engagent, l'un à rire, l'autre à pleurer toujours. Le marchand qui les prend pour des fous ne veut point les acheter. On voit enſuite arriver *Socrate*. Que fais-tu, lui dit le marchand?

SOCRATE.

» Aimer, & j'en donne des leçons.

LE MARCHAND.

Je me garderai bien de t'acheter, j'ai beſoin d'un précepteur pour mon fils qui eſt un bel enfant.

SOCRATE.

Et qui ſeroit plus propre que moi à le former? je ne ſuis pas amoureux du corps, mais de l'eſprit; ne crains de ma part rien de déshonnête.

LE MARCHAND.

Je ne m'y fie pas..... Mais quel eſt ton genre de vie?

SOCRATE.

J'habite une ville que j'ai bâtie pour moi, j'ai formé une république d'une eſpece nouvelle, & j'ai des loix qui me ſont propres.

LE MARCHAND.

J'en voudrois bien ſavoir quelqu'une.

SOCRATE.

Voici la plus remarquable & qui regarde les femmes; elle ſont communes, chacun peut uſer de celle d'autrui.

LE MARCHAND.

Tu as donc abrogé les loix contre l'adultere?

SOCRATE.

Ce ſont des minuties que j'ai entiérement ſupprimées.

LE MARCHAND.

Et pour les garçons, qu'en penſes-tu?

SOCRATE.

Ils ſont la récompenſe des belles actions.

Socrate expoſe enſuite ſa doctrine ſinguliere ſur les idées, & le marchand enchanté de cette ſublime métaphyſique, l'achete mille écus.

*Epicure* à ſon tour eſt mis en vente. C'eſt, dit Mercure, le diſciple du rieur & de l'ivrogne que nous avons déja cités, plus impie encore que ſes maîtres, mais au demeurant bon garçon & fort gourmand. Sur ce portrait, qui n'eſt pas flatté, Epicure trouve cependant un acheteur qui le paie 400 liv. On peut être ſurpris qu'Epicure ſoit vendu le même prix que Pythagore; mais il faut ſe ſouvenir que Lucien étoit épicurien, & que pour faire honneur à ſon maître il a voulu le vendre un peu cher.

Mercure appelle enſuite, *Chryſippe*, un des principaux chefs de la ſecte des ſtoïciens. L'entretien de ce philoſophe avec le marchand eſt un des plus plaiſans de tout le dialogue. On ſait que les ſtoïciens mêloient à des principes & à des idées ſublimes, des ſubtilités ridicules, des abſurdités monſtrueuſes & une dialectique obſcure & bizarre. On en voit des exemples fréquens dans les épitres de Séneque, un des hé-

ros de la secte. Que l'on juge, si Lucien aura manqué de s'égayer aux dépens des sophismes, des raisonnemens faux & extravagans de l'*ergoteur Chrysippe*. En voici un exemple. Chrysippe piqué des plaisanteries du marchand, qui, avec un bon sens grossier, releve assez bien ses contradictions, lui dit:

Tu plaisantes, mais prends garde que je ne te perce à jour d'un syllogisme..... Tiens, par exemple, si je veux, je vais te changer en pierre.

LE MARCHAND.

En pierre! tu n'as pourtant pas l'air d'être un *Persée*.

CHRYSIPPE.

Voyons, une pierre est-elle un corps?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Un animal est-il un corps?

LE MARCHAND.

Assurément.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un animal?

LE MARCHAND.

Je le crois.

CHRYSIPPE.

Donc tu es une pierre.

LE MARCHAND.

Tu en as menti. Cependant fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'eſt pas difficile; dis-moi, tout corps eſt-il animal?

LE MARCHAND.

Non vraiment.

CHRYSIPPE.

Une pierre eſt elle un corps?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un corps?

LE MARCHANT.

Oui.

CHRYSIPPE.

Etant un corps, n'es-tu pas auſſi un animal?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas une pierre.

LE MARCHAND.

Grand-merci, je ſentois déja, comme Niobé, du froid aux jambes, elles ſe pétrifioient. "

Ariſtippe, avec ſes ſophiſmes, eſt vendu douze mines, c'eſt-à-dire, un peu plus de 500 liv. Le fameux Ariſtote ſe préſente enſuite ſur les rangs. Hâte-toi de l'acheter, dit Mer-

cure au marchand, il t'apprendra combien de tems vit un moucheron, juſqu'à quelle profondeur les rayons du ſoleil percent la mer, & quelle eſt l'ame des huîtres. Le ſavant naturaliſte eſt adjugé pour vingt mines qui font environ 800 liv. Le ſceptique *Pyrrhon* paroît le dernier, & on le donne à très-bon marché. Hé bien l'ami, lui dit le marchand, » t'ai je acheté ?

PYRRHON.

La choſe eſt douteuſe.

LE MARCHAND.

Très-certaine, j'ai compté l'argent.

PYRRHON.

Je ne décide point encore & j'examine.

LE MARCHAND.

Suis-moi cependant, tu es mon eſclave.

PYRRHON.

Qui ſais ſi tu dis vrai?

LE MARCHAND.

Le crieur, l'argent & l'aſſemblée.

PYRRHON.

Eſt-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

LE MARCHAND

Le moulin t'apprendra que je ſuis ton maître, & je t'en convaincrai par la plus mauvaiſe raiſon. «

Dans le dialogue ſuivant, intitulé *les Reſſuſ-*

*cités*, on ſuppoſe que les philoſophes irrités de l'inſolence de Lucien qui les a vendus au marché comme des eſclaves, reviennent ſur la terre pour le punir. Ils l'attrapent à Athènes dans le Céramique, & veulent le lapider. Lucien demande qu'on ne le condamne point ſans l'entendre, & offre de plaider ſa cauſe au tribunal même de la philoſophie. La propoſition eſt acceptée. La philoſophie tient ſa ſéance dans le temple de *Minerve*, aſſiſtée de la vertu, de la modération, de la juſtice & de la ſcience. Diogene fait les fonctions d'accuſateur & expoſe bruſquement le fait. Lucien répond que plein de reſpect pour les vrais philoſophes, il n'a jamais eu deſſein de les attaquer, qu'il a voulu ſeulement berner quelques fourbes qui déshonorent la philoſophie par leurs vices & trompent le public; de-là, il ſe répand en invectives contre les faux philoſophes. D'une voix unanime il eſt déclaré abſous. On propoſe enſuite de citer au tribunal de la philoſophie ces impoſteurs qui l'aviliſſent: mais on a beau les citer, ils ne comparoiſſent point. Pour les attirer, on promet de donner à chacun de ceux qui ſe préſenteront deux mines & un gâteau de ſeſame, & de plus un cabas de figues. A cette proclamation, ils accourent tous en foule, on ne voit que barbes, beſaces, bâtons; ils ſe diſputent & ſe battent les uns les autres, & demandent à grand cris l'argent & le gâteau; mais lorſqu'ils apprennent qu'il ne s'agit point d'être récompenſés, mais d'être jugés, ils prennent tous la fuite; un

cynique laiſſe tomber ſa beſace pour courir plus vîte. On la ramaſſe, & l'on y trouve, au lieu des proviſions ordinaires aux philoſophes de cette ſecte, de l'or, des parfums, un petit couteau de ſacrifice, des dez & un miroir. Pour ramener les fuyards, Lucien prend une ligne, il attache à l'hameçon, comme un appât, de l'or & des figues; puis du haut de la citadelle il la plonge dans la ville. Pluſieurs philoſophes attirés par l'or ſe font pêcher comme des poiſſons. A meſure que Lucien en prend un il l'examine, & demande aux anciens philoſophes s'ils le reconnoiſſent pour leur diſciple. S'ils témoignent ne pas le connoître, le miſérable eſt précipité ſur le champ du haut des rochers.

Tel eſt le fond de ce dialogue ingénieux, rempli de ſcenes charmantes & du meilleur comique. Nous regrettons que les bornes de cet extrait déja fort étendu ne nous permettent pas d'en citer quelques traits.

Le voyage de *Rutilius* eſt un fragment précieux qui n'avoit point encore paru dans notre langue, & dont M. de Pompignan vient d'enrichir notre littérature. Cet ouvrage, produit dans un ſiecle de barbarie, eſt cependant écrit dans le plus grand goût, & ne ſeroit pas indigne des bons écrivains du ſiecle d'Auguſte. Claudius Rutilius Numatien, étoit Gaulois de naiſſance, & vivoit ſous l'empire d'Honorius; il avoit rempli les premiers emplois de l'état; gouverneur de Rome, conſul, préfet du prétoire, toutes les dignités étoient réunies ſur ſa tête;

jamais poëte ne joua un rôle plus important; il avoit décrit en vers élégiaques, les différens lieux par où il paſſa en revenant de Rome dans ſa patrie; mais l'injure du tems nous a ravi la plus grande partie de ce voyage curieux & intéreſſant. Le début renferme l'éloge de Rome & les adieux du poëte à cette ſuperbe ville. Ce morceau eſt plein de verve & de chaleur. La poéſie en eſt riche & magnifique; on y reconnoît le même enthouſiaſme dont Virgile étoit animé lorſqu'au ſecond livre des Géorgiques il faiſoit l'éloge de l'Italie. » Leve ta tête triomphante, ô divine,
» Rome, entrelaſſe de lauriers tes cheveux
» blanchis par une vieilleſſe mâle & vigou-
» reuſe. Secoue fiérement les tours qui for-
» ment ton diadême; que ton bouclier d'or
» répande des feux étincelans. Etouffe le ſou-
» venir de tes dernieres pertes; que tes plaies
» cicatriſées ne te cauſent plus de douleur.
» Tu as perdu des batailles, mais jamais le
» courage ni l'eſpoir. Tes défaites même t'en-
» richiſſent; c'eſt ainſi que les aſtres ne diſ-
» paroiſſent à nos yeux que pour rentrer plus
» brillans dans la carriere ..... Il en eſt tems,
» immole à ta gloire une nation ſacrilege.
» Que les perfides Goths fléchiſſent enfin ſous
» le joug, que leurs terres conquiſes te paient
» d'abondans tributs; que le Germain cultive
» pour toi ſes fertiles plaines, que le Nil inonde
» en ta faveur les campagnes de l'Egypte;
» mere & bienfaitrice de tous les peuples, ac-
» cepte les bienfaits de tes enfans; que l'Afri-

» que entasse à tes pieds ses moissons; que » tous les pressoirs de l'Italie regorgent de vins » délicieux, que le Tibre commande à ses on-» des d'obéir à tes vaisseaux; qu'il t'apporte » d'un côté les trésors de la campagne, & de » l'autre, les richesses de la mer. «

Il paroît que du tems de Rutilius, les Juifs, errans, dispersés & établis par-tout, avoient donné de leurs mœurs & de leur avarice l'idée que nous en avons actuellement; le poëte, qui étoit payen, ne les épargne pas; arrivé à Faléria, il avoit gagné avec ses compagnons une ferme voisine de la mer, ornée d'un joli bois & d'un étang entouré de murs; mais ils y furent bientôt relancés par le maître, qui étoit un Juif. » L'eau, la mousse que nous » agitions avec de petites branches que nous » avions coupées pour ce badinage, lui arra-» cherent de grands cris sur les dégâts énor-» mes que nous faisions. Nous l'accablâmes de » toutes les injures qu'il méritoit; la circon-» cision ne fut pas oubliée, ni l'infâmie de sa » nation, de ces peuples insensés que leur re-» ligion entretient dans la haine du travail, » & qui passent dans l'oisiveté le septieme jour » de la semaine, en mémoire du repos que » prit leur Dieu, après avoir achevé son ou-» vrage. Les autres rêveries de ces imposteurs » trouveroient à peine créance chez des en-» fans. Plût au Ciel que la Judée n'eût jamais » été soumise par les armes de Pompée ni par » celles de Titus! Les superstitions contagieu-» ses des Juifs n'en ont fait que plus de pro-

» grès. Cette nation a été fatale à ses vain-
» queurs. «

Rutilius ne traite pas mieux les moines que les Juifs. Il n'est pas étonnant qu'un payen n'ait pas senti la perfection de la vie cénobitique, qui isole l'homme destiné à vivre avec ses semblables & à les aider. Peut-être en auroit-il parlé avec plus de modération, s'il n'avoit pas regretté un de ses amis, qui venoit de quitter le monde, pour s'ensevelir dans l'isle de la Gorgone, située au milieu de la mer, entre les côtes de Pise & de Corse, & qui servoit d'asyle à de pieux solitaires. » A la vue des » écueils dont elle est entourée, je me rap-» pellai le citoyen infortuné qui venoit de s'y » enterrer tout vivant. Ce jeune homme, de » nos amis, distingué par sa naissance, par » sa fortune & par une alliance brillante, en-» traîné sans doute par les furies, avoit aban-» donné les Dieux & les hommes; il s'étoit » lui-même exilé dans cette honteuse retraite. » Malheureux! qui croit que sa divinité se » paie des austérités ridicules & de la mal-» propreté des moines, & qui se punit plus » cruellement que ne le puniroient les Dieux » mêmes qu'il a offensés! Sa secte n'est-elle pas » mille fois plus dangereuse que les poisons de » Circé? Ceux-ci ne changeoient que les corps; » ceux-là changent les esprits. « Il n'est resté de ce poëme que le premier livre, composé de 940 vers, & qui n'est pas entier; on n'en a que 68 du second.

Le morceau traduit de l'Anglois est une lettre

ſur l'art des vers. L'auteur cherche à découvrir le ſecret de Virgile, qui eſt certainement celui de tous les poëtes qui a le mieux connu cet art. Comme cette lettre en ſuppoſe quelques autres qui l'ont précédée, & qui ne ſe trouvent point ici, nous ne pouvons donner une idée juſte de la marche qu'a ſuivie l'auteur Anglois, & de l'eſpece de ſyſtême qui en réſulte. Ses obſervations ſe réduiſent à remarquer quelques tournures employées par Virgile; une des principales eſt l'art avec lequel il mêle le ſingulier & le pluriel. Cette obſervation n'eſt pas neuve : le commentateur Lacerda l'avoit déja faite. *Placet Virgilius ſemper; ſed cur placeat ſæpè ignoratur. In rebus quatuor recenſendis, numquam pluralem cum plurali, neque ſingularem cum ſingulari, quod minùs ad varietatem, ſed ſemper cum ſingulari pluralem.* L'auteur Anglois ne fait qu'étendre cette remarque, & citer une multitude d'exemples pour prouver que Virgile a fait l'uſage le plus heureux de ce mêlange, & qu'Ovide & la plupart des poëtes du ſiecle d'Auguſte ne ſe ſont pas ſeulement doutés de ſon effet.

L'emploi des particules copulatives *&* & *que* eſt encore un art de Virgile, qui, en les diſtribuant à propos, en les redoublant & en les multipliant, à l'exemple d'Homere, les a fait ſervir à donner de la force & de la majeſté à ſes vers. L'arrangement des mots, la maniere dont il varie la meſure ordinaire du grand vers, ſoit en la changeant, ſoit en s'en écartant, ſoit quelquefois en n'en obſervant

aucune, &c. fournissent encore des observations dont quelques-unes pourront paroître minutieuses, & devroient être renvoyées dans les colleges, où elles seroient utiles.

Le principal motif qui a donné lieu à la traduction de cette lettre, est, vraisemblablement l'éloge que le critique Anglois fait du *Prædium rusticum* du P. Vaniere, dans lequel il trouve beaucoup de vers qui feroient honneur à Virgile, à côté duquel il ne fait presque pas difficulté de le placer, en l'élevant fort au-dessus d'Ovide.

Ce recueil est terminé par la traduction de trois ouvrages de St. Grégoire de Naziance, qui fut non-seulement un saint évêque, un grand théologien, un pere de l'église, mais encore un poëte alors distingué. Le premier de ces ouvrages est la vie de ce saint, écrite par lui même en vers ïambes. Les deux autres que le traducteur appelle des poëmes philosophiques, roulent, l'un sur les infortunes de la vie du poëte, & l'autre sur les vicissitudes de la vie humaine. Le saint prélat les composa dans sa retraite à Naziance, sa patrie, où il se retira lorsqu'il eut quitté la chair de Constantinople, après avoir fait d'inutiles efforts pour pacifier les troubles qui s'étoient élevés dans cette église, alors en proie aux Ariens. On trouve en général, dans ces poëmes, plus de piété, de raison & d'onction que de poésie. » J'écris en vers pour soulager mes peines. Les vers sont l'instruction » & l'amusement de la jeunesse : on trouve de » la consolation dans leur douceur. C'est à

» vous

» vous que ce discours s'adresse, vous qui » avez été mon peuple & qui ne l'êtes plus; » chrétiens fideles, chrétiens discoles, aujour» d'hui vous me serez tous favorables. Les » morts n'ont plus d'ennemis «.

St. Grégoire, dans le cours de ce poëme, paroît regretter le siege de Constantinople, qu'il avoit quitté volontairement. Il ne fut pas insensible à la facilité avec laquelle les prélats assemblés dans cette ville accepterent sa démission, lorsqu'il la leur offrit, & à l'espece de froideur avec laquelle l'empereur Théodose la lui accorda à son tour. » Ce qui m'est » bien connu, dit-il, & ce que je voudrois » peut-être ignorer, c'est que ma démission fut » reçue avec le consentement le plus prompt » & le plus unanime. Voilà comme la patrie » récompense des citoyens qu'elle aime «. La sainteté, observe le traducteur, ne triomphe pas toujours de l'amour-propre. On remarquera aussi qu'elle ne garantit pas non plus de s'écarter quelquefois du devoir de la charité. Le portrait de Maxime, intrus sur le siege patriarchal de Constantinople, paroîtroit un peu vif dans la bouche d'un saint, si l'on oublioit que la haine contre l'hérésie s'étend souvent sur l'hérétique, & qu'elle est bien plus vigoureuse lorsque celui-ci, soutenu par un parti, a employé les ressources qu'il lui fournissoit, à faire le plus de mal possible à la religion & à ceux qui la professoient dans toute sa pureté. » Il y avoit autrefois dans cette ville » un personnage efféminé, un fantôme égyp-

» tien, un enragé, un cynique, un esclave pu-
» blic, un prétendu Mars, un animal muet, une
» espece de monstre roux & noir, les cheveux
» crépus & plats, joignant des couleurs em-
» pruntées aux couleurs naturelles. Les hom-
» mes s'occupent autant que les femmes du soin
» d'arranger & de poudrer d'or leurs cheveux...
» Ainsi la chevelure de Maxime annonçoit
» déja, quoiqu'il le dissimulât encore, qu'on
» ne devoit pas le compter parmi les hom-
» mes. Tels sont les prodiges des philosophes
» de nos jours. La nature se partage & réu-
» nit les deux sexes. La même personne est
» femme par la coëffure, philosophe par le
» bâton. Ces ornemens méprisables faisoient
» l'orgueil de Maxime. Il croyoit en imposer
» par-là aux grands & aux petits, laissant
» tomber sur les épaules les boucles flottantes
» qui les couvroient, & s'appliquant avec l'at-
» tention la plus sérieuse à tresser artistement
» ses cheveux. Toute sa science étoit dans sa
» parure. La renommée nous a instruits des
» aventures flétrissantes de sa vie. Nous n'en
» ferons pas le récit. Que ceux qui ont du
» tems à perdre s'en occupent. Son histoire
» est dans les registres publics des magistrats.
» Il réussit enfin à se placer sur le siege de
» cette ville «.

Comme les ouvrages qui composent ce recueil, sont tous de genres très-différens, cette variété en rend la lecture plus intéressante. Le choix des morceaux, l'exactitude & l'élégance avec lesquelles ils sont traduits, font un égal

honneur à l'écrivain eſtimable & laborieux à qui nous les devons. On peut ajouter que voilà un de ces livres précieux qui nous rappellent les beaux jours de notre littérature, & qui reculent les barrieres que le mauvais goût éleve de toutes parts pour faire valoir ſes triſtes & malheureuſes productions.

( *Journal de littérature, des ſciences & des arts ; année littéraire ; journal encyclopédique ; affiches & annonces* de Paris. )

---

*HISTOIRE-NATURELLE des oiſeaux, tome IV, in-4to. de plus de 600 pages.* A Paris, de l'imprimerie royale, & ſe vend chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins. 1779.

UNe partie de ce volume eſt faite par M. de Buffon, l'autre par ſon eſtimable collegue, M. Guenaut de Montbeillard, dont le ſtyle reſſemble ſi fort à celui de M. de Buffon, qu'il eſt preſque impoſſible de ne s'y pas méprendre. C'eſt le jugement que M. de Buffon en a porté lui-même, & il ne pouvoit en faire un plus bel éloge. Nous allons tranſcrire des morceaux de l'un & de l'autre, ſans les déſigner, afin que le public apprécie avec plus d'impartialité la maniere de voir & de peindre des deux naturaliſtes.

Il s'agit de l'hiſtoire des oiſeaux *Granivores* qui habitent l'ancien & le nouveau monde. Le chardonneret, le verdier, le ſerin, le pinſon, l'ortolan, la linotte, tiennent un rang diſtingué dans cette charmante galerie. Quoique ces animaux vivent parmi nous, & qu'ils ſoient devenus, pour ainſi dire, nos concitoyens; quoique nous en connoiſſions les mœurs & les autres manieres d'être, cependant l'art de leurs hiſtoriens a ſu répandre les agrémens de la nouveauté ſur une multitude de détails que l'habitude faiſoit regarder avec indifférence; leur ſtyle auſſi mélodieux que le chant du roſſignol, auſſi brillant que le plumage des oiſeaux de l'inde, invite l'homme ignorant à l'étude de la nature, & la rend plus belle encore aux yeux de l'homme éclairé. Ce n'eſt point une nomenclature inſipide, uniquement relative à la mémoire, ni des deſcriptions ſeches & monotones qui frappent un inſtant le lecteur, ou qui reſtent iſolées dans ſon eſprit: tout eſt lié, rapproché, comparé & mis en ſcene. De grandes idées philoſophiques embraſſent les oiſeaux de toutes les eſpeces & de tous les genres, indiquent leurs reſſemblances & leurs différences, découvrent leurs rapports avec les quadrupedes, avec les inſectes, avec les poiſſons, avec les végétaux, & dirigent tous ces êtres vers un centre commun: l'utilité ou le plaiſir de l'homme. Voici le parallele du *roſſignol* & du *ſerin.*

» Si le roſſignol eſt le chantre des bois, le » ſerin eſt le muſicien de la chambre. Le pre-

» mier tient tout de la nature, le second par-
» ticipe à nos arts; avec moins de force d'or-
» gane, moins d'étendue dans la voix, moins
» de variété dans les sons, le serin a plus d'o-
» reille, plus de facilité d'imitation, plus de
» mémoire; & comme la différence du carac-
» tere (sur-tout dans les animaux) tient de
» près à celle qui se trouve entre leurs sens,
» le serin, dont l'ouie est plus attentive, plus
» susceptible de recevoir & de conserver les
» impressions étrangeres, devient aussi plus
» social, plus doux, plus familier; il est ca-
» pable de connoissance & même d'attache-
» ment; ses caresses sont aimables; ses pe-
» tits dépits innocens, & sa colere ne blesse ni
» n'offense. Ses habitudes naturelles le rappro-
» chent encore de nous; il se nourrit de grai-
» nes comme nos autres oiseaux domestiques;
» on l'éleve plus aisément que le rossignol,
» qui ne vit que de chairs ou d'insectes, &
» qu'on ne peut nourrir que de mets préparés.
» Son éducation plus facile est aussi plus heu-
» reuse; on l'éleve avec plaisir, parce qu'on
» l'instruit avec succès. Il quitte la mélodie de
» son chant naturel pour se prêter à l'harmo-
» nie de nos voix & de nos instrumens; il ap-
» plaudit, il accompagne, & nous rend au-delà
» de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol,
» plus fier de son talent, semble vouloir le
» conserver dans toute sa pureté; au moins
» paroît-il faire peu de cas des nôtres; ce n'est
» qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter
» quelques-unes de nos chansons. Le serin peut

» parler & siffler ; le rossignol méprise la pa-
» role autant que le sifflet, & revient sans
» cesse à son brillant ramage. Son gosier tou-
» jours nouveau, est un chef-d'œuvre de la
» nature, auquel l'art humain ne peut rien
» changer, rien ajouter. Celui du serin est un
» modele de graces d'une trempe moins ferme,
» que nous pouvons modifier. L'un a donc
» bien plus de part que l'autre aux agrémens
» de la société ; le serin chante en tous tems,
» il nous récrée dans les plus sombres, il con-
» tribue même à notre bonheur ; car il fait
» l'amusement de toutes les jeunes personnes,
» les délices des recluses ; il charme au moins
» les ennuis du cloître, porte la gaieté dans
» les ames innocentes & captives ; & ses pe-
» tites amours, qu'on peut considérer de près
» en le faisant nicher, ont rappellé mille &
» mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés.
» C'est faire autant de bien que nos vautours
» savent faire de mal. C'est dans les climats
» heureux des Hespérides que cet oiseau char-
» mant semble avoir pris naissance. «

A côté de ce tableau séduisant, nous place-rons celui d'un oiseau moins connu : on y retrouve le même coloris, le même intérêt ; la touche en est également spirituelle & facile. » Lorsque l'homme daigne se charger de
» l'éducation du *bouvreuil*, lorsqu'il veut bien
» lui donner des leçons de goût, lui faire
» rendre avec méthode des sons plus beaux,
» plus moëlleux, mieux filés, l'oiseau docile,
» soit mâle, soit femelle, non-seulement les

» imite avec justesse, mais quelquefois les » perfectionne & surpasse, son maître, sans » oublier pour cela son ramage naturel. Il ap» prend aussi à parler sans beaucoup de peine, » & à donner à ses petites phrases un accent » pénétrant, une expression intéressante qui fe» roit presque soupçonner en lui une ame sen» sible, & qui peut bien nous tromper dans » le disciple, puisqu'elle nous trompe si sou» vent dans l'instituteur. Au reste, le bou» vreuil est très-capable d'attachement person» nel, & même d'un attachement très-fort & » très durable. On en a vu d'apprivoisés s'é» chapper de la voliere, vivre en liberté dans » les bois pendant l'espace d'une année, & au » bout de ce tems reconnoître la voix de la » personne qui les avoit élevés, & revenir à » elle pour ne la plus abandonner. On en a » vu d'autres qui ayant été forcés de quitter » leur premier maître, se sont laissés mourir » de regrets. Ces oiseaux se souviennent fort » bien, & quelquefois trop bien de ce qui » leur a nui : un d'eux ayant été jetté par » terre avec sa cage par des gens de la plus » vile populace, n'en parut pas fort incom» modé d'abord : mais dans la suite, on s'ap» perçut qu'il tomboit en convulsion toutes les » fois qu'il voyoit des gens mal vêtus, & il » mourut dans l'un de ces accès, huit mois » après le premier événement «.

Un oiseau que les ornitologistes ont nommé le *tyran*, fournit à l'historien philosophe des observations d'un autre genre. » Le nom

» de tyran, donné à des oiseaux, doit paroî-
» tre plus que bizarre. Suivant Belon, les an-
» ciens appellerent le petit souci huppé, *ty-
» rannus*, roitelet : ici cette dénomination a
» été donnée non-seulement à la tête huppée
» & couronnée, mais encore au naturel qui
» commence à devenir sanguinaire. Triste mar-
» que de la misere de l'homme, qui a tou-
» jours joint l'idée de la cruauté à l'emblême
» du pouvoir! Nous eussions changé ce nom
» affligeant & absurde, s'il ne s'étoit trouvé
» trop établi chez les naturalistes; & ce n'est pas
» la premiere fois que nous avons laissé, mal-
» gré nous, le tableau de la nature défiguré par
» ces dénominations trop disparates, mais trop
» généralement adoptées «.

L'homme ne s'est pas contenté de réduire en esclavage les oiseaux les plus doux & les plus innocens, ni même de les dévorer lorsque sa sensualité lui en inspire le courage ; il ose encore mutiler les uns, priver les autres des organes de la vue, lorsque cette barbarie peut ajouter quelque chose à ses plaisirs : telle est la destinée du pinson. » On a remarqué que
» cet oiseau ne chantoit jamais mieux, ni
» plus long tems, que lorsque, par quelque
» accident, il avoit perdu la vue ; & cette re-
» marque n'a pas été plutôt faite, que l'art de
» rendre les pinsons aveugles a été inventé :
» ce sont de petits esclaves à qui nous cre-
» vons les yeux pour qu'ils puissent mieux ser-
» vir à nos plaisirs «. On réunit la paupiere inférieure à la supérieure, en touchant à plu-

ſieurs repriſes les bords de ces deux paupieres avec un fil de métal rougi au feu. On les prépare à cette opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, enſuite en les tenant enfermés avec leur cage dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obſcurité. Ces pinſons aveugles deviennent des chanteurs infatigables, *& l'on s'en ſert par préférence*, ſuivant la remarque du naturaliſte, *comme d'appeaux ou d'appelans pour attirer dans les pieges les pinſons ſauvages.*

L'hiſtoire du *tarin* préſente des phénomenes digne d'attendrir les ames bienfaiſantes, & d'humilier les cœurs durs que l'égoïſme a perverti. Les graces, les mœurs & la gaieté de cet oiſeau lui ont auſſi valu les honneurs de l'eſclavage : il faut bien tyranniſer ce qu'on aime. » Le tarin apprend à faire aller la galere » comme le chardonneret ; il n'a pas moins » de docilité que lui ; & quoique moins agiſ» ſant, il eſt plus vif à certains égards & vif » par gaieté. Toujours éveillé le premier dans » la voliere, il eſt auſſi le premier à gazouil» ler & à mettre les autres en train. Mais » comme il ne cherche point à nuire, il eſt » ſans défiance, & donne dans tous les pie» ges, gluaux, filets, trébuchets, &c. On » l'apprivoiſe plus facilement qu'aucun autre » oiſeau pris dans l'âge adulte; il ne faut pour » cela que lui préſenter habituellement dans » la main une nourriture mieux choiſie que » celle qu'il a à ſa diſpoſition, & bientôt il

» fera auſſi apprivoiſé que le ſerin le plus fa» milier. On peut même l'accoutumer à venir » ſe poſer ſur la main au bruit d'une ſonnet» te ; il ne s'agit que de la faire ſonner dans » les commencemens, chaque fois qu'on lui » donne à manger ; car la méchanique ſubtile » de l'aſſociation des perceptions a auſſi lieu » chez les animaux. Quoique le tarin ſemble » choiſir avec ſoin ſa nourriture, il ne laiſſe » pas de manger beaucoup ; & les perceptions » qui tiennent de la gourmandiſe paroiſſent » avoir une grande influence ſur lui. Cepen» dant ce n'eſt point là ſa paſſion dominante, » ou du moins elle eſt ſubordonnée à une » paſſion plus noble : il ſe fait toujours un » ami dans la voliere parmi ceux de ſon eſpe» ce, &, à leur défaut, parmi d'autres eſpe» ces ; il ſe charge de nourrir cet ami comme » un enfant, & de lui donner la becquée. Il eſt » aſſez ſingulier que ſentant ſi vivement le » beſoin de conſommer, il ſente encore plus » vivement le beſoin de donner «.

On quitte à regret la lecture de cet ouvrage : nous en finirons l'extrait par quelques fragmens de l'hiſtoire d'un oiſeau de la Cayenne. » Les agamis s'attachent à l'homme » avec autant d'empreſſement & de fidélité que » le chien. Ils en donnent les marques les » moins équivoques ; car ſi l'on garde un » agami dans la maiſon, il vient au devant de » ſon maître, lui fait des careſſes, le ſuit ou » le précede, & lui témoigne la joie qu'il a » de le revoir ou de l'accompagner.... Il ne

» manque pas d'obéir à sa voix; il vient mê-
» me auprès de tous ceux qu'il ne hait pas
» dès qu'il est appellé. Il aime à recevoir des
» caresses, & présente la tête & le col pour
» se les faire gratter.... Il arrive aussi sans être
» appellé toutes les fois qu'on est à table; il
» commence par chasser les chats & les chiens,
» & se rendre le maître de la chambre avant
» de demander à manger; car il est si confiant
» & si courageux, qu'il ne fuit jamais; & les
» chiens de taille ordinaire sont obligés de lui
» céder souvent, après un combat long, &
» dans lequel il sait éviter la dent du chien en
» s'élevant en l'air & retombant ensuite sur
» son ennemi, auquel il cherche à crever les
» yeux, & qu'il meurtrit à coups de bec &
» d'ongles. Lorsqu'une fois il s'est rendu le
» vainqueur, il poursuit son ennemi avec un
» acharnement singulier, & finiroit par le faire
» périr si on ne les séparoit. Enfin, il prend
» dans le commerce de l'homme presqu'autant
» d'instinct relatif que le chien; & l'on nous
» a même assuré qu'on pouvoit apprendre à
» l'agami à garder & conduire un troupeau
» de moutons.... Comme les habitudes natu-
» relles de cet oiseau étoient peu connues,
» ajoute l'auteur, j'ai cru devoir rapporter
» mot à mot les différentes notices qu'on m'en
» a données. Il en résulte que, de tous les
» oiseaux, l'agami est celui qui a le plus d'ins-
» tinct & le moins d'éloignement pour la so-
» ciété de l'homme. Il paroît à cet égard être
» aussi supérieur aux autres oiseaux que le

» chien l'eſt aux autres animaux. Il a même » l'avantage d'être le ſeul qui ait cet inſtinct » ſocial, cette connoiſſance, cet attachement » bien décidé pour ſon maître; au lieu que » dans les animaux quadrupedes le chien, quoi» que le premier, n'eſt pas le ſeul qui ſoit » ſuſceptible de ces ſentimens relatifs; & puiſ» que l'on connoît ces qualités dans l'agami, » ne devroit-on pas tâcher d'en multiplier l'eſ» pece? Dès que ces oiſeaux aiment la domeſ» ticité, pourquoi ne pas les élever, s'en ſer» vir, & chercher à perfectionner encore leur » inſtinct & leurs facultés? (*)

(*) Il n'y a pas d'oiſeau, dit M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne, » qui s'apprivoiſe plus ai» ſément que celui-ci; il y en a toujours pluſieurs dans » les rues de Cayenne.... ils vont auſſi hors de la ville » & reviennent exactement ſe retirer chez leur maître. » On les approche & les manie tant que l'on veut; » ils ne craignent ni les chiens, ni les oiſeaux de » proie dans les baſſe-cours; ils ſe rendent maîtres » des poules & s'en font craindre.... Preſque tous ces » oiſeaux prennent à tic de ſuivre quelqu'un dans les » rues ou hors de la ville, des perſonnes même qu'ils » n'auront jamais vues. Vous avez beau vous cacher, » entrer dans les maiſons : ils vous attendent, re» viennent toujours à vous, quelquefois pendant plus » de trois heures. Je me ſuis mis à courir quelque» fois, ajoute M. de la Borde, ils couroient plus que » moi, & gagnoient toujours le devant : quand je » m'arrêtois, ils s'arrêtoient auſſi fort près de moi. » J'en connois un qui ne manque pas de ſuivre tous » les étrangers qui entrent dans la maiſon de ſon maî-

» Rien ne démontre mieux la diſtance im-
» menſe qui ſe trouve entre l'homme ſauvage
» & l'homme policé, que les conquêtes de ce-
» lui-ci ſur les animaux; il s'eſt aidé du chien,
» s'eſt ſervi du cheval, de l'âne, du bœuf,
» du chameau, de l'éléphant, du renne, &c.
» Il a réuni autour de lui, les poules, les
» oyes, les dindons, les canards, & logé les
» pigeons; le ſauvage a tout négligé, ou plu-
» tôt n'a rien entrepris même pour ſon uti-
» lité, ni pour ſes beſoins : tant il eſt vrai
» que le ſentiment du bien-être, & même l'inſ-
» tinct de la conſervation de ſoi-même, tient
» plus à la ſociété qu'à la nature, plus aux
» idees morales qu'aux ſenſations phyſiques!"

Ce nouveau volume nous paroît très-digne de la réputation de M. de Buffon, & il juſtifie de plus en plus la haute opinion que l'on avoit déja des talens de M. de Montbeillard. Ces deux habiles écrivains poſſedent au ſuprême dégré l'art de proportionner leur ſtyle aux objets qu'ils ont à peindre. Les diſcuſſions pleines de ſagacité, que l'on rencontre à chaque page, prouvent auſſi qu'il ſeroit difficile d'apporter plus de ſoin pour ne donner que des deſcriptions exactes & claſſer chaque animal dans l'eſpece à laquelle il appartient.

( *Mercure de France*; *journal de* Paris. )

---

» tre, & de les ſuivre dans le jardin où il fait dans
» les allées autant de tours de promenade qu'eux,
» juſqu'à ce qu'ils ſe retirent. «

*Vie de M.* GRESSET, *de l'académie françoise & de celle de Berlin, écuyer, chevalier de l'ordre du roi, & historiographe de l'ordre royal & militaire de S. Lazare; par* L. D. *ancien bibl. des C.* A Paris, chez Charles-Pierre Berton, libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le séminaire S. Nicolas du Chardonnet, au soleil levant. In-12. de 81 p. 1779.

LA vie de M. Gresset présente peu d'événemens. Il étoit né à Amiens en 1709. Il entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, & débuta dans les lettres par quelques odes qui ne furent pas remarquées. L'époque de sa grande réputation est celle du *Vert-vert.* Il avoit 26 ans, lorsque ce poëme parut & fit une sensation extraordinaire. On sait les éloges qne cet ouvrage lui attira; on connoît ceux que lui donna Jean-Baptiste Rousseau, qui présidoit alors au parnasse françois. Un ministre, à la sollicitation de sa sœur, supérieure de la Visitation, fit à la société des plaintes sérieuses sur ce badinage, & M. Gresset fut transféré à la Fleche. Il se plaignit amérement de cette espece d'exil, & demanda sa retraite, qu'il obtint en 1735. Elu de l'académie françoise en 1748, à la place de Danchet, & à peu près dans le même tems académicien honoraire de Berlin, il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie d'Amiens, dont le roi le nomma en 1750 prési-

dent perpétuel. Le jour de l'inſtallation de cette compagnie, il fit un diſcours qui rouloit en partie ſur la liberté néceſſaire aux gens-de-lettres, & termina cette piece d'éloquence par une action digne d'être à jamais célébrée ; il renonça ſolemnellement à la diſtinction de *préſident-perpétuel*, contre laquelle pluſieurs membres s'étoient ſoulevés, & à l'exemple de Fontenelle, il ne voulut pas ſe *priver du plaiſir de vivre avec ſes égaux*. Il ſe maria en 1751, avec Mlle. Galand, fille d'un négociant & maire d'Amiens. Le célebre Galand, traducteur des *Mille & une Nuits* étoit de cette famille. Le roi accorda des lettres de nobleſſe à M. Greſſet, en 1775, & deux ans après, le nomma écuyer, chevalier de ſon ordre, & hiſtoriographe de l'ordre de St. Lazare. Il mourut ſubitement à Amiens, d'un abcès dans la poitrine, le 16 juin 1777. Cet écrivain étoit entiérement livré à la dévotion depuis ſa retraite dans cette ville, & les ſcrupules de ſon évêque le déterminerent à ſupprimer un nouveau chant du *Vert-vert*, dans lequel il peignoit l'occupation des religieuſes. Tous ceux qui ont entendu ce morceau en parlent avec enthouſiaſme. Il y a lieu de croire qu'il l'a brûlé pendant ſa derniere maladie. Il a laiſſé deux autres poëmes agréables, l'un intitulé le *Parrain magnifique*, & l'autre le *Gazetin*. On les verra probablement dans la nouvelle édition que l'on prépare de ſes œuvres.

La partie la plus conſidérable de cette vie, eſt une nomenclature chronologique des ou-

vrages de l'auteur, accompagnée de jugemens très-prolixes. On eſt fâché d'y trouver que l'*élevation de l'eſprit de Greſſet frappe* dans le *Vert-vert*; que *le Lutrin vivant*, *émule du Lutrin de Deſpréaux*, *préſente un genre de beautés plus neuves*, *plus naturelles*; que dans l'épître au pere Bougeant, *le ſtyle de la verſification eſt énergique*, *repréſentif*; que le diſcours ſur l'harmonie *eſt un ouvrage eloquent*, *tout de feu*, & que *cette piece reſſembleroit à une ode en proſe*, *s'il y avoit moins d'ordre*, *moins d'étendue dans les idées*, *& ſi l'enthouſiaſme n'étoit pas*, *pour ainſi dire*, *dans la forme probante*, *&c. &c.*

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette brochure, eſt une petite relation en vers & en proſe du voyage de Greſſet à la Fleche. Il l'avoit adreſſée à Madame du Perche de Tours, femme de beaucoup d'eſprit. Il y fait la deſcription de ſa monture & de ſes compagnons de voyage, au nombre de cinq, & parmi leſquels il s'en trouvoit quatre, dont il étoit impoſſible de tirer parti. » Ainſi, pourſuit-il, » mon unique conſolation fut un vieux Cor- » delier, qui revenoit des eaux de Bourbon, » pour ſe faire enterrer à la Fleche,

> Attendu la paralyſie,
> Il ne pouvoit chevaucher aiſément :
> Mais à l'aide d'un cabeſtan,
> Nous le guindions artiſtement
> Sur la piteuſe haquenée
> Que le diable avoit condamnée
> A remporter le Révérend.

» Quoique le bon Pater n'eût plus que les

» facultés de l'ame, il tâchoit encore d'être
» drôle, & me contoit de la meilleure foi du
» monde toutes ses histoires. Je vous les dirois
» bien : mais je ne me charge pas de les écrire.
» Il est ici le geolier de trente-quatre nones
» qui le font enrager, à ce qu'il m'assura ; mais
» je brise sur cet article. «

Attaquez-vous par quelque raillerie
Un régiment d'infanterie ?
Mars ne fera qu'en rire, il s'en amusera,
Mais si par malheur votre muse
A draper des nones s'amuse ;
L'amour-propre s'en vengera ;
Dévotement il rugira,
Et bientôt il vous poursuivra
Jusqu'à la Fleche, & par-de-là....

Le reste de la relation est de ce ton aimable & facile. Cet opuscule figureroit très-bien dans le recueil complet des poésies de l'auteur.

( *Journal de* Paris. )



*TRADUCTION nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, en vers françois, avec des notes. Par M. de SAINT-ANGE.* A Paris, chez Piſſot, libraire, quai des Auguſtins; la veuve Ducheſne, libraire, rue S. Jacques, au temple du goût; Eſprit, libraire, au palais royal. 1778. Avec approbation & privilege du roi. *In-8vo.* 117 pages, & les préliminaires 21. (Cet eſſai ne comprend que le premier livre.)

NOus trouvons à Ovide un air françois, parce que nous trouvons un air françois à tout ce qui eſt agréable, & qu'*agréable* & *françois* nous paroiſſent des mots ſynonymes; ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner juſqu'à quel point les autres nations ſont d'accord avec nous ſur ces idées; mais c'eſt par une ſuite de ces idées qu'on a cherché quel étoit le poëte françois le plus ſemblable à Ovide; les uns ont nommé M. Greſſet; quelques-autres M. Dorat; M. de Saint-Ange nomme Quinault; ces comparaiſons ſont toujours un peu défectueuſes. Tout poëte qui paſſe à la poſtérité eſt ſans doute original, quelques conformités qu'il ait d'ailleurs ou à deſſein ou par haſard avec d'autres poëtes; c'eſt l'originalité qui fait vivre les ouvrages; l'immortalité n'exiſte point pour le troupeau

ſervile des imitateurs, qui ne ſavent pas être eux-mêmes.

A Dieu ne plaiſe que nous prétendions par-là proſcrire des traductions en vers, telle que celle de l'Iliade, par M. Pope, des Géorgiques, par M. l'abbé de Lille, ou celle que M. de Saint-Ange nous préſente aujourd'hui des Métamorphoſes. Toute bonne traduction eſt originale, & c'eſt ce qui la fait vivre; ce caractere d'originalité eſt aiſé à reconnoître à un ſigne certain; toutes les fois qu'en liſant un traducteur on peut oublier qu'il eſt traducteur, quand la fidélité, ſon premier devoir, ne lui ôte point l'aiſance, la liberté, la grace, la vivacité; quand ceux qui ne peuvent lire l'auteur dans ſa langue, le retrouvent dans la traduction, tel qu'il eſt annoncé par les ſavans; quand ils trouvent du plaiſir enfin à lire cette traduction, & qu'ils y reviennent ſans peine comme à ſon livre original, c'eſt qu'elle eſt en effet originale. Boileau, Racine, M. de Voltaire, ont conſtamment ce mérite dans les morceaux qu'ils ont imités & quelquefois même traduits mot à mot de divers auteurs anciens ou étrangers.

Les eſſais de M. de Saint-Ange ont été accueillis par les gens-de-lettres & par les vrais juges du talent. M. de Saint-Ange rappelle avec complaiſance les encouragemens que lui a donnés M. de la Harpe dans un des articles dont il a pendant quelque-tems enrichi le *Mercure*.
» Les éloges de cet académicien, ſi eſtimable
» par ſon zele courageux & infatigable à plai-
» der la cauſe des talens & à défendre le goût,

» me ſont ſi chèrs & ſi précieux, dit M. de » Saint-Ange, que j'ai eu la vanité de croire » que je pourrois réuſſir, par la ſeule raiſon » qu'il m'en avoit jugé capable. « Plus bas, M. de Saint-Ange cite avec éloge le diſcours préliminaire de la traduction de Suétone; ces traits de reconnoiſſance & ces actes de juſtice pourroient bien lui avoir attiré beaucoup de critiques, car ce ſont-là les motifs qui déterminent la plupart des hommes dans leurs jugemens; l'ouvrage n'eſt rien; on y cherche, non pas ce qu'il contient ni ce qu'il vaut, mais les occaſions qu'il peut fournir de prôner les gens de ſon parti & de décrier ſes ennemis.

Parmi les principes que M. de Saint-Ange expoſe ſur la traduction dans ſon diſcours préliminaire, on trouve celui-ci, qui n'eſt qu'une conſéquence de la néceſſité d'être fidele; c'eſt que le mieux, auquel le traducteur doit tendre, n'eſt jamais qu'un mieux relatif à l'original. M. de Saint-Ange développe ſa penſée par la comparaiſon de ce vers de Deſpréaux;

Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans la plaine.

avec ce vers d'Ovide :

*Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant.*

Le vers françois eſt peut être meilleur; il eſt plus dans la maniere de Virgile; mais il ſeroit inférieur au vers latin comme traduction, parce qu'il n'en rendroit pas le contraſte ſymmétrique.

Il nous semble que M. de Saint-Ange a quelquefois commis cette heureuse faute, d'être plus beau que son modele, d'être moins traducteur peut-être qu'il n'eût fallu l'être, mais aussi d'être plus original. Par exemple, ces deux vers assez simples d'Ovide,

*Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,*
*Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe.*

ne présentent pas autant d'images, n'ont pas autant de richesse, & ne sont pas aussi descriptifs que ces cinq vers de M. de Saint-Ange, qui, à la vérite, s'il est quelquefois plus riche, est presque toujours plus long que son modele.

Le soleil sur un monde obscur, inanimé,
N'épanchoit point les feux de son orbe enflammé,
Et de l'astre des nuits la lumiere inégale,
Qui croît & tour-à-tour décroît par intervalle,
Dans son cours incertain ne régloit point les mois.

Mais voici deux traits où le traducteur, sans cesser d'être un grand peintre, sans cesser d'être original, semble absolument calqué sur son modele.

*Nec circumfuso pendebat in aëre tellus*
*Ponderibus librata suis.*
Le globe dans les airs balancé par son poids,
Ne nageoit point encor, suspendu dans l'espace;
*Nec brachia longo*
*Margine terrarum porrexerat Amphitrite.*
Et le vieux Océan qui presse sa surface,

N'allongeoit point ses bras autour d'elle étendus.

*Débrouillement du Chaos.*

*Dissociata locis concordi pace ligavit*
*Ignea convexi vis & sine pondere cœli*
*Emicuit, summâque locum sibi legit in arce.*
*Proximus est aër illi levitate locoque.*
*Densior his tellus, elementaque grandia traxit,*
*Et pressa est gravitate sui. Circumfluus humor*
*Ultima possedit, solidumque coercuit orbem.*

M. de Saint-Ange, qui joint à sa traduction des notes pleines de goût & d'une littérature agréable, & qui, à propos de la fable d'Apollon & Daphné, rapporte le sonnet si connu de Fontenelle, & la Romance ingénieuse & touchante de M. Marmontel, auroit pu, à propos du débrouillement du Chaos, citer le commencement du prologue des Elémens, un des plus beaux morceaux de poésie qu'il y ait dans notre langue.

Les tems sont arrivés. Cessez, triste chaos,
Paroissez, élémens; Dieux! allez leur prescrire
Le mouvement & le repos;
Tenez-les enfermés chacun dans son empire;
Coulez, ondes, coulez, volez, rapides feux,
Voile azuré des airs embrassez la nature;
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure;
Naissez, mortels, pour obéir aux Dieux!

Ces vers l'emportent certainement sur ceux d'Ovide, qui paroissent cependant leur avoir servi de modele. Le morceau correspondant,

chez M. de Saint Ange, eſt, ſelon ſon principe, d'une beauté plus relative & plus conforme à l'original.

Entre les élémens il établit la paix;
Et, pour mieux les unir, les ſépare à jamais.
Le ciel fut le ſéjour de la flamme légere :
L'air, voiſin de la flamme, erra dans l'atmoſphere :
La terre au-deſſous d'eux poſa ſes fondemens,
Elle entraîna l'amas des plus lourds élémens;
S'affaiſſa par ſon poids; & l'onde qui l'embraſſe,
Entoura mollement ſa ſolide ſurface.

Il a bien du mérite à rendre, avec cette élégante & fidele préciſion, avec cette rapidité facile & littérale, des détails qui certainement n'étoient pas ſans difficulté.

Le traducteur a bien rendu auſſi ces trois vers fameux d'un tout autre genre :

*Pronaque cum ſpectent animalia cœtera terram*
*Os homini ſublime dedit cœlumque tueri*
*Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.*
Mais, tandis que la brute eſclave tributaire,
Courbe ſon front ſervile, & regarde la terre,
L'homme avec majeſté leve un front gracieux,
Et porte juſqu'au ciel ſa penſée & ſes yeux.

Nous ne ſavons ſi le mot *gracieux*, dont rien n'offre l'idée dans Ovide, eſt aſſez noble en cet endroit, & s'il ne dépare pas un peu ce couplet. L'épithete, *tributaire*, eſt peut-être auſſi un peu étrangere au ſujet, & elle l'eſt certainement au texte.

Le traducteur reproche, avec raiſon, à

Ovide, la petiteſſe, la minutie des détails dont il compoſe le tableau du déluge; il ſemble qu'il n'ait été frappé que des petits contraſtes, que des rencontres bizarres qu'entraînoit cette horrible révolution; un poiſſon pris ſur un orme, l'ancre jettée ſur un pré, des vaiſſeaux paſſant au-deſſus d'une vigne, des veaux marins nageant où n'aguere broutoient des chevres; quelles miſeres! Sont-ce-là les idées douloureuſes & profondes qui doivent ſaiſir une ame ſenſible à la vue de la ſubmerſion de l'univers? Le traducteur oppoſe, avec beaucoup de goût, ſur cet article, le Pouſſin à Ovide. Un ſeul trait, tel que celui d'une mere prête à périr qui s'efforce de ſauver un enfant que ſes mains défaillantes ſoulevent au-deſſus des eaux, vaut mieux que toute la deſcription du déluge dans Ovide. Mais, après cette deſcription & dans la fable de Deucalion & Pirrha, Ovide, par un ſeul vers, donne une grande & effrayante idée du ravage cauſé par le déluge:

*Et deſolatas agere alta ſilentia terras,*

vers pittoreſque, plein d'une majeſté triſte & morne comme le ſpectacle qu'il préſente! Le traducteur qui en ſent tout le prix, a eſſayé de le rendre dans ce vers:

L'univers reparoît, mais une horreur profonde
L'habite.

Il convient de ſon infériorité; mais il ſe fait

quelque

quelque gré de son effort, & il s'applique cet autre mot d'Ovide :

*Non tam*
*Turpe fuit vinci, quam contendisse decorum.*

Nous observerons que ce mot : l'*habite*, renvoyé au vers suivant, nous paroît annoncer une prétention dont nous ne voyons pas qu'il résulte de vraie beauté; de plus, le mot d'*horreur* semble supposer des habitans qui la ressentent; au-lieu que le profond silence que peint Ovide, ne montre que la dévastation & la solitude.

Dans la fable d'Apollon & Daphné, la réponse de l'Amour à Phœbus qui le brave, nous paroît traduite avec une simplicité bien originale :

*Filius huic veneris; figat tuus omnia, Phœbe,*
*Te meus arcus, ait.*
De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre,
Dit le fils de Vénus, mais défends-toi des miens.

Le traducteur, avec des mots différens, a su conserver la même figure; il a porté sur le mot *se défendre* la même répétition qu'Ovide avoit placée sur le verbe *figere;* car on sent que dans *te meus arcus*, *figet* est sous-entendu, & supplée par son régime. Mais *défends-toi des miens* a plus de finesse que *te meus arcus.*

*Deque sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ*
*Diversorum operum : fugat hoc, facit illud amorem.*
*Quod facit, auratum est, & cuspide fulget acutâ.*
*Quod fugat obstusum est, & habet sub arundine plumbum.*

Cette idée ingénieuſe du trait doré & du trait plombé, nous paroît avoir donné naiſſance à un tableau beaucoup plus beau, plus moral & d'une allégorie bien plus développée; car ici toute l'allégorie conſiſte dans la comparaiſon des métaux, dont l'un eſt cenſé préférable à l'autre. Le tableau dont nous voulons parler, eſt celui des deux carquois dans Nanine.

Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flâme
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Et rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans;
L'autre n'eſt plein que de fleches cruelles,
Qui, répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur.

C'eſt ſans doute auſſi d'Ovide qu'eſt priſe l'idée des deux fontaines dans Roland :

Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, & l'autre fait aimer :
C'eſt la fontaine de la haine
Que je veux chercher en ce jour;
Hélas! que me ſert-il de prendre un long détour!
Je m'égare en ces bois & ma recherche eſt vaine:
Toujours un ſort fatal, malgré moi me ramene
A la fontaine de l'amour.

M. de Saint-Ange, obligé de ſuivre de plus près ſon modele, traduit ainſi les quatre vers d'Ovide :

Dans son double carquois sa main choisit deux traits.
L'un armé d'un plomb vil, qui mollit & s'émousse,
Loin d'inspirer l'amour, l'écarte, le repousse.
Aiguisé sur la pierre & dans le sang trempé,
L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé.

On chercheroit inutilement dans l'original le modele de ce vers :

Aiguisé sur la pierre & dans le sang trempé.

Voici à cet égard la réflexion du traducteur. » *Un amant blessé d'un trait doré*, ne veut » dire en françois qu'*un amant aimé*. L'amour » d'Apollon, au contraire, est un amour mal» heureux, & Cupidon ne le blesse que par » vengeance «. M. de Saint-Ange a donc cru devoir rejetter l'emblême du trait doré, mais il s'est souvenu du *ferus Cupido* d'Horace :

*Semper ardentes acuens sagittas*
*Cote cruentâ.*

& voilà le modele de son vers :

Daphné demande au fleuve Penée son pere, de rester fille :

*Ille quidem obsequitur : sed te decor iste, quod optas,*
*Esse vetat, votoque tuo tua forma repugnat.*

Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton pere!
Ta beauté contredit tes desirs vertueux :
Ou deviens moins aimable, ou renonce à tes vœux.

Rousseau avoit imité cet endroit d'Ovide

dans sa cantate de Calisto. Cette nymphe faisoit le même vœu devant Diane :

Calisto, ce fut là ton serment, mais, hélas !
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

*Spectat inornatos collo pendere capillos*
*Et , quid si comantur ? ait.*
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux.
Ah ! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds !

Ce vers a dans le françois une noblesse que la langue exigeoit ; le latin rendu dans toute sa simplicité paroîtroit plat en françois.

*Videt oscula quæ non*
*Est vidisse satis.*
Il la voit, mais, hélas ! ne peut-il que la voir !
*Si qua latent , meliora putat.*
Et de tout ce qu'il voit les séduisans appas,
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.

Tous ces traits nous paroissent rendus avec décence , avec finesse , & toujours avec une liberté originale ; nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas renfermé dans un seul vers : *si qua latent meliora putat.* Il le pouvoit aisément. *Ce qu'il voit embellit tout ce qu'il ne voit pas.*

Apollon courant après Daphné , s'écria :

*Me miserum ! ne prona cadas , indignave lædi*
*Crura notem sentes , & sim tibi causa doloris.*
*Aspera qu'à properas loco sunt : moderantius oro ,*
*Curre , fugamque inhibe ; moderantius insequar ipse.*

Ovide, en cet endroit, ſemble avoir imité Virgile :

*Ah! te ne frigora lædant*
*Ah! tibi ne teneras glacies fecet aſpera plantas!*

dit Gallus à Lycoris, Eglog. 10.

Les ſentiers où tu cours, hélas! ſont peu frayés:
Les buiſſons épineux peuvent bleſſer tes pieds.
J'aurois cauſé tes maux. Ah! retarde ta fuite :
Fais grace à mon effroi; je te ſuivrai moins vîte.

Nous finirons par un morceau où le traducteur a ſu vaincre très heureuſement de très-grandes difficultés; c'eſt le moment où Apollon, joignant déja Daphné qu'il eſt prêt à ſaiſir, eſt comparé à un chien qui pourſuit un lievre :

*Alter inhæſuro ſimilis, jam jamque tenere*
*Sperat, & extento ſtringit veſtigia roſtro :*
*Alter in ambiguo eſt an ſit deprenſus, & ipſis*
*Morſibus eripitur tangentiaque ora relinquit.*

Des mots, tels que *ſtringit veſtigia*, *ipſis morſibus eripitur tangentiaque ora relinquit*, ſont le déſeſpoir d'un traducteur vulgaire; ils ſont le triomphe de M. de Saint-Ange. Son ſecret, pour les bien rendre, eſt de reſter auſſi près de l'original, que la différence des langues peut le permettre.

Il s'élance ſur lui, le preſſe, le menace,
Et, prêt à le ſaiſir, ſemble mordre ſa trace :
Le lievre fugitif, déja pris à demi,
Trompe en ſe détournant la dent de l'ennemi.

Nous ne saurions trop exhorter M. de Saint-Ange à suivre son entreprise. Puissions-nous voir l'Enéïde entiérement traduite par M. l'abbé de Lille, & les Métamorphoses par M. de Saint-Ange! Un autre poëte, d'un talent distingué, s'occupe de la traduction de l'*Art d'aimer*; ce n'est point s'éloigner d'une carriere, dans laquelle il a eu de grands succès & en a mérité de plus grands encore; des traits, tels que ceux-ci, qu'on rencontre à tout moment dans l'*Art d'aimer*,

*Et si pulvis erit nullus, tamen excute nullum.*
*His decet uxores, dos est uxoria lites, &c.*

appartiennent essentiellement à ce genre de comédie fine & noble, auquel le poëte dont nous parlons s'étoit consacré.

M. de Saint-Ange nous paroît joindre beaucoup de goût à un vrai talent; il est de la bonne école, de celle de Racine. Racine & Voltaire, voilà nos maîtres éternels; mais il faut savoir les étudier & les suivre. Des poëtes qui n'ont qu'une portion de talent, n'imitent que ce qui s'y rapporte. Les uns, touchés de cette simplicité facile, de cette douce flexibilité de Racine, l'ont imitée au point d'être foibles & sans couleurs; les autres, frappés des riches tableaux de poésie, qu'il offre souvent & qu'il fait ordinairement placer, ont surchargé leur style de figures, d'images & de tours poétiques dans le genre qui les admet le plus sobrement. M. de Saint-Ange saura éviter tous ces écueils; il saura toujours varier son

ſtyle & en combiner les divers caracteres, d'après le genre de l'ouvrage, d'après le génie particulier de ſon auteur, d'après le génie propre des deux langues, d'après toutes ces convenances fines que le goût fait toujours ſaiſir, & qui n'échappent qu'aux demi-talens.

(*Journal des Savans.*)

---

*De l'éducation phyſique & morale des femmes; avec une notice alphabétique de celles qui ſe ſont diſtinguées dans les différentes carrieres des ſciences & des beaux-arts, ou par des talens & des actions mémorables. 1 vol. in-12. d'environ 500 pag.* A Bruxelles, & ſe trouve à Paris, chez les Freres Etienne, libraires, rue St. Jacques. 1779.

L'Auteur de cet ouvrage eſt un obſervateur inſtruit, qui, après avoir travaillé ſur pluſieurs parties de l'adminiſtration, avec aſſez de ſuccès, pour qu'elle ne dédaignât pas quelquefois de profiter de ſes vues, a fini par en examiner une des branches les plus eſſentielles, qui eſt l'éducation. Mais il ſe borne ici à réformer, ou plutôt à créer celle des filles, laquelle, ſelon lui, n'exiſte point encore. Son livre eſt diviſé en deux parties. La premiere eſt une eſpece de plaidoyer en faveur du beau-ſexe, pour le venger de nos prétentions excluſives, & prouver qu'il a au moins la même aptitude

que nous à tous les talens & à toutes les vertus. La seconde est, pour ainsi dire, le recueil des titres & des pieces justificatives. L'anonyme débute par s'élever avec force & en style oratoire contre le préjugé assez commun qui attribue à l'homme une supériorité décidée sur la femme. Il prouve que celle-ci, dans tous les tems, a pu marcher son égale, quand une institution vicieuse n'a point dégradé sa nature, & altéré le germe de ses grandes qualités. Après avoir appuyé ses preuves de divers exemples empruntés de l'antiquité, il en choisit avec adresse de plus modernes, & s'écrie : » O » mon siecle ! quelqu'éloigné que vous soyez » des principes sur lesquels ces grands modeles » se sont formés, vous-mêmes n'en offrez-vous » pas encore ? De quel étonnement, de quelle » admiration nos neveux ne seront-ils pas sai- » sis, lorsqu'ils verront dans nos annales, Ma- » rie-Thérese, en Autriche ; Catherine II, » en Russie, surpasser par leurs vertus & leurs » connoissances, par les traits les plus sublimes » de génie, de sagesse, de prudence, de force » & de courage, toutes les plus célebres hé- » roïnes qui les auront précédées, &c. lors- » qu'ils verront Adélaïde, Victoire & Sophie » de France, braver les horreurs de la plus » subtile & de la plus cruelle contagion, au » péril évident de leur propre vie, pour se » livrer, auprès de leur auguste pere, à tout » ce que la tendresse & la piété filiale ont ja- » mais pu leur inspirer de plus héroïque & de » plus saint, &c. ? «

L'auteur s'attache ensuite à montrer la nécessité d'une éducation mâle, relativement aux femmes, & il observe l'influence prodigieuse qu'auroit cette même éducation sur celle des hommes. Il releve quelques contradictions échappées au philosophe éloquent qui a travaillé sur le même sujet, & qui écrivant par élans impétueux, ne s'est pas toujours replié sur ses principes pour en lier les conséquences. Vient enfin l'exposé critique de nos procédés & de leurs résultats dans l'éducation physique & morale des filles. La triste conclusion qu'on est forcé de tirer de cette effrayante énumération d'abus, c'est que le mal est à son dernier période; mais l'auteur se hâte, en bon citoyen, de chercher & d'indiquer le remede. Les bornes de son petit ouvrage ne lui permettent pas d'entrer dans tous les détails de son plan; il propose, en général, d'établir des especes de colleges encyclopédiques, dans lesquels un certain nombre de *régens féminins* enseigneroient aux éleves de leur sexe *tous les arts* & *toutes les sciences*, en y mêlant les exercices de la *gymnastique*, aujourd'hui trop négligée, & sans oublier même *l'équitation* & *l'escrime*. Son juste respect pour les mœurs, qui lui fait proscrire l'indécente manie de recourir aux hommes pour l'instruction des jeunes personnes, exigeroit sans doute aussi qu'on n'employât que des *écuyers* & des *prévôts* de salle en cornette. La difficulté de trouver & de rassembler ainsi des maitresses en tout genre, n'effraie point l'auteur. » Employons les grands moyens, dit-il; prodi-

» guons l'or, & bientôt le gouvernement ob-
» tiendra tout ce qu'il voudra. « C'est à lui, en effet, qu'il appartient d'apprécier la valeur de ces idées, & de les réaliser, si elles lui paroissent praticables.

En supposant que l'autorité veuille les adopter & faire les frais d'un premier établissement, le créateur de ce nouveau plan d'éducation nationale indique sur-tout le grand ressort qui doit en être l'ame; l'émulation. Il va nous exposer lui-même ses vues, qui sont assez neuves. » Pour tendre à la plus grande perfection
» possible, il s'agira, lorsque les éleves de cette
» premiere pepiniere commenceront à se for-
» mer, de mettre l'émulation en jeu, & à cet
» effet d'établir des prix en faveur de celui des
» deux sexes qui remplira le mieux les sujets qui
» leur seront proposés. Pour les humanités & la
» rhétorique, ils composeront dans la même
» forme qui s'observe aujourd'hui pour les prix
» de l'université de Paris. Pour la logique, la
» métaphyque, la physique, les mathématiques,
» la géographie, *les deux sexes soutiendront al-*
» *ternativement des theses publiques, & argumente-*
» *ront l'un contre l'autre.* La rivalité, qui ani-
» mera ces utiles combats, remplacera peut-
» être celle qui manque actuellement à nos
» universités & à nos académies, depuis l'ex-
» tinction de cet *ordre célebre*, dont les travaux
» & les succès littéraires donnoient à ces corps
» la noble jalousie qui conduit à la plus grande
» perfection. (*) L'équitation, les armes, la

(*) On ne s'attendoit guere à cet éloge des jésui-

» peinture, & généralement tous les beaux-arts, » pourroient être également exposés aux mê» mes épreuves. Des juges, choisis pour tous » ces différens genres, décideroient à qui les » prix & les palmes seroient dus. Pourquoi n'é» tendroit-on pas encore cette émulation jus» qu'aux exercices du corps? Les célebres jeux » olympiques de la Grece offriroient pour tous » ces objets les plus excellens modeles, pré» senteroient dans nos collisées des spectacles » bien plus intéressans que ceux qui les occu» pent aujourd'hui. Enfin, lorsque les talens » se trouveroient également distribués & culti» vés dans les deux sexes, ne seroit-il pas na» turel d'admettre les femmes, qui s'en trou» veroient dignes, dans toutes ces académies » qui rassemblent les sujets les plus distingués » pour chaque genre des hautes sciences & des » beaux-arts «?

Nous n'avons point parlé de l'article essentiel de la religion; parce que l'auteur, qui ne veut pas porter la main à l'encensoir, s'en tient simplement au catéchisme, & laisse, avec raison, les instructions théologiques aux ministres des autels, qui s'en acquittent avec plus de zele & plus de fruit. Il convient à cet égard de l'avantage des couvens; mais il ne les en croit pas plus propres à former des fem-

tes, à l'occasion de l'éducation physique & morale des femmes, & l'on ne voit pas trop quelle jalousie ils pouvoient inspirer à nos académies littéraires & savantes.

mes robuſtes, des meres inſtruites, & des épouſes courageuſes ; parce que les tendres colombes qui habitent ces retraites, ne ſont rien de tout cela. Il ferme donc abſolument les cloîtres à ſes éleves.

Tel eſt le plan de la réforme propoſée par l'auteur ; & malgré ſes bonnes intentions, nous croyons que cette réforme ne peut guere convenir à nos mœurs : elle eſt abſolument dans les idées anciennes, idées perdues pour nous; l'ouvrage a peut-être le malheur d'être propoſé trois ou quatre mille ans trop tard. Cependant les détails offrent des vues judicieuſes, & qui annoncent l'amour du bien public. Il ſeroit à deſirer que l'auteur eût un peu plus ſoigné ſon ſtyle, & qu'il eût mieux rendu hommage au grand homme dont il a plus d'une fois emprunté les idées, & dont il a trop négligé l'éloquence.

Nous paſſons à ce que nous avons appellé le recueil des pieces juſtificatives. Ce ſont des notices hiſtoriques, courtes & préciſes, ſur les femmes qui ſe ſont le plus diſtinguées par leurs talens, leurs vertus ou leur courage, & qui prouvent en effet que leur chevalier n'a rien avancé de trop en leur faveur. Il ne faut pas confondre cet abrégé avec une autre compilation plus ancienne ſur les femmes, dans laquelle le rédacteur a entaſſé les bons comme les mauvais exemples, & placé *Laïs* & la *Brainvilliers* à côté de *Lucrece* & de *Chantal*. On ne trouve ici que les noms de celles qui ont honoré leur ſexe, & dont les ouvrages &

les actions peuvent élever l'ame des jeunes personnes : nous en exceptons l'article de *Sempronia*, dame romaine, très-corrompue, que l'auteur, par inadvertance, loue d'avoir été *instruite dans la langue latine.*

Quelques exemples feront juger du mérite de cette seconde partie du travail de l'auteur. Le premier trait qui s'offre à nos yeux, est celui d'une héroïne qu'il est bon de rappeller à nos guerriers, dans un moment où les occasions de l'imiter se multiplient chaque jour : la valeur s'anime par les grands exemples comme par les récompenses. Renée Bussi d'Amboise, femme du maréchal de Balagni, digne sœur du brave Bussi d'Amboise, se signala par une fermeté & un courage au-dessus de son sexe. En 1595, Cambrai, dont son mari étoit gouverneur, se trouvant assiégé par les Espagnols, les habitans, gagnés par les émissaires des assiégeans, s'assemblerent tumultueusement pour convenir de la reddition de la place. Cette vaillante femme, avertie, court se présenter au milieu d'eux, une pique à la main, &, par la vivacité de ses reproches & de ses remontrances, fait les plus grands efforts pour les engager à continuer de se défendre. Voyant qu'elle ne peut rien gagner sur eux, elle prend sur le champ le parti de se jetter dans la citadelle, à la tête des troupes qui ont le courage de la suivre. Elle étoit bien résolue de s'y défendre jusqu'à la derniere extrêmité ; mais les vivres lui manquerent presqu'aussi-tôt. Forcée de se rendre, la douleur la saisit si vive

ment qu'elle expira presque au même instant.

Sans sortir de la lettre B, nous pourrions citer encore plusieurs femmes intrépides, telles que la comtesse de Saint-Balmon, qui, se déguisant en officier pour demander raison à un capitaine de cavalerie, dont elle avoit à se plaindre, se bat & désarme son adversaire, obligé de disparoître & d'aller cacher sa honte; telle qu'une Barbançon, qui se défend vigoureusement dans son château, combat en personne sur la breche, & ne capitule qu'avec les honneurs de la guerre; telle enfin qu'une Barri de Saint-Aunez, célebre par sa belle défense de Leucates en Languedoc, place dont le gouvernement lui fut donné par Henri IV, aussi bon juge de la valeur que de la beauté.

Ce n'est pas seulement aux illustres mortes, qu'on rend hommage dans cet ouvrage; on y propose aussi des modeles vivans à l'imitation des jeunes personnes. On n'y a pas oublié l'amazone du jour, la célebre Pucelle de Tonnerre, dont on connoît les aventures, depuis son cours d'étude au college Mazarin jusqu'à sa retraite dans la cité de Londres & son retour en France. Mais laissons le casque & la cuirasse, pour présenter des vertus plus douces & plus analogues à un sexe, dont le partage ordinaire est la sensibilité. Celle de madame la comtesse d'Harcourt est du genre le plus touchant.

» Nouvelle Artémise, dit l'auteur, elle donne » dans Paris un exemple éclatant de la force

» de l'amour conjugal. La mort lui enleva son » mari en 1769; cette tendre épouse, entiérement livrée à sa vive douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens possibles » de l'entretenir. Elle à fait élever à Notre-Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoyne, s'y est fait représenter elle-même dans » l'attitude la plus douloureuse. Non-contente » de ce lugubre tribut, elle avoit fait jetter » en cire la figure en grand du comte; elle » l'a fait revêtir de la robe-de-chambre dont » il se servoit, & l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où il avoit coutume de » coucher. Plusieurs fois chaque jour, elle va, » dit-on, s'enfermer dans ce triste lieu pour » s'entretenir avec cette image muette, & de » la constance de son amour & de la vivacité » de ses regrets «.

Beaucoup de gens croient que l'Italie est le seul pays où l'on voie des femmes prendre le bonnet de docteur, occuper des chaires publiques & professer la philosophie ou les belles-lettres. L'Espagne jouit aussi de cette singularité; Françoise de Lebrixa, fille d'un célebre, auteur Espagnol de ce nom, excelloit dans la rhétorique, & lorsque son pere, professeur dans l'université d'Alcala, ne pouvoit donner ses leçons; cette savante fille le suppléoit & ne manquoit pas d'obtenir les applaudissemens de tout son auditoire.

Beaucoup d'Européens ne regardent les Africaines, transportées en Amérique, que com-

me des esclaves uniquement propres aux ouvrages de l'aiguille ou aux travaux de la terre. Voici un fait qui doit les détromper. *Philis Whetley*, jeune négresse, transportée d'Afrique à Boston en 1761, âgée alors de 7 à 8 ans, fut achetée par le sieur Whetley. Aidée des seuls secours qu'elle put trouver dans la famille de son maître, elle parvint à entendre, parler & écrire la langue angloise. Quelques livres, qui tomberent ensuite entre ses mains, acheverent de développer son génie & son goût, & insensiblement elle est parvenue à composer, avec une facilité singuliere, un grand nombre de morceaux de poésie sur les vérités les plus sublimes de la morale & de la religion. Ceux qui les ont lus assurent que la beauté de l'expression répond à la profondeur des pensées & à la force des sentimens. Cette étonnante fille a demandé & obtenu des livres pour apprendre la langue latine, & elle s'en occupe avec ardeur dans ses momens de loisir. Le recueil de ses premieres poésies a été imprimé à Londres en 1773.

Nous ne multiplierons point le nombre de ces citations; celles-ci suffisent pour faire juger que l'auteur a su bien choisir les faits qu'il rapporte. On pourroit seulement reprocher à quelques-unes de ces notices d'être trop succintes, & de n'apprendre qu'un nom & qu'une date; il valoit autant les supprimer, puisqu'il n'y avoit rien à perdre pour l'instruction, qui est le principal but de cet ouvrage.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts*; *journal* de Paris; *journal encyclopédique.*)

*Eloge de Jean-Jacques Rousseau, par M. de Lacroix, avocat.* In-8vo. de 42 pages. A Amſterdam, & ſe trouve à Paris, chez le Jay. 1778.

LE motif qui a fait prendre la plume à l'auteur eſt auſſi noble que touchant; voici comme il l'expoſe lui même : » Ce que nous » dirons de l'illuſtre citoyen de Geneve, n'a» joutera rien à ſa gloire; mais qu'importe ? » En jettant quelques fleurs ſur ſa tombe ſoli» taire, nous remplirons du moins envers lui » le devoir le plus ſacré, celui de la recon» noiſſance. Ecrivain vertueux & ſublime, » oui, tu as été mon bienfaiteur; tu as fait » plus pour moi que n'auroit pu faire le riche » qui n'a que de l'or à donner, que l'homme » en place qui n'accorde que de ſtériles fa» veurs : tu as relevé mon ame dans la triſteſſe; » tu l'as fortifiée contre le malheur & l'injuſti» ce; tu l'as pénétrée quelquefois d'une douce » ſenſibilité; tu l'as purifiée : oui, j'en fais » l'aveu : je te dois & mes plaiſirs & mes ver» tus. « M. de Lacroix avertit qu'il auroit donné plus d'étendue à cet éloge, ſi Rouſſeau n'eût pas écrit lui-même ſa vie : » ce ſeroit, ajoute» t-il, faire un outrage à la mémoire de l'hom» me le plus vrai, que de publier ce qu'il n'a » pas dit de lui, & il faudroit être bien im-

» prudent pour essayer de rendre tous ses traits » dans le moment où l'on nous annonce son » tableau fait par lui-même. « Après ces remarques, on ne doit pas être surpris que l'auteur offre une esquisse plutôt qu'un portrait achevé ; cependant, tour-à-tour panégyriste & apologiste, il montre dans le célebre citoyen de Geneve, l'écrivain & l'homme tels qu'ils ont paru aux vrais connoisseurs, aux ames honnêtes, aux esprits droits & non-prévenus. C'est principalement à la partie apologétique de cet ouvrage que nous nous attacherons.

Il entroit, observe M. de Lacroix, dans la destinée littéraire de Rousseau, de paroître toujours en opposition avec ses écrits. Il s'étoit élevé contre les sciences ; & son fameux discours auquel l'académie de Dijon décerna un de ses prix, prouvoit combien il s'en étoit occupé. Il prêtoit à la vie sauvage tant de douceur, que l'on étoit tenté, après l'avoir lu, d'imiter cet Hottentot qui se dépouilla des riches vêtemens qu'on lui avoit donnés, se couvrit d'une peau de mouton & se sauva dans les forêts; cependant il vivoit au milieu du monde, & ne se déroboit à aucun de ses amusemens. De la même main dont il écrivoit contre la musique françoise & l'opéra, il traçoit le plan d'un opéra françois, & notoit ces phrases musicales dont l'effet est si léger & si pittoresque. Enfin sa comédie de *l'Amant de lui même* étoit tombée sur la scene, lorsque son discours contre les spectacles fixa sa place au rang des plus grands écrivains. Les ennemis

de Rousseau ne manquerent point de tirer avantage de cette contradiction apparente ; avertis par leur foiblesse, la plupart se garderent bien d'employer contre ce vigoureux adversaire les armes du raisonnement ; ils se servirent de celle du ridicule, qui, chez une nation plus enjouée que sérieuse, fait des blessures beaucoup plus profondes.

Ici l'auteur examine si ce reproche d'inconséquence que l'on a si souvent fait à Rousseau est fondé, & si le public, écho trop fidele de la premiere voix qui lui en impose, n'a pas été injuste à l'égard de l'homme dont il dévoroit les ouvrages. » Un partisan de l'i-
» gnorance, dit-il, qui, après avoir déclamé
» contre les sciences, & avoir représenté ceux
» qui s'y adonnent comme des hommes perdus
» pour l'agriculture ou pour d'autres professions
» qui lui sembleroient être infiniment plus utiles
» à la société, quitteroit tout-à-coup ses occu-
» pations journalieres pour s'enfoncer dans l'é-
» tude, seroit sans doute un homme incon-
» séquent. Il faudroit porter le même juge-
» ment contre le chef d'une troupe de sauva-
» ges, qui, après avoir exalté devant ses com-
» pagnons leur indépendance, leur oisiveté,
» la vaste étendue de leur habitation, leur mon-
» treroit de loin les cités comme de tristes en-
» ceintes où des esclaves entassés s'excedent,
» se consument pour les plaisirs de leurs tyrans,
» & finiroit par aller s'y renfermer. Rousseau
» n'étoit ni l'ignorant qui a ses raisons pour
» haïr les arts, & qui est le maître de ne les

» jamais cultiver, ni le ſauvage qui a *goûté* » *les attraits* de la véritable indépendance : on » ne peut donc tout au plus lui reprocher que » d'avoir eu trop de diſpoſition à s'exagérer » à lui-même les inconveniens qui ſont réſultés de la marche que l'eſpece humaine a » faite en s'éloignant de ſon premier état. Oui, » l'on peut, ſans être inconſéquent, publier » que les ſpectacles entraînent la molleſſe, le » luxe & l'oiſiveté dans une petite république, » & faire une comédie pour le théatre d'une » capitale ; on peut, ſans être en contradiction » avec ſes principes, trouver le chant de Lulli » languiſſant, l'orcheſtre de l'opéra confus, » le ſpectacle d'une ennuyeuſe magnificence, » & compoſer *le Devin du village.* « Il nous paroît bien difficile de ne pas ſouſcrire à ces obſervations.

Tout le monde a connu le noble orgueil de Rouſſeau, ſon dédain pour les richeſſes, ſa frugalité, la touchante ſimplicité de ſes mœurs, & ſon amour pour la vérité. M. de Lacroix remarque auſſi que jamais homme-de-lettres ne ſentit mieux que le citoyen de Geneve la dignité de ſon exiſtence, & n'en ſoutint les privileges avec plus de nobleſſe. Son premier diſcours annonce que l'indigence, qui a dégradé, avili tant d'ames, n'avoit rien fait perdre à la ſienne de ſon énergie. Une femme que ſes agrémens & ſa beauté ont élevée au plus haut degré de faveur, ne put obtenir de lui l'honneur d'être ſa bienfaitrice. Il oſa mettre des bornes à la générοſité d'un prince du ſang peu

accoutumé à rencontrer de pareils obſtacles. Les payſans de Montmorency, qui le voyoient, ſous les habits les plus ſimples, ſe promener autour de leurs vergers, diſcourir familiérement avec leurs femmes & leurs enfans, écouter, aſſis au milieu d'eux, les inſtructions publiques de leur paſteur, étoient bien éloignés de ſoupçonner l'intervalle immenſe qui les ſéparoit de cet homme dont l'extérieur avoit tant de modeſtie. Malgré ſon indigence, Rouſſeau trouva le moyen d'être charitable; il ne recevoit rien des riches, & il donnoit aux pauvres.

L'auteur ne diſſimule pas que cette imagination exaltée qui avoit quelquefois la ſérénité d'un beau ciel, étoit ſouvent obſcurcie par une eſpece de miſanthropie qui donnoit à Rouſſeau l'apparence de la dureté, & lui faiſoit repouſſer l'amitié. Ses ennemis ont prétendu qu'elle tiroit ſon origine d'une vanité concentrée que rien ne pouvoit ſatisfaire; mais M. de Lacroix croit avec raiſon devoir l'attribuer plutôt aux douleurs aiguës que lui cauſoit une maladie incurable. » Oui, dit-il, j'aime à » penſer, ce furent d'abord ſes ſouffrances & » enſuite ſes chagrins qui aigrirent ſon carac- » tere, qui troublerent ſa raiſon & le rendi- » rent injuſte envers un illuſtre étranger inca- » pable d'avoir conçu le projet de l'avilir aux » yeux de l'Angleterre, comme il l'en accuſa. » Hélas! il faut donc, quelle que ſoit la juſ- » teſſe de ſes penſées, la ſublimité de ſon gé- » nie, que l'homme ſe trahiſſe & décele ſon

» imperfection par quelques foibleſſes « ! L'auteur convient que de tous les torts que le citoyen de Geneve peut avoir eus, celui qui lui enleva le plus de partiſans fut ſa querelle avec M. Hume; que la grande réputation de ſageſſe que s'étoit acquiſe cet hiſtorien anglois, le mit au-deſſus des ſoupçons de Rouſſeau, qui avoit à ſon égard les apparences de l'ingratitude. » Rouſſeau ingrat, ajoute-t-il! Non, il » ne le fut point; il fut trompé, égaré: il ſuf- » fit, pour s'en convaincre, de relire cette » lettre qu'il écrivit à M. Hume dans le trou- » ble de ſa diſpute; elle eſt d'une ſi grande » vérité, elle peint ſi bien le délire & l'inquié- » tude & la ſenſibilité, que l'on eſt tenté de » relever, d'embraſſer l'homme qui ſe proſterne » devant ſon ami, ſon bienfaiteur, & qui veut » qu'il le foule aux pieds, s'il a eu le malheur » d'être injuſte. Ce qui prouve la candeur & la » beauté de ſon ame, ce ſont les larmes qu'il ré- » pandit en apprenant la mort de Voltaire. Rouſ- » ſeau pleurant ſur la tombe de Voltaire, quel » rare & touchant ſpectacle! Combien ces larmes » du plus vertueux des hommes honorent la mé- » moire du plus beau génie de la France! «

Tels ſont peut-être les morceaux les plus intéreſſans de ce petit éloge, écrit ſans prétention, mais où l'on reconnoît par-tout l'ame honnête & ſenſible de l'auteur.

( *Journal encyclopédique.* )

*DÉTAIL des ſuccès de l'établiſſement que la ville de Paris a fait en faveur des perſonnes noyées, & qui a été adopté dans diverſes provinces de France.* Sixieme partie, années 1777 & 1778. *On y a joint différentes méthodes pour ſecourir, non-ſeulement les noyés, mais les ſuffoqués par la vapeur du charbon & autres vapeurs méphitiques quelconques; les pendus; les perſonnes gélées; les enfans naiſſans avec une apparence de mort. Par M. PIA, ancien échevin de la ville de Paris.* A Paris, chez Auguſtin-Martin Lottin, l'aîné, Imprimeur-Libraire du roi & de la ville, rue St. Jacques, au coq & au livre d'or, 1779. Brochure *in*-12. de 232 pages.

C'Eſt au zele, aux lumieres de M. Pia, que cet établiſſement utile doit ſa conſiſtance, ſes accroiſſemens, & ſes heureux effets. C'eſt donc aux efforts, aux eſſais & à la bienfaiſance de M. Pia, qu'une foule de citoyens, arrachés des bras de la mort, & rendus à leurs familles, doivent leur exiſtence. Ce recueil commencé en 1772, eſt le dépoſitaire de ſes ſuccès & de l'utilité réelle qu'il a opéré. L'exemple donné par la capitale, a rapidement été ſuivi dans les provinces; enſorte qu'en très-peu de tems, on a vu relever dans les diffé-

rentes parties de la France, & chez l'étranger, des dépôts où ſont raſſemblés les ſecours propres à ranimer les principes de la vie, dans les perſonnes ſubmergées.

A la tête du volume que nous annonçons, eſt une introduction où ſont expoſés les objets nouveaux, traités dans cette ſixieme partie. M. Pia ne parle que de ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant, & il a pris ſoin de ſupprimer tous les faits qui pourroient paroître indifférens : il commence par la réfutation d'un avis relatif aux noyés, dont la critique lui eſt parvenue par la Hollande ; & ſon ſentiment eſt conforme à celui du critique anonyme. En paſſant aux ſecours néceſſaires pour les perſonnes ſuffoquées par la vapeur du charbon allumé, M. Pia prévient encore ſur la méthode facile & ſûre de M. Harmant, médecin diſtingué de Nancy, & de l'académie royale des ſciences. Nous admirons avec bien du plaiſir, l'empreſſement de l'auteur à répandre & faire connoître cette excellente méthode, que nous avons indiquée dans notre journal, il y a quelques années (*) ; méthode que les Hollandois & les Anglois ont évidemment adoptée, & qu'ils emploient également avec ſuccès ; c'eſt ce qu'on peut lire dans un nouveau volume des *Mémoires de la ſociété formée à Amſterdam, en faveur des noyés.* Les ſecours pour les aſphixies, provenant de la ſtran-

(*) *Mars 1776, page 43.*

gulation ;

gulation, nous ont paru ſages & très-convenables pour ces cas ſinguliers ; ils méritent d'être connus, & nous allons extraire ce fragment. » On ſuppoſe un homme, dit M. Pia, » ayant une corde au col, & ſuſpendu par » cette corde, ſes pieds ne touchant pas à terre, & ne donnant aucun ſigne de vie; on » ſuppoſe auſſi qu'il n'y aura point de vertebres luxées; car dans ce cas, les tentatives » que l'on feroit, ſeroient vaines à coup ſûr. » Alors on embraſſe d'une main, le corps ſuſpendu, pour l'empêcher de tomber à plomb » ſur le plancher, pendant que, tenant un » couteau de l'autre main, on coupe la funeſte » corde, dont incontinent on le délivre tout-à-fait; on place enſuite le pendu ſur un » matelas, de maniere qu'il ait la tête plus » élevée que le tronc; on lui ouvre la veine » temporale, & même la jugulaire externe, & » ſi le ſang en ſort, on a attention qu'il ne coule » pas trop abondamment; on dépouille le pendu » de tous ſes vêtemens, on lui frotte la bouche, les narines, l'épine du dos & le col » avec de l'eau-de-vie, animée d'eſprit volatil » de ſel ammoniac; on l'agite en différens ſens, » & lorſqu'on lui fait des frictions ſur la poitrine, on a ſoin de les diriger de bas en » haut; on lui ſouffle dans la bouche, ayant » attention de déranger la langue, en la faiſant rentrer autant qu'il eſt poſſible. On continue les frictions & l'inſufflation très-longtems; & cependant on fait agir la machine » fumigatoire par le fondement ; on frotte

» auſſi les jambes, les plantes des pieds, les
» cuiſſes & les bras avec de l'eau-de-vie cam-
» phrée, animée de l'eſprit volatil, & répan-
» due ſur des linges chauds, que l'on a ſoin
» de préſenter ſouvent devant le feu. On exa-
» mine continuellement le malade pour ſaiſir
» les premiers ſignes de ſa réſurrection, qui
» s'annoncent par quelques mouvemens, qui
» ſe font appercevoir d'une maniere quelque-
» fois peu ſenſible; par des battemens & des
» pulſations dans les arteres, par le jet du
» ſang, qui coule des ouvertures qui ont été
» faites, & parce qu'il ſemble que la dégluti-
» tion a lieu; alors on lui fait reſpirer de l'eſ-
» prit volatil de ſel ammoniac, on lui en in-
» troduit dans le nez, par le moyen de mê-
» ches de papier, qui en ſont imbibées; on
» eſſaie de lui faire avaler de l'eau-de-vie
» camphrée, ou toute autre liqueur ſpiritueu-
» ſe; on continue à le ranimer & à le re-
» chauffer par tous les moyens poſſibles; on
» lui fait boire du vin chaud avec du ſucre,
» & enfin, après un long traitement; on lui
» fait avaler du bouillon, par cuillerées &
» de loin en loin, on ne néglige pas cepen-
» dant l'uſage des cordiaux légers, qu'on lui
» fait également prendre par cuillerées de tems-
» en-tems. On s'occupe enſuite de guérir la
» contuſion, produite par le ſerrement de la
» corde; pour cet effet, on emploie de l'eau-
» de-vie camphrée, dont on imbibe des com-
» preſſes, & que l'on renouvelle ſouvent ſur
» les endroits contus «.

Cet ouvrage eſt ſans contredit le plus beau des monumens que le meilleur des citoyens pût élever en faveur de la patrie. En effet M. Pia ne ſe contente point de décrire dans ce volume, les ſecours qu'on doit donner, & que l'on adminiſtre toujours avec ſuccès aux malheureux qui ſont tombés dans l'eau, & qui ſans cela, perdroient inévitablement la vie. A la ſuite d'une aſſez longue liſte de perſonnes ſubmergées & ſauvées, non-ſeulement à Paris, mais auſſi dans les principales villes de France, l'auteur rend compte des moyens pour rappeller le principe de vitalité aux perſonnes gelées ou engourdies, par le froid, ainſi qu'aux enfans naiſſans, dont la vie paroît équivoque : tout cela nous ſemble également bien motivé & bon à ſuivre.

On voit à la ſuite, dans un réſumé bien ſatisfaiſant pour tout être ſenſible, que de 138 perſonnes noyées à Paris, dont il eſt fait mention dans ce volume, 92 doivent la vie aux ſecours qui leurs ont été donnés; 13 ſeulement n'ont pu être réchappées, malgré les ſecours. Quant aux 33 autres, ou ils étoient mort à la ſuite d'une trop longue ſubmerſion, ou on n'a pu les retrouver.

Les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées feroient certainement mortes, ſont l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'eſprit volatil de ſel ammoniac, qui eſt l'alkali volatil fluor, introduit dans le nez avec des meches de papier imbibées, l'inſufflation, la fumigation &

les frictions. On entre ensuite dans le détail des succès obtenus encore sur les noyés seulement; à Lille en Flandres, à Strasbourg, à Remiremont en Picardie, à Lyon, à Florence, à Genes, à Brest, dans le duché de Brunswick, &c. L'auteur rappelle ensuite les succès obtenus sur les suffoqués par différens airs méphytiques. Ce volume est terminé par une observation sur les effets de l'alkali volatil-fluor, contre les commotions électriques; par la description d'une nouvelle grotte du chien, près d'Aubenas, que l'on pourroit nommer le *Puis de la Poule ;* par une étiologie qui établit la différence de la cause de l'asphixie des noyés, d'avec celle des suffoqués par la vapeur du charbon, & par un *Post-Scriptum*, qui annonce une nouvelle distribution des mémoires de la société établie à Amsterdam, en faveur des noyés.

Il ne manque peut-être à cet etablissement en France qu'une médaille semblable à celle qu'ont fait frapper les sociétés d'Amsterdam & de Londres ; non que la ville de Paris ne rembourse absolument tous les frais qu'entraîne l'administration de ces secours, & n'accorde des gratifications à ceux qui y ont directement ou indirectement contribué. Mais il est plusieurs ordres de citoyens ; mais il est des actions de courage qu'on n'acquitte pas pécuniairement, & tel qui refuse une somme d'argent recevroit avec empressement une médaille, où seroit gravé son bienfait & son nom. Combien de titres de noblesse ne valent pas celui-

ci, *il a ſauvé la vie à un homme.* L'inſcription de celle que la reconnoiſſance publique deſtineroit à M. Pia ſeroit plus pompeuſe encore : on y graveroit, *il a ſauvé la vie à pluſieurs centaines de ſes ſemblables.* Mais ce citoyen, habitué à trouver ſa récompenſe dans ſon cœur, n'en demande que pour les autres.

Nous le répétons, cette collection de détails, fera avec le tems, une ſuite complette de faits, d'obſervations & de diſſertations qu'il eſt important de raſſembler & de conſerver. Elle mérite d'être entre les mains des curés, des ſeigneurs de campagne & des peres de famille, pour répandre le plus qu'il ſera poſſible des inſtructions auſſi eſſentielles, & les inculquer au public, pour pouvoir facilement s'en ſervir dans les cas néceſſaires.

(*Gazette univerſelle de littérature; journal de* Paris *; journal des ſavans.*)



---

*DISCOURS politiques, historiques & critiques sur quelques gouvernemens de l'Europe; par M. le comte d'*ALBON, *des académies de Lyon, Dijon, Rome & Nismes, de celles des Arcades & de la Crusca; des sociétés de Florence, Berne, Zurich, Chambery, Hesse-Hombourg,* &c. &c. *avec cette épigraphe :*

Nullius in verba.

A Neufchâtel; & se trouve à Lyon, chez les freres Périsse, 1779. 1 vol. de 433 pages.

CES voyages de M. le comte d'Albon annoncent, dans leur auteur, des vues politiques, un discernement profond, & une impartialité assez rare dans les récits des voyageurs. Il paroît s'être bien moins occupé d'objets de pur agrément, que d'observations sur le génie, les mœurs, le caractere & la législation des peuples qu'il a vus. Il semble n'avoir cherché que la vérité, lorsqu'une foule d'autres voyageurs de son rang ne cherchent que le plaisir ou la fortune. Ce volume renferme deux discours sur l'Angleterre, un sur la Hollande, un sur la Suisse. M. le comte d'Albon en promet deux autres sur l'Italie, & un sur l'Espagne & le Portugal, partie de l'Europe où il voyage en ce moment.

L'auteur peint à grands traits, dans son premier discours, la législation actuelle de la

Grande-Bretagne; cette forme de gouvernement, que Montesquieu a célébrée avec tant de pompe, ne doit son origine qu'aux plus cruelles convulsions : un roi trop puissant effrayoit le peuple Anglois, naturellement avide de la liberté; ce peuple projetta enfin de circonscrire la puissance de ses souverains, de la borner à l'éclat de la majesté royale, à une représentation brillante, mais stérile. Pour opérer cette grande révolution, il fallut donner à l'état les plus violentes secousses, faire écrouler l'ancien édifice de législation, & sur les débris, teints du sang d'un grand nombre de citoyens, en élever un nouveau, que des hommes prévenus ont regardé comme le chef-d'œuvre d'une profonde politique. M. d'Albon, avant de prononcer sur la perfection ou sur l'irrégularité de ce nouveau plan de législation, qui n'a pu s'affermir que par les attentats, balance les preuves & discute les faits que produisent les partisans du systême anglois, systême dont il démontre ensuite toute l'inconséquence. » En Angleterre, dit-il, le roi est tout, » & par le fait il se trouve aussi absolu que » d'autres princes peuvent l'être par le droit. » Quoi qu'on en dise, les Anglois n'ont point » concilié les différens intérêts, ni tempéré la » puissance royale : leur gouvernement mixte » se réduit, en derniere analyse, au gouvernement d'un seul, mais avec une foule d'inconvéniens, qui ne peuvent avoir lieu dans » les états purement monarchiques «. L'auteur prouve cette assertion, par l'empire que le roi

peut exercer sur les deux chambres & surtout le peuple. Il est le maître de la chambre des pairs; à lui seul appartient le droit de congédier & de convoquer le parlement; d'un seul mot il fait courber les têtes les plus altieres, disperse les prétendus modérateurs de son autorité & les relegue dans la classe des simples citoyens. Il peut augmenter à son gré le nombre des pairs temporels : sous ce regne, on compte plus de cinquante personnes qui ont été élevées à la pairie. D'ailleurs le monarque Anglois est resté le dispensateur des graces; il nomme les gouverneurs des provinces & des villes, confere tous les bénéfices, dispose des emplois civils & militaires : c'en est assez pour ne trouver dans les grands que des esclaves soumis & toujours dévoués à sa volonté. Les emplois lucratifs sont sur-tout de puissans moyens dans la main de ces souverains ; ils donnent des pensions, & c'est l'état qui les paie. Le prince demande & il est obéi; aucun bill depuis long tems n'a été rejetté, aucun subside refusé ; les pairs ont souscrit à tout, & le parti royaliste a constamment subjugué celui de l'opposition. L'influence du pouvoir royal n'est pas moins réelle & moins sensible dans la chambre des communes. Le ministere laisse à cette chambre tout l'appareil de l'indépendance, & sait habilement la faire plier sous ses loix arbitraires. Il flatte la chimérique prétention de ses membres à la domination exclusive sur les mers; & profite de cette sotte ambition pour en extorquer le consentement

à des bills oppreſſeurs, mais avantageux au roi, aux courtiſans, aux membres même du parlement, qui oublient facilement les intérêts du peuple, lorſqu'on leur ouvre la voie des honneurs & des richeſſes. Oui, l'Anglois s'eſt lié lui-même par les chaînes qu'il a forgées pour envelopper le trône & la royauté. Des formules, voilà la ſeule ſauve-garde de la liberté du peuple; mais les formalités doivent-elles coûter au ſouverain, lorſqu'elles lui aſſurent le bénéfice de l'impôt, en lui épargnant l'odieux d'impoſer les taxes? Voici ce qu'en penſoit également l'auteur du *Contrat ſocial.* » Le peuple Anglois, dit-il, penſe être » libre, il ſe trompe fort; il ne l'eſt que du- » rant l'élection des membres du parlement; » ſi-tôt qu'ils ſont élus, il eſt eſclave; il n'eſt » rien dans les courts momens de ſa liberté: » l'uſage qu'il en fait mérite bien qu'il la per- » de ». — Il ne l'eſt pas même pendant l'élec- » tion, ajoute M. d'Albon, on l'attire, on » le flatte, on le corrompt: où la corrup- » tion commence, là expire la liberté «.

Comment au reſte accorder cette prétendue liberté avec les taxes onéreuſes & chaque jour multipliées, qui jettent dans la plus affreuſe miſere la majeure partie des citoyens; avec ces ordres abſolus qui enlevent forcément une foule de bras à la culture des terres, pour les employer à la manœuvre des vaiſſeaux; avec la nouvelle manie de confier la garde des fortereſſes éloignées à des troupes étrangeres; avec ces coups violens dont la

cour frappe quelquefois les citoyens les plus universellement estimés ? Concluons, avec l'auteur, que les grands & le peuple ne sont, en Angleterre, que les instrumens de la volonté du roi, & que, s'il le vouloit, ce prince pourroit les rendre les victimes de ses passions, comme de ses caprices, & former autant d'esclaves de ces prétendus républicains, si enthousiastes de la liberté.

Passons au discours qui a pour objet les Provinces-Unies. Si le gouvernement Anglois a eu de zélés partisans, on peut assurer que celui des Hollandois n'a pas été moins vivement célébré, sur-tout au moment où il se forma. Les armes ont créé celui-ci, le commerce le soutient. M. le comte d'Albon éclaire du flambeau de la critique toutes les parties de ce gouvernement, enfanté dans les troubles de la guerre, & qui parut bon, parce qu'il contrastoit avec celui dont on se plaignoit. La ressemblance qu'on a cru découvrir entre la ligue Achéenne & la république des Provinces-Unies est absolument chimérique. Mais quand on supposeroit que la forme du gouvernement, introduit dans les états de la Hollande, est parfaitement calquée sur la confédération des Achéens, il seroit aisé de prouver encore que ce plan de législation pouvoit convenir à ceux-ci, sans être favorable à ceux-là. » L'ancienne république, observe M. d'Al» bon, étoit composée de petits états, à la » vérité, mais qui existoient par eux mêmes; » ils avoient chacun leur souverain, se défen-

» doient ſeuls contre leurs ennemis, avoient » un territoire qui fourniſſoit abondamment à » leurs beſoins; ils étoient riches & le deve- » noient davantage, par-là même qu'ils en- » troient dans la ligue... En s'érigeant en ſou- » verains, les Provinces-Unies avoient beſoin » d'un gouvernement qui pût mettre, ſelon » les circonſtances, une grande activité dans » les opérations, & qui ne fût pas toujours » forcé d'agir avec lenteur; d'un gouvernement » qui n'exigeât pas de grands revenus & que » la pauvreté pût ſoutenir ſans peine & ſans » efforts; d'un gouvernement qui cherchât » moins à ſe rendre puiſſant par lui-même, » que par des alliances & des traités bien aſ- » ſurés; d'un gouvernement peu compliqué, » ſimple, toujours à portée d'agir & de don- » ner le mouvement à la nation, prêt à voler » aux beſoins de l'état, tout puiſſant pour dé- » truire & anéantir les mauvaiſes inſtitutions, » pour créer & mettre en vigueur les bon- » nes loix...... Ce n'eſt pas cependant d'une » pareille forme de gouvernement que les » Provinces-Unies ont fait choix; elles ne peu- » vent pas s'en promettre les avantages. «

M. le comte d'Albon prouve ſon aſſertion par l'examen réfléchi de la légiſlation Hollandoiſe. Les ſept provinces ne paroiſſent intimement liées entr'elles que quand il s'agit de la ſûreté commune; ſous ce point de vue la république eſt une véritable heptarchie. Cependant ces provinces, ſi étroitement unies, forment autant de républiques abſolues & indé-

pendantes les unes des autres. Elles jouissent séparément des droits de la souveraineté, &, si l'on excepte les déclarations de guerre, les traités de paix & d'alliance, qui sont du ressort de l'assemblée générale, elles exercent sur leurs sujets respectifs, toute l'autorité dont un souverain peut jouir. Les villes mêmes sont autant de petits états indépendans. L'opposition d'une seule ville arrête les résolutions mêmes des Etats Généraux. Pour bien juger de la forme du gouvernement Hollandois, il suffit de considérer un instant le pouvoir qu'exerce l'assemblée générale des Provinces Unies. D'abord, le nombre des suffrages est égal à celui des provinces, qui ont successivement le droit de présidence; mais le député ne jouit de cet honneur que pendant le cours d'une semaine. Quand on y met en délibération des affaires de grande importance, telles que la création d'une loi, un traité d'alliance, l'augmentation des troupes, l'imposition des subsides extraordinaires, le consentement unanime est absolument requis. Mais cette unanimité n'y rencontre-t-elle jamais de difficultés? Lorsque les intérêts de quelques provinces ou de quelques villes se croisent, obtient-on toujours & facilement le sacrifice de ces intérêts? Ce qui est nécessaire aux unes, l'est il toujours aux autres? La république elle-même s'est vue quelquefois forcée de n'avoir point égard aux loix de sa constitution. Le traité de Westphalie a été conclu sans le consentement de la province de Zélande. Ces infractions, à la vérité, sont rares; devenues plus fréquen-

tes, il en résulteroit tôt ou tard une division éclatante. L'un des vices politiques les plus frappans de ce gouvernement est le partage d'une égale autorité entre des provinces qui supportent inégalement les charges, & qui différent autant les unes des autres par leurs richesses, que par leur population & leur étendue.

Si l'on examine ensuite quel est le crédit du *Stathouder*, on ne peut s'empêcher d'être surpris de l'inconséquence des Hollandois, & de leur condescendance pour celles des provinces qui égalerent, à peu de chose près, le *Stathoudérat* à la royauté. En effet, on a rendu héréditaire, dans la maison d'Orange & de Nassau, une charge qui jusques-là avoit été amovible; on y a joint celles de *capitaine* & d'amiral-général. Comme ces charges passent aux personnes de l'un & l'autre sexe, on a vu une princesse revêtue, dès sa naissance, du droit de commander les flottes & de se mettre à la tête des armées de la république. Eût-il coûté beaucoup d'efforts à Guillaume IV, pour s'ériger un trône, s'il l'eût voulu, & commander en roi sur les Provinces-Unies? Observons que la disposition de toutes les charges ecclésiastiques, militaires & civiles, est actuellement inhérente au *Stathoudérat*; c'est-à-dire, que la république s'est dépouillée de tout ce que l'autorité a d'utile, & ne s'en est réservé que certains droits honorifiques, mais la plûpart onéreux. Les bornes mises au pouvoir du Stathouder, peuvent chaque jour être franchies impunément; sous le nom des Etats,

Généraux, il peut tout faire; la nobleſſe eſt à lui; il gagne, quand il le veut, le riche & le pauvre négociant. Le peuple n'eſt point formidable quand on s'eſt rendu maître des chefs.

Nous ne nous arrêtons point au tableau que trace M. le comte d'Albon de l'adminiſtration arbitraire de certains Stathouders; il faut lire, dans le diſcours même, les portraits de Barneveld, de Grotius, de Jean de Wit, & le récit des diſſentions que la puiſſance des Naſſau excita dans la république; mais nous ne devons pas priver nos lecteurs des réflexions ſages que fait l'auteur ſur certains articles du fameux traité, connu ſous le nom d'*union d'Utrecht.* » Cet acte ſolemnel, dit l'illuſtre voyageur, préſente les premieres loix de la république, & renferme tous les articles de la ligue & de la confédération. J'y lis que la religion catholique ſera publiquement annoncée & profeſſée ouvertement dans les provinces de l'union, à l'exception pourtant de la Hollande & de la Zélande, où les partiſans de la réforme compoſoient la plus grande partie des habitans. Victorieuſes & triomphantes, les provinces confirmerent leur union; mais par une reſtriction auſſi odieuſe qu'injuſte, elles dépouillerent de leurs droits une grande partie des membres de la république. Dès que les proteſtans ſe virent les plus forts, ils écraſerent leurs concitoyens de la communion romaine. Ils firent inſérer dans le nouvel acte, que la religion catholique ne ſeroit ſoufferte dans aucune des provinces, & que,

» dans toute l'étendue des états de la républi-
» ble, on ne pourroit prêcher ou enſeigner pu-
» bliquement que la religion proteſtante. La
» raiſon, la juſtice, la politique même, con-
» damnent hautement & de concert une ſi cou-
» pable infraction. Avant la révolution, les
» proteſtans de ces provinces avoient demandé
» à la cour d'Eſpagne, la liberté de profeſſer
» leur doctrine. Le refus qu'ils en eſſuyerent
» leur parut un acte d'oppreſſion & de tyrannie;
» ils réſolurent de ſe venger. Dans les accès
» du fanatiſme ils prirent les armes contre leur
» ſouverain, les circonſtances les favoriſerent,
» ils furent vainqueurs & briſerent le joug de
» l'obéiſſance. Comment après ce coup d'é-
» clat, oſerent-ils, contre des engagemens ſo-
» lemnels, refuſer à leurs concitoyens l'exer-
» cice libre de leur religion? Pouvoient-ils avoir
» oublié que ſi les catholiques ſe fuſſent élevés
» contre eux, jamais ils n'auroient pu rompre
» les liens qui les attachoient à la domination
» Eſpagnole? De quel droit les ont ils rayés
» du nombre des membres de la république,
» tandis que les catholiques avoient montré le
» plus grand zele pour le nouvel établiſſement,
» & qu'ils avoient acheté de leurs biens &
» de leur ſang l'indépendance & la liberté? Les
» travaux, les périls, les ſacrifices avoient été
» communs, pourquoi mettre une ſi cruelle
» inégalité dans les traitemens & les récom-
» penſes?... Il ne peuvent ni exercer des char-
» ges, ni entrer dans des ſociétés de commerce;
» cependant ils forment encore aujourd'hui le

» tiers de la nation, & la partie la plus nom-
» breuse des citoyens qui se dévouent aux tra-
» vaux pénibles de la culture des terres. «

On croit ordinairement que les Etats republicains sont ceux où le citoyen jouit à la fois d'une liberté illimitée & de l'avantage si rare de n'être point foulé par les impôts; c'est une erreur. On paie en Hollande l'accise pour tous les comestibles; aucun objet n'en est exempt. Le sel, le tabac, le thé, le café, le chocolat, le savon sont assujettis à des droits considérables. La capitation s'étend sur les domestiques, sur les bêtes à cornes. Le luxe sur-tout procure au fisc des sommes assez fortes pour contre balancer les maux qu'il produit dans tous les rangs; en un mot, il n'est point d'état en Europe où les impositions soient aussi énormes.

M. le comte d'Albon, après avoir exposé tous les obstacles que la nature du sol oppose opiniâtrement aux habitans des Provinces-Unies, donne un détail exact & raisonné des moyens par lesquels ce peuple triomphe de tous ces obstacles, & se soutient dans un état de splendeur & de richesse réelle, qu'on trouve rarement dans des pays plus étendus & plus fertiles.

La simplicité des mœurs, une sage économie, une politique assez uniforme, voilà les sources de l'opulence, tant enviée, qui se manifeste à chaque pas dans les terres de la république. Le marchand Hollandois doit nécessairement s'enrichir; il se rend le commissionnaire des peuples voisins, & comme les frais, par son économie, sont moins considérables

que ceux des autres navigateurs de l'Europe, il peut céder à meilleur marché les denrées qu'il transporte, & ne craint point la concurrence. Le cabotage est pour la Hollande une source inépuisable de richesses. Aussi les Etats-Généraux, pour s'en assurer la libre jouissance, repousserent-ils toujours avec vigueur les attaques que les Anglois livrerent à ce commerce lucratif.

L'auteur convient cependant que la frugalité des tables, la simplicité des habits, l'éloignement pour tout ce que le luxe inspire, ont disparu en partie de la Hollande; le faste a gagné tous les rangs, & sous une vaine apparence de modestie, le Hollandois cache tous les raffinemens de la délicatesse européenne. Mais ce changement dans les mœurs extérieures ne détériore pas le fond de l'opulence nationale. Ces peuples proportionnent leurs dépenses à l'accroissement de leur gain & de leurs revenus. Le luxe ne sauroit donc les appauvrir; il facilite chez eux, au contraire, la circulation des richesses, tandis que dans les autres états il en obstrue les canaux. Le Hollandois, de quelque condition qu'il soit, veut que l'ordre regne dans ses affaires; s'il est plus magnifique que ses ancêtres, c'est qu'il est plus opulent. Dans sa magnificence, il suit constamment les principes d'économie, dictés par ses peres. D'ailleurs un luxe qui s'allie facilement avec l'amour du travail, ne peut devenir destructeur, ni des bonnes mœurs, ni de la fortune des particuliers: & quelle est la na-

tion qui a porté plus loin l'amour du travail ? Que d'efforts pour féconder un ſol ſtérile ! Des terres cachées ſous les eaux des fleuves & de la mer, des canaux ouverts à force de bras & de dépenſes, les rivieres aſſujetties à un cours nouveau ; la mer forcée de céder au cultivateur une partie du terrein qu'elle couvre ; des digues élevées, qui la font reculer en mugiſſant ; des villes bâties dans le ſein des eaux, une population immenſe dans un climat auſſi dur, dans un territoire auſſi reſſerré : tels ſont les prodiges opérés par un peuple laborieux, intelligent, relégué dans un petit coin de l'Europe, & dont l'Europe en fait de commerce, eſt devenue tributaire. Celui que les Hollandois firent avec la France fut également avantageux aux deux états, mais Colbert, en augmentant les droits d'importation pour tout ce qui paſſoit de la Hollande en France, rebuta les Hollandois, qui établirent chez eux des manufactures à-peu-peu-près ſemblables aux nôtres, & fabriquerent les étoffes qu'ils achetoient de nous. Le hauſſement des droits ne fut point l'unique cauſe de la décadence de ce commerce réciproque. Colbert vouloit que les Hollandois payaſſent en argent les productions de la France ; prétention deſtructrice de toute bonne politique. Si ce grand miniſtre ſe fût borné à augmenter le droit d'importation ſur les objets que nous poſſédons, les Hollandois n'auroient point fréquenté nos ports avec moins d'ardeur ; parce qu'ils auroient ſubſtitué, dans la

traite, les matieres dont nous ſommes privés, à celles que nous poſſédons. En effet, leurs négocians courent toutes les mers, abordent à tous les ports, & ſont en relation de commerce avec tous les peuples du monde connu. Batavia eſt la capitale de leur empire dans l'Aſie; c'eſt-là où ils ſont véritablement rois, craints & reſpectés d'un grand nombre de ſouverains de l'Aſie. S'ils éprouvent des humiliations au Japon, ils ſont au moins les ſeuls Européens qui nous communiquent aujourd'hui les richeſſes de ces iſles fameuſes; la Chine les reçoit dans ſes ports. Le commerce de l'iſle de Ceylan eſt dans leurs mains, & l'on ſait qu'il n'eſt point de commerce plus riche?

Mais ſi l'activité & le commerce des Hollandois multiplie chez eux toutes les branches de l'opulence, on peut aſſurer encore que leur politique les met à l'abri des revers qui pourroient les dépouiller. Nous invitons les lecteurs à ſuivre les détails dans leſquels M. le comte d'Albon eſt entré, relativement à cette partie de l'adminiſtration publique : ils verront que cette politique ne va pas moins directement à ſon but, que celle des puiſſances les plus éclairées de l'Europe.

M. le comte d'Albon termine ce diſcours par la nomenclature des ſavans & des artiſtes que la Hollande a produits. Eraſme paroît à la tête des littérateurs; c'eſt lui qui reſſuſcita la belle latinité & avec elle le bon goût, que la barbarie avoit fait diſparoître; Thomas à Kempis, ce modeſte auteur d'un ouvrage qui

respire la piété la plus onctueuse; Estius, Grotius, Vandale, Muret, Meursius, & un grand nombre d'autres écrivains ont illustré la Hollande. La poésie chez ce peuple n'offre point des progrès brillans; on remarque cependant Jean second, qui est le *Shakespear* des Hollandois. La médecine & l'anatomie, la peinture sur-tout, s'honorent encore aujourd'hui du nom des grands hommes que ces provinces ont produits.

Le discours sur la Suisse, comme les précédens, présente un grand nombre d'observations judicieuses; nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire le début de ce discours. C'est une courte description de la Suisse, dont le style pittoresque donnera une idée avantageuse de la maniere d'écrire de l'auteur: » J'entre dans un pays sauvage, que la nature » semble avoir destiné bien plus à être le re- » paire des bêtes féroces, que le séjour des » hommes; c'est la Suisse: une secrete hor- » reur me saisit. Engagé d'abord dans des gor- » ges & des défilés, je cherche à me tirer » de ce mauvais pas, mais je ne réussis qu'a- » près m'être lassé dans de longs & pénibles » détours. La scene change & varie sans pré- » senter jamais des perspectives riantes. Je cô- » toie des montagnes, ou plutôt je les gravis; » je m'enfonce dans des bois épais & som- » bres; je marche sur des pointes de rochers » arides, les torrens se précipitent des hau- » teurs & fuient en mugissant, des morceaux » de terrein s'éboulent, des pierres énormes

» se détachent, font trembler les voyageurs
» & embarrassent les routes.... Ma vue est
» toujours bornée, & l'horizon ne s'étend pas
» à mi-côte d'une montagne dont j'apperçois à
» peine le sommet, toujours couronné de fri-
» mats... Je suis environné d'autres monta-
» gnes, qui élevent majestueusement leurs fronts
» sourcilleux, & dont la cime orgueilleuse
» commande les nuages, & défie la foudre
» de pouvoir jamais l'atteindre. J'abaisse mes
» regards pour diriger ma course vers d'autres
» lieux; ici l'effroi redouble. Sur les bords
» d'un précipice, je mesure & compte mes
» pas; avec les efforts que je fais pour ne pas
» me précipiter, je descends dans de profondes
» vallées, qui ressemblent à des abymes. Ma
» route est souvent interrompue par des sour-
» ces, dont les eaux sortent en bondissant du
» creux des rochers qui les retenoient capti-
» ves.... Quelquefois je suis arrêté par des
» rivieres & des fleuves, dont les flots cour-
» roucés mugissent au loin & les couvrent d'é-
» cumes blanchâtres, par des torrens qui ne
» coulent que par intervalles, & qui peuvent
» à tout moment vous surprendre. En allant
» d'objets en objets, je cherche du moins à
» porter un instant ma vue sur quelque lieu
» qui puisse la récréer; c'est en vain, la na-
» ture n'offre par-tout ici que des beautés
» affreuses. «

Ce tableau de la Suisse n'annonce point un pays riche & fortuné; cependant presque tous les voyageurs conviennent que les 13 Cantons,

quoiqu'hériſſés de montagnes, & coupés par des rivieres ou des ruiſſeaux, qui ſe ramifient à l'infini, frappent l'œil d'admiration, d'effroi & de ſatisfaction. M. le comte d'Albon reconnoît lui-même, qu'en examinant ce pays en détail, on le voit ſous un aſpect plus favorable. Si la terre y eſt naturellement ingrate, l'induſtrie laborieuſe des Suiſſes ſupplée à cette triſte infécondité; les pâturages ſont excellens & abondans. On y rencontre des plaines qui, quoique d'une étendue peu conſidérable, rapportent autant au cultivateur que celles des pays les plus fertiles. Au reſte, les Suiſſes ne récoltent point aſſez de bleds pour ſe nourrir, mais la vente de leurs beſtiaux, de leur beurre, de leurs fromages, leur procure abondamment de chez l'étranger, une denrée que le ſol leur refuſe.

Pluſieurs écrivains avoient avancé que la population en Suiſſe eſt exceſſive; M. le comte d'Albon ſoutient qu'on s'y plaint du défaut de bras, & que la terre, pour produire, ne demande qu'un plus grand nombre d'agriculteurs. Mais dès-lors que ne rappelle-t-on dans le pays les troupes qui ſervent les puiſſances étrangeres? Si nous en croyons l'auteur, en transformant ces braves ſoldats en cultivateurs laborieux, il reſteroit encore long-tems des terres incultes, qui, pour donner des moiſſons, n'attendent qu'à être déchirées par le ſoc de la charrue.

Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans l'expoſé qu'il fait des moyens que les Suiſſes employe-

rent pour se soustraire à la tyrannie de leurs gouverneurs, de leur ligue primitive, & des changemens qu'elle a subis; on retrouve ces faits dans toutes les histoires. Il est certain que les treize Cantons ne tiennent plus les uns aux autres que par les liens de la politique : chaque Canton se gouverne d'une maniere absolue; il conclut en son nom des traités, des alliances avec les princes étrangers, & leur envoie ses ambassadeurs : il a sa milice, sa monnoie particuliere, son trésor public. M. le comte d'Albon termine son discours par une notice des grands hommes que la nation helvétique a produits, & il y joint celle des savans de Geneve, ville alliée des Suisses. C'est à ce titre qu'il parle de M. Rousseau. Voici comment il peint le génie de l'auteur d'Emile.
» Rousseau a une imagination forte, d'où jaillissent sans cesse des éclairs, une vive sensibilité, une ame expansive; son langage est celui du sentiment dont il est pénétré. Toujours différent de lui-même, si quelquefois il paroît avoir l'expression dure, cette expression a la qualité de faire image; si quelquefois il brise les entraves de la grammaire, c'est pour déployer son idée avec plus de clarté & lui donner une plus grande énergie. Son ton est flexible, sa marche aisée, son style harmonieux & plein de périodes cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Nous avouerons que, comme Séneque, il présente sa pensée sous trop de jours, qu'il pousse la naiveté jusqu'à la familiarité & à la bassesse,

» & qu'il prend trop à tâche de se servir de » termes peu communs. Montagne est l'auteur » dont Rousseau s'est le plus rapproché & à » qui il doit le plus; mais il n'en a ni les di» gressions perpétuelles, ni l'égoïsme, je dirois » encore ni les folies, si elles n'étoient re» vêtues de graces charmantes & inimitables. « On trouvera beaucoup de justesse dans ce jugement du style du célebre Genevois. Une critique aussi éclairée décele un goût pur, un tact fin, délicat, exercé. Nous desirons pouvoir annoncer dans peu les autres discours que promet M. le comte d'Albon; il est si satisfaisant de faire connoître au public des ouvrages utiles & lumineux, & ils sont si rares aujourd'hui!

( *Journal de littérature, des sciences & des arts; affiches & annonces de* Paris. )

---

SKETCHES of the natural, civil, and political state of Swisserland, &c. *Esquisse de l'état naturel, civil & politique de la Suisse, dans une suite de lettres écrites à M. GUILLAUME MELMOTH, écuyer; par M. GUILLAUME COXE, &c. In-8vo.* Londres, chez Dodsley.

DA situation écartée de la Suisse, les scenes pittoresques qu'offre son local, & la simplicité des mœurs de ses habitans, rendent ce pays

pays digne de l'attention de tout voyageur curieux, & il n'y en a point qui puiſſe donner matiere à plus d'obſervations & de deſcriptions intéreſſantes. De-là réſulte l'intérêt des lettres que nous annonçons & dont la lecture eſt amuſante & inſtructive, quoique ſans doute la matiere n'y ſoit pas à beaucoup près épuiſée. La premiere datée du 21 juillet 1776, eſt écrite de Doneſchingen, ville où le prince de Furſtenberg fait ſa réſidence ordinaire. C'eſt dans la baſſe-cour du château de ce prince, que le Danube prend ſa ſource. Quelques filets d'eau qui ſourdent de terre, dit le voyageur, y forment un baſſin d'eau claire, d'environ trente pieds quarrés, & de ce petit réſervoir ſort le Danube, qui n'eſt au commencement qu'un foible ruiſſeau. Quoïque les deux petites rivieres de Bribach & de Brege, qui ſe réuniſſent au-deſſous de la ville, ſoient beaucoup plus conſidérables que ce ruiſſeau qui ſe jette dans leur lit après leur jonction, cependant c'eſt celui-ci qui a l'honneur d'être appellé ſource du Danube, & de donner ſon nom aux deux rivieres.

Le voyageur va enſuite à Schaffhauſen, ville frontiere de la Suiſſe, ſur les bords du Rhin, avec un pont qui eſt remarquable par la hardieſſe de ſa conſtruction.

» Le Rhin eſt extrêmement rapide en cet » endroit, & il avoit déja détruit pluſieurs » ponts de pierre très-ſolidement conſtruits, » lorſqu'un charpentier d'Appenzel entreprit » d'en faire un de bois, avec une ſeule arche

» ſur toute la largeur de la riviere, qui eſt
» de près de trois cens pieds. Les magiſtrats
» cependant exigerent que ce pont eût deux
» arches, & que le conſtructeur ſe ſervît pour
» cela d'une pile du vieux pont, qui étoit
» demeurée entiere. Celui-ci fut obligé d'o-
» béir; mais il a travaillé de maniere que le
» pont ne porte point du tout ſur la pile du
» milieu, quoiqu'il en ait l'apparence, & cet
» ouvrage ſeroit certainement auſſi ſolide &
» incomparablement plus beau, s'il n'y avoit
» qu'une ſeule arche.... La pile du milieu n'eſt pas
» abſolument en droite ligne avec celles qui
» ſont contiguës aux rivages, & forme avec
» elles un angle très-obtus, étant écartée d'en-
» viron huit pieds de leur ligne de direction.
» La diſtance de cette pile aux rivages, eſt
» de cent ſoixante-onze pieds du côté de la
» ville, & de cent quatre-vingt-treize pieds
» du côté oppoſé, formant en tout une éten-
» due de trois cens ſoixante-quatre pieds, que
» rempliſſent deux arches d'une largeur ſur-
» prenante, & qui vues d'un certain éloigne-
» ment, font le plus beau coup-d'œil imagina-
» ble. L'homme le moins peſant marchant ſur
» ce pont, le ſent trembler ſous lui; cepen-
» dant il y paſſe ſans danger tous les jours
» des chariots exceſſivement chargés, & quoi-
» que dans ce dernier cas, le pont ſemble
» craquer ſous le poids, cependant il ne paroît
» pas qu'il en réſulte aucun dommage. On l'a
» comparé avec beaucoup de juſteſſe à une
» corde fortement tendue, qui tremble quand

» on la frappe, ſans rien perdre de ſa force » ni de ſa tenſion. Je ſuis allé ſous ce pont » juſqu'à la pile du milieu, pour en examiner » le méchaniſme, & quoique tout-à-fait igno- » rant ſur ces matieres, je n'ai pu m'empêcher » d'être frappé de l'élégante ſimplicité de ſon » architecture. Je n'ai pu décider s'il portoit » ſur la pile du milieu, mais les connoiſſeurs » s'accordent à dire qu'il n'y porte pas.

» Quand on obſerve la grandeur du plan & » la hardieſſe de la conſtruction, on eſt étonné » d'apprendre que l'architecte étoit un ſimple » charpentier, très-ignorant & ſans la moin- » dre teinture des mathématiques & de la théo- » rie des arts méchaniques. Cet homme ex- » traordinaire, s'appelloit Ulric Grubenman, » & étoit de Tuffen, petit village dans le » canton d'Appenzel. Doué des plus grands » talens naturels, & d'un inſtinct ſurprenant » en méchanique, il s'éleva de lui-même au » plus haut degré de diſtinction dans la pro- » feſſion qu'il avoit embraſſée, & il peut être » conſidéré comme un des plus ingénieux ar- » chitectes du ſiecle où nous vivons. Le pont » dont je viens de parler, a été fini en moins » de trois ans, & a coûté quatre-vingt dix » mille florins. «

L'auteur nous donne enſuite la deſcription de Conſtance, qui eſt ſur le bord du Rhin, dans une ſituation très-agréable, entre deux lacs nommés le *Zeller ſee* & le *Boden ſee*, mais dont l'état actuel forme un contraſte frappant avec ſon premier état de ſplendeur & de prof-

périté. L'herbe croît maintenant dans les principales rues, & la ville paroît presque entiérement déserte.

De-là M. Coxe prend son chemin par Salets, Glaris & Einsidlin, & arrive à Zurich, ville aussi agréablement située que la précédente, & où l'esprit national se montre avec plus d'énergie que dans aucune autre ville de la Suisse. Notre voyageur visita dans cette ville, le célebre Gesner, dont il fait le portrait, comme d'un homme simple dans ses manieres, ouvert, affable, obligeant, & d'une singuliere modestie. Il y vit aussi M. Lavater, respectable ecclésiastique, connu par plusieurs ouvrages qui respirent la plus pure morale, & plus particuliérement par un traité physiognomique, publié l'année derniere. Un autre citoyen distingué de Zurich, que M. Coxe a visité, est M. le général Pfiffer, qui s'occupe depuis long-tems d'une représentation topographique de la Suisse, dont voici une idée.

» C'est, dit M. Coxe, un modele en relief; » ce qu'il y a de fini actuellement, contient » environ soixante lieues quarrées des parties » les plus montagneuses de la Suisse..... Le » modele a douze pieds de long & neuf & » demi de large. La principale partie est com- » posée de cire, les montagnes sont de pierre, » & le tout est coloré; mais ce qui est parti- » culiérement digne de remarque, non-seule- » ment les bois de hêtres, de sapins, &c. ont » leurs marques & leurs couleurs distinctives, » l'auteur a poussé l'attention jusqu'à exprimer

» les différences des couches extérieures des » montagnes, aussi-bien que de leurs formes. » Le général Pfiffer a déja passé dix ans à cet » ouvrage, avec une patience & une assiduité » rares ; il a levé lui-même les plans sur les » lieux, mesuré les élévations des montagnes, » & réduits ces mesures à leurs justes propor- » tions. Le plan est si scrupuleusement exact, » qu'il comprend non-seulement toutes les mon- » tagnes, lacs, rivieres, villes, villages, & » forêts, mais encore chaque cabane, chaque » torrent, chaque pont, & même chaque » croix, qu'on trouve représentés fidelement » & distinctement sur le modele. Dans le cours » de son entreprise laborieuse, il a été arrêté » deux fois comme espion ; & dans les Can- » tons démocratiques, il s'est vu souvent forcé » de travailler au clair de la lune, pour se » dérober aux regards jaloux des paysans qui » pensent que leur liberté seroit en danger, » si l'on avoit un plan si exact de leur contrée.

» Comme il est souvent obligé de passer un » certain tems sur le sommet des Alpes, où l'on » ne peut se procurer aucune provision, il » mene ordinairement avec lui quelques che- » vres, dont le lait lui sert de nourriture. Cer- » tainement le courage qu'il lui a fallu pour » surmonter toutes les difficultés qui devoient » nécessairement naître sous ses pas dans le » cours de son entreprise, est quelque chose » d'inconcevable. Quand il a fini quelque par- » tie de son modele, il envoie chercher des » paysans des lieux, sur-tout de ceux qui chas-

» sent le chamois, il leur fait examiner at-
» tentivement chaque montagne particuliere,
» pour voir si sa représentation est conforme
» au naturel, autant que la petitesse de l'é-
» chelle dont il se sert le permet, & il corrige
» les défauts de son travail en le retouchant d'a-
» près leurs observations. Il prend toutes ses
» hauteurs du niveau du lac de Lucerne, qui,
» suivant M. de Saussures, est de huit cens huit
» pieds plus élevé que celui de la méditerranée.

» Ce modele où l'on voit les parties les plus
» montagneuses de la Suisse, offre un sublime
» tableau d'un corps immense de montagnes en-
» tassées les unes sur les autres, qui font par-
» tie des Alpes, & où il semble voir réalisée
» l'histoire de la témérité des Titans. Le gé-
» néral Pfiffer m'a dit, & cela est digne de
» remarque, que les sommets des Alpes qui tra-
» versent la Suisse dans la même direction, sont
» à-peu-près du même niveau, ou en d'autres
» mots qu'il y a des chaines continues de mon-
» tagnes de la même hauteur, qui s'élevent
» en progression jusqu'au plus haut degré, &
» redescendent graduellement dans la même pro-
» portion, du côté de l'Italie.

On ne va point dans le Vallais sans être frappé du nombre prodigieux de goîtreux & d'idiots qui s'y trouvent. Il semble que la nature qui a en quelque sorte attaché à cette contrée ces especes de difformités physiques & morales, ait voulu compenser par-là la félicité paisible qu'elle accorde aux habitans, ou plutôt on peut dire qu'elle a marqué sa prédi-

lection pour eux par le genre même des maux dont elle les afflige, & qui très-peu sensibles ou tout à-fait indifférens à ceux qui les éprouvent, ne blessent que la délicatesse de nos yeux ou l'orgueil de notre raison. Quoi qu'il en soit, voici les réflexions du voyageur sur l'origine de ces incommodités.

» Les mêmes causes qui paroissent influer sur » les goîtreux, influent probablement aussi sur » les idiots, car on voit dans le pays que » par tout où les premiers sont en grand nombre, » les seconds sont aussi très-communs. Telle est » sans doute l'étroite & inexplicable connexion » qui existe entre notre corps & notre ame, » que l'un sympathise toujours avec l'autre; » nous voyons que le corps souffre toutes » les fois que l'ame éprouve une forte impres- » sion de chagrin & de mélancolie; & récipro- » quement nous voyons que toutes les fois que » le corps est affligé de vives douleurs ou » abattu par de longues maladies, l'ame est aussi » hors de son assiette ordinaire. Je regarde » donc comme une conjecture bien fondée, la » supposition que dans le cas dont il s'agit, » les mêmes causes qui affectent le corps af- » fectent aussi l'ame, ou en d'autres mots, que » les mêmes mauvaises eaux, le même mau- » vais air, &c. qui produisent des obstructions » & des goîtres, peuvent occasionner pareil- » lement ce dérangement dans les facultés men- » tales qui se manifeste par l'imbécillité. Mais » il y a une cause morale qu'il faut joindre » à ces causes physiques, car les enfans du

» peuple font ici totalement négligés par leurs » parens, ils n'en reçoivent pas plus d'édu» cation que des brutes, & on les laiffe fe » vautrer dans la fange, & manger & boire » indifféremment tout ce qu'ils trouvent, com» me ces animaux dont le nom feul réveille » l'idée de la mal propreté & de la ftupidité la » plus groffiere.

» J'ai vu plufieurs idiots avec des goîtres, » mais je n'entends rien conclure de cette ob» fervation. Car quoiqu'en général les idiots » foient nés de peres goîtreux, & qu'ils foient » fouvent marqués de la même difformité, cepen» dant le contraire arrive fouvent, & on en voit » quelques uns qui font nés de parens très» bien conftitués ainfi que leurs autres enfans. » Il paroît donc que les caufes ci-deffus men» tionnées operent plus ou moins puiffamment » fur les individus, en raifon de la différence » des conftitutions, ce qui s'obferve dans tou» tes les maladies épidémiques.

» On m'a dit à Sion que le nombre des » goîtreux, & des idiots y avoit confidéra» blement diminué dans ces dernieres années; » & on m'en a donné deux raifons. L'une eft » l'attention louable qu'ont eue les magiftrats » de faire écouler les eaux ftagnantes des en» virons de la ville; l'autre, la coutume qui » s'eft introduite d'envoyer les enfans fur les » montagnes, & dont l'effet eft de les fouf» traire aux influences dangereufes du mau» vais air & des mauvaifes eaux.

» On peut préfumer que des gens accou-

» tumés à voir journellement des goitres, ne
» font pas du tout choqués de cette difformité;
» mais je n'ai point vu qu'elle paſſât chez eux
» pour une beauté, comme quelques écrivains
» l'ont avancé; & je ne crois pas qu'aucun
» poëte Vallaiſan oſât adreſſer à ſa maitreſſe
» des vers galans en l'honneur de ſa goître.
» Si l'on s'en rapportoit aux relations de quel-
» ques voyageurs, on croiroit que tous les
» habitans de ce pays ſans exception, ont reçu de
» la nature ce diſgracieux préſent, au lieu que
» dans le fait, les Vallaiſans, comme je l'ai déja
» remarqué, ſont une race d'hommes robuſte
» & bien conſtituée. Tout ce qu'on peut aſ-
» ſurer avec vérité, c'eſt que les goîtreux
» & les idiots ſont plus nombreux dans
» ce pays que dans aucune autre partie du
» monde.

» Quelques voyageurs ont auſſi avancé que
» le peuple reſpecte beaucoup ces idiots, &
» même les conſidere comme des bénédictions
» du ciel, aſſertion que d'autres ont vivement
» contredite. J'ai fait des recherches ſur ce
» ſujet pour m'aſſurer de la vérité. J'ai queſ-
» tionné là-deſſus quelques gentilshommes que
» j'ai rencontrés aux bains de Leuk, & ils m'ont
» dit que c'étoit une hiſtoire abſurde & ſans
» fondement. Mais on peut douter s'ils par-
» loient ainſi d'après leur propre conviction,
» ou ſeulement dans le deſſein de décréditer
» une idée qui pouvoit faire tort à leurs com-
» patriotes dans l'eſprit des étrangers; car
» j'ai depuis interrogé pluſieurs fois des gens

» du peuple, & je ſuis convaincu par les ré» ponſes qu'ils m'ont faites, qu'ils conſiderent » les idiots comme de véritables bénédictions » du ciel. Ils les appellent des *ames de Dieu* » *ſans péché*, & il y a beaucoup de parens qui » les préferent à leurs autres enfans mieux » traités de la nature, parce que comme ils » ſont incapables d'aucun péché formel, ils ſont » par conſéquent plus ſûrs que les autres du » bonheur éternel. Cette opinion ne laiſſe pas » de produire de bons effets, car elle inſpire » aux parens plus de tendreſſe, & leur fait » donner plus de ſoins à ces êtres infortunés » qui ſont incapables de pourvoir par eux-mê» mes à leur bien être. On permet à ces idiots » de ſe marier, ſoit entre eux, ſoit avec d'au» tres perſonnes; ainſi on voit qu'on a pris » de bonnes précautions pour en perpétuer la » race.

Nous finirons cet extrait par des obſervations intéreſſantes ſur les fameuſes glacieres de Suiſſe. Quelques auteurs ont prétendu que ces glacieres reſtoient éternellement dans le même état; d'autres ont dit qu'elles prenoient des accroiſſemens continuels. M. Coxe rejette ces deux opinions, & voici ſur quoi il ſe fonde.

» Les bords de la vallée de glace de la gla» ciere de Montenvert ſont garnis d'un grand » nombre d'arbres; vers le pied s'éleve une » arche immenſe de glace de près de cent » pieds de haut, de deſſous laquelle il dégoutte » continuellement des particules de glace &

» de neige fondues, qui réunies forment un
» courant d'eau considérable qu'on nomme l'Ar-
» veron, & qui coule avec une prodigieuse ra-
» pidité. En approchant de l'extrêmité de cette
» arche, nous passâmes par un bois de sapins.
» Ceux qui sont à une certaine distance de
» la glace, ont environ quatre-vingt pieds de
» haut, & sont sans doute très-vieux. Entre
» ces arbres & la glaciere, il y en a d'autres
» beaucoup plus jeunes, comme on voit à
» leur forme & à leur taille qui est beaucoup
» plus petite. D'autres qui ressemblent à ces
» derniers, ont été renversés & enveloppés
» par la glace. Dans tous ces arbres respecti-
» vement situés comme je l'ai dit, on remar-
» que une espece de gradation réguliere d'âge
» & de taille, depuis la plus grande hauteur,
» jusqu'à la petitesse des plus tendres plants.

» De ces faits semblent suivre les consé-
» quences suivantes: que la glaciere s'est éten-
» due autrefois jusqu'à l'endroit où sont les
» plus hauts sapins; que lorsqu'elle s'est reti-
» rée, il a crû des arbres dans les endroits
» qu'elle a abandonnés; qu'au bout de quel-
» ques années la glaciere a pris encore de
» nouveaux accroissemens, & qu'elle a renversé
» & enveloppé les plus jeunes arbres avant
» qu'ils eussent eu le tems de parvenir à une
» hauteur un peu considérable.

» On peut à ces faits en ajouter un autre
» qui me paroît convaincant. On a trouvé à
» peu de distance de l'extrêmité des glacieres,
» de gros fragmens de granite. Ces fragmens

» sont certainemens tombés du haut des mon-
» tagnes sur la glace; la glaciere en s'étendant
» les a transportés avec elle, & ils sont tom-
» bés dans la plaine, lorsque la glace qui les
» portoit s'est fondue. Ces pierres que les ha-
» bitans appellent *mareme*, forment une espece
» de bordure, vers le pied de la vallée de gla-
» ce, & ont été poussées en avant par la gla-
» ciere dans ses accroissemens; ils s'étendent
» même jusqu'à l'endroit où sont les plus hauts
» pins, &c.

(*Critical Review.*)

---

*DESCRIPTION de la Lorraine & du Barrois; par M. DURIVAL l'aîné.* A Nancy, chez la veuve le Clerc, imprimeur de l'intendance; & à Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Libraires rue du Hurepoix. Tome Ier. *in-4to.* de 400 pages, avec une carte géographique. Prix 6 liv. broché.

M. Durival nous apprend que les premiers historiens de la Lorraine furent *Gérard Mercator*, qui, en 1568, publia un atlas sur ce pays; *Abraham Ortelius*, qui, en 1587, la célébra d'une maniere emphatique dans son théatre de l'univers; & *Thierri Alix*, qui, en 1594, acheva la carte de Mercator, & y joignit une description du duché de Lorraine

qu'on trouve manuſcrite dans pluſieurs bibliotheques.

Sous le regne de Louis XIV, le comte de Boulainvilliers publia une deſcription de la Lorraine qui avoit été faite ſur des mémoires envoyés au roi par l'intendant de cette province pour l'inſtruction du duc de Bourgogne. En 1756, Dom Calmet annonça, par un volume *in folio*, la plus énorme compilation qu'on ait jamais entrepriſe ſur les faſtes d'une contrée qui n'a pas quarante lieues d'étendue (*). Mariages, naiſſances, bals, enterremens, proceſſions, épitaphes, généalogies bourgeoiſes, anecdotes de gazettes, rien n'y eſt oublié. A côté de Calot ou de Claude-le-Lorrain, on trouve l'éloge d'un barbouilleur d'enſeignes; près d'un héros ou d'un homme d'état, les faits & geſtes d'une bénédictine ou d'un provincial de freres minimes.

M. Henriquez, en 1775, fit imprimer un abrégé chronologique de l'hiſtoire de Lorraine, où l'on rencontre, parmi des articles intéreſſans, les erreurs, les lacunes & les autres défauts ſi juſtement reprochés à la multitude d'ouvrages du même genre. M. l'abbé Bexon, dont le nouvel hiſtorien ne parle pas, donna dans le même-tems, le premier volume d'une hiſtoire civile & phyſique du même pays, ouvrage qui renferme de grands-tableaux avec

(*) Six volumes *in folio* n'ont pu ſuffire à l'hiſtorien pour arriver juſqu'à la fin du regne de Léopold.

beaucoup de réflexions & d'anecdotes curieuſes.

Au milieu de tous ces monumens, M. Durival a entrepris d'en élever un qui, ſans avoir ni la briéveté des uns, ni la diffuſion des autres, puiſſe tenir lieu de tous. La premiere partie contient un précis hiſtorique qui commence au cinquieme ſiecle, & finit avec le regne de Staniſlas. » Il y a joint la géographie du pays, ſa diviſion, ſes avantages naturels, les différentes productions du ſol, le climat, la température, les mœurs, la religion, les dioceſes, les loix, la juſtice, l'adminiſtration, les arts, les ſciences, les métiers, &c. « Dans la ſeconde partie, l'auteur préſentera » la ſituation & l'étendue de chaque bailliage, les coutumes qui les régiſſent, les meſures qui y ſont en uſage, les villes, les bourgs, les grands fiefs, tout ce qui peut être honorable aux maiſons illuſtres, & aux hommes qui s'y ſont diſtingués, &c. « Enfin, dans la troiſieme, on trouvera » une table générale alphabétique & topographique de toutes les villes, bourgs, villages, hameaux, cenſes, uſines, châteaux, fiefs, colleges, abbayes, rivieres, étangs, &c. M. Durival obſerve que cette derniere partie ſera la plus utile de ſon ouvrage ; qu'il y travaille depuis vingt ans ; que ces détails ſerviront » un jour à beaucoup de perſonnes, à qui il feroit difficile de ſe les procurer, depuis que les papiers & les regiſtres de la chancellerie & des conſeils de Lorraine ont été tranſportés à Paris «.

Quant au ſtyle, l'auteur déclare qu'il eſt *ſans prétentions ; c'eſt celui de la choſe ; ſimplicité, clarté : ce n'eſt pas à moi que Boileau donne le précepte* :

Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

Perſonne n'étoit plus à portée que M. Durival d'exécuter une entrepriſe de cette nature. Né au milieu du peuple dont il trace l'hiſtoire, attaché pendant ſa jeuneſſe à la chancellerie, revêtu enſuite d'une des premieres charges de la capitale de cette province, ſes liaiſons, ſes correſpondances, ſes voyages, ont dû lui fournir un grand nombre de faits qui auroient néceſſairement échappé à beaucoup d'autres écrivains. Auſſi, pour inſpirer plus de confiance à ſes lecteurs, s'eſt-il fait un devoir de fondre dans ſa narration le texte des chartres & des autres monumens qu'il a conſultés, ainſi que les paroles mêmes de ſes perſonnages & des auteurs contemporains. A la tête de ſon ouvrage eſt une carte de la Lorraine & du Barrois, qui renferme une infinité de détails, mais dans un eſpace trop étroit : on y a oublié quelques lieux remarquables, tels que *Gondreville*, *Stainville*, &c. Il ſeroit à deſirer qu'on joignît aux deux derniers volumes des cartes particulieres d'une plus grande étendue.

Parmi les traits qui caractériſent les ducs de Lorraine, on en trouvera un que nous ignorions, & qui eſt bien honorable à la mémoire

de Léopold. Un vaiſſeau venant de Seyde en 1720, apporta la peſte à Marſeille; vingt-quatre mille ames en furent d'abord les victimes. Tous les ſouverains de l'Europe, à la nouvelle de ce fléau, trembloient qu'il ne ſe répandit dans leurs états. Léopold alarmé pour ſes ſujets, pour ſa famille, & s'oubliant lui-même, écrivit de ſa main un mémoire ſur les précautions à prendre dans cette conjoncture: nous en tranſcrirons le début. Puiſſent tous les rois y reconnoître les diſpoſitions qui les animent. » Si malheureuſement Dieu afflige mes » états de la contagion qui regne en France, » un de mes principaux ſoins doit être de » prendre d'avance un parti pour la conſer- » vation de ma famille. A mon égard, mon » parti eſt pris; je ne veux pas abſolument » quitter mes états; je veux au contraire me » tenir à portée du lieu où le malheur feroit » arrivé, pour donner les ordres néceſſaires, » & tâcher de ſauver le plus que l'on pourra » de l'état. Mon devoir, mon obligation, ma » conſcience m'y obligent. Ainſi, tous les con- » ſeils que l'on me donneroit là-contre, non- » ſeulement ne feroient pas ſuivis, mais je ne » pourrois les croire que venant de perſonnes » qui auroient peu à cœur mon honneur & » mon devoir qui m'y engagent d'obligation » devant Dieu & devant mon peuple. Il n'en » eſt pas de même de ma famille, laquelle je » dois ſauver autant qu'il dépendra de moi, » &c «.

Après avoir parcouru la vie de tous les

ducs de Loraine, & développé les actions qui caractérisent le regne de chacun d'eux, l'auteur arrive à l'époque la plus mémorable & la plus délicate de son histoire : au traité de Vienne, qui transmet la Lorraine au roi de France. Mais se bornant à donner une relation fidelle, & purement chronologique de cette révolution, il entraîne ses lecteurs, & leur fait passer en revue tous les objets qui peuvent manifester l'influence du nouveau gouvernement. A chaque pas on découvre des opérations destinées à rendre cette province florissante : une correspondance plus intime s'établit entr'elle & les provinces françoises qui l'environnent ; les grandes routes sont embellies & multipliées ; des encouragemens répandus sur toutes les classes du peuple ; des maisons de charité & d'éducation publique élevées de toutes parts ; la police & les loix se perfectionnent ; le génie de ce peuple mis en action, se distingue tout-à-coup dans les arts, dans les sciences & dans les lettres ; les manufactures & le commerce pénetrent jusqu'au sein des montagnes autrefois désertes ; la puissance formidable du nouveau monarque éloignant désormais la guerre d'une contrée qui, depuis plusieurs siecles, en étoit le théatre, permet enfin à ses habitans de jouir en paix de leurs domaines, & de former avec sécurité des entreprises pour l'avenir : on défriche les terres, on desseche les marais, les hameaux se peuplent, les bourgs s'agrandissent, la capitale devient une des plus belles villes de l'Europe, on commence la réforme ou la

fuppreffion des chapitres & des monafteres, &c.

L'auteur obferve qu'on eft redevable à M. de la Galaiziere, alors chancelier de Staniflas, d'une opération qui contribua le plus fenfiblement à régénérer l'agriculture dans cette province. Il fit rendre une ordonnance qui exempte de la milice les domeftiques & les fils des principaux laboureurs.» Auffi-tôt on vit fortir » des cloîtres, des féminaires, des colleges & » de l'étude des procureurs, une multitude de » jeunes gens qui vinrent reprendre la profef» fion de leurs peres «.

M. Durival fait remonter l'établiffement de la juftice confulaire de Lorraine à l'année 1339, fous le duc Raoul. » Le commerce, dit-il, » n'avoit ni regles ni principes, mais on com» mençoit à les appercevoir. Les marchands » du pays formerent une confrairie en l'hon» neur de Saint-Georges. *Jean de Maron* en fut » le premier roi; quatre marchands élus de » Nancy & de Saint Nicolas, l'aidoient à ter» miner les affaires fur des réglemens fort fim» ples, mais fuffifans; le duc leur donna force » de loi, & voilà le berceau de notre juftice » confulaire; tribunal qui, depuis plus de quatre » cens ans, décide fans frais, fagement & » promptement, les matieres de fon reffort. « Charles III fit fleurir le commerce dans fes états. Par une ordonnance du 24 mars 1597, il créa un confeil de quatre bons marchands, appellés *Confuls.* C'eft la premiere fois que cette qualité fut donnée aux marchands en Lorraine.

Léopold, par ses lettres-patentes du 18 novembre 1715, donna une nouvelle forme à la justice consulaire.

Sous Charles II, parut *Jeanne d'Arc*, appellée *la Pucelle d'Orléans*. Cette fille, qui sauva la France, alors presqu'entiérement au pouvoir des Anglois, étoit de Domremy-sur-Meuse en Barrois. Charles VII, roi de France, qu'elle remit en quelque sorte en possession de ses états, ennoblit ses parens. Il existe encore de leurs descendans auprès de Commercy.

Parmi les princes qui ont gouverné la Lorraine, & qui l'ont rendue heureuse, on doit distinguer le grand-duc Charles III. Il fut le législateur de ce pays. Il fit bâtir la Ville-neuve de Nancy; il jetta les fondemens de la primatiale; il fonda l'université de Lorraine. » Sous » lui, dit M. Durival, la province fut à son » plus haut degré de grandeur, de considéra- » tion & de puissance. La population étoit nom- » breuse : les plaisirs étoient nobles & décens. » Des mœurs pures, une nourriture saine & » abondante rendoient le peuple robuste & vi- » goureux. La justice étoit bien exercée, les » domaines bien administrés. Les impôts étoient » légers : les revenus entroient sans beaucoup » de frais, & presqu'entiers dans les trésors du » prince. Sa cour étoit nombreuse & magnifi- » que... Il y avoit sûreté au dehors, tran- » quillité & abondance au-dedans. Charles fut » le protecteur des sciences, des arts & des » lettres. « On ne comprend pas comment, sous un prince aussi éclairé, tant de malheu-

heureux ont péri dans les flammes pour le prétendu crime de sorcellerie. Le croiroit-on, si *Nicolas Remy*, ce juge de sang, n'eût transmis dans ses livres de la *Démonolâtrie*, toutes les cruautés dont il s'est lui même, par un zele horrible, rendu coupable. On ne peut de sang froid voir comme il se félicite d'avoir fait mettre à mort, comme sorciers, en moins de quinze ans, plus de neuf cens personnes; & comme il regrette que presqu'autant lui aient échappé soit par la fuite, soit par la constance avec laquelle ils ont mieux aimé souffrir les plus cruelles tortures que de s'avouer *sorciers*. Pour comble d'horreur, les enfans étoient fouettés à trois reprises autour des bûchers où brûloient leurs peres.

L'aisance amene ordinairement le luxe. Le prince Nicolas, régent pendant la minorité de Charles III, *défendit aux bourgeois, artisans & gens méchaniques, de s'habiller, & de souffrir que leurs femmes, fils & filles s'habillent de soie.* Plus d'un siecle après, la mondanité ne s'étoit pas encore introduite chez les religieux. M. Durival fait mention d'un chapitre général des chanoines-réguliers, tenu en 1666, où il leur fut permis, pour la premiere fois, de se servir de rasoirs au lieu de ciseaux, à condition qu'ils n'en useroient qu'une fois le mois, & qu'ils laisseroient un peu de barbe au-dessus & au-dessous des levres.

Charles V, fils de l'infortuné Charles IV, fut un des plus grands capitaines qui aient existé. Il n'entre pas dans notre plan de donner

le détail de ſes exploits & de ſes victoires. Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de tranſcrire le diſcours que lui adreſſa, lors de la priſe de Bude, en préſence de l'armée Ottomane, l'Aga des Janiſſaires échappé malgré lui d'un combat où il avoit affronté la mort : » Grand & victorieux capitaine, étant con» duit par tes ordres en préſence de ta gran» deur, trouve bon que je te diſe, que te » voyant aujourd'hui plus heureux que tant » d'empereurs, de rois & de princes, à qui » Dieu a refuſé cette place pour la réſerver » à toi ſeul, tu dois être content de la grace » qu'il t'a faite, & ſatisfait de toi-même. C'eſt » pourquoi je crois que tu n'abuſeras pas du » pouvoir qu'il t'a donné ſur moi & ſur les » autres eſclaves qui ſont ſes créatures comme » toi. Je te demande de nous ôter plutôt la » vie, par le droit que tu en as, que de nous » rendre l'opprobre de tes gens. Quoique tu » nous aies vaincus, nous ſommes tous ſol» dats. C'eſt une qualité que tu aimes dans les » tiens, & dont tu fais profeſſion toi-même. » Ainſi j'eſpere que tu ne permettras pas » que nous ſoyions abandonnés à des traite» mens indignes de gens-de-guerre ; c'eſt la » ſeule grace que je te demande. «

M. Durival n'oublie rien de ce qui peut nous repréſenter Léopold, comme le reſtaurateur de la Lorraine, dont il fut l'idole, & dans laquelle on ne prononce ſon nom qu'avec attendriſſement. Le trait ſuivant prouve s'il aimoit ſon peuple. » On lui avoit offert neuf millions

» pour permettre les billets de banque dans
» ses états : il répondit : j'aime mes peuples,
» j'en suis aimé, je serois indigne d'eux, si je
» sacrifiois leurs fortunes à mes intérêts. «

De tous les princes qui ont gouverné ce pays, Stanislas I, roi de Pologne, l'ami & le compagnon de Charles XII, le beau-pere de Louis XV, est celui sur lequel l'auteur s'étend davantage; & il méritoit bien cette distinction relativement à la Lorraine. Ce souverain, l'un des moins riches de l'Europe, surpassa tous les autres par son active économie & sa prodigieuse bienfaisance. On trouve dans ce volume une lettre curieuse adressée par le roi de Prusse à ce prince, qui lui avoit envoyé le recueil de gravures représentant les bâtimens & édifices qu'il avoit fait ériger. Voici cette lettre, qui est datée de Postdam le 2 juillet 1754. » Monsieur mon frere, rien ne pouvoit
» me rendre le retour de M. Maupertuis plus
» agréable que la lettre dont V. M. a bien
» voulu le charger pour moi. L'estime que j'ai
» conçue pour votre personne, lorsque j'ai eu
» la satisfaction de vous voir à Konisberg &
» à Berlin, ne finira qu'avec ma vie, & il
» m'est bien doux de voir que votre majesté
» ne m'a pas oublié. Je la remercie de tout
» mon cœur du livre de plans qu'elle a bien
» voulu m'envoyer; les grandes choses qu'elle
» exécute avec peu de moyens en Lorraine,
» doivent faire regretter à jamais à tous les
» bons Polonois la perte d'un prince qui au-
» roit fait leur bonheur. V. M. donne en Lor-

» raine l'exemple à tous les rois de ce qu'ils
» devroient faire ; elle rend les Lorrains heu-
» reux, *& c'est-là le seul métier des souverains.*
» Je la prie d'être persuadée que je l'aime au-
» tant que je l'admire, & que je serai toute
» ma vie avec les sentimens les plus distin-
» gués, de V. M.

*Le bon frere & très-affectionné ami,*
FRÉDÉRIC.

Lorsque le *Candide* de Voltaire parut, Stanislas se le fit lire : à l'endroit où l'on rassemble tant de princes à Venise, il fut fâché d'y voir *Théodore*, & trouva que l'auteur eût mieux fait d'amener tous ces monarques à Luneville où il les auroit bien reçus. On se rappelle que ce prince mourut dans un âge avancé des suites du feu qui avoit pris à sa robe de chambre & lui avoit brûlé la main & tout le côté gauche. Deux mois auparavant, on lui avoit annoncé la mort de M. le Dauphin, & il disoit dans la plus extrême affliction : » J'ai perdu
» deux fois la couronne, & je n'en ai pas été
» ébranlé ; la mort de mon cher dauphin m'a-
» néantit. Il repassoit alors dans sa mémoire
» les têtes couronnées frappées de la mort de-
» puis peu de tems, & il se trouvoit le plus
» ancien de tous les monarques du monde. Il
» racontoit les grands périls dont la providence
» l'avoit préservé jusqu'alors ; il y en avoit de
» toutes les sortes imaginables, excepté une
» seule. Il ne me manqueroit, disoit il, *que*
» *d'être brûlé*, pour avoir passé tous les dan-

» gers. Quoiqu'il fût fort zélé pour sa religion, » il étoit tolérant pour les autres, comme tous » ceux qui ont vu beaucoup de peuples & » des cultes différens. Son trésorier Rheitel, » ses premiers médecins, MM. Kast & Ronnow étoient protestans. Il se plaisoit quelquefois à les mettre aux prises avec son » confesseur Polonois, & finissoit la dispute où » il le falloit. «

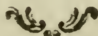
Après avoir traité la partie historique, M. Durival commence sa description des duchés de Lorraine & de Bar, par donner leur situation géographique & leur division; il parle ensuite des lacs, des étangs qui se trouvent dans le pays, des rivieres & des ruisseaux qui l'arrosent & le fertilisent. Il les prend à leur source & les suit dans leur cours. Suivent les eaux salées, les eaux minérales dont la Lorraine abonde, les plantes usuelles & les autres productions du pays, dont M. Durival fait l'histoire-naturelle. L'article *Fossile* est très intéressant. Il donne le résultat des observations météorologiques depuis l'année 1766 jusqu'à la fin de 1778, & cite, en passant, des anecdotes qui ne sont consignées nulle part. Nous extrairons la suivante. » L'archiduc Maximilien, » arrivé à Nancy sous le nom de comte de » Burgau, le 4 mars 1775, y resta deux jours. » On se souviendra long-tems de la leçon du » comte de Rozemberg, qui l'accompagnoit, » parce qu'elle est pour tous les princes : ce » n'est pas à vous, Monseigneur, que s'adressent ces applaudissemens, ni au frere de la » reine,

» reine, ni au frere de l'empereur : c'eſt au » grand homme le duc *Léopold*, votre aïeul, » qui pendant trente années rendit ce peuple » heureux. «

M. Durival traite enſuite de la population, des dioceſes, des tribunaux, des meſures, du gouvernement militaire, des corps & des établiſſemens utiles.

Quoique l'auteur ne ſe ſoit point aſſervi à la marche rapide & ſoutenue des grands hiſtoriens, ſon ouvrage eſt cependant fort eſtimable par l'exactitude des faits, & par un grand nombre de choſes qu'on chercheroit vainement ailleurs. On y voit à chaque page, le citoyen zélé, l'écrivain ſage, l'homme vrai, l'homme ſans autre prétention que celle d'être utile. Il n'eſt point de Lorrain, curieux de connoître à fond ſon pays, qui ne doive ſe procurer cet ouvrage intéreſſant. Il ſera recherché, en France, par-tous ceux qui veulent avoir une idée de toutes les provinces de ce grand royaume.

( *Journal de* Nancy; *mercure de France; Journal de* Paris. )



---

*Œuvres de* COLARDEAU, *de l'académie Françoise.* A Paris, chez Ballard, imprimeur-libraire du roi, rue des Mathurins; & le Jai, libraire, rue St. Jacques. 2 vol. *in-8vo.* de plus de 400 pages chacun, avec des gravures. 1779.

L'Aimable écrivain dont nous annonçons les œuvres, eſt un de ceux qui ont le plus contribué à ſoutenir l'honneur de la poéſie françoiſe, défigurée par le faux bel-eſprit & le jargon philoſophique. Ce ne fut point un amour-propre aveugle, ni une vaine démangeaiſon de rimer qui le conduiſirent ſur le Parnaſſe, comme tant de jeunes auteurs, qui, n'étant propres à rien, ennemis de toute étude ſérieuſe & ſolide, ſe mettent à verſifier ſans autre vocation que beaucoup de pareſſe, de préſomption & d'ignorance. M. Colardeau étoit né poëte, il ſuivoit en écrivant l'attrait invincible du génie. L'heureuſe facilité & le tour agréable & naturel de ſes vers décelent un vrai talent.

Ebloui par l'éclat des ſuccès du théatre, ſéduit par le goût excluſif que le public témoigne pour la poéſie dramatique, M. Colardeau méconnut d'abord le genre auquel la nature l'avoit deſtiné, & ſe conſuma ſans fruit ſur

deux tragédies qui n'ont d'eſtimable qu'un ſtyle correct & une verſification élégante.

*Aſtarbé*, la premiere de ces pieces, étoit un ſujet mal choiſi, & dont le jeune auteur ne ſut pas même tirer tout ce qu'il pouvoit fournir. La peinture d'un tyran farouche & imbécille, gouverné par une femme encore plus méchante que lui, eſt très-belle dans un poëme épique, mais ne produit point l'eſpece d'intérêt que la ſcene exige. *Aſtarbé* auſſi atroce qu'*Athalie* & que *Cléopatre*, eſt bien moins théatrale ; il n'appartient qu'aux plus grands maîtres d'introduire avec ſuccès de grands ſcélérats, parce qu'il faut donner à leurs caracteres une force & une énergie ſingulieres, autrement ils ſont froids & odieux. Le fils de *Pigmalion* dérobé à la cruauté d'*Aſtarbé*, interrogè par cette cruelle marâtre, qui ne le connoît pas, élevé ſur le trône malgré les intrigues & les forfaits de cette femme ambitieuſe, rappelloit aux ſpectateurs l'hiſtoire de *Joas* & d'*Athalie ;* & la perfection de l'original faiſoit encore mieux ſentir la foibleſſe de la copie. Le jeune prince ſur qui devoit ſe réunir tout l'intérêt, n'eſt occupé qu'à faire l'amour ; les honnêtes gens n'agiſſent point dans cette piece, toute l'action roule ſur trois ſcélérats qui ſont frémir d'horreur. C'eſt une complication de noirceurs & de trahiſons qui révoltent, ſans inſpirer cette terreur qui rend les grands crimes intéreſſans & tragiques. Il eſt étonnant que l'auteur né avec une ame ſi douce ait choiſi des caracteres ſi atroces ; mais

la foibleſſe de ſa touche annonce qu'il n'étoit pas fait pour peindre des méchans. La piece a cependant un mérite devenu bien rare, elle eſt écrite purement & avec nobleſſe ; le dialogue eſt juſte, les vers penſés & en même-tems naturels. Il paroît que le public y trouva trop d'eſprit & de fineſſe, mais pas aſſez de force & de chaleur. On repréſenta quelque tems après un opéra comique intitulé *la Parodie au Parnaſſe*, où il y a un rôle de *juré-pleureur*, qui ſe dit chargé de pleurer la mort de toutes les pieces de théatre, & d'en faire l'oraiſon funebre. A chaque ouvrage dont il fait mention, il tire un mouchoir, & lorſqu'il en vient à la tragédie d'*Aſtarbé*, la parodie lui dit :

Elle n'étoit pas ſans mérite,
Et promettoit beaucoup.

LE JURÉ-PLEUREUR.

Hélas !
Tout le monde diſoit, cette pauvre petite
A trop d'eſprit, elle ne vivra pas.

*Caliſte*. Cette tragédie eſt imitée de *la belle Pénitente* de M. Rove ; ce ſujet a pu plaire aux Anglois, mais il eſt abſolument contraire à nos mœurs. Nous n'aimons point à voir ſur la ſcene une fille déshonorée ; quoique Caliſte ne ſoit pas plus coupable que Lucrece, la violence qu'elle a éprouvée, préſente à l'eſprit des idées qui ne ſont rien moins que tragiques pour des François ; nous ſommes cho-

qués qu'après un pareil accident elle se décide à épouser un honnête homme dont la situation devient alors comique. Au cinquieme acte le théatre est tendu de noir; on apperçoit dans l'enfoncement le catafalque de la mere de Caliste; le cadavre de son coupable amant est sur l'un des côtés de l'avant-scene; les Anglois qui aiment beaucoup les enterremens & les pompes funebres ont pu être touchés de cette décoration lugubre; mais elle ne produisit pas le même effet à Paris, où l'on n'étoit pas alors familiarisé avec les idées sombres comme aujourd'hui; cet appareil mortuaire fit rire l'assemblée. Ce cinquieme acte a d'ailleurs un défaut essentiel; la même situation y est trop prolongée, & la mort de Caliste, trop longtems prévue par les spectateurs, ne leur fait plus d'impression lorsqu'ils en sont témoins.

Le succès médiocre de ces deux pieces convainquit M. Colardeau, que la tragédie n'étoit pas son genre; il voulut essayer ses talens dans le comique, & composa *les Perfidies à la mode* ou *la jolie Femme* : comme cette comédie n'est point connue, & n'a point été représentée, nous allons donner une idée du plan & des caracteres.

ACTE I. *La scene est à Paris.* L'ouverture se fait par un valet & une soubrette, comme dans la *Métromanie* & le *Méchant.* Pasquin & Nérine s'entretiennent ensemble des affaires de leurs maîtres & mettent ainsi le spectateur au fait. Il n'y a pas beaucoup d'art dans cette exposition, mais elle est claire & fait bien

connoître les principaux perſonnages. Le marquis Florimon eſt occupé dans ſa terre à embellir ſon château ; pendant ſon abſence ſa femme Floriſe, accoutumée juſqu'alors à une vie ſage & réglée, prend le goût de la frivolité & de la diſſipation ; elle eſt produite dans le monde par un jeune étourdi nommé Valere, à qui Florimon deſtine ſa niece Emilie, parce qu'il eſt le fils de ſon ancien ami. Valere accablé de dettes, n'eſt touché que de la riche dot d'Emilie ; incapable d'attachement ſolide, il ne ſonge qu'à ſéduire la marquiſe, & regarde comme un amuſement digne de lui d'enlever à un honnête homme le cœur de ſa femme. L'entretien du valet & de la ſoubrette eſt interrompu par la marquiſe qui ſonne pour ſon lever. Emilie vient elle-même avertir Nérine de ſe hâter. Lorſque la ſoubrette eſt partie, elle découvre la toilette, ſe regarde au miroir, & ſe met du rouge, ce qui forme un jeu de théatre très-naïf. La marquiſe ſurprend Emilie & lui reproche avec aigreur ſa coquetterie ; pendant qu'elle fait à ſa toilette toutes les minauderies d'une jolie femme, Nérine lui remet une lettre de Valere, qui lui marque qu'on va s'aſſembler pour la répétition d'une comédie de ſociété où elle joue un rôle brillant. Floriſe paſſionnée pour cet amuſement, demande ſes chevaux & veut partir en peignoir. Valere ſurvient, & quoique l'heure de la répétition preſſe, ils ont cependant enſemble une converſation fort longue, où Valere laiſſe entrevoir aſſez clairement les vues qu'il

a ſur la marquiſe : ce qui choque un peu les bienſéances théatrales, beaucoup plus ſéveres que celles de la ſociété; la ſcene eſt d'ailleurs agréablement écrite. On y trouve des détails pleins de graces & de légéreté.

Hier fut le beau jour de la belle marquiſe.
Pendant tout le ſouper, quelle fut ma ſurpriſe
De vous voir cette aiſance & ce fonds de gaîté!
Effleurant chaque choſe avec légéreté,
Vous lançâtes des traits, vous dites cent folies.
Valmon même, ſur qui tomberent vos ſaillies,
N'en prit point & ne put en prendre de l'humeur.
Ce petit financier dans ſa courte épaiſſeur,
Etouffoit de plaiſir... Sa figure étoit bonne,
Le rire s'exprimoit dans toute ſa perſonne.
Oui, marquiſe, j'ai dû vous produire chez lui,
Les ſoupers de Valmon ſont courus aujourd'hui;
Il prête : on voit cet homme à-peu-près ſans ſcrupule.
Son cuiſinier eſt bon : d'ailleurs le ridicule
Eſt amuſant par-tout... Valmon m'amuſe, moi,
Ne m'a-t-il pas donné le glorieux emploi
De venir aujourd'hui vous déclarer ſa flamme?
Le ſouper l'a perdu.

Valere & Floriſe ſont ſur le point de ſortir, lorſqu'un poſtillon vient annoncer que Florimon arrive. La marquiſe veut attendre ſon mari & charge Valere de faire ſes excuſes.

VALERE.

Non, marquiſe, vous viendrez.
Le retour d'un mari n'eſt qu'une froide excuſe,
Le peuple la reçoit, le monde la refuſe;
Moi, chez d'honnêtes gens, j'oſerois en parler!

Fi; c'eſt une harangue à me faire ſiffler,
Je ne m'en charge point.

Floriſe déterminée par la crainte du ridicule, donne la main à Valere, qui dit gaîment à Nérine :

On reviendra pour être au débotté.

Il y a dans ce premier acte des traits de reſſemblance un peu trop marqués avec la petite comédie des *Mœurs du tems*.

ACTE II. Florimon entre ſur la ſcene d'un air fort triſte, les yeux fixés ſur une lettre anonyme qu'il a reçue à la campagne, dans laquelle on lui donne de violens ſoupçons ſur la conduite de ſa femme. L'abſence de Floriſe les confirme encore. Ce Florimon eſt un homme d'un âge déja avancé, d'un caractere honnête, vertueux, ſenſible, & qui met ſon plus grand plaiſir à faire des heureux. Il a fait le bonheur de Floriſe, jeune orpheline, qui languiſſoit dans l'obſcurité d'un couvent. Après avoir vécu deux ans avec elle dans la plus parfaite union, il gémit du contre-tems cruel qui vient troubler la paix & le bonheur de ſes jours. Nérine lui raconte fort en détail tout ce qui s'eſt paſſé pendant ſon voyage. Le financier Valmon arrive, la malicieuſe ſoubrette lui fait accroire que Florimon eſt l'intendant de la marquiſe, qu'il a beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit. Valmon eſſaie de le gagner, & lui fait part de ſes vues ſur Floriſe; il lui apprend auſſi que Valere eſt ſon

agent dans cette intrigue, que pour récompenser les soins de ce jeune homme, il lui ouvre sa caisse, & qu'il est déja en avance avec lui de vingt mille écus : il y a des traits fort agréables dans cette scene, ainsi que dans le récit de Nérine ; mais le marquis, qui est l'honnête homme de la piece, y joue un rôle désagréable. Cet acte, qui est un peu foible & vuide d'action, est terminé par le retour de Florise & de Valere.

Acte III. On s'attend à une entrevue entre le mari & la femme ; mais pour ménager sa matiere & filer son sujet, l'auteur differe cet éclaircissement : aussi la marche de cet acte est froide & languissante ; il y a cependant quelque intérêt dans une scene entre Florimon & Valere ; mais le jeune homme y paroît d'une fatuité odieuse, & le marquis d'une bonté qui approche de la bêtise ; il y déploie ridiculement les sentimens les plus généreux & les plus honnêtes vis-à-vis d'un étourdi qui l'insulte & le persiffle de la maniere la plus cruelle, sans que l'imbécille vieillard en témoigne aucun ressentiment ; il persiste même dans le dessein de lui donner sa niece, & lui ménage un entretien particulier avec elle. Valere peu touché des graces & de la naïveté de la tendre Emilie, la traite avec une froideur & un mépris tout-à-fait révoltant. La marquise qui s'apperçoit que son mari la boude, au lieu de chercher les moyens de l'appaiser, sort avec Valere pour aller à l'opéra, & voilà le pauvre Florimon délaissé par sa femme & seul à la maison.

ACTE IV. Nouvelle ſcene entre Florimon & le financier, qui le prend toujours pour l'intendant. La répétition de ce *qui-pro-quo* eſt vicieuſe & peu naturelle. Valmon ſe plaint au marquis de l'infidélité de Valere, qui lui avoit promis de ménager ſes intérêts auprès de la marquiſe, & qui cependant agit pour ſon propre compte. Ce qui le conſole, c'eſt que les créanciers de Valere ont fait ſaiſir ſon hôtel & le pourſuivent vivement. Dans cette détreſſe il aura recours à la caiſſe de ſon ami le financier qui ſera fermée pour lui. Cette confidence de Valmon afflige ſérieuſement le marquis. Floriſe revient de l'opéra pénétrée de douleur & de honte; elle a été forcée de quitter le ſpectacle par les mauvaiſes plaiſanteries des femmes de ſa ſociété, qui ont donné le tour le plus malin à ſes liaiſons avec Valere. Florimon l'aborde & veut lui parler; mais elle ne peut ſupporter ſa préſence & s'enfuit. Ce bruſque départ redouble l'inquiétude du marquis; il ne doute plus que Valere ne ſoit la cauſe de la froideur que ſa femme lui témoigne, & s'en plaint amérement à ce jeune homme. Valere s'excuſe légérement ſur le ton de l'ironie & du perſifflage. Il reproche au marquis d'ajouter foi à des propos de valets & de ſoubrettes; mais lorſque Florimon lui déclare que cet éclairciſſement lui vient de la part de ceux qu'il croit ſes amis, il prend un ton plus ſérieux, exige qu'on les lui nomme, & fait entrevoir le deſſein qu'il a de s'en venger. C'eſt alors que Florimon lui fait cette réponſe vive & énergique.

Perfide, il te sied bien d'affecter ce courroux:
De quel faux point d'honneur te montres-tu jaloux?
Un fou de ton espece & de ton caractere,
De tes lâches desseins a trahi le mystere,
Et tu brûles d'aller punir avec éclat,
Les indiscrétions d'un étourdi, d'un fat.
Ta sublime fierté s'y croit intéressée;
Et moi, quand je me plains de l'amitié blessée,
De mes bienfaits suivis & payés d'un affront,
Mon dépit est injuste & mon courroux trop prompt!
Vois ton inconséquence & rougis du contraste;
Toi connoître l'honneur! ... Tu n'en as que le faste.
Jeune insensé, vas, cours dans tes coupables jeux,
Livrer au ridicule un amour vertueux,
Dans tes cercles brillans cours vanter tes parjures,
De deux cœurs qui s'aimoient les cruelles blessures,
Ton ami, ton amante, & deux époux trompés,
Quel fonds d'amusemens pour vos divins soupés!
Va de l'épais Valmon caresser l'automate,
Et chez ce sot heureux qu'on friponne & qu'on flatte,
Dans le nouveau malheur qui te presse aujourd'hui,
Mendier de son or l'humiliant appui.

Valere confondu par les raisons foudroyantes du marquis, prend un ton plus humble, sans cependant témoigner un repentir sincere; le marquis, toujours excessivement bon, lui tend la main & lui offre un asyle contre ses ennemis. Cette scene est écrite d'un bout à l'autre avec une force & une vigueur qui n'est pas ordinaire à M. Colardeau. C'est une des meilleures & des plus intéressantes de la piece; mais il faut convenir que l'ingratitude de Valere est d'une espece bien odieuse, & que la bonté du marquis est un peu romanesque.

ACTE V. Après s'être boudé si long-tems, les deux époux se joignent enfin & se réconcilient. Il y a dans cette entrevue un trait tout-à-fait touchant & pathétique. Florise rappelle à son mari le souvenir d'un fils encore au berceau, premier gage de leur union, & qu'elle nourrit elle-même.

J'ai le cœur d'une épouse & l'ame d'une mere,
Mon fils n'a pas sucé le lait d'une étrangere.
A peine fut-il né que ma tremblante main
Sur mes foibles genoux l'approcha de mon sein.
Une seconde fois il y puisa la vie.
J'attendois l'heureux jour où contente & ravie,
Guidant ses premiers pas au sortir du berceau,
Je pourrois vous l'offrir comme un gage nouveau,
Comme un garant sacré de l'amour qui nous lie.
Ah! cruel, à tes yeux on m'a donc avilie!
Mere, épouse, ces nom & si chers & si doux,
Je les ai donc perdus!

FLORIMONT *se jettant dans les bras de Florise.*

Non, je te les rends tous.

Le reste de l'acte est un pur remplissage. Une certaine comtesse avec son chevalier, deux *especes* avec qui Valere avoit faufilé la marquise, & dont elle avoit éprouvé toutes sortes de noirceurs & de trahisons, viennent pour faire la paix avec elle & la rengager dans le monde : mais elle leur déclare avec fermeté, qu'elle renonce désormais aux plaisirs bruyans d'une vie dissipée, pour ne s'occuper que du bonheur de son époux. Cette résolution lui attire quelques plaisanteries, en pré-

ſence même du mari, qui joue là un aſſez mauvais perſonnage. Valmon ſurvient, il reconnoît que celui qu'il prenoit pour l'intendant eſt l'époux de Floriſe, & dit à ce ſujet :

La mépriſe eſt poſſible & ne m'étonne gueres,
Plus d'un époux chez lui n'eſt que l'homme d'affaires.

Enfin cette cohue ſe diſſipe, après avoir inſulté au malheur & à la ruine de Valere; ce jeune homme accablé de la dureté & de la perfidie de ces faux amis, tombe enfin aux genoux du marquis, & quoique cette démarche puiſſe être attribuée à la néceſſité qui le preſſe, plus qu'au regret ſincere de ſes fautes, le bon Florimon lui pardonne, & très-imprudemment lui donne ſa niece Emilie.

Le fonds de cette comédie n'eſt autre choſe que le racommodement de deux époux brouillés; ce qu'il y avoit de plus intéreſſant dans ce ſujet avoit déja été épuiſé dans *le préjugé à la mode*. Valere n'eſt qu'une foible copie de Cléon dans le *Méchant*; moins adroit, moins profond dans ſa ſcélérateſſe, il choque toutes les bienſéances extérieures, & par-là même il eſt plus odieux & moins théatral. L'exceſſive bonté de Florimon eſt peu éclairée & ne paroît pas dans la nature : c'eſt moins une vertu qu'une foibleſſe, & cette foibleſſe n'eſt point comique. Floriſe eſt un caractere plus naturel & plus vrai, mais de nul effet, parce qu'il eſt équivoque & pas aſſez prononcé. Elle paſſe trop bruſquement du goût pour les

plaisirs & de l'indifférence pour son mari à des sentimens plus honnêtes & plus solides. Toute sa conduite depuis le retour de Florimon est extravagante. Emilie est une de ces jeunes personnes simples, tendres & naïves, très-communes sur la scene, & qui toutes ont la même physionomie. Elle ressemble particuliérement à Chloé dans *le Méchant*, mais elle n'influe pas autant qu'elle sur l'action. On voit que cette piece est médiocre du côté de l'intrigue & des caracteres, & qu'il y a peu d'apparence qu'elle réussît au théatre ; mais on y trouve des détails très-agréables. L'auteur paroît s'être proposé pour modele le style du *Méchant*, & en plusieurs endroits il n'est pas loin de la finesse & des graces de son original.

Ces trois pieces qui composent le théatre de M. Colardeau, & forment le premier volume de ses œuvres, prouvent que la nature, d'ailleurs si libérale à son égard, lui avoit cependant refusé le don de l'invention, & cette vigueur de génie qui crée un sujet, forme un plan, dessine des caracteres, imagine des incidens & des situations. Il n'avoit en partage que les graces de l'élocution, & ce talent même étoit borné à des sujets doux & agréables : son style a rarement cette chaleur & cette énergie nécessaires pour peindre les objets terribles & les passions violentes, ce qu'il faut attribuer principalement à la délicatesse naturelle de ses organes & à la foiblesse de son tempérament.

*Epitre d'Héloïse à Abailard.* C'eſt le chef-d'œuvre de M. Colardeau. Soutenu par le génie de Pope pour le fonds des idées, il ſut les parer d'un coloris enchanteur, & déploya dans cet ouvrage toute la magie d'un ſtyle plein de douceur, de ſentiment & d'harmonie. Il avoit à peindre, non les fureurs & les tranſports violens de l'amour outragé, mais cette triſteſſe & cette mélancolie ſombre, ce déſeſpoir profond & douloureux, qui dans une ame tendre, ſont les ſuites d'une paſſion ancienne & malheureuſe que le devoir condamne & force d'étouffer. Le caractere de M. Colardeau & la nature de ſon talent le rendoient très-propre à réuſſir dans de pareils ſujets.

*Epître d'Armide à Renaud.* Cette piece n'a pas, à beaucoup près, le même mérite que la précédente : la ſituation d'Armide eſt bien plus vive dans le Taſſe. C'eſt dans le moment qu'elle eſt abandonnée par Renaud qu'elle ſe livre à ſes emportemens ; c'eſt à ſon amant en perſonne qu'elle adreſſe ſes plaintes : elle intéreſſe alors & attendrit le lecteur qui ſe prête à l'illuſion, & croit être témoin de cette ſcene ; mais ſes fureurs paroiſſent bien froides dans une lettre : elles ſont auſſi beaucoup trop longues. L'auteur a prodigieuſement amplifié & délayé les reproches & les prieres paſſionnées que le Taſſe met dans la bouche de cette amante trahie. Les mouvemens violens & pathétiques doivent toujours être fort courts. Rien ne ſeche ſi promptement que les larmes, comme le remarque Quintilien. Rien

n'est aussi plus insipide que cette grande histoire que fait Armide des différentes circonstances de ses amours avec Renaud; ce qui dans *la Jérusalem délivrée* forme des descriptions riantes & voluptueuses, n'est dans l'*Epître d'Armide* qu'un récit inutile & ennuyeux, une triste & fade réminiscence.

Le succès d'*Héloïse* amena le goût de ces lamentables héroïdes, dont la littérature françoise a été long-temps inondée; tous les jeunes auteurs essayoient dans ce genre leurs talens pour le tragique; enfin le public s'est dégoûté de ces lugubres déclamations où quelques traits passionnés étoient noyés dans un déluge de vers ampoulés & vuides de sens. Ovide avoit introduit l'héroïde chez les Romains, parce que cette forme d'ouvrage lui avoit paru piquante & propre à faire briller la finesse & les graces de son esprit; mais au fond ce genre est frivole, il ne peut s'appliquer heureusement qu'à un petit nombre de sujets. L'héroïde a dans la poésie épique le même inconvénient que le monologue dans la tragédie : ces passions vives & fortes qui ne fournissent au poëte dramatique que des scenes fort courtes, ne peuvent jamais être la matiere d'une longue épître.

*Le patriotisme.* Ce poëme qui parut en 1762, fut très-goûté à la cour, & M. le duc de Choiseul écrivit à l'auteur une lettre de compliment. M. Colardeau méritoit cet honneur. L'ouvrage est écrit avec force & avec noblesse; entr'autres beaux morceaux on y remar-

que celui où le poëte adreſſant la parole aux Anglois, leur montre qu'ils n'ont pas autant de zele pour la patrie que les François.

Mais peſons nos vertus & comparons nos mœurs.
Vous, fiers républicains, vous, ſuperbes vainqueurs,
Qui couvrant de vaiſſeaux la ſurface de l'onde,
Raſſemblez dans vos murs les richeſſes du monde,
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos tréſors,
Il faut donc que la cour, par de ſecrets reſſorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive les ſuffrages & les voix des communes.
Cependant ces François que votre orgueil jaloux
A privé d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre
L'or que vous raviſſez par une injuſte guerre;
On les voit ces François, ces zélés citoyens,
Prodiguer à leur prince & leur ſang & leurs biens;
On porte au pied du trône un tribut volontaire,
Et Paris a donné quand Londre délibere;
Ce luxe à nos climats reproché tant de fois,
La pompe de la cour, le faſte de nos rois,
Ces vaſes, ces métaux qu'étale l'opulence (*),
Ces chef-d'œuvres des arts dont s'embellit la France;
On a vu notre zele en immoler l'éclat
A la gloire des lys, au ſoutien de l'état.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et le pauvre, ſenſible à la gloire commune,
Pour la premiere fois pleura ſon infortune,
Malheureux ſeulement ſous ſes toits ruinés,
De ne poſſéder pas des biens qu'il eût donnés.

---

(*) Alluſion à la générosité des François qui porterent leur vaiſſelle à la monnoie pour ſubvenir aux beſoins de l'état.

*Epître à Minette.* Le poëme du *Patriotisme* avoit attiré à l'auteur une satyre anonyme très-mordante. Il y répondit doucement par une lettre adressée à sa chatte; c'est la premiere & la seule fois que M. Colardeau se soit permis de repousser les traits de ses ennemis & de ses envieux.

*Ode sur la poésie comparée à la philosophie, &c.* Rousseau de Geneve venoit de publier son *Emile*, où il parle de la poésie avec beaucoup de mépris ; il y représente le talent poétique comme très-frivole, & ceux qui le cultivent comme des citoyens inutiles. M. Colardeau, intéressé plus vivement que personne à la défense d'un art qui lui a procuré tant de gloire, composa cette ode pour faire voir l'excellence de la poésie & sa supériorité sur la philosophie même. C'est avec le même zele que Racine vengea l'honneur du théatre attaqué par les écrivains de Port-Royal. Quoique le génie doux & paisible de M. Colardeau ne paroisse pas s'accorder beaucoup avec l'enthousiasme lyrique; cependant son zele pour la poésie lui a sans doute donné, dans cette occasion, un nouveau degré de force & de chaleur ; plusieurs strophes de cette ode sont pleines de feu & d'énergie.

*Les deux premieres nuits d'*Young, *traduites en vers françois.* Soit que M. Colardeau se défiât de ses forces, ou que sa santé chancelante lui rendît pénible le travail de la composition, il aimoit à exercer sur les idées d'autrui le talent naturel qu'il avoit pour la versification.

Il eût été à desirer qu'il eût mieux choisi ses sujets, & qu'au lieu de s'épuiser sur des ouvrages modernes qu'on lisoit déja avec beaucoup de plaisir en prose, il eût enrichi notre langue de la traduction de quelque chef-d'œuvre ancien. Le coloris de M. Colardeau n'étoit point assez sombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'Young; la traduction en prose de M. le Tourneur avoit présenté l'auteur anglois sous le jour le plus favorable. Les pensées profondes & sublimes d'Young étoient rendues avec une précision & une fierté digne de l'original; son galimathias, ses répétitions, ses détails bas & minutieux, en un mot, tout ce qu'il a de foible, de ridicule & d'absurde étoit déguisé, adouci & rectifié autant qu'il étoit possible. La versification ne pouvoit ajouter à ce mérite qu'un agrément bien foible, il étoit à craindre au contraire que le traducteur en vers, trop gêné dans sa marche, n'affoiblît ces traits mâles & sublimes qui rachetent les défauts d'Young. C'est ce qui est arrivé à M. Colardeau, & cette traduction est une de ses productions les plus foibles.

*Le Temple de Gnide.* L'imagination riante & voluptueuse de Montesquieu offroit à M. Colardeau des objets plus conformes à son goût & à son talent; aussi sa traduction du *Temple de Gnide* est-elle bien supérieure à celle des *Nuits d'Young.* Il y a répandu avec profusion toutes les richesses de son style poétique; mais avec tous ses efforts il n'a pu égaler le

ton fin & original, la précision piquante de la prose; presque par tout il étouffe les traits saillans de son modele sous une trop grande abondance de mots, par-tout il commente & paraphrase les idées vives de Montesquieu, & & le texte vaut toujours mieux que le commentaire. Voici un exemple propre à faire sentir combien la prose de l'auteur du *Temple de Gnide* l'emporte sur les vers de son traducteur.

» Le fleuve Cephée arrose cette prairie & » y fait mille détours. Il arrête les berge» res fugitives, il faut qu'elles donnent le ten» dre baiser qu'elles avoient promis. Lorsque » les nymphes aprochent de ses bords il s'ar» rête, & ses flots qui fuyoient, trouvent » des flots qui ne fuient plus; mais lorsqu'une » d'elles se baigne, il est plus amoureux en» core, ses eaux tournent autour d'elle. Quel» quefois il se souleve pour l'embrasser mieux; » il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compa» gnes timides commencent à pleurer; mais il » la soutient sur ses flots, & charmé d'un far» deau si cher, il la promene sur sa plaine » liquide; enfin désespéré de la quitter, il la » porte lentement sur le rivage & console ses » compagnes «.

Voici maintenant la paraphrase de M. Colardeau.

Le Cephée en ces lieux de son urne profonde
Epanche lentement le crystal de son onde :
Il serpente, s'amuse à prolonger son cours,
Et son lit tortueux se joue en cent détours.

Le dieu parmi les joncs qui couronnent ses rives,
Embarrasse les pas des nymphes fugitives;
L'amant les suit, les presse & leur orgueil soumis
Donne enfin le baiser que leur bouche a promis.
Le fleuve à cet aspect enchaîné dans sa course,
Ne sait s'il doit couler ou monter vers sa source.
Par un charme secret ses flots sont suspendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus;
Mais quel trouble s'il voit près de son onde pure
Une jeune beauté dépouiller sa parure,
Quitter des vêtemens, des voiles trop discrets,
Et venir dans ses eaux rafraîchir ses attraits!
Il frémit, il s'agite, & la vague enflammée,
Autour de tant d'appas roule plus animée;
Pour les posséder tous, pour mieux les embrasser,
Pour atteindre à ce sein qu'il voudroit caresser,
Il souleve les flots, s'élance, & plus rapide,
Il entraine avec lui sa bergere timide.
Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris;
Mais tout fier du fardeau dont son cœur est épris,
Le fleuve la soutient, doucement la promene,
Sur le dos argenté de sa liquide plaine.
Enfin désespéré d'abandonner ce poids,
Ce poids qu'il abandonne & reprend mille fois,
Il va le déposer sur ses rives fleuries,
Dans les bras caressans des nymphes attendries.

M. Colardeau avoit commencé la traduction de la *Jérusalem délivrée;* mais lorsqu'il apprit qu'un homme-de-lettres s'occupoit du même travail, il y renonça. Une pareille générosité n'est pas trop honorable pour celui qui en est l'objet, parce qu'elle suppose qu'il n'est pas capable de soutenir la concurrence; elle est peut-être funeste au public, à qui elle ravit quelquefois un bon ouvrage pour lui en procurer

un médiocre. M. l'abbé de Lille feroit coupable envers les lettres, fi, par égard pour un de fes confreres, il eût abandonné fa traduction des *Géorgiques.*

*Epître à M. Duhamel.* C'eft la meilleure piece de l'auteur après l'épître d'*Héloïfe;* elle prouve que M. Colardeau pouvoit être original quand il le vouloit. Il ne s'eft pas borné dans cet ouvrage à des peintures champêtres devenues fi communes; mais des fentimens d'humanité & de bienfaifance, & la douce philofophie qu'il y développe, anime les fcenes paftorales qu'il décrit, & donne de la vie à fes payfages.

Le fecond volume eft terminé par quelques pieces fugitives, où l'on reconnoît, comme dans toutes les productions de M. Colardeau, un poëte élégant, naturel & fenfible, qui mérite d'être placé dans la claffe très-peu nombreufe de ceux qu'on relit toujours avec plaifir.

Parmi les pieces fugitives, non connues qui enrichiffent ce dixieme volume, nous choifirons les fuivantes.

*Vers pour mettre au bas d'une ftatue de marbre, repréfentant la volupté fous la figure d'une femme couchée, & qui femble endormie.*

Comme un éclair, naît & meurt le plaifir.
Son feu follet à peine nous enflamme
Qu'il s'évapore & détruit le defir.
Je ne fais quoi lui furvit dans notre ame;
C'eft un repos voluptueux, charmant;
C'eft le bonheur goûté dans le filence;
C'eft des efprits un doux recueillement;

D'après les ſens, c'eſt l'ame en jouiſſance.
Conſidérez cette jeune beauté,
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-cloſe,
Rêveuſe au ſein de la tranquillité.
Dormiroit-elle ? Oh non elle repoſe :
Paiſiblement ſon cœur eſt agité,
Il eſt ému ; devinez-en la cauſe.
Combien de cœurs ont ainſi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la choſe,
L'amour tranquille après l'activité
D'un plaiſir vif nouvellement goûté,
Se repoſant ſur des feuilles de roſe :
Ce repos-là ſe nomme volupté.
L'art du ciſeau, dans ce marbre, en expoſe
Le charme heureux dans un ſimple portrait ;
Moi, j'ai vu plus : dire où ... comment ? ... je n'oſe ;
Amour le ſait, je l'ai mis du ſecret.

On ne peut peindre plus naïvement l'amour & les peines qu'il cauſe, que dans la piece qui ſuit.

*Stances à toi. L'Amour trahi.*

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété ;
Je l'ai dit au zéphir, le zéphir en murmure ;
Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvanté ;
Enfin, je veux le dire à toute la nature :
Zelmire, à la noirceur de l'infidélité,
Vient d'unir, ſans remords, le crime du parjure.
Je n'eus point l'art cruel de la tyranniſer ;
L'ingrate ! Elle me vit, adorateur timide,
N'oſer rien, quand peut-être il falloit tout oſer ;
Son choix, ſon goût, ſon cœur, tout pour moi la décide ;
Elle m'aime, le jure, & j'en crois le baiſer
Offert & recueilli ſur ſa bouche perfide.

Des fermens qu'elle a faits ces lieux furent témoins;
Sous ce hêtre, où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de fes plus tendres foins:
Les droits que m'accordoit fa faveur infidelle,
S'ils font anéantis, font atteftés du moins,
Et fans les garantir, tout ici les rappelle.
Malheureux? de quel coup me fuis-je vu frapper!
Hier un autre amant, dans ce lieu folitaire,
Lui prodigua des vœux dont il fut l'occuper:
Loin que mon fouvenir fervît à l'en diftraire,
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche mille fois l'a redit pour lui plaire.
Zelmire, ce rival vengera ton amant;
Puiffe-t-il être ingrat autant que je fus tendre!
Qu'il jure de t'aimer pour rompre fon ferment;
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de fe rendre,
Et puiffes-tu fouffrir, par un double tourment,
L'affront de voir ta honte, & l'horreur de l'entendre!

Il nous femble que les Catulle, & les Tibulle n'ont rien laiffé de plus agréable & d'une douceur de ftyle plus féduifante que la piece qui fuit, intitulée:

*A mes Serins.*

Vous vous aimez, mes aimables ferins!
Témoin de vos tendres careffes,
J'applaudiffois à vos heureux deftins,
Et j'ai fouvent envié vos foibleffes.
Jeunes époux, libres dans vos baifers,
Vous puifiez le bonheur au fein de la nature...
Il n'eft donc point, hélas! de félicité pure!
Point d'amours & de biens qui ne foient paffagers!
Mon cher ferin, ô toi, qui près de ton amante,
Veillois à fes befoins, veillois à fes plaifirs;
Toi dont l'ardeur active & diligente
Savoit répondre à fes moindres defirs;

Mon

Mon cher ſerin, tu meurs; & la parque ſévere
Tranche tes jours dans ces mêmes momens,
Dans ces momens ſi chers aux époux, aux amans,
Où tu goûtois le plaiſir d'être pere;
Où par des ſoins & des devoirs charmans,
Tu ſoulageois les travaux de la mere!
O mort! affreuſe mort! ainſi donc ta fureur
Marque notre heure infortunée,
Dans les inſtans conſacrés au bonheur,
Au ſein des voluptés, au ſein de l'hymenée!
O toi qui maintenant gémis de tes amours,
Toi du plus tendre époux l'épouſe malheureuſe,
Pourquoi de tes funeſtes jours
Prolonger déſormais la durée odieuſe?
Je t'entends, & tu veux par tes embraſſemens,
Dans ces germes glacés porter le feu de l'être;
Tu veux ranimer tes enfans.
Epargne-leur plutôt, par des ſoins plus preſſans,
La douleur de ſentir & le malheur de naître:
Ces deux infortunés éprouveroient peut-être
Et tes plaiſirs amers, & tes regrets cuiſans;
Qu'ils périſſent. Et toi, digne & fidelle épouſe,
Suis au tombeau ton époux malheureux.
Déja ſon ombre inquiette & jalouſe
T'appelle par ſes cris au ſéjour ténébreux.
Songe que pour des cœurs que la tendreſſe aſſemble,
Après le doux plaiſir de vivre & de s'aimer,
Il n'en eſt point qui doivent plus charmer
Que celui de ſouffrir & d'expirer enſemble.

Cette édition eſt une des plus magnifiques que l'on nous ait données depuis long-tems. Elle eſt ornée de belles gravures & d'un portrait reſſemblant de M. Colardeau.

(*Année littéraire; journal* de Paris; *journal encyclopédique.*)

---

MISCELLANEOUS obſervations, &c. *Mélange d'obſervations relatives à l'éducation, ſur-tout pour ce qui concerne la maniere de diriger l'eſprit. A quoi on a ajouté un eſſai ſur un cours d'éducation libérale, &c. Par M.* JOSEPH PRIESTLEY. *In-8vo.* Londres, chez Johnſon.

M. le docteur Prieſtley remarque dans la préface de ſes obſervations, que quoiqu'on ait beaucoup écrit ſur l'éducation dans ces dernieres années, cependant la plupart des écrivains qui en ont traité, paroiſſent avoir eu peu d'expérience dans la pratique de cet art, & que pour lui c'eſt ſa faute s'il n'a pas mieux fait que les autres, car il avoue qu'il n'a pas manqué d'occaſions d'obſerver & de s'inſtruire, ayant été chargé à différentes fois de ſa vie, de preſque toutes les parties de l'éducation publique & particuliere.

Ceux qui liront ſon ouvrage verront qu'il ne mérite aucun reproche, & tout ce qu'on regrette, c'eſt qu'au lieu d'obſervations détachées ſur l'éducation, l'auteur ne nous ait pas donné un traité complet & ſuivi ſur ce ſujet. Perſonne n'étoit plus en état que lui de remplir cette tâche à l'avantage & à la ſatisfaction du public.

L'objet de l'éducation, ſuivant M. Prieſtley, ne doit pas être de former des caracteres bril-

lans, mais des caracteres utiles. Ce principe est une vérité généralement reconnue, mais par malheur peu sentie de la plupart des peres & des instituteurs ; c'est une de ces belles théories morales que la pratique contredit à chaque instant ; & en effet qu'on examine sans prévention toutes les éducations publiques & particulieres, dans quelque systême que ce soit, & on verra que l'idée du beau, de l'agréable & du brillant y prévaut toujours sur celle du bon, de l'utile & de l'honnête. Par exemple, un bon sujet dans le langage des colleges, n'est pas celui qui est le plus réservé dans ses paroles & dans ses actions, le plus exact, le plus doux, le plus obligeant, &c. C'est celui qui montre le plus d'aptitude à apprendre, le plus de facilité à travailler, le plus d'ardeur à se distinguer ; voilà celui qu'on cite, qu'on caresse, dont la vanité des maîtres & des parens s'applaudit, tandis que l'écolier honnête mais borné, reste confondu dans la foule, & qu'on dit de lui *c'est un bon garçon*, comme on dit d'une fille laide, *c'est une bonne fille*, espece d'éloge qui équivaut à une satyre aux yeux de bien des gens (*). Cependant s'il est vrai que les qualités morales soient la base du bonheur des sociétés, il n'y a rien dont on dût s'occuper

(*) On a établi dans quelques colleges des prix de sagesse ; mais bien loin que ces prix produisent un bon effet, ce sont en quelque sorte des titres de ridicule pour les malheureux qui les remportent.

davantage que du développement de ces qualités précieuses, & la culture des talens de l'esprit, bien loin d'être le principal objet de l'éducation, ne devroit y entrer qu'accessoirement, ainsi que tout ce qui concerne la perfection des agrémens extérieurs. Rien de plus judicieux que les réflexions de M. Priestley sur cette matiere.

» Les qualités brillantes, dit-il, ne doivent » occuper notre attention qu'en second, n'étant » estimables qu'autant qu'elles viennent à l'ap» pui des qualités solides qui rendent un homme » heureux en son particulier, & utile à ses sem» blables. Plaire est sans doute assez générale» ment un moyen d'être utile; mais ce prin» cipe, ainsi que tant d'autres maximes géné» rales, admet beaucoup d'exceptions, & on en » trouve un grand nombre dans l'histoire des » hommes qui ont rendu les plus grands ser» vices au monde, tant payens que chré» tiens.

» La grande fin de l'éducation, si celle-ci cor» respond à la grande fin de la vie, n'est pas » l'avancement dans le monde; elle doit être » d'inculquer aux jeunes gens des principes, » & de leur faire contracter des habitudes » heureuses, qui les aident à sauver des écueils » de la vie leur intégrité & leur honneur, & » à être inflexiblement justes & bons malgré » toutes les tentations de l'exemple trop com» munes au siecle où nous sommes. Plaire au » monde, & en être l'idole, sont des choses » faciles en comparaison de celles-ci, mais aussi

» les avantages qui résultent de cette noble ré-
» sistance aux vices & aux erreurs dominan-
» tes du siecle, sont infiniment plus solides &
» plus durables. Cette conduite procure d'a-
» bord à un homme le plaisir si grand & si ra-
» rement goûté d'être content de lui même,
» elle lui assure ensuite la reconnoissance de la
» postérité éclairée, &, ce qui est au-dessus
» de tout, la faveur de Dieu & une heureuse
» immortalité.

Qui croiroit que celui qui tient ce langage est un des apôtres les plus décidés de la malheureuse doctrine du matérialisme ? Rien n'est plus vrai cependant, & nous l'avons déja observé plus d'une fois avec douleur; mais tandis que d'un côté le docteur Priestley combat un des principaux fondemens de notre foi, un des principaux motifs de notre espérance, la spiritualité de l'ame, de l'autre, par une inconséquence heureuse, ce célebre philosophe défend avec zele les dogmes augustes de notre sainte religion, ceux-mêmes qui dépendent le plus essentiellement du dogme fondamental qu'il attaque. Gardons-nous de lui reprocher trop amérement cette inconséquence qui est celle d'un cœur honnête & d'une ame religieuse en contradiction avec les erreurs d'une raison abandonnée à ses propres lumieres. L'hommage qu'il rend à la révélation, paroît aussi sincere que respectueux, & à ceux qui seroient tentés de le taxer d'une hypocrisie dont nous n'appercevons pas le motif, nous observerons que rien ne le forçoit d'insérer dans cet ouvrage, un cha-

pitre assez long sur la nécessité d'une éducation religieuse, qu'il auroit très-bien pu s'en dispenser en ne considérant son sujet que sous un point de vue purement humain, & qu'ainsi il ne faut attribuer qu'à sa propre conviction tout ce qu'il dit de sage & de judicieux dans ce chapitre. Nous en citerons quelques passages pour la consolation de ceux que les erreurs du docteur Priestley ont pu scandaliser. Voici comme il prouve qu'il est important d'inspirer de bonne heure aux enfans des sentimens de religion.

» Nous voyons arriver rarement qu'il se » fasse des changemens considérables dans le » tempérament & les habitudes d'une personne » qui est une fois parvenue à l'âge viril. Il » n'y a qu'une entiere révolution dans les cir- » constances où il se trouve placé, & dans sa » maniere de vivre, qui puisse produire cet ef- » fet. Cette observation doit nous conduire par » analogie à considérer l'état de nos ames au » commencement de l'autre vie (état résultant » de la maniere dont nous avons passé celle-ci) » comme fixé encore plus invariablement, & » excluant toute espece de changement en bien » ou en mal. (*) Par conséquent le bonheur ou » le malheur de la totalité de notre existence, » dépend en grande partie de la maniere dont » nous en avons commencé le cours.

» Les heureux effets des impressions reli- » gieuses que l'ame a reçues dans le commen- » cement de la vie, peuvent être étouffés » pour un tems par des impressions d'une na-

(*) C'est un protestant qui parle.

» ture opposée, mais il est toujours possible
» qu'ils se fassent sentir de nouveau dans des
» circonstances favorables, c'est-à dire, dans
» des circonstances où les idées qui se sont
» liées prémierement avec les impressions re-
» ligieuses, se présenteront à l'esprit & s'y
» fixeront. Qu'un homme soit si perdu de vi-
» ces qu'on voudra, ses amis peuvent toujours
» conserver l'espérance de le faire rentrer en
» lui-même, s'il a reçu une éducation reli-
» gieuse & que l'impression de cette éducation
» ne se soit pas effacée de trop bonne heure.
» Mais si on ne lui a inculqué dans sa jeu-
» nesse aucun principe de religion, les occa-
» sions les plus favorables de repentir seront
» perdues pour lui & pour eux. Car dans des
» esprits de cette espece, il n'y a point d'im-
» pressions religieuses, même endormies, qui
» puissent être réveillées par la liaison natu-
» relle des idées. Aussi les idées de religion
» semblables à toutes les autres qui se présen-
» tent à l'esprit dans un âge trop avancé, ne
» feront pas sur lui une forte impression;
» étant en quelque sorte étrangeres, & n'ayant
» aucune connexion avec les autres impres-
» sions que l'ame a reçues, elles ne pourront
» pas s'y soutenir un tems suffisant pour s'y
» fixer, & elles seront effacées par d'autres
» associations d'idées, &c. «

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet ouvrage, qui mérite d'être lu en entier, & dont notre analyse ne pourroit donner qu'une idée fort imparfaite. Tout ce que nous pouvons

dire, c'eſt que c'eſt un des plus ſages qui ait encore paru ſur ces matieres.

( *Monthly Review.* )

---

*HISTOIRE de l'aſtronomie moderne, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie juſqu'à l'époque de 1730. Par M.* BAILLY, *de l'académie des ſciences de Paris.* 2 vol. *in-4to.* avec des planches. A Paris, chez les freres de Bure. 1779.

LE grand ſuccès de l'*hiſtoire de l'aſtronomie ancienne*, par M. Bailly, répond à nos lecteurs de celui que doit avoir l'*hiſtoire de l'aſtronomie moderne*, par le même académicien. Même érudition, mêmes charmes d'élocution, même abondance de ces images brillantes qui animent le ſtyle, & qui placent M. Bailly à côté du profond & ſublime hiſtorien de la nature.

Nous n'entreprendrons point d'analyſer ce qui regarde la ſcience même de l'aſtronomie; les immenſes recherches, les calculs de M. Bailly ſont trop au-deſſus de la portée du plus grand nombre des lecteurs, pour que nous nous y arrêtions. L'adoption que l'académie des ſciences a faite de ſon ouvrage eſt le garant le plus ſûr de ſon mérite à cet égard. Nous nous bornerons à la chaîne des faits, à ce fil hiſtorique des progrès de la ſcience aſtronomique que M. Bailly a ſu rendre intéreſſans, & qui tenant à

l'hiſtoire des arts, appartiennent aux connoiſſances qu'il eſt indiſpenſable d'acquérir.

Tandis que les grands hommes, dit l'auteur dans ſon diſcours préliminaire, augmentent le nombre des vérités par des découvertes nouvelles, l'hiſtoire répand ces vérités; elle fait deſcendre les connoiſſances comme les eaux amaſſées ſur la cime des montagnes, que la pente diſtribue dans les plaines par des canaux. La lecture de l'hiſtoire des ſciences ne demande pas que l'on ſoit ſavant; elle eſt un moyen de le devenir; on peut la dépouiller d'une expreſſion abſtraite pour la montrer ſous une expreſſion ſenſible. Ici M. Bailly nous révele le ſecret de ſa maniere d'écrire : tout eſt phyſique, dit-il; tout peut ſe revêtir d'images; le ſtyle peut être animé, vivant, en décrivant un univers plein de mouvement.

Obligé d'unir dans ſon hiſtoire la partie phyſique & la partie mathématique de l'aſtronomie, M. Bailly ſe propoſe de ne montrer de la derniere que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour faire connoître les moyens des découvertes; ne ſe propoſant point de faire des aſtronomes, il n'expoſera que les méthodes fondamentales.

Le premier devoir de l'hiſtorien, dit-il plus bas, eſt d'être fidele; il ne doit point cacher les vices de ſon héros; nos miſeres, comme notre grandeur, ſont notre hiſtoire. Ici le héros, c'eſt l'eſprit humain; on doit dire ſes mépriſes & ſes erreurs, en même tems qu'on montre ſa gloire.

Hipparque paroît à M. Bailly le premier qui ait vu l'aftronomie dans fon entier, qui ait conçu l'idée d'en faire une fcience réguliere (c'eft cet aftronome que Pline appelle le confident de la nature); il commença l'ouvrage; Ptolémée reprit fon deffein, il conftruifit un édifice affez folide pour durer 14 fiecles. A peine le feul Albategnius y ajouta-t-il quelque chofe. Copernic eut le courage de le détruire; il fe montra en légiflateur des efprits, qui vient changer les idées & diriger l'opinion. Ticho, plus aftronome que philofophe, en amaffant un tréfor d'obfervations, s'éleve contre la vérité; il en retarde les progrès; dans le moment où la nature venoit à être dévoilée, il ofe produire un fyftême plus défectueux que celui de Ptolémée. Képler, appuyé fur les obfervations de Ticho même, mais plus philofophe, rappelle la vérité qu'on alloit profcrire... Il ne laiffe rien fubfifter de l'édifice des anciens. Copernic avoit placé le foleil au centre du monde; Képler plaça dans cet aftre la force qui domine & gouverne tout. Il bannit les mouvemens circulaires, jufqu'à lui trop refpectés; il montra la vraie forme des orbites; & depuis lui, nous voyons les planetes marcher dans des ellipfes dont le foleil eft le foyer commun : en un mot, il changea tout. Lorfque Galilée, Huyghens & Dominique Caffini, revêtus d'un nouvel organe, eurent décrit les merveilles du ciel, lorfque les académies furent fondées, & que la nature affiégée de regards fembla s'abandonner à la curiofité

humaine, un plus grand nombre d'hommes devinrent ſes obſervateurs. Galilée montra la loi de la chûte des corps ; Huyghens, celle de la force centrifuge ; il appliqua le pendule aux horloges, & l'aſtronomie tint de ſes mains un inſtrument pour meſurer le tems & l'eſpace, inſtrument qui devoit révéler les variations de la peſanteur & la figure de la terre. Enfin, on voit Newton s'élever comme un chêne au milieu de ces grands hommes. Newton raſſemble devant lui les phénomenes, remonte aux cauſes qui lui étoient réſervées, & développe le phénomene général de la nature.

C'eſt dans ces grandes têtes, ajoute M. Bailly à la fin de ſon diſcours préliminaire, que l'eſprit humain a vécu. C'eſt-là que les reſſources ſont nées, que les efforts ont été produits, les ſuccès obtenus. La ſcience a reçu l'empreinte de leur eſprit. C'eſt donc là que réſide réellement ſon hiſtoire.

Celle de l'aſtronomie ancienne, faute de route connue & d'une tradition conſervée avec ſoin, avoit jetté l'auteur dans des conjectures brillantes, mais ſuſceptibles de controverſe. Au lieu de réſultats prouvés, il n'avoit eu que des probabilités auxquelles il a donné aſſez de vraiſemblance pour tenir les eſprits en ſuſpens, & pour qu'on ne puiſſe pas aſſurer que ce qu'il a entrevu, ne ſe démontrera pas un jour plus clairement ; mais dans l'hiſtoire que nous avons ſous les yeux, la marche de M. Bailly eſt plus ſûre ; il n'a point d'énigmes à deviner ;

les faits & les dates ne peuvent ſe conteſter. Ce ſont les progrès de l'eſprit dans une des ſciences qui lui font le plus d'honneur, dont il nous préſente le tableau embelli par la force & les graces de ſon eſprit.

Des dix livres qui compoſent le premier volume, les cinq premiers ſont conſacrés à préſenter ſucceſſivement tout ce qu'on ſait de l'école d'Alexandrie & des aſtronomes qui ont précédé Hipparque. Cette école, fondée par Ptolémée Philadelphe, ſubſiſta près de 10 ſiecles; quoiqu'établie en Egypte, ce furent des Grecs qui l'illuſtrerent; & l'on ne trouve d'Egyptien que Manéthon, plutôt aſtrologue qu'aſtronome. Ce peuple, né pour perfectionner tout ce qu'il n'inventoit pas, débarraſſa l'aſtronomie du voile dont les prêtres égyptiens l'avoient couverte. Cette ſcience prend une face nouvelle à cette époque; des obſervations aſtronomiques faites avec des inſtrumens ſuſceptibles de quelque préciſion; des hypotheſes pour expliquer le mouvement des planetes; le mouvement progreſſif des étoiles, leurs poſitions obſervées, tout cela eſt conſigné par Hipparque dans un catalogue pour ſervir de terme de comparaiſon à la poſtérité. Timocharis & Ariſtille ſont les premiers obſervateurs de cette école ſous Ptolémée Soter, vers l'an 300 avant J. C.; mais l'ouvrage d'Hipparque, ce dépôt des connoiſſances aſtronomiques de l'école d'Alexandrie, ce recueil nommé par excellence l'*Almageſte* ou le grand ouvrage, a fait négliger les ſources où il avoit puiſé.

Dans le même tems, Aratus (poëte) naiſſoit pour l'aſtronomie à Solis, ville de l'Aſie-Mineure. Antigone, roi de Macédoine, l'engage à embellir du charme de la poéſie tout ce qui étoit connu alors de la ſcience aſtronomique. Selon Quintilien, dit M. Bailly, le poëme d'Aratus manque de mouvement, de chaleur, de variété & d'éloquence, mais ſon véritable éloge, c'eſt qu'il eſt reſté, tandis que d'autres ouvrages du même genre ſont oubliés & perdus : le tems ne conſerve que les ouvrages qui ſe défendent contre lui.

Le premier aſtronome qui ſe préſente dans l'école d'Alexandrie après Ariſtille & Timocharis, c'eſt Ariſtarque de Samos, contemporain de Cléanthes, Stoïcien, qui ſuccéda à Zénon vers la 129e. olympiade ou 264 ans avant J. C. Il s'occupa des travaux les plus importans de l'aſtronomie & fit le meilleur choix dans les ſyſtêmes anciens ; mais en adoptant l'hypotheſe du mouvement de la terre, il heurta l'opinion conſacrée par les ſiecles & par la multitude ; auſſi fut-il, comme Galilée, accuſé d'impiété, pour avoir troublé le repos de Veſta, c'eſt-à-dire, de la terre & des dieux lares, protecteurs de l'univers.

Cette opinion qui place le ſoleil en repos au centre du monde & notre globe en mouvement autour de lui, ne fut pas long-tems ſuivie. Hipparque lui-même, qui en ſoumettant tout à l'examen, recommença l'aſtronomie, dit M. Bailly, la rejetta comme une vieille erreur adoptée trop légérement par ſon

prédéceſſeur ; il a fallu des ſiecles pour revenir à cette découverte, dont l'auteur ſe félicite d'avoir attribué l'honneur à une aſtronomie ancienne & primitive, ainſi que celle de la diſtance infinie des étoiles.

M. Bailly parle enſuite du célebre Euclide ſous le premier des Ptolémées, & de ſon ouvrage intitulé, *Phénomenes*, qu'on trouve dans les écrits du pere Merſenne, mais qui l'a rendu moins illuſtre que ſes élémens de géométrie, qui poſerent des fondemens durables aux ſciences mathématiques. L'Egyptien Manéthon vient enſuite ; mais le ſeul ouvrage qui reſte de lui, appartient plus à l'aſtrologie ou à la divination qu'à l'aſtronomie.

Eratoſthenes tient une plus grande place dans cette hiſtoire. On le croit l'inventeur des armilles, inſtrumens avec leſquels il entreprit de meſurer l'obliquité de l'écliptique, obſervation authentique & précieuſe. L'entrepriſe de la meſure de la terre a immortaliſé cet aſtronome ; & ce qui eſt très-extraordinaire, c'eſt que la diſtance du ſoleil à la terre, qu'il aſſigna à 804000000 ſtades, eſt préciſément égale à celle qui a été déterminée par MM. de Caſſini & de la Caille.

Archimede, le Newton de l'école grecque, a mérité auſſi le nom d'aſtronome par ſon obſervation curieuſe du diametre du ſoleil, & par celles qu'il fit ſur les ſolſtices. Il ſemble, dit M. Bailly, qu'il y ait des tems où la nature ſoit plus féconde tant par le nombre que par l'énergie de ſes productions. Il eſt des épo-

ques où elle fait naître les grands hommes à côté les uns des autres, réunis comme des faiſceaux de rayons pour jetter dans le reſte des ſiecles une lumiere forte & durable. Aux grands hommes qu'il a déja cités ſe joint Apollonius de Perge, leur contemporain. Il tenta le premier d'expliquer les cauſes des ſtations & des rétrogradations des planetes; il inventa les *épicycles* & les *déférens*, contre leſquels on eſt aujourd'hui très-prévenu; mais en examinant ſans prévention l'hypotheſe d'Apollonius, qui ſatisfaiſoit alors à tous les phénomenes, on eſt forcé de la trouver très-ingénieuſe.

Le livre II traite des inſtrumens divers dont cette premiere école d'Alexandrie fut l'inventrice, & qui furent pour le ſens de la vue une eſpece de toucher qui aſſura, étendit & perfectionna les obſervations aſtronomiques juſqu'à Hipparque, le patriarche de l'aſtronomie, qui occupe tout le livre III.

Cette ſcience avoit beſoin d'un homme dont l'eſprit fût aſſez vaſte, aſſez profond pour la concevoir ſous une idée générale & métaphyſique, pour ſe former un plan, y ranger les vérités déja découvertes, & montrer, en indiquant les vuides, le moyen de lier ces vérités les unes aux autres. Cet homme, dit M. Bailly, parut enfin dans l'école d'Alexandrie, & ce fut Hipparque. Il vint, comme Deſcartes, pour ſoumettre à l'examen toutes les idées reçues. Les déterminations chaldéennes qu'Hipparque trouva établies dans Alexandrie, furent

pour lui ce que l'ariſtotéliſme fut pour Deſcartes, & il les traita comme le philoſophe françois traita les ſcholaſtiques.

Nous ne ſuivrons pas M. Bailly dans le détail où il entre de tous les travaux & de toutes les découvertes de ce célebre aſtronome, qui apperçut l'inégalité du ſoleil, qui en dreſſa des tables, qui fut l'inventeur de l'équation du tems, de la parallaxe de la meſure des diſtances, qui entreprit & exécuta la vraie deſcription du ciel, & fonda la géographie & la trigonométrie. Le ſeul ouvrage qui nous reſte de lui eſt la critique qu'il fit du poëme d'Aratus. Sa critique étoit amere; & M. Bailly, en s'étonnant comment le feu du génie, qui doit épurer la ſubſtance de l'ame, y laiſſe cependant quelquefois un vice auſſi bas que la jalouſie, nous donne ici une belle idée d'une ſageſſe & d'une raiſon qui doivent lui concilier autant d'eſtime que ſes talens ſupérieurs doivent lui mériter de conſidération.

Aucun aſtronome célebre ne remplit l'intervalle de 300 ans entre Hipparque & Ptolémée, le dernier homme illuſtre de l'école d'Alexandrie, & qui raſſemblant toutes les obſervations antérieures à lui, & ſur-tout celles d'Hipparque & de Poſſidonius, le ſeul des ſucceſſeurs du premier qui ſe fit un nom un peu plus diſtingué, réunit tant de travaux & de connoiſſances acquiſes dans un ouvrage immortel qui devoit être la ſource où puiſeroient les ſiecles à venir pour s'élever encore au-delà de ces aſtronomes anciens. Son *Almageſte*,

dit M. Bailly, fait la communication entre l'astronomie ancienne & l'astronomie moderne : semblable, en quelque sorte, à ces entrepôts, à ces ports de commerce qui reçoivent les productions d'une partie du monde pour les transmettre à l'autre, ce livre contient les méthodes ou le germe des méthodes qui sont encore pratiquées de nos jours. C'est l'objet des IVe. & Ve. livres.

Les VIe. & VIIe. traitent des connoissances astronomiques des Arabes, des Tartares modernes, des Chinois & même de différens peuples de l'Amérique. Vers le milieu du VIIe. siecle, le mahométisme établi dans l'Arabie ayant inspiré le fanatisme, les Arabes entrerent en Egypte, soumirent Alexandrie, & détruisirent cette fameuse bibliotheque qui renfermoit les trésors du génie & de l'érudition. Cette précieuse collection servit pendant plus d'un an, à chauffer les étuves d'Alexandrie; les sciences & les lettres périrent avec la bibliotheque; & cette école célebre fondée 280 ans avant J. C., finit l'an 642.

Les Barbares sont comme les enfans qui détruisent tout, regrettent bientôt ce qu'ils ont détruit, & pleurent ce qu'ils perdu. Les Arabes, après avoir brûlé la bibliotheque, dispersé les savans, desirerent avant la fin d'un siecle la lumiere dont ils s'étoient privés; ils remuerent les cendres qu'ils avoient amoncelées, & recueillirent les restes échappés au feu & à leur barbarie. Ces Arabes, dit l'auteur, ne sont recommandables que pour

avoir conſervé le reſte du feu ſacré qu'ils s'étoient d'abord efforcé d'éteindre. L'aſtrologie judiciaire étoit bien plus faite pour eux que l'aſtronomie. On leur doit cependant des connoiſſances, celle du mouvement de l'apogée du ſoleil, la connoiſſance du pendule & quelques autres obſervations utiles. M. Bailly remarque auſſi que le médecin Averroës n'étoit pas content de l'arrangement & du ſyſtême de Ptolémée; que ſe trouvant trop vieux pour en ſubſtituer un autre, il le recommanda à la poſtérité.

M. Bailly, au livre VIIIe., traite de l'aſtronomie en Europe juſqu'à Copernic. L'édifice de cette ſcience, dit-il, fondé dans les premiers âges, renverſé par les convulſions de la terre ou par les fléaux politiques, conſervé dans les débris par les anciens peuples de l'Aſie, relevé en partie dans Alexandrie & chez les Arabes, va devoir ſa grandeur à l'Europe. L'Italie & l'Allemagne ont commencé; la France & l'Angleterre ont hâté la conſtruction : à ce moment toutes les nations travaillent de concert : l'édifice s'éleve encore, & nous ne pouvons dire où doit s'arrêter le ſommet de ſa grandeur majeſtueuſe. Ce livre eſt l'expoſé de ce que la ſcience aſtronomique adoptée dans cette partie du globe doit aux talens, aux recherches, à la ſagacité des trois aſtronomes célebres, Purbach, Regiomontanus & Waltherus. L'ouvrage le plus conſidérable du premier eſt celui des théories des planetes, où il tente de corriger Ptolémée. Jean Muller, connu ſous le nom de Regiomontanus, fut le diſciple de Purpach & le ſurpaſſa; il eſt

regardé comme l'inventeur des éphémérides; il fut auſſi le premier, en 1472, qui obſerva une comete en Europe : partiſan du mouvement de la terre, il eût peut-être enlevé à Copernic la gloire de la réforme de l'aſtronomie & la réinvention du vrai ſyſtême du monde, s'il ne fût pas mort de la peſte, n'ayant encore que 40 ans. A côté de cette vue ſaine, dit M. Bailly, nous trouvons la croyance à l'aſtrologie, erreur du XVe. ſiecle. A l'égard de Bernard Waltherus, dont la fortune aida beaucoup Regiomontanus par la dépenſe qu'il fit pour la fabrication des inſtrumens néceſſaires, il profita beaucoup des inſtructions de ſon ami J. Muller. Il eut tous les papiers de cet ami à ſa mort; & le myſtere qu'il en fit, a pu faire ſoupçonner qu'il s'étoit approprié quelques idées de ſon maître. On ne lui diſpute pas cependant l'honneur d'avoir fait uſage des horloges pour meſurer le tems dans les obſervations aſtronomiques.

Les livres IXe. & Xe., qui terminent ce volume, offrent la révolution la plus étonnante dans l'hiſtoire de l'aſtronomie, depuis Copernic juſqu'à Ticho-Brahé. Si jamais on a propoſé un ſyſtême hardi, c'eſt celui de Copernic : ſoleil, étoiles, tout eſt immobile; il n'eſt de mouvement que dans la lourde maſſe que nous habitons. Il faut oublier le mouvement que nous voyons pour croire à celui que nous ne ſentons pas. C'eſt un homme ſeul qui oſe le propoſer.... Copernic ſecoua le joug de l'autorité, & il débarraſſa l'humanité d'un long pré-

préjugé qui avoit retardé tous les progrès.

Nicolas Copernic, l'auteur du vrai syftême du monde, naquit à Thorn en Pruffe, en 1473. Son fyftême, admis univerfellement, devint une vérité fondamentale de l'aftronomie, malgré les 77 argumens que Riccioli a trouvés contre lui; mais ce légiflateur de l'aftronomie avoit traité la fcience en créateur philofophe, & l'art d'obferver avoit encore befoin d'un réformateur. Ce fut Ticho-Brahé, doué de l'efprit des détails, fouvent plus utile que celui de l'enfemble. La fcience avoit befoin de faits, il forma une maffe confidérable d'obfervations, & atteignit des découvertes brillantes. Né à Kaudfturp, dans la province de Scanie, en 1546, il fut donné à l'aftronomie, contre le vœu de fa famille, par l'impulfion du génie & le vœu de la nature. Son génie s'éveilla en 1560, à la vue d'une éclipfe de foleil; il fut frappé de ce que le phénomene étoit arrivé au moment où il avoit été annoncé, & voulut acquérir cet art de prédire.

Après le détail le plus favant des travaux de Ticho, nous avons, dit M. Bailly, un reproche à lui faire; c'eft de n'avoir point admis le fyftême de Copernic, d'y en avoir voulu fubftituer un autre, & d'avoir rifqué de replonger la vérité dans l'abyme d'où elle ne faifoit que de fortir. Il rend cependant juftice à cet aftronome. Il convient que fon fyftême, qui ne contredit point les principes mathématiques, corrige avec adreffe les abfurdités que Ptolémée avoit introduites dans l'ordre de l'univers;

mais il l'attaque du côté physique. Il faut l'avouer, dit M. Bailly, Ticho dans son systême de l'immobilité de la terre, avoit un motif louable : c'est son respect pour la religion. Il se persuada que les livres saints étoient contraires au systême de Copernic, en prenant à la lettre quelques expressions où l'écriture parle le langage vulgaire ; & son zele lui fit tenter de briser l'autel de son prédécesseur, pour construire le sien. On sait qu'il n'y a pas réussi ; mais on ne peut le contredire, lorsqu'en mourant, il répéta plusieurs fois : *Je n'ai pas inutilement vécu.*

Nous rapporterons ici un discours sur l'astrologie du tems de Ticho, pour donner une idée de l'éloquente dialectique de M. Bailly. » Est-» il rien de si absurde que la prédiction d'un » avenir qui ne peut pas arriver ? Comment » concevoir des signes évidens & sensibles d'une » chose qui ne sera point ? Si Dieu avoit placé » dans le présent des indices de l'avenir, ces » indices resteroient infaillibles ; il ne seroit » pas au pouvoir de l'homme de les rendre » vains. La science devient donc aussi inutile » qu'absurde. La destinée universelle (qui étoit » un des motifs de crédibilité de Ticho) est » une excuse inventée pour cacher le foible » de l'art ; elle en annonçoit la décadence.... » L'homme instruit d'une destinée douteuse n'a » point d'avantage sur l'homme livré à la na-» ture, & guidé par la prudence humaine sous » la main de Dieu. La véritable astrologie est » l'étude de la morale & de la sagesse : des

» progrès plus ou moins grands nous préſa-
» gent un avenir plus ou moins heureux. On
» voit ſans le ſecours des aſtres une route tran-
» quille & fleurie s'ouvrir ſous les pas de la
» vertu, & le crime marcher vers un préci-
» pice. L'expérience tardive des vieillards &
» l'expérience prématurée d'un jeuneſſe raiſon-
» nable montrent les malheurs après les impru-
» dences, l'opprobre à la ſuite du vice, & les
» grands naufrages comme le terme ordinaire
» des paſſions. Le livre des aſtres n'a rien de
» ſi ſenſible que ces leçons. «

Ce premier volume eſt terminé par des éclairciſſemens très-inſtructifs, & par une liſte fort curieuſe des manuſcrits aſtronomiques orientaux qui ſe trouvent dans quelques-unes des principales bibliotheques de l'Europe, & une notice des ouvrages des principaux aſtronomes. Le tout eſt accompagné de 13 planches deſſinées & gravées avec le plus grand ſoin.

Le célebre Képler, par lequel M. Bailly commence le 2me. volume, mérite, dit-il, d'être regardé comme l'un des plus grands hommes qui aient paru ſur la terre. Hipparque, Ptolémée, Albatignius, Copernic, Ticho lui-même ont pu n'avoir aucun avantage ſur les fondateurs anciens de l'aſtronomie, dont quelques travaux nous reſtent dans les tables des Perſes, des Indiens & des Siamois; Képler, par l'aſcendant de ſon génie, commence notre ſupériorité; il a détruit l'édifice des anciens, pour en conſtruire un plus ſtable & plus élevé. Il eſt le véritable fondateur de l'aſtronomie

moderne, & c'eſt un préſent que le pays de Wirtemberg a fait à l'Europe en 1571.

Dans les commencemens du ſyſtême de Copernic, la vérité étoit neuve & ſans appui; il falloit un bon eſprit pour démêler ſa grandeur. Képler n'héſita point; il fut d'abord copernicien; il donna des diſſertations ſur les deux mouvemens de la terre. Depuis long-tems l'optique étoit négligée; Képler s'y appliqua. Ce n'eſt pas, dit l'hiſtorien, qu'il ait connu la nature de la lumiere, que Newton devoit approfondir; mais des excavations commencées, quelques filons de métal découverts donnent l'eſpérance d'une mine riche, & reſtent pour inviter les générations ſuivantes à de nouveaux travaux. Le téleſcope n'étoit point encore inventé, & Képler fit des découvertes qui en ſuppoſeroient l'uſage; il les fit avec le génie, qui eſt le plus puiſſant des inſtrumens & des organes. Ses premiers ouvrages ne furent que le fruit de ſes loiſirs; il étoit deſtiné à de plus grandes choſes. L'union de l'optique & de l'aſtronomie avoit préparé celle de la phyſique générale à cette derniere ſcience. Phyſicien autant qu'aſtronome, Képler conſidéra la nature comme un tout dont l'enſemble & les détails ont la même ſource, & dans lequel les petites choſes s'operent par le même méchaniſme que les plus grandes. Cette penſée fut la regle de ſes travaux; elle eſt devenue la baſe de la phyſique & de l'aſtronomie.

Après avoir parlé de toutes les obligations que l'aſtronomie moderne eut à Képler, l'hiſ-

torien passe au fameux astronome de l'Italie, contemporain & émule de ce dernier, à Galilée, né à Pise en 1564, génie profond qu'attendoit la science du mouvement, dont il posa les fondemens & les premieres vérités. Si Newton, dit-il, eût précédé Képler & Galilée, le philosophe anglois auroit été obligé de commencer par ce qu'ils ont fait.

Képler étoit mort infortuné & indigent; il eut le sort des grands hommes, la gloire & la pauvreté; mais Galilée fut encore plus à plaindre : il fut persécuté; il avoit embrassé le systême de Copernic, & il fut dénoncé à l'inquisition. Le cardinal Bellarmin lui fit promettre de ne plus soutenir ce systême, ni de vive voix ni par écrit; mais ce philosophe ne put se déterminer à enseigner une autre hypothese; l'ignorance & l'envie le dénoncerent une seconde fois; & à l'âge de 70 ans, le vieillard qui avoit vu le premier les chefs-d'œuvre du créateur dans un univers nouveau, fut jetté dans les prisons. Sept cardinaux le jugerent, & l'accablerent de l'autorité de l'église. On décida souverainement sur les propositions fondamentales du systême; & le 22 juin 1633, on prononça l'arrêt suivant, qui portoit contre la vérité plus encore que contre Galilée : *Soutenir que le soleil, immobile & sans mouvement local, occupe le centre du monde, est une proposition absurde, fausse en philosophie, & hérétique, puisqu'elle est contraire au témoignage de l'écriture. Il est également absurde & faux en philosophie de dire que la terre n'est point immobile au centre du monde;*

*monde ; & cette propoſition, conſidérée théologiquement, eſt au moins erronnée dans la foi.* On oſa dicter à Galilée une formule d'abjuration, un menſonge qu'on le força de ſigner, & que voici : *Moi, Galilée, à la 70e. année de mon âge, conſtitué perſonnellement en juſtice, étant à genoux, & ayant devant les yeux les Sts. Evangiles, que je touche de mes propres mains, d'un cœur & d'une foi ſinceres, j'abjure, je maudis, & je déteſte les abſurdités, héréſies, &c.*

L'Italie peut ſe conſoler, dit M. Bailly, de ce décret honteux pour elle, en penſant qu'elle a produit Galilée. Cette gloire, qui eſt pour les ſiecles, ne peut être effacée par l'erreur d'un moment. Au reſte, ajoute-t-il, l'hiſtoire doit tout dire pour être toujours juſte : nous ne devons pas juger cette faute avec les lumieres de notre ſiecle; le ſyſtême de Copernic n'avoit alors de partiſans qu'en Allemagne; Ticho, le plus grand des aſtronomes de l'Europe, n'étoit mort que depuis 30 ans; il avoit regardé ce ſyſtême comme abſurde, & avoit cru devoir en propoſer un autre; la foule des aſtronomes étoit encore oppoſée à l'opinion de Copernic. Les juges compterent les ſuffrages, & ne les peſerent pas. Ces juges, peu inſtruits des ſciences humaines, n'étoient pas, à cet égard, au niveau de Galilée; ils ne ſavoient pas lire comme lui dans les phénomenes. Nous ne pouvons nous empêcher de l'obſerver : c'eſt que ſi la philoſophie ſe fût toujours tenue dans cette modération dont M. Bailly donne un ſi bel exemple ici, elle eût

rendu les plus grands ſervices, & ne ſe fût pas attiré la foule d'ennemis qui calomnient par repréſailles juſqu'à ſes bienfaits.

Le livre IIIeme. traite d'abord des aſtronomes contemporains de Képler & de Galilée, enſuite de ceux qui leur ont ſuccédé. Deſcartes eſt l'objet du IVeme. livre. On ſait qu'il voulut partir d'un principe unique pour expliquer tout, & qu'il traitoit la nature comme ſi elle n'eût point exiſté, & comme s'il eût fallu la conſtruire. Il ne demandoit pour cela que de la matiere & du mouvement. Après l'analyſe & la diſcuſſion de toutes les opinions de ce philoſophe, M. Bailly dit qu'il lui reſte aſſez de gloire pour juſtifier le long article auquel il donne lieu. S'il a produit des erreurs, ajoute-t-il, il rangea parmi les vérités le ſyſtême de Copernic, & contribua beaucoup à le faire admettre. Ses ouvrages philoſophiques, à la portée du plus grand nombre des lecteurs, familiariſerent les eſprits avec cette idée. Deſcartes a mérité de l'aſtronomie pour avoir découvert la force centrifuge ; ce qui le rend plus recommandable encore, c'eſt ſon influence ſur les ſiecles. L'homme ne ſe ſeroit pas tranſporté ſi loin dans l'eſpace, il n'auroit pu demander compte aux aſtres de leurs loix & des détails de leurs mouvemens, s'il n'avoit pas perfectionné ſa raiſon pour dominer ſur l'univers ; & qui l'a perfectionnée cette raiſon, ſi ce n'eſt Deſcartes, qui a dédaigné le jargon des écoles, qui a voulu des idées à la place des mots, qui a marqué l'évidence pour le caractere de la vérité?

Le Veme. livre a pour objet quelques autres aſtronomes, tels que Bouillaud, Hévélius, Huyghens, &c. &c. Le VIeme. traite de l'établiſſement des académies, & de l'invention des nouveaux inſtrumens.

La premiere, la plus ancienne académie des tems modernes fut établie par Charlemagne & par le conſeil d'Alcuin. Ce n'étoit qu'une ſociété d'érudition; la philoſophie ne s'y montroit pas. La philoſophie ne parut d'abord à Paris que dans des ſociétés particulieres. Gaſſendi, Deſcartes, Hobbe, Roberval, les Paſcal, pere & fils, ſe réuniſſoient chez le P. Merſenne. Ces aſſemblées ſe tinrent enſuite chez M. de Montmort & chez M. Thévenot. Les Anglois en formerent de pareilles à Oxford : Charles II, remonté ſur le trône, établit la ſociété royale en 1659; mais elle ne prit une forme réguliere qu'en 1662, & ſes mémoires ou tranſactions philoſophiques ne commencent qu'en 1665.

L'académie des ſciences de Paris fut fondée à la fin de l'année ſuivante, & s'aſſembla pour la premiere fois le 22 ſeptembre 1669. Les académies de Paris & de Londres ſont deux émules qui doivent s'honorer d'une inſtitution & d'une nobleſſe également ancienne, ainſi que de la carriere brillante qu'elles ont également parcourue. M. Bailly entre enſuite dans le détail & la deſcription de tous les inſtrumens dont la découverte a fait faire aux ſciences les plus grands progrès, tels que les téleſcopes, les pendules, les lunettes, &c. Ce qu'il y a

de ſingulier, dit M. Bailly, c'eſt qu'on perfectionna les inſtrumens lorſqu'on n'en avoit pas; on rectifia l'idée de leur conſtruction avant de les fabriquer. L'induſtrie n'eſt pas dans l'abondance; elle eſt dans le beſoin. Dans quelques autres ſociétés on avoit eu à ſe défendre de l'uſage établi des anciens inſtrumens; on n'avoit point eu cet embarras & ces regrets en France : on n'en avoit pas. *Sire*, diſoit Auzout à Louis XIV en 1661, *c'eſt un malheur qu'il n'y ait pas un inſtrument à Paris, ni, que je ſache, dans tout votre royaume, auquel je vouluſſe m'aſſurer pour prendre préciſément la hauteur du pole.*

Les méthodes d'obſerver ſont la matiere du livre VIIeme. & Jean-Dominique Caſſini, né en 1625, dans le comté de Nice, eſt l'objet principal du VIIIeme. livre. Les tables des mouvemens des ſatellites, conſtruites par cet aſtronome, parurent en 1666, paſſerent les monts, & le célebre Picard en vanta l'excellence. Cette juſtice que rendit Picard à l'aſtronome étranger, parvint à Louis XIV. Colbert fut chargé de l'inviter à paſſer en France. Il falloit l'agrément du pape; on le ſollicita pour quelques années. Caſſini vint en France en 1669, & n'en ſortit plus. Louis XIV obtint de le fixer près de lui. Il fut naturaliſé & reçu à l'académie des ſciences. Les livres IXeme. & Xeme. regardent la meſure de la terre, & les voyages entrepris en France pour le progrès de l'aſtronomie, & les découvertes du même tems. Le XIeme. livre eſt encore conſacré aux tra-

vaux & aux découvertes depuis 1672 jusqu'en 1686; mais nous nous hâtons d'arriver au XIIeme., où il s'agit du grand Newton; livre auquel M. Bailly a donné beaucoup d'étendue, & où développant fort au long les idées sublimes de ce grand homme, il fait connoître & sentir à ses lecteurs la grandeur du génie de l'illustre Anglois, & la justice du tribut d'admiration que lui devront tous les siecles. Ce philosophe naquit en 1642, à Volstorpe, dans la province de Lincoln. Nous ne parlerons point de ses études, dit M. Bailly : il sembloit plutôt inventer qu'étudier; il parcourut les élémens d'Euclide; l'énoncé des théorêmes les lui faisoit découvrir, il passa à la géométrie de Descartes, où il trouva le langage d'un grand homme, & des idées proportionnées à sa force. On ne connoît de lui ni méprises, ni erreurs : aussi M. de Fontenelle lui applique-t-il une pensée des anciens sur le fleuve majestueux qui féconde l'Egypte, & dont la source a été long-tems inconnue : *Il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naissant.*

Ce fut à l'âge de 24 ans que, retiré de Cambridge à la campagne, dans un tems de contagion, Newton commença ses recherches sur les causes de la pesanteur, soupçonnées par quelques-uns de ses prédécesseurs, mais dont il lui étoit réservé de donner la démonstration & d'asseoir la vérité sur la certitude mathématique. M. Bailly parcourt ensuite avec beaucoup de détail le systême de l'attraction, & toutes

les autres découvertes de ce génie transcendant. On admiroit ses recherches, on doutoit de ses résultats. Il a fallu du tems & de longues études pour le comprendre & se rendre digne de recevoir ses leçons. La figure de la terre, par exemple, étoit une vérité mathématique; mais les hommes qui ne sont pas rassurés par le génie, sont timides, quand il s'agit de partir d'un principe pour juger la nature : ils craignent toujours qu'elle n'ait d'autres principes inconnus, dont les effets opposés détruisent les conséquences qu'on leur présente. Ils en appellent à l'observation, qui est faite pour tous les hommes, parce qu'elle parle aux sens.

Tout manifeste l'attraction dans la nature, dit M. Bailly; tout mouvement est produit ou réglé par cette force; mais qu'est-ce que l'attraction? L'idée attachée à ce mot étoit entiérement nouvelle : car l'attraction supposée par les anciens est totalement différente; elle n'étoit qu'une idée de *sympathie & d'amour*, qui prouve seulement le penchant de l'homme à retrouver par-tout les sentimens qui le consolent, ou les passions qui l'agitent; mais cette notion philosophique & vague n'est rien, quand on ne démontre pas que l'idée est fondée & la cause nécessaire. C'est ce qu'a fait Newton, & c'est une gloire qui n'appartient qu'à lui seul. Il a été forcé de concevoir l'attraction; ce sont les phénomenes qui ont fait entrer cette idée dans sa tête; ce sont eux qui l'y ont affermie, enracinée, &c.

L'attraction dévoilée par les phénomenes

qu'elle produit, n'eſt elle-même qu'un effet; les cauſes primitives nous ſont cachées. Newton a été obligé de la conſidérer comme l'effet d'un fluide très-ſubtil qui, non-ſeulement environne les corps dans tous les eſpaces de l'univers, mais qui pénetre les corps mêmes, & qui eſt caché dans leur ſubſtance. Mais, ajoute ce grand philoſophe, ces choſes ne peuvent s'expliquer en peu de mots; on n'a pas fait encore un nombre ſuffiſant d'expériences pour pouvoir déterminer exactement les loix ſelon leſquelles agit cet eſprit univerſel.

Newton étoit dans la maturité de ſon âge, lorſqu'il publia ſon livre immortel des *Principes mathématiques de la philoſophie naturelle*: c'eſt à la fin de cet ouvrage que Newton dit: *Je demande que cet ouvrage ſoit lu avec indulgence, & que les défauts inévitables dans une matiere ſi difficile ſoient moins un ſujet de blâme qu'une occaſion de tentatives nouvelles & de recherches plus profondes.* Ce mérite d'une modeſtie ſi rare, dit M. Bailly, bien digne de l'eſtimer & de la ſentir, doit être conſigné dans l'hiſtoire. La juſtice veut qu'on peigne les hommes par leurs vertus, & l'orgueil doit apprendre par des exemples, que la modeſtie eſt preſque toujours inſéparable de la vraie ſupériorité.

A peine Newton étoit-il parvenu à la moitié de ſon âge, qu'il jouiſſoit de toute ſa gloire; il employa l'autre moitié à ſervir ſa patrie dans des emplois importans qui l'éloignerent des ſciences, mais en conſervant une eſtime & une admiration univerſelles. Chez les

Anglois le génie a un rang & devient l'objet d'un hommage durable. La raiſon de ce grand homme ne fut point troublée par le concert de tous les ſuffrages; il poſſéda toujours ſon ame; il fut toujours auſſi grand par elle que par ſes talens. Après avoir long-tems joui de ce que les hommes ont de plus cher, la vertu & la gloire, il mourut à 85 ans, dans la paix qu'il avoit cherchée.

On expoſa, comme les rois, aux regards publics le grand homme qui n'étoit plus, & qui devoit à jamais honorer ſa patrie. Nous tranſcririons ici tout ce que M. Bailly dit avec autant d'éloquence que de ſentiment, des honneurs funéraires qui lui furent rendus, & de l'influence de ces mêmes honneurs ſur les eſprits dignes d'y atteindre, ſi ceux qu'on vient de rendre dans le même pays au comédien Garrik n'égaloient pas ceux qu'on rendit à Newton. Mais nous n'oublierons point ce que dit l'hiſtorien en terminant l'article du philoſophe anglois. Dans aucun genre aucun homme n'a eu une ſupériorité plus grande. Si, comme Platon l'a penſé, il exiſtoit dans la nature une échelle d'êtres & de ſubſtances intelligentes juſqu'à l'Etre ſuprême, l'eſpece humaine défendant ſes droits, auroit une foule de grands hommes à préſenter; mais Newton, ſuivi de ſes vérités pures, montreroit le plus haut degré de force de l'eſprit humain, & ſuffiroit ſeul pour lui aſſigner ſa vraie place.

Le livre XIIIeme. traite des recherches, des obſervations relatives aux planetes, & des pro-

grès de l'aſtronomie depuis les découvertes de Newton, ou depuis 1687 juſqu'en 1730. Le XIVeme. a pour objet les recherches relatives aux cometes & aux étoiles, & les progrès de l'aſtronomie dans les mêmes époques.

Ce volume eſt terminé par un diſcours de M. Bailly *ſur la nature des corps lumineux & des corps obſcurs de l'univers.* Il eſt écrit avec cette chaleur de ſtyle & d'images qui diſtingueront dans ce ſiecle le ſavant académicien, digne d'être comparé à M. de Buffon, dont le mérite ſur ce point n'avoit encore été égalé que par ſon coopérateur, M. Guéneau de Montbeillard. On voit dans ce diſcours, que M. Bailly marche ſur les traces du célebre hiſtorien de la nature, en adopte & les ſyſtêmes & les opinions, à l'égard des ſymptômes de liquidité & d'inflammation que ce dernier a retrouvés dans la conſtitution actuelle de notre globe; mais, dit M. Bailly, en enchaînant ces idées & ces vues, nous n'avons point eu l'intention de faire un ſyſtême; nous avons penſé qu'au défaut d'une connoiſſance poſitive, que nous n'obtiendrons ſans doute jamais, elles pouvoient ſatisfaire l'eſprit en lui permettant de ſe compoſer un tableau de l'univers. Ces idées, ſans être toutes des concluſions démontrées, ne ſont pas deſtituées de fondemens; elles naiſſent des faits obſervés & des loix établies; elles ſont dues à pluſieurs grands hommes qui, par des vues lumineuſes, ont éclairé quelques points de la nature, comme cette nature a poſé de loin en loin des

flambeaux isolés pour éclairer quelques cantons de l'espace.

Afin qu'il ne manquât rien à cet ouvrage, l'académicien y a joint une explication de quelques termes d'astronomie, par ordre alphabétique ; & ce petit vocabulaire, fait avec beaucoup de précision & de clarté, ne peut qu'aider infiniment un certain nombre de lecteurs auxquels les objets supérieurs de cette histoire ne sont pas bien familiers.

( *Journal encyclopédique.* )

---

*ABRÉGÉ historique de la vie des Saints & des Saintes, Bienheureux & Bienheureuses, & autres pieux & célebres personnages des trois ordres de Saint François ; dédié à l'ordre séraphique ; par le R. P. FULGENCE FREROT, Récollet, ancien gardien.* 3 vol. in-12. A Paris, chez Bastien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxboug Saint-Germain. 1779.

CET ouvrage peut non-seulement augmenter la ferveur de ceux qui se vouent à l'état monastique, mais servir de consolation à ceux que des vœux trop précipités ont plongés dans l'ombre des cloîtres, avec une vocation trop peu raisonnée.

Parmi les nombreux personnages qui décorent cette galerie édifiante, on distingue la

bienheureuſe Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie. En venant au monde elle prononça d'une voix diſtincte : *Je vous ſalue, reine des Cieux, mere du roi des Anges.* Tous les mercredis & vendredis, la jeune princeſſe ne prenoit qu'une ſeule fois le ſein de ſa nourrice : dès ce tems-là même, quand on la portoit à la meſſe, & quelle entendoit prononcer les noms de *Jeſus* & de *Marie*, elle faiſoit une inclination de tête ; & à peine fut-elle ſevrée, qu'elle ſe livra toute entiere aux exercices de la piété. Des intérêts politiques l'ayant obligée d'épouſer Boleſlas, roi de Pologne, elle obtint de lui » qu'il la laiſſeroit vivre dans la con-» tinence pendant un certain tems. Ce prince » lui ayant accordé ce délai, elle en profita » ſi habilement qu'elle le détermina à conſer-» ver comme elle ſa virginité. Pour en rendre » le vœu plus ſolemnel, ils convinrent tous » deux de le dépoſer entre les mains de l'évê-» que de Cracovie, & la cérémonie s'en fit en » préſence des grands & du peuple, raſſemblés » dans la Métropole. « En 1628, Sigiſmond, roi de Pologne, pourſuivit la canoniſation de Cunégonde, qui avoit été interrompue par divers événemens, & Urbain VIII nomma pluſieurs cardinaux pour examiner les actes qui conſtatent ſa vie & ſes miracles.

Le R. P. gardien nous retrace ainſi l'origine des indulgences attachées à la fête actuelle de la Portiuncule. Un jour que Saint François, anéanti devant la majeſté divine, prioit pour la converſion des pécheurs, il fut averti » par

» un esprit céleste, d'aller à l'église de la Por-
» tiuncule, & qu'il y trouveroit Jesus-Christ
» & sa Mere. François court à l'église ; il y
» trouve en effet une multitude d'anges, la
» reine du ciel & Jesus-Christ. Le saint pa-
» triarche se prosterne, le Fils de Dieu lui
» dit : il vous est permis de demander quel-
» que grace utile aux pécheurs & à la gloire
» de mon nom. Seigneur mon Dieu, s'écria
» saint François, je ne suis moi-même qu'un
» misérable pécheur ; cependant j'ose supplier
» votre bonté d'accorder une indulgence plé-
» niere à tout chrétien qui visitera cette église
» après s'être confessé de ses péchés, & en
» avoir reçu l'absolution : s'adressant alors à
» la sainte Vierge, il sollicita sa puissante in-
» tercession, & l'obtint. Alors Jesus-Christ lui
» dit : ce que vous me demandez est grand ;
» mais vous recevrez des faveurs plus grandes
» encore. Il lui accorda donc l'indulgence qu'il
» desiroit, mais sous la condition expresse de
» la faire ratifier par le souverain pontife. «
François vole en Italie. Honorius lui observe que le saint-siege n'est pas dans l'usage d'accorder de telles graces ; » mais pressé par un mou-
» vement intérieur, il répete trois fois : *je veux*
» *bien que vous l'ayez*. « Les cardinaux qui étoient présens font remarquer au pape que cette grace pourra nuire aux indulgences de la Terre-Sainte. Honorius rappelle François : je n'accorde l'indulgence que pour *un jour naturel*, c'est-à-dire, depuis un soir jusqu'au soir du lendemain. » Le
» saint patriarche se retiroit après s'être in-

» cliné, quand le pape lui dit : où allez-vous, » homme ſimple, & quelle aſſurance avez-vous » de ce que vous venez d'obtenir ? Mais Fran» çois lui repartit : votre parole me ſuffit, » Saint-Pere, cette indulgence eſt l'œuvre » de Dieu, lui-même la manifeſtera : que » Jeſus-Chriſt, ſa ſainte Mere & les anges, » ſoient à cet égard notaires, papier & té» moins. «

François part. Au bout de deux ans il eſt attaqué au milieu de la nuit par le démon; il ſe rend dans un bois, s'y dépouille, ſe roule ſur des épines; une lumiere ſubite l'environne, & lui découvre une multitude de roſes blanches & rouges. Des anges lui apparurent, le revêtirent d'une robe blanche, & lui ordonnerent d'entrer dans l'égliſe. François prend ſix roſes de chaque couleur; en entrant dans l'égliſe il apperçoit Jeſus-Chriſt & la ſainte Vierge, les ſupplie de vouloir bien déterminer le jour où l'on gagnera l'indulgence. Le Sauveur le fixe au jour même où il avoit délivré ſaint Pierre de la priſon d'Hérode, & ordonne au Saint d'aller rendre compte au Pape de ce qui venoit de ſe paſſer. » Honorius, » étonné de voir des roſes ſi belles & d'une ſi » excellente odeur, dans la ſaiſon où l'on étoit : » quant à moi, lui dit-il, je crois que ce que » vous dites eſt vrai; mais c'eſt une affaire à » propoſer aux cardinaux «. Sept évêques ſont envoyés à Notre-Dame des Anges, avec ordre de publier l'indulgence, reſtreinte à dix années; *mais au moment de la publier, ils ſentent que*

*Dieu gouverne leur langue, & lui rendant gloire, ils la publient à perpétuité.*

L'auteur nous apprend que cette indulgence, en vertu d'une conceſſion d'Innocent XII, peut ſe gagner tous les jours dans l'égliſe de ſainte Marie des Anges; & qu'en vertu d'une autre bulle de Clément XIII, les catholiques de Hollande en jouiſſent pendant huit jours: extenſion qui, récemment encore, a *produit les meilleurs fruits dans les deux miſſions que les Récollets rempliſſent à Amſterdam.*

Le bienheureux Bernard de Corléon, né en Sicile au commencement du ſiecle dernier, ſe fit Capucin après une jeuneſſe fort licencieuſe. » Inſtruit que c'eſt la chair qui fait » naître en nous les mauvais deſirs, il s'ap» pliqua à la matter par des macérations dont » le récit fait frémir. Aux diſciplines ſanglan» tes, il ajoutoit un jeûne rigoureux, portoit » une ceinture garnie de pointes de clous.... » Une femme de qualité, parfaitement belle, » vint le ſolliciter au crime: elle s'expliqua » en termes très-preſſans.... Il s'apperçoit que » ſes diſcours ne font aucun effet ſur cette » tentatrice; alors il va à la cheminée, prend » des charbons ardens dans ſes mains, & les » laiſſe brûler devant elle: ce trait effraya la » dame, qui s'enfuit avec beaucoup de préci» cipitation «.

Ayant été pris par des corſaires, & vendu à un maître inhumain, une jeune eſclave conçoit pour lui une affection déréglée: » ſa ré» ſiſtance irrite la jeune fille, qui, devenue la

» favorite de leur commun maître, le fit met-
» tre aux fers après qu'on l'eut accablé de
» coups. La providence adoucit le poids terri-
» ble de sa captivité; le terme de sa délivrance
» arriva enfin au bout de seize mois. De re-
» tour en Sicile, il exerça l'emploi, plus déli-
» cat qu'on ne pense, de quêteur, qu'il con-
» tinua jusqu'en 1666.... A sa mort, six gen-
» tilshommes porterent son cercueil d'abord;
» ils furent relevés par six seigneurs; ceux-ci
» par six gouverneurs de places, auxquels suc-
» céderent six bénéficiers; & enfin, six supé-
» rieurs d'ordre, qui le remirent entre les
» mains des Capucins de Palerme «.

En 1559, le bienheureux Jean se rendit également recommandable dans l'ordre de St. François par son amour pour la pauvreté évangélique, & par la rigueur de ses abstinences; il ne mangeoit que deux fois par semaine, ne prenant que du pain & de l'eau, quelquefois même » il persévéra dans l'abstinence absolue » pendant six jours de suite, & pendant ces » longs intervalles il ne cessoit de prier «. Aussi mourut-il au couvent de Massacio, à l'âge de 60 ans, le 11e. jour de mars, & fut enterré sous le crucifix du grand autel. Il avoit guéri pendant sa vie plusieurs malades par le signe de la croix; *& Dieu honore chaque jour son tombeau par de nouveaux prodiges, qui y attirent un grand nombre de peuple.*

Nous ne nous permettrons sur cet ouvrage que les observations suivantes: 1°. Il renferme un grand nombre de Saints & de Bienheureux

dont la vie eſt trop abrégée; car elle ſe réduit ſouvent aux ſeules époques de la naiſſance, de la profeſſion religieuſe & de la mort des perſonnages.

2°. Lorſque l'auteur entre dans des détails, il en choiſit quelquefois d'inutiles ou de ridicules. Par exemple, dans la vie du bienheureux Loup, évêque de Maroc, il rapporte une anecdote du pape Innocent, qu'on peut regarder comme un jeu de mots indigne de la majeſté pontificale. » Auſſi-tôt que Loup fut » élevé à la prélature, Innocent lui dit : *celui » que nous avions fait de loup un agneau, mé» rite que nous le faſſions d'agneau paſteur des » loups* «. Et dans la vie d'Antoinette, l'auteur nous apprend que » la ferveur de cette » Bienheureuſe dans la priere, à laquelle elle » employoit la plus grande partie des nuits, » lui valurent le don des larmes, qu'elle répan» doit à grands flots durant l'oraiſon & la » méditation «. Le R. P. Récollet dit ailleurs que la bienheureuſe Jeanne, du village de Hazagna, a compoſé en eſpagnol des ſermons qui renferment de *grands myſteres*, & qu'il eſt difficile de ne pas reconnoître qu'*une main inviſible conduiſoit ſa plume.* Quels étoient donc ces grands myſteres? Il falloit au moins en dire un mot.

3°. La plupart des actions célébrées dans l'ouvrage du P. Fulgence, ſont des vertus monachales, que les gens du monde ne peuvent guere imiter, & qui influeront difficilement ſur leur conduite.

Il seroit à desirer qu'on fît dans toutes nos vies des Saints, un choix des personnages qui ayant réuni les vertus civiles aux vertus chrétiennes, offrent des modeles de perfection aux différens états, aux différentes classes de la société. Un bon pere, un bon maître, un juge integre, un prêtre charitable, la piété filiale, la tendresse maternelle, un patriotisme éclairé, &c. voilà ce qu'il faudroit présenter à l'imagination. Les héros de l'ordre séraphique sont tellement éloignés de nos usages, de nos opinions & de nos mœurs, que leur exemple est moins un objet d'émulation pour nous, qu'un simple objet de curiosité. Des hommes aussi extraordinaires étonnent; mais édifient-ils toujours? Pouvons-nous & devons-nous prendre leur esprit & marcher sur leurs traces?

4°. Le P. Fulgence, dans son ouvrage, ne met aucune distinction entre les Saints & les Bienheureux; cependant il doit savoir mieux que nous que la béatification s'est introduite depuis que les procédures de la canonisation sont devenues plus longues, plus séveres & plus dispendieuses. Dans les béatifications, le pape n'agit point en juge qui prononce sur l'état de celui qu'il béatifie; il accorde seulement à certaines personnes le privilege d'honorer celui qui est béatifié, sans encourir les peines décernées contre les cultes superstitieux. Dans la canonisation au contraire, il prononce en juge sur l'état du personnage qu'il met au rang des Saints. Les Bienheureux sont honorés d'un culte moins solemnel; on ne peut les choi-

ſir pour patrons, leur office n'a point d'octave; le jour où on les célebre ne peut être une fête de commandement. Ces diſtinctions entre les Saints & les Bienheureux étoient inconnues à l'égliſe primitive. La voix publique prononçoit, & alors les ordinaires, les métropolitains, les primats confirmoient cette apothéoſe, ou dans le cours de leurs viſites, ou dans leurs conciles provinciaux. Le premier acte de canoniſation fait par le ſaint-ſiege, eſt celui d'un évêque d'Ausbourg en 993. Les évêques comme les papes ont joui du même droit pendant une longue ſuite d'années. Hugues, archevêque de Rouen, canoniſa S. Gonthier le 3 mai 1153. Et il paroît que la premiere qui ſe ſoit faite en vertu de la réſerve aux ſouverains pontifes, eſt celle d'Edouard, roi d'Angleterre. L'auteur de cette réſerve eſt vraiſemblablement Alexandre III. Le titre 45 du troiſieme livre des Décrétales, en ſuppoſe l'exiſtence & non l'ancienneté, comme on le voit par les expreſſions du texte même, où Alexandre III condamne le culte d'un ivrogne canoniſé par la populace : *cùm etiamſi per eum miracula fierent, non liceret ipſum pro ſancto abſque auctoritate romanæ eccleſiæ venerari.*

(*Mercure de France; journal encyclopédique.*)

---

*LETTRE à M. le chevalier de BORN sur la tourmaline du Tirol; par M. MULLER, conseiller du département des mines & des monnoies, en Transylvanie; traduite de l'Allemand, augmentée de plusieurs notes de l'éditeur :* in-4to. de 44 pages, avec figures. A Bruxelles, chez J. Vanden-Berghen, libraire & imprimeur de S. A. R. rue de la Magdelaine; & à Paris, chez Mérigot, le jeune, quai des Augustins, 1779.

LA tourmaline, connue en Europe depuis environ soixante ans, a fixé, par ses propriétés merveilleuses, l'attention des plus habiles physiciens. Mais jusqu'au moment de l'heureuse découverte de M. Müller, on n'a pu se procurer cette pierre qu'en la payant fort cher aux Hollandois qui l'apportent de l'isle de Ceylan; & même encore aujourd'hui, beaucoup de personnes n'ayant aucune connoissance des expériences de M. Müller, parce qu'elles ont été publiées en allemand, regardent toujours la tourmaline comme une pierre très-rare qu'on n'a jamais trouvée en Europe. La lettre du savant naturaliste Allemand, adressée à M. de Born, demandoit donc une traduction françoise. Celle que l'on présente au public, est le fruit de l'association de l'éditeur, (M. de Lau-

nay, de l'académie de Bruxelles), avec une perſonne qui poſſede très-bien la langue allemande. Les notes ajoutées au texte contiennent de nouvelles découvertes ſur la tourmaline, dont un habile minéralogiſte a fait part à l'éditeur; & celui-ci y joint des reflexions qui annoncent ſes connoiſſances dans la minéralogie, & beaucoup de recherches ſur les auteurs qui ont traité cette partie de l'hiſtoire-naturelle.

M. Müller commence ſa lettre par la deſcription des riches montagnes du Tirol. Ses obſervations ſur les diverſes matieres qui forment ces montagnes ſeront lues avec plaiſir des naturaliſtes, en attendant un ouvrage plus conſidérable qu'il fait eſpérer, & où ces objets ſeront traités avec beaucoup plus de détails.

C'eſt ſur la montagne nommée le *Greiner*, dont la cime la plus élevée eſt couverte en tous tems de neiges & de glaçons, que l'auteur trouva la tourmaline. Après avoir obſervé les objets qui pouvoient intéreſſer ſa curioſité, il ſe préparoît à deſcendre de la montagne par une route des plus effrayantes: » une » petite pierre qui avoit quelqu'éclat, s'offrit » alors à mes regards; je la ramaſſai, la pre- » nant au premier coup-d'œil pour un beau » ſchorl noir cryſtalliſé; & je ſongeai d'abord » à ſuivre les traces de cette pierre pour en » trouver le lieu propre; exécutant ce deſſein, » je rencontrai bientôt dans les roches de gra- » nit, des veines que formoit une pierre com-

» posée de talc fin & de stéatite; c'étoit une
» pierre ollaire..... Et dans ces veines, je dé-
» couvris la pierre que j'avois prise pour un
» schorl noir : ses crystaux indifféremment en-
» tassés, étoient quelquefois très-minces, quel-
» quefois de l'épaisseur d'un demi-pouce....
» J'eus soin de me pourvoir amplement de
» cette belle espece de pierre, & j'en aurois
» ramassé bien davantage, si mes guides n'a-
» voient apperçu un indice qui leur apprenoit
» qu'il falloit se retirer au plutôt. Ils me fi-
» rent observer que des moutons qui er-
» roient un peu auparavant sur les plus hautes
» cimes de la montagne, en descendoient avec
» précipitation pour se rassembler autour d'une
» roche de talc. Selon mes conducteurs, ce
» devoit être là le présage infaillible d'un
» orage prochain : à moins de nous retirer à
» tems, nous devions, selon eux, courir ris-
» que d'être tués par les pierres qui se déta-
» chent ordinairement en pareilles occasions.
» J'eus beau leur objecter combien l'atmos-
» phere étoit pure & dégagée de nuages : mal-
» gré ce que me disoit ma théorie, je dus cé-
» der à l'expérience, & me rendre à la priere
» qu'ils me firent de ne pas perdre un mo-
» ment pour nous mettre en chemin. Nous
» descendîmes donc, & par une route des plus
» périlleuses. A peine fûmes-nous arrivés au
» pied de la montagne, où nous trouvâmes
» une cabane de berger, qu'un ouragan des
» plus affreux amena un orage terrible qui
» dura jusques dans la nuit, que je fus obligé

» de passer, non sans crainte, sous le foible » abri que me présentoit la cabane, qui, me» nacée à tout moment d'être écrasée par la » chûte de quelques rochers, étoit d'ailleurs » environnée d'éclats de granit encore ré» cemment détaché du sommet de la mon» tagne «.

De retour chez lui, M. Müller examina les différentes pierres dont il avoit fait provision. Le prétendu schorl noir crystallisé fut soumis à l'action du feu. Parvenu à l'état d'incandescence, il commença à se fondre à sa surface, en prenant une couleur blanchâtre. Cette circonstance, jointe à ce que la pierre, dans son état naturel, étoit transparente & couleur de fumée, fit songer M. Müller à la tourmaline de Ceylan. A peine eus-je conçu cette idée, » dit-il, que je mis un fragment de ma pierre » sur de la cendre chaude; j'observai aussi-tôt, » & avec ravissement, qu'il étoit doué d'une » qualité électrique dans un degré assez fort: » enfin par des essais réitérés, je découvris » que cette pierre étoit la véritable tourma» line. «

M. Müller passe ensuite aux observations & aux expériences qu'il a faites pour approfondir les propriétés caractéristiques de la tourmaline. Nous ne suivrons pas l'auteur dans des détails qui exigent, pour être compris, l'inspection des gravures qui se trouvent à la fin de l'ouvrage. Nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns des effets que produit cette pierre électrique.

Elle eſt brune, couleur de fumée; ou plutôt, ſa tranſparence & ſa couleur lui donnent, quant à ces deux qualités, quelque choſe d'approchant de la colophane; & de même que les tourmalines étrangeres, connues juſqu'ici, elle préſente par-tout des eſpeces de petites fêlures qui ne ſe remarquent cependant que lorſqu'elle eſt dégagée de ſa matrice.

La forme de la tourmaline du Tirol, eſt, en général, priſmatique. Preſque toujours les priſmes ſont à neuf pans; & ils ont onze faces ſi on compte leurs deux baſes.

Frappée avec l'acier, cette tourmaline donne un feu très-vif. Elle coupe le verre preſqu'auſſi bien que peut faire le diamant : elle eſt ſuſceptible d'un beau poli.

Fondue à l'aide du chalumeau, elle bouillonne, comme le borax, & alors elle jette une très-belle lueur phoſphorique : elle ſe fond très-promptement, & refroidie elle a la forme d'une perle blanche à demi-tranſparente.

Pour peu qu'elle ſoit échauffée, elle manifeſte ſa qualité électrique. Cette vertu augmente juſqu'à ce que le degré de chaleur qu'acquiert la tourmaline, ſoit porté à un certain point, qui parut être à M. Müller, celui de l'eau bouillante : ce qu'il n'a cependant pu vérifier encore avec aſſez d'exactitude. Toutefois, au degré de chaleur que l'on vient d'indiquer, l'atmoſphere électrique s'etendoit des poles de la pierre à la diſtance d'environ un pouce. Cette obſervation eſt d'autant plus intéreſſante qu'elle réfute une erreur dans laquelle ſont tombés la

plupart des savans qui ont écrit sur la tourmaline, en avançant que cette pierre n'a point de poles.

La tourmaline conserve sa transparence & sa qualité électrique, quoiqu'on l'ait fait rougir à plusieurs reprises, & que même on ait poussé le feu au point de la faire fondre à sa superficie.

Mise en fusion avec une quantité égale de borax, elle donne un verre transparent d'un brun-noir, qui jetté dans l'eau-forte, se change en une substance gélatineuse parfaitement diaphane.

La gravité spécifique de la tourmaline du Tirol est à celle de l'eau, comme 3047 $\frac{1}{2}$ à 1000. On trouve dans les mémoires de l'académie royale de Suede, que M. Rinmann, en calculant la gravité spécifique de la plus grande tourmaline de Ceylan, que possede la même académie, a fixé cette gravité comparativement à celle de l'eau, comme 3046 à 1000: par-là on voit, que même à l'égard du caractere dont il s'agit ici, la tourmaline du Tirol ressemble à celle de l'isle de Ceylan.

Nous transcrirons encore deux découvertes de M. Müller qui offrent des phénomenes assez curieux. » Ayant examiné certaines petites lames de tourmaline, qui se détachent » ordinairement & en travers lorsqu'on veut » dégager quelques prismes de leur matrice, » j'observai que ces lames, toujours fort minces, n'étoient pas plus transparentes que les » prismes eux-mêmes. Je voulus voir quel se- » roit

» roit le degré de finesse qu'exigeroit l'une de » ces lames pour devenir, s'il étoit possible, » parfaitement diaphane : je la taillai avec soin, » & ne lui laissai qu'environ un tiers de li- » gne d'épaisseur : la tenant alors contre la lu- » miere d'une chandelle, j'apperçus au centre » de ma petite lame, un point d'un vert-foncé » & transparent : je continuai à la tailler, & » j'observai que plus elle devenoit mince, plus » le point vert gagnoit en étendue & en trans- » parence : enfin je parvins à réduire la pe- » tite lame à l'épaisseur d'une feuille de pa- » pier, & alors je trouvai, à ma grande sur- » prise, qu'elle étoit tout-à-fait diaphane & » d'un beau vert d'émeraude ; de maniere, ce- » pendant, que le milieu de la lame étoit vi- » siblement plus transparent que le reste. Je » répétai plusieurs fois mon expérience, & » toujours je trouvai le même résultat. « De cette expérience M. Müller conclut que la tourmaline du Tirol n'est d'une couleur brune-obscure, que lorsqu'on regarde les prismes contre le jour, en plaçant l'œil vis-à-vis d'un de leurs côtés ; & que réduite en lame fort mince, la pierre se montre non-seulement diaphane, mais encore qu'elle fait voir la couleur qui lui est propre, & qui est d'un beau vert. L'auteur a remarqué que la tourmaline taillée en lame, quelque mince qu'elle soit, ne conserve pas moins sa qualité électrique, ainsi que ses poles.

» Voici, dit l'auteur, un autre essai qui » restoit à faire. Je taillai un prisme de tour- » maline selon sa longueur, & je me procurai

» encore une lame très-mince ; mais celle-ci
» ne laiſſa pas de demeurer brune & couleur
» de fumée ; ſauf que l'inclinant un peu, j'ob-
» ſervai une teinte verdâtre, ou plutôt une
» ſorte de gris-vert ; ce qui provenoit du mê-
» lange de la couleur propre à la tourmaline
» quand elle eſt réduite en lame mince & priſe
» en travers du priſme, & de la couleur qu'ont
» les priſmes lorſqu'ils ſont vus de la maniere
» que je l'ai dit plus haut. Je me perſuade
» que la couleur verte qu'offre la tourma-
» line taillée en travers & en lame fort min-
» ce, & la couleur brune que retient une
» lame également mince, mais taillée ſuivant
» la longueur de la pierre, je me perſuade,
» dis-je, que ce phénomene eſt également pro-
» pre à la tourmaline du Ceylan comme à
» celle du Tyrol. Au reſte, aucune autre
» pierre, que je ſache, préſente une ſingula-
» rité de cette eſpece. «

M. Müller annonce qu'il attend, avec un plaiſir égal à ſon impatience, le réſultat des recherches que les phyſiciens feront ſans doute ſur la tourmaline, à préſent qu'on peut leur fournir ſans peine des échantillons de cette pierre ſinguliere. Sa nature & ſes propriétés ſeront toujours connues de mieux en mieux, à meſure que des gens habiles pourront multiplier leurs recherches & leurs expériences.

M. de Launay rend vraiment un ſervice à l'hiſtoire-naturelle, en publiant en François les travaux de M. Müller ſur la tourmaline. Les notes qu'il a ajoutées au texte démontrent com-

bien le public gagne à la publication d'un bon ouvrage, lorſque l'éditeur eſt lui-même un ſavant en état d'apprécier l'auteur qu'il fait connoître, de diſcuter ſes obſervations, & de les comparer avec celles des autres écrivains qui ont traité les mêmes matieres.

---

CONSIGLIO adun giovane poeta, &c. *Conſeil à un jeune poëte ; par M.* SHERLOCK, *avec cette épigraphe :* Amicus Socrates, amicus Plato, ſed magis amica veritas. *In-8vo.* Naples, & ſe trouve à Rome, chez Grégoire Settari.

CEt ouvrage, qui a pour auteur un Irlandois, homme de goût, & à ce qu'il paroît, au-deſſus des préjugés, contient une critique très-détaillée & en général très-judicieuſe de la poéſie italienne. Il eſt annoncé avec de grands éloges par les journaliſtes de Rome, & le compte que nous allons en rendre d'après eux, prouvera à nos lecteurs l'impartialité de ces journaliſtes vraiment eſtimables. Les parties brillantes des poëtes italiens, ſuivant M. Sherlock, ſont l'harmonie & le coloris, mais toutes les autres qualités, qui forment les grands poëtes, le naturel, la vérité, le pathétique, &c. leur manquent plus ou moins, leurs ouvrages parlent beaucoup à l'imagination, mais rarement à la raiſon & au cœur ; & ce qui perpétue en Italie ce vice eſſentiel de la poéſie, ce ſont

les chef-d'œuvres mêmes qu'elle se glorifie d'avoir produits, & dont un succès constant a consacré en quelque sorte les nombreux défauts. Les jeunes poëtes Italiens accoutumés à regarder ces ouvrages comme de vrais modeles de perfection au-delà desquels l'art n'a plus de pas à faire, bornent toute leur ambition à les imiter avec succès, mettent toute leur étude à se façonner sur ces dangereux modeles, & tournent, si l'on peut le dire, dans le cercle que le préjugé leur a tracé. Toutes les réflexions de M. Sherlock ont pour but de détruire ce préjugé vraiment funeste aux progrès de l'art, & qui seul prévient les heureux effets qu'on pourroit attendre en Italie de l'influence du climat, de la richesse, de l'harmonie & des graces de la langue, & des dispositions naturelles des habitans. Les principaux poëtes Italiens sont ici parfaitement caractérisés, & l'auteur prouve fort bien qu'aucun d'eux ne peut servir de modele.

» Pétrarque, dit-il, fut un génie créateur
» d'un caractere doux; il a inventé une nou-
» velle espece de poésie; sa lyre avoit peu de
» cordes, mais il en tiroit des sons célestes;
» c'étoit un cœur tendre qui parloit à des cœurs
» tendres; son langage est celui de la nature;
» & c'est pour cela qu'il a plu à son siecle,
» qu'il plaît au nôtre, & qu'il plaira toujours
» & par-tout.... mais l'espece de poésie que
» Pétrarque a inventée, Pétrarque l'a épuisée,
» & par conséquent il ne peut pas former des
» poëtes.

On ſe convaincra de cette vérité, obſervent à ce ſujet les journaliſtes de Rome, ſi l'on fait attention au peu de gloire que ſe ſont acquis les nombreux imitateurs de Pétrarque; aſſurément leur réputation n'a jamais paſſé les Alpes.

» Le Taſſe avoit un beau génie, mais non » pas un grand génie; cette facilité qu'avoit » l'Arioſte, cette portion de *mens divinior*, que » le Dante poſſédoit, manquoient au Taſſe.... » Il n'eſt pas propre non plus à former des » poëtes; il travailloit trop, & le travail ſe » fait ſentir dans ſes ouvrages.

» La divine comédie offre une façade d'é- » gliſe gothique, où on voit ici un bas-relief » ſublime de Michel-Ange; là un deſſin du » Guide exécuté par l'Algarde; ici une main » rendue avec graces, là un beau bras; mais » l'enſemble eſt auſſi gothique que l'étoit le ſie- » cle où le Dante vivoit. L'architecte habile n'y » enverroit pas ſon éleve pour s'y former, » ſachant très-bien que *decipit exemplar vitiis* » *imitabile*, & craignant avec raiſon que ſes » yeux ne s'accoutumaſſent au faux & au » groſſier; mais ce maître judicieux commen- » ceroit par inſpirer à ſon éleve le goût du vrai » & du beau, & enſuite le jeune artiſte pour- » roit non-ſeulement conſidérer ſans riſque l'é- » difice gothique, mais encore l'étudier avec » avantage.

» L'auteur du *Roland furieux*, amuſant, » plein de graces, de vivacité & d'eſprit, ſé- » duit ſon lecteur; mais ſemblable aux ſyre-

» nes, il le féduit pour fa perte. Il a tant de
» grandes beautés de détail, fon coloris eft fi
» agréable & fi brillant, qu'il éblouit le lec-
» teur & l'empêche de voir fes défauts.... Com-
» me poëte defcriptif, il eft vraiment digne
» d'admiration; c'eft-là fon fort, fon vrai mé-
» rite; & en ce genre à peine a-t-il des égaux.

Mais cela n'empêche pas que M. Sherlock ne l'appelle le corrupteur du goût en Italie; & en portant ce jugement, difent les journaliftes de Rome, peut-être a-t-il moins de tort, que ceux qui admirent tout aveuglément dans ce poëte. Ce ne font pas les belles comparaifons, les belles defcriptions que M. Sherlock attaque dans le *Roland furieux*; il les admire, il les cite comme des chef-d'œuvres; mais perfuadé avec toutes les nations que *rien n'eft beau que le vrai*, il appelle école corrompue & dangereufe pour un jeune homme qui doit apprendre à penfer, une école de poéfie, où l'on n'offre à l'efprit que des faits abfurdes, invraifemblables, extravagans, des images gigantefques, & comme l'a dit le fameux abbé Bettinelli, de baffes bouffonneries, des prodiges de paladins, & des enchantemens de forciers; il appelle modele imparfait une ftatue de marbre d'un travail exquis, qui n'exprime rien; & il trouve qu'une poéfie qui ne pénetre pas jufqu'au cœur, & qui flatte tout au plus l'imagination, manque du plus beau mérite de la poéfie. M. Sherlock n'eft pas le feul de ce fentiment, ajoutent les journaliftes; nous voyons tous les étrangers furpris de la préférence qu'on

donne généralement chez nous à l'Ariofte fur le Taffe ; on diroit que les maîtres Italiens font plus jaloux d'inftruire leurs éleves dans l'art de colorier, que dans celui de deffiner & de compofer. La régularité de la *Jerufalem délivrée* prévient en fa faveur ceux qui ne font pas à portée de décider fur le mérite du ftyle, & de goûter certaines délicateffes poétiques d'une langue étrangere ; comme le pathétique attendriffant & fouvent fublime répandu dans les ouvrages de Métaftafe, lui fait adjuger la palme par M. Sherlock.

» Autant que l'imitation de la nature l'em-
» porte pour l'intérêt fur la repréfentation des
» êtres fantaftiques ; autant que la peinture de
» l'ame de Regulus l'emporte pour la difficulté
» fur celle du corps d'Olimpia ; autant qu'une
» poéfie qui éleve l'ame & attendrit le cœur,
» eft fupérieure à une poéfie qui flatte feule-
» ment les fens ; autant que des idées fimples
» & juftes font fupérieures à des idées fantaf-
» ques, que le noble l'eft au gigantefque &
» le vrai au faux ; autant Métaftafe eft fupé-
» rieur à l'Ariofte.

Ce parallele de l'Ariofte & de Métaftafe paroîtra fans doute, obfervent les journaliftes, ridicule & abfurde aux poëtes Italiens. L'un & l'autre ont cultivé des genres de poéfie différens ; l'un & l'autre ont dû avoir un coloris différent. M. Sherlock en convient, mais fon parallele n'en a pas moins de jufteffe. Les préceptes généraux de l'art poétique conviennent à toute efpece de poéfie. Tout poëte doit donc con-

noître le cœur humain, parler à l'ame, émouvoir les passions; & celui qui le fait avec le plus d'énergie & de force, est celui qui réussit le mieux dans son art. L'art est toujours le même en substance; il reçoit seulement des modifications relatives aux genres auxquels on l'applique. (*) Voilà pourquoi l'*Aminte* du Tasse est regardé comme plus parfait que sa *Jerusa-*

---

(*) Il nous semble que le critique & les journalistes ne font pas assez d'attention à ces *modifications* dans le jugement qu'ils portent de l'Arioste. Le but général de l'art est de plaire; mais on peut plaire en faisant rire comme en faisant pleurer, en amusant par une intrigue ingénieuse, comme en attachant par le développement d'un grand caractere, en excitant de vives sensations de terreur & de pitié, par des peintures funestes & attendrissantes, comme en excitant des sensations de gaîté ou de douce satisfaction par des traits comiques ou des images gracieuses, &c. Voilà l'art modifié dans ses moyens, voilà la différence de la tragédie, de la comédie, du poëme héroïque, de la pastorale, &c. On ne peut pas exiger que deux productions de genre différent plaisent par le même moyen; ce n'est donc pas un sujet de reproche pour l'Arioste, dont le poëme est moitié bouffon & moitié héroïque, de n'être pas aussi noble, aussi tendre, aussi pathètique que Métastase qui a fait des tragédies; il s'agiroit de savoir si l'Arioste par son mêlange de bouffon & de férieux, a réussi à plaire autant, quoique d'une maniere différente que Métastase par l'éloquence soutenue de ses drames. A l'égard de la préférence qu'on donne ici à *l'Aminte* sur la *Jerusalem*, nous ne la croyons pas fondée, s'il est vrai, comme il paroît qu'on en convient même en Italie, que l'*Aminte* n'a pas la *naïveté pastorale*.

*lem délivrée*; voilà pourquoi Métastase qui maitrise le cœur des lecteurs de toutes les nations, reçoit dans les hommages du monde entier un ample dédommagement de ceux que l'Italie lui refuse en faveur d'un poëte plus ancien que lui de quelques siecles; voilà pourquoi tous les étrangers nous crient avec M. Sherlock, *Métastase est plus grand poëte que votre poëte favori*, &c.

Après avoir montré l'imperfection des modeles qu'on imite en Italie, M. Sherlock indique ceux qu'il faut imiter. Ce sont les Grecs, les Latins, & , qui l'auroit cru? les François. Voici la maniere noble dont il entre en matiere pour recommander à ses lecteurs l'étude de la littérature françoise.

» Au moment d'une guerre entre l'Angle-
» terre & la France, il paroîtra peut-être ex-
» traordinaire à mon jeune lecteur que j'ose
» faire l'éloge de la littérature françoise. Il
» connoît peu les principes de ma nation. Un
» Anglois a toujours le courage de rendre
» justice au mérite. Quand sa patrie a besoin
» de son conseil, il est prêt à la servir de
» tous ses talens; quand elle a besoin de son
» sang, il est prêt à en verser pour elle jus-
» qu'à la derniere goutte; mais en même tems
» il est incapable de ne pas rendre justice à
» un ennemi. Nous ne sommes pas en guerre
» contre les littérateurs françois; les hommes-
» de-lettres devroient se regarder tous comme
» compatriotes, & rendre justice au mérite
» mort ou vivant par-tout où il se trouve,

» à Londres, à Paris, à Rome, à Athe-
» nes, &c. «

M. Sherlock ne se dissimule pas combien il est difficile de persuader aux Italiens que les François ont aussi de bonne poésie.

» La Grece, dit-il, est une rivale de l'Ita-
» lie; mais c'est une rivale morte; on peut
» la louer sans trop de risque. La France est
» une rivale vivante; tout éloge en est insup-
» portable. Chaque nation que j'aie vue a son
» mérite particulier, & chacune m'a paru res-
» sembler à une belle femme; non-contente
» d'être la plus belle entre les belles, elle
» veut encore posséder toutes les beautés du
» monde à l'exclusion du reste du sexe. Dites
» à une princesse : Vous avez les plus beaux
» yeux & le sein le plus blanc qu'on puisse
» voir, aucune femme n'a votre esprit ni vos
» graces; mais la marquise M. a un beau bras;
» toutes les louanges que vous venez de lui
» donner seront perdues, & elle ne vous par-
» donnera pas d'avoir trouvé une seule beauté
» dans une autre femme. «

Cependant au risque de mécontenter la beauté italienne, le véridique Anglois entreprend l'apologie de la françoise; & il répond d'abord au reproche de défaut d'harmonie qu'on lui a fait si souvent. Il faut convenir, dit-il, & répetent d'après lui les journalistes de Rome, que l'harmonie de la poésie françoise n'est pas comparable à celle de la poésie italienne; elle ne peut être sentie que de ceux dont l'oreille y est très-exercée; mais on auroit tort de con-

clure que les François n'en ont point du tout. Leur langue, qui eſt en outre ennemie des inverſions, a beſoin d'être maniée avec la plus grande dextérité. Voilà peut-être pourquoi le grand lyrique & le ſublime de l'épopée ſont hors de leur portée, ou du moins (car les journaliſtes de Rome ont bien ſenti que cette déciſion étoit trop tranchante & trop générale) voilà pourquoi les chefs-d'œuvre de l'un & de l'autre genre ſont plus rares en France que par-tout ailleurs; car ils n'y manquent pas tout-à-fait. L'art poétique de Boileau & ſon épître ſur le paſſage du Rhin, ont une telle ſublimité d'expreſſion, qu'ils peuvent aller de pair avec les productions les plus vantées des autres langues. Dans un genre moins majeſtueux que dira-t-on des graces de *Ververt*? Que dira-t-on de la délicateſſe d'imagination, de la variété d'idées, de l'élégance de coloris, qui enchantent dans les *quatre parties du jour?* Que dira-t-on enfin de la ſimplicité de ce la Fontaine que toutes les nations envient à la France, & qui eſt reſté inimitable même pour ſes compatriotes? *Qu'importe après tout*, conclut M. Sherlock, *qu'importe que les François aient ou non une langue poëtique? L'invention, la diſpoſition, le deſſin, le bon goût ſont des qualités qui peuvent ſe trouver par-tout.* Ce ſont, en effet, ajoutent les journaliſtes, les beautés ſurprenantes qui brillent dans les bons poëtes françois, au travers d'une langue rebèlle à l'harmonie; & par conſéquent l'école françoiſe eſt celle où les jeunes gens trouveront les leçons les plus

utiles, fur-tout pour ce qui concerne les paffions & les fentimens. Les François doivent peut-être aux entraves de leur langue une plus profonde connoiffance du cœur humain; leurs poëtes éprouvant la difficulté infurmontable de rendre cette langue plus fouple, ont ofé chercher & ont heureufement trouvé une autre reffource pour faire goûter leurs ouvrages & s'acquérir une réputation; ç'a été de fubftituer aux charmes extérieurs de la poéfie, cette énergie intérieure de fentiment, qui a porté chez eux la tragédie & la comédie au plus haut degré de perfection. Racine & Moliere font les délices de l'univers, & il n'eft pas befoin de faire l'éloge de ces grands hommes à ceux qui connoiffent leurs merveilleufes productions.

A cette apologie de la poéfie françoife; fuccedent des avis très-fages aux grands, qui, en Italie, ambitionnent la gloire des Mécenes. L'auteur les avertit que protéger les artiftes, ce n'eft pas s'acquérir le droit de les avilir & de les traiter avec une morgue infultante, mais faire en quelque forte caufe commune avec eux en matiere de gloire & de confidération, & que la protection d'un grand n'eft vraiment encourageante que lorfqu'elle eft éclairée & fur-tout affable.

» Les artiftes, dit M. Sherlock, ayant une » organifation plus délicate & une fenfibilité » plus vive que les autres, ont par conféquent » un amour-propre plus éveillé; la douceur » avec laquelle on les traite, les careffes d'un

» homme en dignité, produisent sur eux des
» effets prodigieux..... De vrais Mécenes
» sont le comte de Firmian, Mylord Hervey,
» & le prince de Kaunitz. «

C'est à Mylord Hervey qu'est dédié cet ouvrage qui est terminé par un article assez étendu sur Shakespeare. L'auteur fait un éloge très-pompeux de ce poëte célebre, & peut-être a-t-il un peu cédé à la prévention nationale. Cependant il faut lui rendre justice, son enthousiasme ne l'aveugle pas sur les défauts de son héros, & il avertit même qu'il ne faut le lire que lorsqu'on a le goût absolument formé.

( *Esemeridi di Roma.* )



# MELANGES.

## *ANECDOTES sur PIERRE-LE-GRAND.*

LE caractere original de ce monarque a produit une foule de singularités pendant le cours de son regne; le secrétaire d'une des plus célebres académies de l'Europe vient de nous en communiquer quelques-unes, dont nous croyons devoir faire part à nos lecteurs. La premiere prouvera que l'impératrice Catherine I, qui, malgré son extraction & son éducation, a si bien figuré à côté de son époux, & après lui sur son trône, étoit plus redevable de son élévation à son esprit, qu'à sa figure ou à un heureux hasard. Elle connoissoit à fond le caractere de Pierre; elle en saisissoit les moindres traits; elle y conformoit exactement toute sa conduite. Venons au fait. L'empereur, accompagné d'un chambellan, se promenoit à Pétersboug, dans une voiture découverte. Il apperçut dans une boutique une piece de toile peinte qui lui plut extraordinairement: *Il faut*, dit-il, *que je fasse ce présent à ma Catherine;* & ayant fait arrêter la voiture, il acheta la toile & l'emporta. A peine rentré

dans ſon palais, il courut chez l'impératrice pour lui remettre ce cadeau avec les plus grandes démonſtrations de joie. Elle le reçut avec toutes les marques poſſibles de ſatisfaction & de reconnoiſſance, aſſurant l'empereur qu'elle n'avoit, de ſa vie, rien vu de ſi beau. Dès que Pierre fut ſorti, Catherine ordonna qu'on lui fît inceſſamment une robe de cette toile pour la fête de la naiſſance de l'empereur, qui étoit prochaine. *V. M.*, lui dit une de ſes Dames, *ne s'aviſera pourtant pas de porter un habit de toile peinte dans un jour de gala. Et pourquoi non*, répondit la ſouveraine? *Mon époux m'a donné cette toile; & venant de ſa main, elle eſt préférable à la plus riche étoffe de Perſe.* En effet, le jour de la fête, elle parut avec cette robe; & l'empereur fut ſi ſenſible à cette marque de ſon attention, qu'il l'embraſſa de la maniere la plus tendre, en préſence de toute la cour, & l'aſſura d'une affection & d'une conſidération à toute épreuve.

Ce prince, auſſi attentif à l'économie intérieure de ſon vaſte empire qu'au ſyſtême général de la politique, deſcendoit, à cet égard, dans les moindres détails. Il eſt à remarquer que certains princes de ſa cour faiſoient une dépenſe à laquelle leurs revenus ne pouvoient pas ſuffire; il en fit venir un dans ſon cabinet, & lui demanda d'un ton de confiance, à combien montoit la dépenſe annuelle de ſa maiſon. Le Ruſſe, à qui une pareille idée n'étoit peut-être jamais venue dans l'eſprit, s'excuſa ſur ſon ignorance, & pria l'empereur de per-

mettre qu'il fit appeller ſon maître-d'hôtel, qui pourroit répondre tout de ſuite à cette queſtion. *Tu ne ſais donc pas*, lui dit l'empereur, *combien il te faut d'argent annuellement : je t'aurois cru plus de bon ſens ; mais n'importe : voyons ſi nous ne viendrons pas à bout de faire nous-mêmes ce calcul. Quelques centaines de roubles de plus ou de moins ne feront pas une affaire, pourvu que nous puiſſions découvrir à-peu-près la ſomme principale.* Le *knees* fut obligé de s'aſſeoir devant une table, à côté de l'empereur, qui ſe mit à lui demander, article par article, ce qu'il lui en coûtoit pour ſes chevaux, ſes domeſtiques, pour ſes habits, pour les feſtins qu'il donnoit, &c. L'empereur nota tout ce que le *knees* lui dit, & en fit une ſomme dont celui-ci fut effrayé, mais ſans pouvoir rien objecter. *A préſent*, dit le monarque, *voyons combien tu as de revenu.* Le courtiſan ſut aſſez bien répondre ſur cet article ; mais il eut beau faire, la totalité de ſes revenus n'égaloit pas la moitié de ſa dépenſe. Alors Pierre jetta ſur lui un regard menaçant ; le ſeigneur vouloit chercher des excuſes ; Pierre, ſans lui en laiſſer le tems, lui dit : *comment ſcélérat, tu me trompes donc ou mes ſujets !* Et le ſaiſiſſant par les cheveux, il lui donna la baſtonnade, ſuivant ſa coutume, de façon que ce malheureux ſeigneur put à peine ſe redreſſer ſur ſes pieds. *Va-t-en à préſent*, reprit alors Pierre, *& fais rendre compte à ton maître-d'hôtel de la même maniere. Apprenez tous deux que la dépenſe ne doit jamais excéder la recette, & que quiconque vit aux*

*dèpens d'autrui, ſoit de ſon maître ou d'autres honnêtes gens, eſt un frippon auſſi puniſſable que le voleur qui prend dans ma caſſette, ou que le banqueroutier frauduleux, condamné par nos loix aux galeres.* La chronique ſecrete dit qu'auſſitôt que cet événement fut connu, il ſe fit une grande réforme dans les maiſons de tous ceux qui n'avoient pas envie de faire en perſonne un pareil calcul avec l'empereur.

Pierre s'élevoit aux plus grands objets & deſcendoit aux plus petits avec la même facilité. Son génie actif embraſſoit tout ce qui pouvoit l'occuper; ſur-tout quand il voyoit une choſe pour la premiere fois, la curioſité s'emparoit de lui; il vouloit la bien connoître, & s'il s'agiſſoit de quelque opération, l'apprendre & l'exécuter lui-même. Un jour, dans ſes voyages, il vit un charlatan ſur un marché, & demeura long-tems à contempler tous ſes tours; ſon adreſſe en arrachant les dents, tantôt avec une cuiller, tantôt avec la pointe de ſon épée, excita vivement l'admiration de l'empereur. Il ſe mit en tête d'apprendre cet art; & après en avoir reçu quelques leçons, il ſe crut capable de l'exercer, & y trouva tant de plaiſir que les dents de ceux qui étoient à ſa ſuite couroient des riſques continuels. De retour à Pétersbourg, il apprit qu'un cavalier Ruſſe avoit commis une faute qui le mit dans une extrême colere. Il le fit appeller dans le premier mouvement, pour le traiter à ſa façon. Un ami du cavalier trouva le moment de l'avertir du danger qui le mena-

çoit, & lui dit d'imaginer, s'il le pouvoit, quelque expédient propre, ſinon à détourner entiérement, au moins à modérer le premier choc. Le cavalier jugea d'abord qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'aller tout de ſuite chez l'empereur : car ce prince, qui, malgré ſes emportemens, avoit un fond d'équité & de bonté, pardonnoit dès qu'il avoit puni. Il étoit incapable de prendre de longues informations ſur un délit, & de différer la ſentence juſqu'à leur réſultat : ce caractere eſt, à la vérité, fort dangereux dans un tyran; mais Pierre ne châtioit jamais par animoſité, par vengeance; il adminiſtroit la peine qu'il croyoit proportionnée au forfait; & le plus heureux étoit celui qui enduroit le plutôt cette peine. Il ne ſe laiſſoit gouverner ni par les paſſions des autres, ni par des rapports d'envieux & d'ennemis, ni par aucune des intrigues ordinaires dans les cours. On en étoit quitte pour quelques taches bleues ſur le dos ; & comme la main du ſouverain les y avoit imprimées, elles ne déshonoroient point, ſur-tout ſuivant les mœurs des Ruſſes d'alors.

Revenons au délinquant. Il vola, pour ainſi dire, au châtiment, afin d'obtenir plus aiſément ſa grace ; mais chemin faiſant, il crut avoir trouvé une petite ruſe qui préviendroit peut-être l'orage. Il entre dans la chambre de l'empereur, ſans paroître le moins du monde intimidé, mais tenant ſon mouchoir appliqué contre ſa joue, comme s'il eût eu un grand mal aux dents. A peine l'empereur le vit-il qu'il cou-

rut à lui, le terrible bâton levé. Il alloit frapper, lorſqu'il apperçut le mouchoir placé devant la bouche du cavalier. *Qu'eſt-ce qui te manque*, lui dit-il d'un ton furieux? *Ah! ſire, j'ai depuis hier la plus forte rage de dents.* A ce mot, le bras & le bâton baiſſerent lentement ; & en moins d'une minute, les yeux du czar s'adoucirent ; d'un ton plus calme, il lui demanda s'il avoit une dent creuſe. -- *Elle n'eſt pas tout-à-fait creuſe, mais elle eſt gâtée & me fait ſouvent mal.* ( Il avoit effectivement une dent de cette eſpece. ) *Qu'on m'apporte mes inſtrumens*, dit l'empereur ; *aſſieds-toi ; je t'arracherai la dent.* Le cavalier, à demi-raſſuré, s'aſſied, & l'empereur lui tira la dent aſſez rudement à la vérité, mais heureuſement. Le cavalier l'ayant très-humblement remercié de cette grace, le czar lui reprocha ſa faute. Le coupable ne crut pas qu'il fût de la prudence de recourir à des juſtifications ; il ſe jetta aux pieds de ſon maître, & demanda pardon. Pierre ſe contenta d'une cenſure affectueuſe, & le renvoya ſans autre punition.

( *Journal encyclopédique.* )



## AMUSEMENS ÉTYMOLOGIQUES.

### A Monsieur ***.

Monsieur, je ſuis dans une de ces ſociétés qui aiment à rendre leurs amuſemens utiles & inſtructifs. Elle a joué long-tems *aux proverbes*, & après les avoir en quelque ſorte épuiſés, nous jouons préſentement *aux étymologies*, recherchant ſur-tout celles qui ſont les plus remarquables & les plus naturelles. Nous interrogeons les mots, nous voulons ſavoir d'où ils viennent & où ils vont. C'eſt peut-être le moyen de connoître le ſens précis des termes d'une langue, & d'en pénétrer le génie. Je puis vous communiquer quelques-unes de ces étymologies, qui ſont la plupart nouvelles, & qui ne ſe trouvent point dans le dictionnaire de Ménage ni dans d'autres livres. Je vous en envoie un eſſai; s'il vous plaît, ou s'il vous intéreſſe, je pourrai continuer, d'autant plus facilement, qu'un homme de qualité connu par ſa vaſte érudition, par l'agrément de ſon eſprit, & par ſes richeſſes littéraires, a bien voulu me donner ce qu'il appelle ſes *amuſemens étymologiques*, & que j'ai d'ailleurs beaucoup d'étymologies nouvelles de la main du célebre Aſtruc. C'eſt ce qui me mettra en fonds envers ma ſociété & envers vous. Voici les mots qui ont été diſcutés dans la pre-

miere séance de mes amis, & dont nous avons adopté les étymologies.

Acariatre. Jacques Sylvius & Nicot dérivent ce mot de Saint-Acaire, qu'on appelle en latin *Acarius*, & que l'on invoquoit autrefois pour les personnes aigres & querelleuses, sur-tout les femmes, dans l'espérance de calmer leurs humeurs & d'adoucir leur caractere incommode & insupportable à leur famille. Il est apparent que pour obtenir leur guérison on s'adressoit à ce saint, à cause de la conformité du mot acariâtre avec celui d'*Acarius*. C'est ainsi qu'on s'est adressé à Saint-Mathurin, pour guérir les fous qu'on appelloit *mats* & qu'on appelle encore *matti* en Italien; à Saint-Eutrope, que le petit peuple appelle *Itrope*, pour les hydropiques; à Saint-Avertin, pour les vertigineux qu'on nommoit autrefois *Avertineux*; à Saint-Mammès, pour les maux de mamelles; à Saint-Clou, pour les clous; à Saint-Main, pour la galle aux mains; à Sainte-Reine, pour la rogne: on prononçoit anciennement *Sainte-Roigne*; à Saint-Genou, pour la goutte au genou; à Saint-Aignan, pour la teigne; à Saint-Clair & à Sainte-Luce, pour le mal des yeux; à Saint-Ouen, pour la surdité; à Saint-Fenin, (c'est ainsi que les paysans de Normandie appellent Saint-Félix) pour ceux qui sont en chartre, qu'on nomme *Fénez*; à Saint-Atourni, qui est Saint-Saturnin, pour ceux à qui la tête tourne; à Saint-Prix, pour les *entrepris* ou paralytiques; à Saint-Fiacre,

pour la guérifon du *fic*, efpece de tumeur; on envoyoit par la même raifon les enfans qui étoient en chartre, aux Chartreux & à Saint-Denis-de-la-Chartre. Par la même conformité de nom, on a eu recours pour les chofes égarées qu'on nomme *épaves*, à Saint-Antoine de Padoue, parce qu'en ancien langage Italien on appelloit *Pava* la ville de Padoue, dans laquelle repofe & eft très révéré le corps de Saint-Antoine, dit de Padoue ou de Pade, quoiqu'il foit né à Lisbonne en Portugal.

AMELETTE ou OMELETTE, fuivant Ménage, fe difent indifféremment. Or, telle eft vraifemblablement l'étymologie de ce mot. Les Italiens appellent *anima* la femence des fruits, & ils nomment *animelle*, c'eft-à-dire, petites ames, certaines béatilles, comme les extrêmités d'animaux dont on fait ordinairement des fricaffées. Nous difions de même autrefois l'*ame* d'un fagot pour dire le dedans d'un fagot; & Plaute a appellé l'ame des puits, l'eau qui eft dans un puits. Or, comme une amelette ou omelette n'eft autre chofe qu'une fricaffée d'œufs d'*animaletta*, diminutif d'*anima*, nous avons dit *amelette* pour fignifier une fricaffée; car amelette parmi nous veut dire une petite ame, qui eft un mot qu'on trouve dans Ronfard. Ménage dit qu'à la cour on dit plus communément *omelette*; & que c'eft ainfi que parlent les Céleftins, renommés pour leur talent à faire de ces fortes de fricaffées.

ASSIETTES. Les affiettes qu'on range autour

d'une table ſont ainſi appellées, parce qu'elles marquent les places de ceux qui s'y doivent aſſeoir, que les anciens François appelloient *aſſiettes.*

Badaut, niais qui s'amuſe de tout. On trouve dans le dictionnaire de l'académie: *c'eſt un vrai badaut de Paris.* Le pere Labbe dit qu'on doute ſi c'eſt pour avoir été battus au dos par les Normands, ou pour avoir bien battu & frotté leur dos, ou ſi c'eſt de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, qu'on appelle les Pariſiens *badauts de Paris.* Ces trois étymologies nous ſemblent ridicules. Badaut eſt proprement un homme qui, comme on parle de ceux élevés dans un navire, n'a jamais rien vu que par un trou. Tel eſt un Pariſien par rapport au bateau qui fait les armoiries de Paris. Rabelais dit, L. 5, C. 1, que Platon comparoît les niais & les ignorans à des gens nourris dans les navires, d'où, comme ſi l'on étoit enfermé dans un baril, on ne voit le monde que par un trou. De ce nombre ſont les badauts de Paris en *Badaudois*, par rapport à la cité de Paris, laquelle étant dans une iſle de la figure d'un bateau, a donné lieu aux habitans de prendre une nef pour armoiries de leur ville. Comme ils ne quittent pas légérement leurs foyers, rien de plus naturel que le ſobriquet de *badauts* qu'on leur a donné par alluſion au bateau des armoiries de Paris.

Affable; dans la ſignification d'une per-

ſonne d'un accès facile, & à qui l'on peut parler ſans peine, vient d'*adſabilis*, de la racine *ſari*, *for*.

Air. Dans ces phraſes, *il a l'air d'un honnête homme*, *il a bon air* & ſemblables, peut être dérivé d'*area*, *aire*, ou *ſurface*. *Il a la ſurface ou l'apparence d'un honnête homme ; il a bonne apparence*. *Aire* des oiſeaux de rapine vient certainement *d'area*.

Alcove, en Arabe *Alcoba*. Les arabes ont ſans doute pris ce mot des Eſpagnols, qui diſoient *cuba* de *cubare* coucher ; & ils n'ont fait qu'ajouter leur article *al* pour former *alcoba*, qui ſignifie chez eux une eſpece de niche où ils couchent.

Amadou, eſpece de champignon long-tems froiſſé entre les mains pour le rendre ſouple, ſpongieux & ſuſceptible de l'impreſſion de la moindre bluette. Ce mot vient du latin *manus*, & l'on a dit *admanutum* pour ſignifier *manié*, on a fait de-là *admatum*, d'où eſt venu le mot *amadou* : le verbe *amadouer*, pour dire *flatter*, ſort de la même racine.

Accabler. Ce mot vient de *cabulus*, eſpece de machine qui jetoit de groſſes pierres. Delà le verbe *adcapulare*, accabler, pour dire écraſer ſous les pierres jetées avec cette machine.

Angoisse (Poires d'). Ce nom n'a pas été donné

donné à ces poires par rapport à leur mauvais goût, car elles ſont aſſez bonnes dans leur maturité ; mais à cauſe d'une petite machine qui leur reſſemble, & que les voleurs mettoient dans la bouche de ceux qu'ils vouloient dépouiller, pour les empêcher de crier. Un certain Gaucher, capitaine, ſervant du tems de la ligue dans le parti Eſpagnol au pays de Luxembourg, fut l'inventeur de cette machine.

( *Mercure de France.* )

---

*LETTRE de M. l'abbé ROYOU à M. BAILLY.*

J'Apprends, Monſieur, que vous avez eu lieu de vous plaindre de l'extrait de vos lettres ſur l'*Atlantide de Platon*, inſéré dans le N°. VI de l'*Année littéraire.* En effet, en reliſant cet article dont je ſuis l'auteur, je vois que dans le compte que j'ai rendu de cet ouvrage intéreſſant, j'ai peut-être été trop loin en interprétant vos penſées, & en vous prêtant des intentions (*) que vous aſſurez n'être pas les

---

(*) Nous tranſcrirons ici le paſſage de l'*Année littéraire* dont M. Bailly a eu lieu de ſe plaindre. » J'ai » acquis à préſent le droit de dire hautement ce que » je penſe, & j'oſe avancer qu'il ne fut jamais de ſyſ» tême plus frivole, quant aux moyens, plus abſurde, » quant au fonds. M. Bailly lui-même n'y croit pas » plus que moi ; c'eſt ſûrement un eſſai qu'il a voulu

vôtres. J'avoue que perſonne n'a le droit de ſonder les intentions, à moins que ce ne ſoit pour les préſenter ſous un jour favorable. Je ſuis fâché d'avoir tenté d'interpréter les vôtres, & je vous en fais mes excuſes, ſans changer cependant d'opinion ſur le fonds de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être, avec l'eſtime due à vos talens, votre très-humble ſerviteur, l'abbé Royou.

(*Année littéraire.*)

---

» faire ſur la crédulité publique. *Il a dit*, ſans doute, » dans le fond de ſon cœur : *les ſavans du premier » ordre ne daigneront pas me répondre ; les journa- » liſtes chargés par état de me réfuter, n'auront pas » le tems de compulſer une centaine de volumes pour » relever mes erreurs ; le commun des lecteurs ſera » étourdi par la hardieſſe de mes aſſertions, ébloui » par le faſte d'une érudition empruntée, entraîné par » le charme de mon ſtyle ; un parti puiſſant, qui ac- » cueille toujours avec tranſport tout ce qui favoriſe » ſes vues, prônera mon ouvrage ; indépendamment du » ſuccès que je puis en eſpérer pour* l'extirpation de » la ſuperſtition régnante, *qui ſait s'il ne m'en re- » viendra pas une ample moiſſon de gloire. Dans tous » les cas, M. d'Alembert, qui cherche à peupler l'aca- » démie françoiſe* de philoſophes, *pourra-t-il s'empê- » cher de couronner un chef-d'œuvre* de hardieſſe *phi- » loſophique* «.

*LETTRE aux auteurs du* Journal de Paris.

MESSIEURS,

LES *Epoques de la Nature* m'ont engagé à jetter les yeux ſur la *Théorie de la terre* du docteur Burnet, compoſée en Anglois vers le commencement de ce ſiecle. Sans vouloir entrer dans l'examen de cet ouvrage, que l'illuſtre auteur de l'*Hiſtoire-naturelle* (Tom. I pag. 180, édit. in-4to.) a ſi bien apprécié, je me bornerai à vous donner une idée du ſtyle & de l'imagination brillante de Burnet. Si vous croyez que le morceau, dont je vous envoie la traduction, puiſſe intéreſſer vos lecteurs, je vous prierai de vouloir bien l'inſérer dans votre journal.

Après avoir cherché à expliquer les cauſes du déluge, Burnet annonce que le monde doit périr par un embraſement univerſel. Voici comme il termine la deſcription de cette grande cataſtrophe.

» Qu'il nous ſoit permis de réfléchir ſur la » vanité & ſur la gloire paſſageres de ce » monde habitable. Un ſeul élément rompt ſes » barrieres ; & déja les productions de la na» ture, les chef-d'œuvres de l'art & les tra» vaux des hommes ſont anéantis. Il n'exiſte » rien de ce que nous avons admiré ; de ce » qui nous a paru grand & magnifique ; les

» objets de notre culte se sont évanouis. Tout » a changé de face ; la nature, au lieu de ces » formes variées qui l'embellissoient, ne pré- » sente plus qu'un seul & même aspect ; une » triste uniformité couvre l'univers & con- » fond tous les êtres. Où sont maintenant ces » monarchies fameuses & les villes superbes » qu'elles renfermoient? Où sont leurs édifi- » ces, leurs trophées & les monumens de » leur gloire? Montrez-moi la place qu'elles » ont occupée? Pourrez-vous découvrir quel- » que inscription? Pourrez-vous me dire le » nom du vainqueur? Que distinguez-vous; » quelles traces, quels vestiges peut-on ap- » percevoir dans cette masse de feu? Rome » elle-même, qui se vantoit d'être immortelle, » Rome, cette cité orgueilleuse, si long-tems » maîtresse du monde, dont l'ambition & les » conquêtes font presque seules les annales du » genre humain, qu'est elle devenue? Fiere » de ses sept collines, fiere de la richesse de » ses palais somptueux, elle s'enorgueillissoit. » La joie & les plaisirs regnoient dans son en- » ceinte. Elle disoit dans son cœur : *Je suis* » *reine; aucun orage ne troublera mon repos.* Mais » son heure est venue ; elle a été enlevée de » dessus la surface de la terre, & elle est » plongée dans le plus profond oubli.

» Ce ne sont pas seulement les villes ni les » ouvrages élevés par la main des hommes, » qui ont été détruits. Les montagnes dont la » durée sembloit éternelle, les rochers les plus » durs se sont écroulés, comme on voit la

» cire fondre devant les rayons du ſoleil. Ici » étoient les Alpes, ornement du globe, qui » couvroient un ſi grand nombre de régions, » qui s'étendoient depuis l'océan juſqu'au Pont- » Euxin; ces maſſes énormes de pierre ont été » diſſoutes, ſemblables aux nuages légers qui » ſe réſolvent en pluie. Là, s'élevoient les » montagnes d'Afrique & l'Atlas, dont le ſom- » met alloit ſe perdre dans les nues; là, le » Caucaſe, l'Immaus, le Taurus & cette chaîne » de montagnes qui coupoient l'Aſie. Plus loin, » vers les contrées ſeptentrionales, étoient les » Monts-Riphées toujours couverts de glace. » Tous ont diſparu; tous ſe ſont affaiſſés » avec la neige qui blanchiſſoit leur cime; & » ils ont été engloutis dans une mer de feu. » *Dieu tout-puiſſant, que tes œuvres ſont belles!* » *Tes voies ſont juſtes & vraies, roi des ſaints.*

---

*LETTRE de M. FRANÇOIS de NEUF-CHATEAU, à l'auteur du* Journal de Nancy, *ſur la tapiſſerie de la ſalle de l'audience & de la chambre du conſeil de la Tournelle du parlement de Nancy.* (*)

MONSIEUR, vous avez, dans votre numéro VII de cette année, pag. 172, conſacré

---

(*) *Eſprit des journaux*, juin 1779, pag. 225.

un article fort curieux, ſous le titre de *Variété*, à la deſcription d'une des pieces des dépouilles du duc de Bourgogne, que la Lorraine poſſédoit ſans trop s'en douter. J'ai lu avec intérêt ce que vous dites ſur la tapiſſerie de la ſalle d'audience & de la chambre du conſeil de la Tournelle du parlement de Nancy; mais je m'attendois à chaque inſtant que vous avertiriez vos lecteurs de la ſource où ont été puiſés les ſujets ſinguliers repréſentés dans cette tenture. Permettez-moi de faire cette obſervation qui vous a échappé.

La tapiſſerie en queſtion eſt une ſuite de tableaux pris d'une ancienne *Moralité*, intitulée : *la condamnation du banquet*. Vous ſavez, Monſieur, que les clercs de la Bazoche, rivaux des confreres de la Paſſion, imaginerent, avant les farces, les moralités, eſpeces de comédies allégoriques, où l'on perſonnifioit les vertus & les vices. La *condamnation du banquet* eſt une des pieces de ce genre les plus originales & les plus piquantes. Voici l'idée que nous en donnent les auteurs de l'excellent recueil des *Annales Poëtiques*, ou *anciens Almanachs des Muſes*, dans le diſcours ſur l'art dramatique qui eſt en tête de leur troiſieme volume.

» *Bonne compagnie*, *je-bois-à-vous*, *je pleige-d'autant*, *ſouper*, *gourmandiſe*, &c. ouvrent la
» ſcene. Chacun dit ſon mot pour s'exhorter
» à faire bonne chere. *Je-bois-à-vous* dit d'a-
» bord que le jeu, la danſe ne valent rien;

» Mais vin vermeil & vin clairet,

» Pour arrouser la conscience.
» *Je pleige-d'autant.*
» Je prise mieux le muscadet :
» Quand on verse a plein godet,
» Je le prends bien en patience.

» On se met à table; & *apoplexie*, *paraly-*
» *sie*, *pleurésie*, *colique*, *hydropisie*, *gravelle* &
» beaucoup d'autres maladies paroissent à une
» fenêtre de la salle, où elles épient les con-
» vives.

» Cependant on s'abandonne au plaisir de la
» table; mais à la fin du repas, *souper* appelle
» les maladies qui sautent sur eux; il y a un
» grand combat, & les convives, qui se sau-
» vent tous, en sont quittes pour des bles-
» sures.

» *Souper* ayant manqué son coup, *banquet*
» rallie les acteurs qui se remettent à table.
» A la fin, *banquet* lui-même rappelle les ma-
» ladies. Nouvelle bataille; mais pour le coup
» *je-bois-à-vous*, *friandise*, *je-pleige-d'autant* &
» *gourmandise*, sont mis à mort. Leurs com-
» pagnons vont se plaindre à *expérience* leur
» juge, qui condamne *Banquet* à être pendu,
» pour avoir fait commettre quatre homicides;
» & sur le champ la sentence est exécutée en
» plein théatre par *diete* qui sert de bour-
» reau. On condamne *souper* à porter des poi-
» gnets de plomb, afin qu'il ne puisse pas met-
» tre sur table beaucoup de plats, défenses
» faites audit *souper* d'approcher du *dîner* de
» plus de six lieues, sous peine d'être pendu «.

Il n'est pas possible de méconnoître dans cet

extrait de la *condamnation du banquet*, le ſujet des tapiſſeries décrites dans votre article, & je crois qu'on les verra avec plus de plaiſir encore d'après le jour nouveau que ces éclairciſſemens y répandent. On doit ſavoir beaucoup de gré au citoyen inſtruit qui a pris la peine de déchiffrer cette eſpece de logogriphe, & il eſt très-étonnant qu'il en ſoit venu à bout, vu le mauvais état & les mutilations de ces tentures. Je vous avoue que je les avois vues pluſieurs fois, ſans y rien comprendre, & ſans me rappeller la *moralité de la condamnation du banquet*, que j'avois pourtant lue, il y a longtems, dans l'*hiſtoire du théatre françois*, par M. M. Parſait.

Je ſuis, &c.

*FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU.*

*A Mirecourt, le 5 mai 1779.*



*Lettre sur les édifices tremblans ou inclinés, adressée à MM. les auteurs du* journal des Savans; *par M. le baron de* Servieres, *officier au régiment d'Orléans, cavalerie, & membre de plusieurs sociétés littéraires; contenant des recherches sur les rochers tremblans & sur les édifices branlans & inclinés.*

*Ponderibus librata suis.*
Ovide, Métamorp. Lib. I.

*Pont-à-Mousson, le 20 Décembre 1778.*

Messieurs,

Rapprocher & comparer les phénomenes analogues, pour en tirer l'explication, c'est l'unique moyen que l'homme ait en son pouvoir pour arriver à la connoissance des loix de la nature; c'est en suivant cette marche que je prends la liberté de rassembler sous vos yeux les divers phénomenes des *rochers & édifices branlans ou inclinés.*

Il n'est personne qui n'ait oui parler du fameux *rocher tremblant* de la *Roquette*, près de *Castres* en *Languedoc*, dont M. le Régent, que la curiosité y avoit attiré, fit lever le plan en 1718. *Marcorelle* a donné une explication de ce merveilleux phénomene, sur lequel on peut consulter les *Mélanges d'histoire-naturelle d'Alléon*

*du Lac ; le Dict. d'Hist. nat. de Valmont de Bomarre ; les Lettres de Buchoz sur les animaux, végétaux*, &c. *l'essai sur les phénomenes de la nature.* Bouillon, 1773, in-12. p. 209, 212.

Il y a encore au Mont *Pilate*, dans le canton de *Lucerne*, une pierre *branlante.*

Le phénomene d'un *rocher tremblant* existe aussi en *Gévaudan*; l'auteur du *Mémoire historique sur le Gévaudan*, en parle ainsi, p. 126.

» On voit un gros rocher tellement suspendu » sur un autre grand rocher, auquel il ne tient » que par un point du milieu, qu'en le tou» chant du bout des doigts de la main, on le » fait *branler* & *balancer*, sans le tirer de son » centre. «

Le phénomene des *rochers tremblans* rappelle tout de suite celui des *édifices branlans*, dont je vais citer les plus remarquables.

Le singulier phénomene du *pillier branlant de l'église de St. Nicaise à Reims*, est connu de tout le monde. En 1717, il attira la curiosité de *Pierre-le-Grand.* Dom Jean *Garreau* en donna en 1708, une explication aussi simple & ingénieuse que satisfaisante. On peut la voir dans le *Spectacle de la Nature de Pluche*, tom. VII, p. 325, 348.

Le célebre *le Cat* débuta dans la république des lettres, par une *Dissertation* sur ce phénomene, publiée en 1724.

*Pluche* (ubi suprà, p. 336,) dit qu'il a éprouvé un balancement très-sensible dans la tour de St. *Etienne-du-Mont*, à Paris.

» *Nekam* nous parle d'un clocher qui fut de

» l'invention de *Virgile*, qu'il fit, dit-il, avec » un si merveilleux artifice, que la tour, qui » étoit de pierre, se mouvoit au *branle* des » cloches. Il y en a un à Bristol, bâti avec » un pareil artifice, & un autre à Moustiers » en Provence. Il y en a un quatrieme à » Burzet, dans le diocese de Viviers en Viva- » retz, dont les pierres qui sont enclavées, » ont le même *branle* presque que les cloches. » Nous avons vu *branler*, aller & revenir ce- » lui-ci plus d'une fois, mais non sans admi- » ration, & sans quelque peur, tant son mou- » vement est grand & sensible. « ( *Traité hist. & critiq. des princip. signes de nos pensées, par le R. P. Alphonse Costadau.* Lyon, 1717, in-12. 8 vol. Tom. III, pag. 203.)

Le phénomene des *édifices branlans*, m'a conduit à parler des *édifices inclinés*. Je commence par la *tour de Bologne*, dont on lit la description suivante dans *Masson de Morvilliers*. ( *Géograp. de l'Italie.* Paris, 1774, in-12. pag. 322.)

» Au centre de Bologne, est une tour de » brique nommé *Azinelli*, bâtie en 1109; elle » a 307 pieds de hauteur, sans compter la » coupole qui est encore fort haute. (*) Cette » tour est remarquable en ce qu'elle est *incli-* » *née* de 4 pieds 6 pouces. La tour de Gari- » sendi, qui est à côté, & qui n'a que 144

(*) *La Croix* ( *Géog. mod.* Tom. I, pag. 489.) donne à cette tour 376 pieds d'élévation : ce qui s'accorde assez avec celle indiquée par *Masson de Morvilliers.*

» pieds de haut, a 8 pieds 2 pouces d'*incli-* » *naiſon*. Ce n'eſt pas que le terrein ait fléchi; » mais c'eſt plutôt, comme dit M. *De la Lande*, » une eſpece de tour de force de l'architecte; » car tout l'intérieur de la tour eſt très-bien » lié, & la coupe des pierres prouve que cela » a été fait à deſſein. «

Paſſons maintenant à un phénomene du même genre, encore plus étonnant, je veux dire la *tour* de *Piſe*. (Voyez la géographie de la Croix & ledit géographe.) *Maſſon de Morvilliers*. (Géogr. de l'Italie. pag. 218.) parle en ces termes de la *tour de Piſe*.

» Le *clocher*, ou la *tour inclinée*, eſt la choſe » la plus remarquable qu'il y ait dans cette » ville; ſa forme eſt un cylindre environné » de huit rangs de colonnes poſées les unes » ſur les autres, ayant chacune leur corniche. » Le dernier rang qui forme la campanile eſt » en retraite: ſa hauteur, ſans y comprendre » la campanile, eſt de 143 pieds: & ſi l'on » jette un plomb de deſſus la plate-forme en » bas, on trouve qu'il s'éloigne de 13 pieds » de la baſe de la *tour*. Le noyau du milieu, » ainſi que les degrés, ont la même pente. » Toutes les parties de la *tour* ſont ſi bien » liées qu'il eſt difficile de croire qu'une ſi » prodigieuſe *inclinaiſon* ait pu ſe faire par » une *inclinaiſon* du terrein. «

M. d'*Orbeſſan*. (*Mélanges hiſt. crit. de phyſ. de litt. & de poéſie*. Paris, 1768, *in-8vo*. 3 vol. tom. I, p. 586,) parle ainſi de cette *Tour*.

» La *Tour penchante* ou *campanile*, bâtie en

» entier de marbre, a un escalier de 216 mar-
» ches. *Misson* en rapporte la figure ; mais on
» auroit dû la représenter un peu moins effi-
» lée vers le milieu, où sont placées les clo-
» ches. Cette galerie ayant 64 pas de tour,
» la forme de ce bâtiment est cylindrique.
» Est-ce par un tremblement de terre qu'il a
» perdu 15 pieds de son à plomb? A-t-il été
» construit ainsi? On ne peut donner sur cela
» que des conjectures; mais s'il est vrai que
» les fondemens se soient affaissés d'un côté,
» comment n'apperçoit-on pas quelque fractu-
» re, & d'où vient que le niveau de la sur-
» face de la plate-forme ou terrasse qui termi-
» ne cet édifice est parfaitement exact? «

Cette derniere circonstance prouve, d'une maniere incontestable, que la *tour* de *Pise* n'a point été dérangée de son à plomb par quelque accident; mais qu'elle a été construite *penchée* à dessein. On en sera encore plus fortement persuadé, si l'on fait attention que cette tour subsiste depuis 1174.

Au reste, on a plusieurs autres exemples de *bâtimens penchés* construits exprès de la sorte : parmi le nombre, j'en choisirai un, rapporté par d'*Orbessan*, (*ubi suprà*, p. 553.)

» Les jardins du palais *Barberin* à Rome,
» sont agréables, on y entre par un pont à
» deux arches, dont l'une bâtie seulement jus-
» qu'à la hauteur du ceintre, paroît prête à
» tomber, quoiqu'elle ne se soit pas démentie
» depuis sa construction, conduite par le che-
» valier Bernin, qui, dans cette occasion,

» voulut donner une preuve de ſon adreſſe.
» Le vuide de cette arche juſqu'à l'apparte-
» ment, eſt fermé par des pieces de bois qui
» forment la ſuite de ce pont. Cette ſingularité
» a donné la torture à plus d'un architecte «.

Une explication phyſique des divers phénomenes qu'on vient de rapporter eſt néceſſaire pour completter ces recherches : elle ne ſera point difficile à trouver : l'épigraphe de cette lettre offre en deux mots cette explication. Au ſurplus, pour la ſatisfaction de quelques lecteurs, je vais tranſcrire ici celle qu'en a donnée un de mes meilleurs amis, & de la juſteſſe de laquelle il n'eſt pas permis de douter.

» Un *édifice* peut ſubſiſter quoiqu'il ſoit *in-*
» *cliné à l'horizon*; car ou la direction du *centre*
» *de gravité* du *mur* qui *penche*, eſt *hors de la*
» *baſe du mur*, ou elle la rencontre; dans le
» ſecond cas, il n'eſt pas étonnant qu'un *mur*
» ſubſiſte, puiſqu'il eſt apppuyé, ſur-tout ſi
» les pierres ſont bien cimentées; dans le pre-
» mier cas l'*édifice* peut encore reſter en cet
» état, pourvu que le *mur* ſoit bien lié avec
» le corps de l'*édifice*, pour qu'il ne puiſſe pas
» s'en ſéparer par ſa propre pente; car alors
» pour juger de la ſolidité de l'*édifice*, il ne
» faut pas tant avoir égard au *centre de gravité*
» du *mur* qui *penche*, qu'au *centre de gravité*
» de tout l'*édifice*; d'où il s'enſuit par compa-
» raiſon, que la *tour de Bologne* en *Italie*, n'eſt
» pas une choſe ſurprenante; la ligne à plomb,
» abaiſſée du haut de la *tour*, s'éloigne du pied
» du *mur* de 9 pieds, & la même ligne à

» plomb s'éloigne du pied de la *tour de Pise*
» de 7 coudées $\frac{3}{4}$. On sait que les anciens bâ-
» timens sont assez solides pour résister à cette
» *pente*, & encore plus facilement si le *centre*
» *de gravité* du *mur* qui est penché, n'a pas sa
» direction *hors de la base* «. (*Mélanges d'astronomie, de physique, d'histoire-naturelle, de chymie, d'anatomie, de géométrie, de méchaniques; par M. Taitbout.* Paris, 1777, *in-8vo.* p. 551.)

J'ai l'honneur d'être, &c.

SERVIERES.

*P. S.* On voit sur tous les piliers ou piles du *pont du S. Esprit*, des gersures ou fentes perpendiculaires, qui se prolongent depuis le parapet jusques sur l'avant-bec en avant-corps de la partie inférieure de la pile. Des observations suivies ont prouvé que la masse de la maçonnerie travaille, & que les raprochemens ou écartemens de ces fentes suivent les variations de la température de l'athmosphere. Ce pont fut bâti vers le milieu du treizieme siecle. (Voyez *Journal de physique*, tom. VIII, p. 400.)



# POÉSIES FUGITIVES.

## *FRAGMENS du poëme des DOUZE MOIS; par M. ROUCHER.*

CE poëme, annoncé depuis quelque tems avec une sorte d'estime, entendu en partie dans plusieurs cercles, & toujours applaudi avec transport, auroit déja dû paroître; mais des événemens qu'il auroit été difficile de prévoir, en ont retardé jusqu'ici la publication; en attendant qu'on puisse en jouir, & prononcer en dernier ressort sur le mérite de cet ouvrage déja célebre, nous croyons qu'on nous saura quelque gré d'en rapporter ici les fragmens suivans. Voici l'invocation.

Ambitieux rival des maîtres de la lyre,
Qu'un autre, des guerriers échauffe le délire;
Qu'un autre, mariant de coupables couleurs,
Soit le peintre du vice, & le pare de fleurs:
Moi, voué, jeune encore, à de plus nobles veilles,
Moi, qui de la nature observois les merveilles,
J'aime mieux du soleil chanter les douze enfans,
Qui, d'un pas inégal, le suivent triomphans,
Et de signes divers la tête couronnée,
Monarques tour-à-tour, se partagent l'année.
Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli,
J'irai m'asseoir; & là, dans l'ombre recueilli,
A l'aspect de ces monts suspendus en arcades,

Et d'un fleuve tombant par bruyantes cascades,
Et de la sombre horreur qui noircit les forêts,
Et de l'or des épis, flottant sur les guérets;
A la douce clarté de ces globes sans nombre,
Qui, flambeaux de la nuit, rayonnent dans son ombre;
A la voix du tonnerre, au fracas des autans,
Au bruit lointain des flots se croisans, se heurtans;
De l'inspiration le délire extatique
Versera dans mon sein la flamme poétique,
Et parcourant les mers, & la terre & les cieux,
Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

Bienfaiteur des mortels, ô! géant invincible,
Dont l'Hercule Thébain fut l'image sensible,
Toi qui combats toujours, & toujours plus ardent,
De triomphe en triomphe, atteins à l'occident;
Toi qui de la nature enfantas l'harmonie,
O soleil! c'est toi seul qu'implore mon génie.
Sois l'astre de ma muse, & préside à mes vers:
Comme toi, mon sujet embrasse l'univers.

*La priere du laboureur.*

Pour la neuvieme fois le jour darde ses traits;
Déja le laboureur retourne à ses guérets,
Et la moisson naissante à ses yeux se déploie.
Alors, entre l'espoir & la crainte & la joie,
Etendant vers le ciel ses vénérables mains,
Il invoque celui qui nourrit les humains.

» Grand Dieu! les ouragans & la grêle & l'orage
» T'obéissent: dis-leur d'épargner mon ouvrage.
» Charge les doux zéphyrs de la fécondité;
» Qu'ils unissent la pluie à la sérénité,
» Et que de ton soleil la flamme créatrice
» Change en épi cette herbe, & que l'épi mûrisse.
» Dieu juste! j'ai peut-être un droit à tes bienfaits.
» Des rigueurs de l'hiver j'ai porté tout le faix;

» Tu l'as vu. Quand la glace attriſtoit la nature,
» Sans feu, ſans vêtement, privé de nourriture,
» J'entendois près de moi, nuds & mourans de faim,
» Ma femme & mes enfans me demander du pain.
» Hélas! à mes enfans, à ma femme, à moi-même,
» Epargne déſormais cette indigence extrême,
» Et n'abandonne pas aux autans déchaînés
» Et mes grains & mes fruits, par l'orage entraînés:
» Ils ſont tout mon eſpoir, qu'ils ſoient ma récom-
» penſe. «

Nous croyons inutile de relever ici les beautés touchantes de ce morceau. Mettons encore ſous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des vers les plus beaux, & faits pour être le plus aiſément retenus. Tels ſont ceux-ci, où le poëte, après avoir comparé la nature à Prothée, ajoute:

» Elle aime les efforts des mortels indiſcrets;
» C'eſt l'importunité qui ravit ſes ſecrets.

. . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . .

» Que tes divers reſſorts ne me ſont-ils connus!
» O nature! ô puiſſance éternelle, infinie,
» *De l'être & de la mort invincible génie*,
» Qu'avec plaiſir mon luth proclameroit tes loix!
» Mais je ne ſuis point né pour de ſi hauts emplois,
» Tu bornas mon eſſor: admirateur paiſible
» D'un cercle de beautés, à tous les yeux viſible,
» Je dois, ſans te ſurprendre aucun de tes ſecrets,
» Couler des jours ſans gloire au milieu des forêts,
» Cueillir au bord des eaux la fleur qui va renaître,
» Et poëte des champs les faire aimer peut-être.
» Ce deſtin n'eſt pas grand, mais il eſt aſſez doux;
» Il cachera ma vie aux regards des jaloux.
» Eh bien! champs fortunés, forêts, vallons prairies,
» Rouvrez-moi les détours de vos routes chéries:

» La ville trop long-tems m'enferma dans ſes murs ;
» Perdu trois mois entiers dans ſes brouillards impurs,
» J'échappe à ce ſéjour *de boue & d'impoſture*.
» Heureux de votre paix, retrouvant la nature,
» Sur la mouſſe nouvelle & ſur la fleur du thym,
» Je vais me pénétrer des parfums du matin ;
» Je vais ſur les rameaux de Vertumne & de Flore,
» Epier quel bouton le premier doit éclore.

Nous citerons encore ces vers ſur la *ſenſitive*.

Plus loin, quelle autre fleur ai-je vu s'embellir ?
Sa modeſte beauté m'invite à la cueillir.
J'approche, elle me fuit. Dieux ! quel eſt ce preſtige !
Je cherchois une fleur ; je ne vois qu'une tige.
Interdit & confus, je m'éloigne à regret ;
Et la fleur, raſſurée, à l'inſtant reparoît.
Ah ! je te reconnois, ô tendre ſenſitive !
Seule parmi les fleurs, devant l'homme craintive,
Sans doute, il te ſouvient que, mortelle autrefois,
De ta jeune pudeur on méconnut les loix.
Elle adoroit Iphis, Iphis brûloit pour elle, &c.

Nous regrettons de ne pouvoir offrir à nos lecteurs tout le morceau qui contient les amours de la nymphe, & le récit ingénieux de ſa métamorphoſe. Nous finirons par l'éloge de M. Turgot.

Miniſtre, de qui Rome eût adoré l'image,
Au nom du laboureur je viens te rendre hommage.
Ton éloge, en ce jour, me doit être permis ;
Quand la faveur des rois te faiſoit des amis,
Je me ſuis tu : mon vers ſuſpect de flatterie,
Eût été vainement l'écho de la patrie.
Mais lorſque tu n'as plus d'autre éclat que le tien,
Lorſque de ton pouvoir mon ſort n'attend plus rien ;

Je puis, libre de crainte, ainsi que d'espérance,
Bénir mon bienfaiteur & l'ami de la France.

Nous avons crû ces différens morceaux dignes de justifier la réputation dont jouit d'avance le poëme des *douze mois*, honoré déja des suffrages les plus distingués, & nous attendons avec impatience le moment où l'ouvrage entier, en paroissant, méritera sans doute ceux du public, à qui seul il appartient de distribuer la gloire.

---

*RÉPONSE des Colons de Ferney, pour remercier M. le marquis de VILLETTE, du soin qu'il prend d'assurer leur sort.*

NON, les Dieux irrités, d'une main menaçante
Ne puisent pas toujours dans la coupe des maux.
Nous errions en pleurant autour de vains tombeaux,
L'espoir même expiroit dans notre ame tremblante;
Et pour fuir du passé l'image désolante,
Nos regards s'égaroient sur un sombre avenir.
Nous disions : il n'est plus, nous n'avons qu'à souffrir.
Vous parlez, vous jetez de longs traits de lumiere
Sur la profonde nuit qui s'étendoit sur nous.
L'effroi s'évanouit, nos regrets sont plus doux.
Vous rouvrez à nos yeux une libre carriere,
Et notre bienfaiteur semble revivre en vous.
Telle étoit près des rois sa rapide éloquence;
Tel pour les malheureux il élevoit sa voix,
Et mit l'humanité sur le trône des loix;
Tel à nos cœurs flétris il rendoit l'espérance.
Il vous attache à nous; c'est un de ses bienfaits.

En ſuivant ſes deſſeins, vous prolongez ſa vie.
Dans nos cœurs ſa mémoire à la vôtre eſt unie.
Puiſque vous nous reſtez, nous repoſons en paix,
Notre aſyle eſt encore ſous l'aîle du génie.

---

## VERS A M. D'ALEMBERT,

*En lui envoyant le nouveau Recueil intitulé*: Graves Obſervations ſur les bonnes Mœurs, *par le* FRERE PAUL, *Hermite de Paris.*

QUoique ſavant, vous n'êtes pas
De ces ennemis du Parnaſſe
Qui, des pointes de leur compas,
Déchirent les feuillets d'Horace.
Vous chériſſez la vérité :
Vous aimez qu'on vous l'offre nue ;
Mais quand de leur main ingénue,
Promptes à parer ſa beauté,
Les Graces l'ont un peu vêtue,
Je ſais que cette Déité
Chez vous n'eſt pas moins bien reçue ;
Et que ſous ce voile emprunté
Elle charme encor votre vue.
Pour mieux nous inculquer ſes loix,
Minerve, dit-on, quelquefois
A pris le maſque de Thalie,
Le chalumeau du Dieu des bois,
Et les grelots de la Folie.
Ainſi ma muſe à vos regards,
Dans ſa marche fort inégale,
Jupe courte, cheveux épars,
Craindra peu d'offrir ſa morale :
Vous ne verrez point ſous ſa main

Frémir les cordes d'une lyre :
Ce n'eſt point un Dieu qui l'inſpire.
Le galoubet, le tambourin
Suffiſent à l'heureux délire
Dont quelquefois ſon cœur eſt plein.
Elle ne veut point qu'on l'admire ;
Humble dans ſa ſimplicité,
Qu'on l'aime, qu'on puiſſe la lire,
Qu'elle cauſe un peu de gaîté,
C'eſt l'éloge qu'elle deſire.

---

## A MADAME DE ***.

QUAND le Berger du Mont-Ida,
Ce charmant raviſſeur d'une aimable infidelle,
Entre trois beautés décida
Que Vénus étoit la plus belle ;
Ce n'eſt pas que Junon, que la reine des cieux ;
Eût moins d'attraits que celle de Cithere :
Pallas n'avoit pas moins de charmes à ſes yeux ;
Mais l'une étoit ſi ſage, & l'autre étoit ſi fiere !
Tous les cœurs vous ont préſenté
Le prix dont à Vénus ce berger fit hommage.
Mais pourquoi faut-il, (quel dommage !)
Quand il s'adreſſe à la beauté,
Qu'il ſoit encor pour la plus ſage ?

---

*VERS extraits d'une lettre écrite à Madame DE BOURDIE, ci-devant marquiſe d'Antremont.*

DE la tendre Sapho l'hiſtoire eſt trop cruelle,
Pour vouloir comparer votre deſtin au ſien.

Elle n'eut qu'un amant, il lui fut infidele;
Et vous en auriez cent qui vous aimeroient bien.
Sapho meurt pour l'ingrat qu'elle n'a pu soumettre.
Combien ne voudroient vivre & mourir que pour vous!
Son luth étoit charmant, le vôtre est bien plus doux;
L'un chantoit les amours, & l'autre les fait naître.

*RÉPONSE de Madame de BOURDIE.*

De Sapho je connois l'histoire.
Je n'ai ni ses attraits ni son luth enchanteur.
Vous me chantez..... & j'ai bien plus de gloire.
Quand du léger Phaon elle perdit le cœur,
Loin de se livrer au délire
D'un amour, hélas! trop jaloux,
Elle auroit vécu pour le lire
S'il avoit écrit comme vous.

---

## *EPIGRAMME.*

J'Ai pris femme qui n'avoit rien :
Ce n'est pas ce qui me chagrine;
J'ai pour fournir à l'entretien
De notre modeste cuisine.
Mais la toilette me ruine,
Et bientôt, malgré tout mon bien,
Nous périrons par la famine.
Ami, ne fait pas comme moi!
Quand tu te mettras en ménage,
Que du moins ta femme ait à soi
Ses cheveux & sa peau, ses dents & son visage.

*Par M. ***.*

## ÉPITRE A ARISTE.

*Imitation libre du commencement de l'épître VIIIe. du comte* ALGAROTTI.

COURAGE Arifte, fuis ta route,
De des regards audacieux
Embraffe la célefte voûte,
Parcours l'immenfité des cieux,
Saifis la vérité difcrete,
Force la nature muette
A trahir pour toi fes fecrets;
Inftruis-toi: cette noble envie
Peut feule bannir de la vie
L'inquiétude & les regrets.

PLUS prompts que la flamme rapide,
Vois contre des murs ennemis
S'élancer les guerriers d'Atride,
A la foi d'un fonge foumis;
Le Ciel fe rit de leur audace,
Mille vont chercher fur la place
Le trépas fous les coups d'Hector;
Ainfi l'erreur & l'impofture
S'uniffent à nôtre nature
Pour empoifonner notre fort!

SAGESSE, divine lumiere.
Quel voile épais fait t'entourer!
Parmi les peuples de la terre
Peu d'hommes l'ont pu déchirer:
Ce n'eft point d'un air de conquête,
Ce n'eft point au bruit d'une fête
Que tu defcends de ton féjour;

L'orgueil

L'orgueil des grands ne peut te plaire,
Et les yeux du foible vulgaire
Ignorent l'éclat de ton jour.

Qu'heureux eſt le mortel tranquile
Qu'abreuve l'or de tes rayons !
Seul de la diſcorde indocile
Il ſait éviter les poiſons ;
Un orgueil ſtupide & bizarre,
Un honneur frivole & barbare,
N'ont point à remplir ſes loiſirs ;
Et ſi quelque peine lui reſte,
Ta douceur, ton nectar céleſte
Calme du moins ſes déplaiſirs.

---

*Idylle couronnée, le 8 mai 1779, par l'académie royale des ſciences & belles-lettres de Nancy.*

Flumina amem ſilvaſque.

Zéphirs, qui parmi ces fougeres
Soufflez la vie & la fraîcheur,
Et qui de ces lilas en fleur
Balancez les cimes légeres !

Terraſſe, qui ceins les boſquets,
D'où l'œil, franchiſſant la prairie,
Parcourt une ſcene fleurie
Qui ſe termine à des forêts !

Toi labyrinthe, toi boccage !
O quel ſouvenir enchanteur !
Quelle douce & brillante image
Vous renouvellez dans mon cœur !

Arbres touffus, feuillage sombre,
Qui m'offrez un ſuperbe dais;
A ces lambris, à ce palais,
*Sophie* a préféré votre ombre.

*Sophie* a foulé le gazon
Qui borde ce réduit champêtre;
Ses yeux, qui me cherchoient peut-être,
Ont parcouru cet horizon.

A l'haleine de ce Zéphire
Sa douce haleine ſe mêla;
Dans cet air elle circula,
Et c'eſt elle que je reſpire.

*Sophie* erra dans ces détours
Où j'aime à ſoupirer ma peine;
En ſuivant le paiſible cours
Du fleuve enfermé dans la plaine.

L'onde qui fuit entre ces bords
S'embelliſſait de ſon image;
L'heureux écho de ce rivage
Répétoit ſes tendres accords.

Hélas! ſur ces flots qui ſerpentent,
Ses traits n'iront plus ſe tracer;
Mais de mon ame, qu'ils enchantent,
Rien ne pourra les effacer.

Lieux où ſon image reſpire!
Séjour qui ne la verrez plus;
Du moins je vous ferai redire
Et mes regrets & ſes vertus.

Ainſi s'écoulent mes journées
Dans ce riche & vaſte ſéjour;
Je m'occupe de mon amour:
Ainſi couleront mes années.

J'ai pu devenir malheureux,
Je ne faurois être volage,
Et l'objet de mes premiers vœux
Recevra mon dernier hommage.

Mon cœur triomphera du fort
Qui m'a féparé de *Sophie* :
Je fuis fatigué de la vie;
Mais j'aimerai jufqu'à la mort.

Efpoir qui flattez ma penfée,
Efpoir qui confolez mon cœur,
Vous êtes la feule faveur
Que la fortune m'ait laiffée.

Cependant j'abhore le jour
Qui doit terminer ma carriere;
Je crains qu'en perdant la lumiere,
Je ne perde auffi mon amour.

*Par M. SIMONIN.*

---

## SONGE.

### *A MADEMOISELLE ***.*

JE rêvois cette nuit que vous étiez Minerve :
Vous aviez fon maintien, fes traits, fes agrémens,
Et tout ce que le ciel prodigua fans réferve
A cette reine des talens.
L'Amour vous regardoit & répandoit des larmes.
Sans demander pourquoi, je le devinai bien :
Au changement vous perdiez de vos charmes,
Et votre efprit n'y gagnoit rien.

*Par M. PONS DE VERDUN.*

## LES GOUTS SONT DIFFÉRENS.

### *CONTE.*

CES jours passés, maint grave politique,
Gazette en main, parloit de la tactique.
Moi, disoit l'un, je suis pour un assaut.
C'est, disoit l'autre, un siege qu'il me faut.
Une bataille a pour moi plus de charmes,
Crioit un tiers; il y fait un peu chaud:
Mais j'aime fort le cliquetis des armes.
Ma foi, Messieurs, tout ce qu'il vous plaira,
Dit un Gascon, en secouant la tête:
Siege, bataille, assaut, & *cætera*....
Moi, je suis fou d'une belle retraite.

*Par le même.*

## *EPIGRAMME.*

EN se chauffant dans le café Procope,
Sire Moncade un jour se tourmentoit
A démontrer le *tout est bien* de Pope.
Par aventure un bossu l'écoutoit:
Bravo, bravo! certes, mon camarade,
Votre systême est plaisamment conçu;
Je suis donc bien, moi, dit-il à Moncade?
Oui, mon ami, fort bien pour un bossu.

*Par le même.*

## L'AMANT MALHEUREUX.

A Fanchon depuis ſix mois,
Las ! je n'ai ceſſé d'écrire,
Que pour ſon friand minois
Mon cœur ſouffre le martyre :
Voyez quel eſt mon deſtin !
Et gardez-vous bien d'en rire,
J'ai découvert ce matin
Que Fanchon ne ſait pas lire.

*Par le même,*



# ACADÉMIES.
# *SÉANCES*
# DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres* de Paris.

DAns la séance du 27 avril dernier, l'académie élut associé libre étranger, le Landgrave régnant de Hesse-Cassel, à la place vacante par le décès de M. le comte de Ciantar. (*Nouvelles de la république des lettres & des arts.*)

II.

*ACADÉMIE royale des sciences* de Paris.

*Extrait du mémoire lu à la séance publique de l'académie, du mercredi 6 avril 1779, sur une aiguille de boussole indestructible par l'action des acides, & sur un moyen de diminuer la variation de l'aiguille aimantée ; par M. le comte DE MILLY, membre de cette académie.* (*)

L'auteur de ce mémoire fait voir dans son

(*) Voyez le dernier journal, page 272.

préambule que l'étude des ſciences & la culture des arts, eſt ce qui eſt le plus digne de l'homme, puiſque ce ſont là les ſources de ſa prééminence phyſique ſur les animaux, & de la puiſſance qu'il exerce ſur les élémens, &, pour ainſi dire, ſur toute la natu.e; mais, ſelon lui, l'aptitude ſeule à l'étude ne ſuffit pas, il faut encore le diſcernement & le jugement néceſſaires pour la diriger vers l'utilité & l'agrément, le reſte n'eſt que futilité. » Mais ſouvent les » ſpéculations qui paroiſſent les plus frivoles » dans leurs principes, peuvent devenir par la » ſuite, entre des mains habiles, des plus inté» reſſantes. La vertu de l'aimant & l'électricité » n'ont été long-tems que des objets d'amuſe» ment. La premiere a été appliquée à la navi» gation; la ſeconde nous a fait connoître la » nature du tonnerre, & a ſervi, comme le dit » l'auteur, au célebre Franklin, d'échelle pour » s'élever dans les nues, & y prendre le feu » du ciel, le diriger à ſa volonté & nous ga» rantir de ſes ravages «.

M. de Milly a ſoin d'avertir que les expériences dont il s'eſt propoſé d'entretenir le public, ne ſont pas à beaucoup près auſſi intéreſſantes, mais il les donne comme un exemple du parti qu'on peut tirer d'une choſe qui paroît indifférente, lorſqu'on prend l'utilité pour le but de ſes travaux & de ſes ſpéculations.

Les ſentimens divers qui partagent encore les phyſiciens & les chymiſtes, ſur la nature de la platine, engagerent M. de Milly, il y a quelques années, de travailler ſur ce métal ſingulier; & n'en ayant pas eu aſſez pour pouvoir l'analyſer, il prit la voie de la ſyntheſe, & il tâcha d'imiter le métal qu'il ne pouvoit pas décompoſer à ſon gré.

Voici comme l'auteur s'exprime : » Dans le » grand nombre d'alliages que je fis pour par- » venir à mon but, j'obtins un métal factice » qui avoit les propriétés magnétiques, & sur- » tout celle de se diriger vers les poles du mon- » de. Je rendis compte de mon travail à l'aca- » démie & au public, dans un mémoire que » je lus à la rentrée de pâques de l'année 1777; » mais je ne parlai que très-succinctement des » propriétés de mon alliage & de l'application » qu'on pouvoit en faire; ce seront elles qui » feront aujourd'hui le sujet de ce nouveau » mémoire, que je terminerai par une conjec- » ture sur la cause des variations diurnes de » l'aiguille aimantée, & le moyen d'y remédier.

La briéveté du tems consacré à une séance publique, & le dégoût que les détails, qui ne sont intéressans que pour les savans & les artistes, occasionnent toujours au public, a fait que l'auteur n'a présenté dans son mémoire que le résultat général de ses expériences, & l'application qu'il en a faite à un objet d'utilité : » savoir, des aiguilles de boussoles indestructi- » bles dans les acides purs les plus forts, tels » que l'huile de vitriol, l'eau-forte, l'esprit de » sel [*], le vinaigre, &c. ; & qui par consé- » quent ne peuvent pas être attaquées par l'ac- » tion de l'air & de l'humidité; ce qui est d'au- » tant plus avantageux que l'on a observé que » la rouille à laquelle le fer & l'acier sont sujets,

(*) Il faut que l'eau-forte ou l'esprit de sel soient bien purs; car pour peu qu'ils fussent mêlangés, ils formeroient de l'eau régale, qui est le seul dissolvant du nouveau métal.

» ſur-tout ſur mer & dans les ports, détruit
» la vertu magnétique.

M. le comte de Milly dit dans ſon mémoire que „ les aiguilles qui ſont faites avec ſon mé-
„ tal, ſans être auſſi ſenſibles aux impreſſions
„ du fer qui ſe trouve dans leur voiſinage, que
„ les aiguilles de bouſſoles ordinaires, ont ce-
„ pendant comme elles la vertu de ſe diriger
„ conſtamment vers les poles du monde; ainſi
„ leur peu de ſenſibilité, ajoute-t-il, pour les
„ corps magnétiques qui les environnent, loin
„ d'être regardée comme un défaut, ne ſeroit-
„ elle pas au contraire une qualité recomman-
„ dable pour l'uſage qu'on peut en faire ſur
„ mer?" Il fonde cette aſſertion ſur ce que la trop grande ſenſibilité dans une aiguille de bouſſole la fait décliner à l'approche du plus petit corps magnétique, tels que les clous & la ferraille qui ſe trouvent toujours en abondance dans un vaiſſeau. En effet, une aiguille de bouſſole qui ne ſeroit mue que par la cauſe générale qui la fait tourner vers les poles du monde, ſeroit préférable, pour la navigation, à celles qui cedent à la puiſſance du plus petit corps magnétique qui ſe trouve placé dans leur voiſinage, & qui les font décliner de leur direction naturelle.

La nouvelle compoſition métallique a, ſuivant l'auteur, les propriétés magnétiques des aiguilles ordinaires de bouſſole, ſans en avoir les inconvéniens; c'eſt-à-dire, que les aiguilles qui en ſont faites ſe dirigent vers les poles, ſans être auſſi ſuſceptibles à l'action magnétique des corps environnans; & elles ne ſont point ſujettes à la rouille, ni à perdre leur vertu directrice. Le barreau du métal dont M. de Milly a formé l'aiguille qui fait le ſujet de ſon mémoire » a
» été ſuſpendu par un cheveu, pendant deux

» ans en plein air, pour lui donner la facilité » de s'orienter, & pour observer s'il conservoit » la vertu magnétique ; c'est après ce laps de » tems qu'il en a fait faire une aiguille de bous-» sole.

» Les matieres principales qui composent ce » métal, sont l'or & un sable ferrugineux, sem-» blable à celui qu'on trouve mêlé avec la pla-» tine, lequel est très-attirable à l'aimant indis-» soluble dans tous les acides simples ou com-» posés, les plus forts, & qui est infusible au » plus grand feu, lorsqu'on l'y expose seul. «

L'auteur donne ensuite une idée de ce qu'on appelle déclinaison, relativement à la boussole : C'est l'effet, dit-il, » d'une cause inconnue qui » a échappé aux recherches des plus habiles » physiciens, qui fait que les aiguilles aimantées » ne se dirigent presque jamais vers les poles » du monde, mais qu'elles s'en écartent ordi-» nairement, tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest ; » cette déclinaison non-seulement varie sur les » différens point du globe, mais encore dans les » mêmes lieux, en différens tems, & souvent » dans le même jour & dans la même heure. «

L'auteur croit que ces variations tiennent aux différens degrés de l'électricité de l'air ; il a remarqué, dit-il, » que dans les jours secs & où » l'électricité est abondante, les variations sont » plus sensibles ; » & il propose pour les éviter, d'isoler l'aiguille de la boussole autant qu'il est possible ; pour cet effet il se sert d'un moyen très-facile, c'est de faire enduire le dedans de la boussole de plusieurs couches de vernis de gomme-laque ou de cire d'Espagne, qui étant idioélectrique, empêche la communication de l'électricité de l'air avec l'aiguille magnétique ; outre cet appareil il pose la boîte sur un pla-

teau de verre, qu'il fait aussi vernir pour empêcher l'humidité de s'y attacher & de le rendre conducteur. L'auteur a soin d'avertir le public qu'il ne donne son sentiment sur la cause des variations de l'aiguille aimantée & le moyen de les empêcher, que comme des vraisemblances, & non comme des vérités démontrées, parce qu'il n'a pas une suite d'observations assez nombreuse pour assurer son sentiment. L'unique but qu'il s'est proposé dans son mémoire est, dit-il, » de faire connoître la vertu magnétique d'un » alliage d'or & d'une substance martiale que » personne n'avoit encore soupçonné devoir se » diriger constamment vers les poles du monde, » comme les aimans factices ou naturels.

La boîte de la boussole que M. le comte de Milly a mise sous les yeux du public, est mobile sur un plan carré, & tourne sur un pivot placé au centre d'un cercle tracé sur le plan, lequel cercle est partagé en quatre parties égales, qui sont elles-mêmes divisées en quatre-vingt-dix degrés; un index fixé à la base de la boîte, sert à la faire mouvoir & à la diriger suivant la méridienne, qui doit être représentée par une regle contre laquelle on appuie un des côtés du plan carré qui sert de base à la boussole, ce qui donne la facilité d'observer les variations de l'aiguille.

M. de Milly termine son mémoire par une maxime incontestable, en disant: » que l'utilité » doit être le seul but que les savans & ceux » qui cultivent les arts, doivent se proposer » dans leurs recherches. »

L'académie a élu, dans son assemblée du 8 mai, M. le chevalier de la Marck, pour rem-

plir la place d'adjoint botaniſte, vacante par la nomination de M. Briſſon, à celle d'aſſocié.

M. de la Marck eſt auteur d'un ouvrage intitulé, *Flore Françoiſe*, & qui renferme une nouvelle méthode de botanique propre à faciliter l'étude de cette ſcience, en donnant des moyens faciles & ſûrs de reconnoître les plantes, & d'en trouver le nom d'après leurs caracteres. (*)

( *Mercure de France*; *Nouvelles de la république des lettres & des arts.* )

## I I I.

*Académie des* Jeux floraux, *établie* à Toulouſe.

Le trois du mois de mai dernier, cette académie a tenu ſon aſſemblée publique dans la ſalle de l'hôtel-de-ville. Elle y a fait l'inauguration du portrait de MONSIEUR, frere du roi, qui a bien voulu lui en faire préſent, lors de ſon paſſage à Touloufe. La ſéance a été terminée par une cantate à grand chœur, miſe en muſique par M. Dupuy, maître de chapelle de

(*) Trois volumes *in-8vo.* de l'imprimerie royale; à Paris, chez Gogué & Née, libraires, quai des Auguſtins, près du pont Saint-Michel. 1779. Prix, 21 liv. brochés; 24 liv. reliés.

l'église abbatiale de Saint Sernin. La salle étoit décorée d'une maniere analogue à la fête; le portrait de MONSIEUR étoit exposé sous un dais. Les Dames les plus distinguées de tous les ordres de la ville, se sont empressées d'assister à cette cérémonie.

Le prix de l'*Epître* a été remporté par Mde. la comtesse d'Esparbès, & celui de l'*Idylle* par M. Mailhe. Les autres ont été réservés.

Quoique parmi les discours présentés cette année, aucun n'ait mérité le suffrage de l'académie, comme il en est qui sont susceptibles d'être perfectionnés, elle s'est déterminée à donner pour l'année prochaine le même sujet. Elle propose aux auteurs d'indiquer, *quels seroient les moyens de borner le luxe dans une monarchie sans nuire à l'industrie?* Elle leur permet, sans conséquence, de retirer une copie de leur ouvrage pour y faire les corrections qu'ils jugeront convenables.



## I V.

*Société royale des sciences de* Montpellier.

*Prix proposé par la société, en conséquence d'une délibération des Etats-Généraux de la province de Languedoc, pour l'année* 1780.

Les états-généraux de la province de Languedoc, toujours attentifs à favoriser le commerce & les arts, avoient unanimement délibéré de donner un prix de 1200 liv. à celui qui, au jugement de la société royale des sciences, auroit le mieux expliqué :

1°. *Pourquoi la même mine travaillée avec de la houille ou charbon de terre, donne un fer de qualité inférieure à celui qu'on en retire lorsqu'elle est travaillée avec le charbon de bois.*

2°. *Quels sont les moyens d'approprier le charbon de terre aux minéraux ferrugineux, quels qu'ils soient, pour en tirer du fer propre à tous les usages économiques, & pareil à celui qu'on retire au moyen du charbon de bois.*

La société, qui avoit d'abord été forcée de remettre ce prix, vient de l'adjuger à la piece N°. 1, dont la devise est : *Triomphe de l'Expérience.*

L'auteur de cette piece est M. Charles-Friderich Kiesmann, minéralogiste de Bruxelles.

Les états de Languedoc proposent aujourd'hui un prix de 600 livres à celui qui, au jugement de la société royale, aura le mieux résolu la question suivante :

*Déterminer par un moyen fixe, ſimple, & à portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin en fermentation dans la cuve, aura acquis toute la force & toute la qualité dont il eſt ſuſceptible.*

La récolte des vins eſt un objet des plus importans pour le Languedoc, & qui mérite l'attention la plus particuliere.

Il s'agit d'éclairer les cultivateurs ſur la maniere de faire le vin; il faut ſur-tout leur apprendre à ſaiſir le moment où la fermentation dans la cuve eſt parvenue au degré précis auquel la plus grande perfection du vin eſt attachée.

C'eſt par la fermentation que le moût ſe convertit en vin; cette fermentation doit avoir un terme, avant lequel le vin n'eſt pas aſſez fait, après lequel il devient rude, groſſier, & ſent le marc. On n'a pour connoître ce terme, que des routines très-imparfaites; auſſi voit-on les meilleurs fonds & les mieux expoſés, ne produire que de mauvais vins, par la pratique établie de tems immémorial de faire trop ou trop peu cuver les vins.

Il exiſte cependant un terme de perfection pour la fermentation; il ſe manifeſte plus ou moins promptement, ſuivant la nature des terreins & les différentes conſtitutions des années; la connoiſſance en doit dépendre de l'état de la maſſe des raiſins en fermentation. Ainſi il peut & il doit y avoir quelque méthode, quelque regle certaine qui indique ce moment favorable pour chaque cuvée, quelles que ſoient les qualités des vins, & les autres conſidérations,

Tel est l'objet intéressant que les états & la société proposent de remplir. On ne peut trop exhorter les auteurs à s'appuyer principalement sur des observations & des expériences, & à ne point oublier qu'on leur demande un *moyen fixe, simple, & à portée de tout cultivateur.*

Ceux qui composeront, sont invités à écrire en françois ou en latin. On les prie d'avoir attention que leurs écrits soient bien lisibles.

Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise; ils pourront attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté, où seront, avec la même devise, leurs noms, qualités & adresses; ce billet ne sera ouvert qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

On adressera les ouvrages, francs de port, à M. de Ratte, secrétaire-perpétuel de la société royale des sciences à Montpellier, ou on les lui fera remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secrétaire en donnera à celui qui les lui aura remis, son récépissé, où seront marqués la devise de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au 30 septembre 1780 inclusivement.

La société, à son assemblée publique pendant la tenue des états de 1780, proclamera la piece qui aura mérité le prix.

S'il y a un récépissé du secrétaire pour la piece qui aura remporté le prix, le trésorier de la compagnie le délivrera à celui qui rap-

portera ce récépiſſé; s'il n'y a pas de récépiſſé du ſecrétaire, le tréſorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur qui ſe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part.

( *Journal des Savans.* )

## V.

### *Société d'Émulation* de Liege.

Cette Société nouvellement établie, nous paroît mériter quelques détails particuliers. Elle doit ſon origine à un heureux haſard, ainſi que la plupart des inſtitutions utiles, mais elle a eu l'avantage qui a manqué à beaucoup d'autres, de développer preſque en naiſſant une partie de ſes forces, & de couvrir de l'éclat de ſes premiers efforts l'obſcurité de ſon berceau.

Vers le commencement de ce printems, quelques citoyens de Liege firent le projet de former entre-eux une aſſociation qui réunît aux agrémens des ſociétés de plaiſir & d'amitié qu'on trouve dans toutes les grandes villes, la plupart des avantages que procurent les ſociétés ſavantes & littéraires. Tous ceux à qui ils communiquerent leur idée, l'adopterent avec empreſſement, & tandis que l'un d'entr'eux s'occupoit à former un plan ou du moins à en tracer une eſquiſſe, la Société, qui n'exiſtoit pas encore, prenoit déja faveur dans l'opinion publique, & le nombre des aſſociés groſſiſſoit de jour en jour, tout le monde voulant concourir à un établiſſement qui offroit tant

d'avantages avec tant de facilité & si peu d'inconvéniens.

La premiere assemblée se tint dans la maison d'un des associés; on y entendit une premiere lecture du plan, & on y nomma des députés qui furent chargés d'aller solliciter l'approbation & la protection de S. A. C. le prince-évêque de Liege, pour la société naissante. Le rapport de ces députés fut aussi agréable que la bienfaisance connue de son altesse, ses lumieres & son goût pour les sciences & les arts, donnoient lieu de l'espérer; & la société encouragée par les assurances de la bienveillance du souverain, prit de ce moment une consistance solide. On se procura une maison propre aux exercices, on publia le plan original avec les corrections qui y avoient été faites par un comité nommé pour l'examiner, & la connoissance qu'on donna au public des objets que se proposoit la société, le confirma dans la bonne opinion qu'il en avoit eue dès l'origine.

En effet le principal objet de cet établissement, celui qui renferme tous les autres, est d'encourager, suivant les occasions qui se présenteront, tous les genres de science, & tous les arts, soit d'utilité, soit d'agrément, sans aucune préférence. Pour remplir une partie de cet objet on a accordé à tous les artistes, quels qu'ils soient, le privilege d'entrer à la société, en fournissant un morceau de réception convenable; on a permis à ceux qui sont au nombre des associés d'exposer leurs ouvrages dans

la salle d'assemblée; on s'est engagé à faire passer au bureau de correspondance-générale, établi à Paris, les ouvrages qui en seroient jugés dignes; & pour exciter plus vivement l'émulation par le concours des spectateurs & la réunion des suffrages, on a réglé que la société tiendroit de tems-en-tems des séances publiques, dans lesquelles ses membres pourroient faire preuve de leurs talens en présence de leurs concitoyens rassemblés.

Tout cela s'est exécuté en grande partie dans la séance qui s'est tenue le mercredi 2 juin après-midi pour l'inauguration de la société. La salle étoit décorée des ouvrages de différens artistes (*), & on avoit érigé dans le fond

---

(*) On y voyoit une pendule faite par M. Sarton, horloger & méchanicien de son altesse celsissime. Cette pendule, approuvée par l'académie des sciences, a la propriété de montrer l'heure & la minute précises sous plusieurs points de vue, & dans différentes places d'un appartement, en promenant son cadran horizontalement sur une ligne circulaire. La révolution de ce cadran se fait dans une minute, mais on peut l'accélérer ou la ralentir par le moyen d'un poussoir; on peut même, si l'on veut, fixer le cadran sans rien changer au mouvement de la machine, qui va huit jours sans être remontée.

Deux tableaux par M. Defrance, premier peintre de son altesse celsissime, & directeur de son académie de peinture. L'un représente un cabaret, où l'on voit à gauche un groupe d'hommes en conversation, & à droite un homme ivre endormi le verre à la main, à qui une femme enleve un pot de biere pour aller

un dais ſuperbe pour recevoir ſon alteſſe qui vint préſider à l'aſſemblée en qualité de protecteur, titre que ce prince avoit pris de lui-même, & auquel la reconnoiſſance a ajouté celui de bienfaiteur. M. Ramoux, principal du college de Liege, complimenta ce prince à la deſcente de ſon carroſſe; & dès que le murmure flatteur cauſé par ſon arrivée fut appaiſé, & que les ſpectateurs furent aſſez maîtres des mouvemens de leur joie, pour donner leur attention à d'autres objets, M. de St. Peravi, orateur de la ſociété, prononça un diſcours analogue à la fête, dans lequel il expoſa avec beaucoup de juſteſſe & de préciſion les avantages qu'on peut attendre de cet éta-

---

le boire avec un autre homme qui lui tient la main. Le ſecond tableau repréſente une retraite de voleurs. Sur le devant, à gauche, on voit une femme nue en chemiſe, adoſſée à une échelle dans l'attitude de la plus profonde affliction, & entourée de voleurs, dont l'un travaille à forcer une malle, tandis que d'autres tirent au ſort leur priſonniere. Dans l'enfoncement on voit une autre femme avec un enfant que d'autres voleurs font marcher devant eux, & à droite, deux femmes de la bande, l'une couchée ſur un hamac, & regardant de-là ce qui ſe paſſe, & l'autre cauſant avec un voleur déguiſé en moine, &c.

Deux tableaux de M. Aubée, l'un repréſentant un homme qui tire de la biere, tandis qu'un autre fume & le ſecond repréſentant une boulangerie.

Pluſieurs marines de différentes grandeurs par M. Dreppe, dont le talent pour ce genre eſt reconnu; & un tableau du même peintre qui repréſente le célebre

bliſſement; les différences particulieres qui le diſtinguent des autres académies & ſociétés d'artiſtes; les vues ſimples & utiles qui ont préſidé à ſa formation, & qui excluant toute eſpece de prétentions, ne donnent par conſéquent aucune priſe à la mauvaiſe volonté des critiques, & ne laiſſent place qu'à la bienveillance générale. L'orateur paya auſſi un juſte tribut d'éloges à la nation en général & à pluſieurs membres de la ſociété en particulier; il inſiſta avec force ſur la néceſſité de l'union, & après une digreſſion pleine de chaleur ſur les malheureux effets de l'envie, maladie trop commune des gens-de-lettres & des artiſtes, il termina par une éloquente péroraiſon dans laquelle il préſenta à ſon alteſſe, au nom de la ſociété, un hommage d'autant moins ſuſpect de flatterie, qu'il fut confirmé à l'inſtant de tous les côtés de la ſalle par des applaudiſſemens répétés. Ils ne ceſſerent que pour la lecture des lettres-patentes accordées par ſon alteſſe à la ſociété, & ils recommencerent bientôt avec plus de force, lorſqu'on vit la maniere honorable pour les ſciences & les

---

*Grétry* compoſant à ſon clavecin le quatuor de *Lucile*, tandis que derriere lui Polhymnie exécute l'air ſur ſa harpe, & que vis-à-vis Apollon porté ſur un nuage vient inſpirer au compoſiteur le feu du génie, &c.

Une deſcente de croix par M. Latour, où l'on voit d'un côté la ſainte Vierge ſoutenue par deux femmes, groupe de la plus belle expreſſion, & de l'autre S. Jean les bras levés en l'air comme pour recevoir le corps du Sauveur qu'on vient de détacher de la croix, &c.

arts, & pour ceux qui les cultivent, dont le souverain s'exprimoit dans ces lettres.

Cette lecture finie, M. de Chestret, conseiller de son altesse & secrétaire de son conseil-privé, lut une piece de vers de sa composition ayant pour titre, *à l'Emulation*, & très-propre à l'inspirer par l'honneur qu'elle fit à son auteur.

Ensuite M. le Gay, secrétaire perpétuel, lut le programme d'un prix de littérature que la société doit distribuer au mois de janvier prochain (*); & annonça en outre, qu'un anonyme avoit fait remettre à la société par M. d'Heuzi, ancien bourg-mestre, une somme de quinze louis pour deux prix, l'un de dix louis, relatif à l'embellissement de la ville, & l'autre de cinq, relatif aux moyens d'y entretenir la propreté, qui seront aussi distribués au mois de janvier prochain.

Après cette annonce, M. le docteur Demeste, connu par des lettres très-estimées sur la minéralogie, lut un savant mémoire sur les pyrites martiales, leur décomposition spontanée, & les résultats de cette décomposition.

M. Desaive, apothicaire & chymiste de son altesse, avoit annoncé un mémoire sur le départ des métaux, mais il en remit les développemens à une autre séance, & passa tout-à-coup, par une heureuse transition, à un sujet bien plus intéressant dans la circonstance. Il

(*) On trouvera plus bas le programme de ce prix, ainsi qu'un mémoire relatif aux deux autres.

exprima avec beaucoup de délicateſſe les ſentimens reſpectueux qui l'animoient ainſi que l'aſſemblée pour l'auguſte protecteur de la ſociété, & on applaudit également l'adreſſe de l'orateur, la vérité de l'éloge, & la ſenſibilité avec laquelle il fut reçu.

Enfin la ſéance fut terminée par une eſpece de ſcene lyrique dont les paroles compoſées par M. Dreux, avoient été miſes en muſique par M. Hamal, maître de chapelle de la cathédrale de Liege. L'effet de ce morceau fut général, & le triomphe du muſicien fut complet. Ce compoſiteur bien digne du nom qu'il porte (*) enleva tous les ſuffrages par le charme de ſa mélodie, la beauté de ſes chœurs, la richeſſe, le goût & la variété de ſes accompagnemens, & la patrie de Gretry put s'applaudir d'avoir produit un grand artiſte de plus.

*Prix propoſé par la Société d'Emulation.*

La ſociété d'émulation propoſe, pour ſujet d'un prix de 300 liv. de France, qu'elle diſtribuera le 15 janvier 1780. La queſtion ſuivante.

» Pourquoi le pays de Liege, qui a produit
» un ſi grand nombre de ſavans & d'artiſtes
» célebres en tous genres; n'a-t-il vu naître que

(*) N. Hamal, oncle de celui dont nous parlons, & à qui il a ſuccédé dans la place de maître de chapelle, a été, au jugement des connoiſſeurs, un des plus grands compoſiteurs de ce ſiecle.

» rarement dans ſon ſein des hommes égale-
» ment diſtingués dans la littérature françoiſe,
» & quel feroit le moyen d'exciter & de per-
» fectionner le goût dans une langue qui doit
» être celle du pays, & que toutes les na-
» tions de l'Europe ont adoptée pour ſe com-
» muniquer leurs découvertes dans les arts &
» les ſciences, ainſi que leurs progrès dans la
» morale & la politique. «

Les mémoires relatifs à cette queſtion, ſe-
ront adreſſés, francs de port, à M. le Gay,
ſecrétaire-perpétuel, & devront lui être remis
avant le 15 décembre 1779, au-delà duquel
terme ils ne feront plus admis au concours.

Les auteurs auront l'attention de joindre à
leur mémoire un billet cacheté, contenant leurs
noms & qualités, & une deviſe qui ſera rap-
portée en tête du mémoire.

MÉMOIRE *relatif à deux prix* (*) *propoſés, l'un pour le plan & conſtruction d'une place publique dans la ville de Liege, l'autre pour celui qui indiquera le meilleur moyen de nettoyer cette ville & d'y entretenir la propreté; prix dont le concours eſt remis au jugement de la ſociété d'émulation de cette ville.*

Dans tous les tems on a reconnu les avan-
tages

(*) Les conditions & formalités du concours ſont les mêmes que celles qui ſont énoncées dans le programme précédent.

tages qui résultoient de l'embellissement des villes ; les plus grands politiques de l'antiquité lui donnoient la seconde place dans l'ordre des devoirs qu'exige l'art de gouverner ; les sommes qu'on y emploie, circulant dans l'état, tournent au profit des sujets qu'on y occupe, les exercent au travail, les garantissent de l'indigence, & les étrangers toujours curieux de voir les belles villes, y vont faire de la dépense & s'y fixent souvent à demeure, lors sur-tout que, comme dans ce pays-ci, ils y trouvent un gouvernement doux & modéré qui assure la tranquillité personnelle & la jouissance de toute propriété.

Un autre objet également digne de l'attention des magistrats, c'est de veiller à la salubrité des villes; l'air mal sain occasionne des maladies, influe sur la population, & fait que les hommes dégénerent.

La partie du bras de la riviere de Meuse qui qui s'en sépare au rivage de S. Jean, se partage dans des canaux inutiles qui se réunissent en un seul à la rive droite, qui a son embouchure dans la Meuse contre les classes du grand-college. ils sont presque comblés, ne servent plus ni au commerce ni à aucune sorte d'usine; il en résulte que hors le tems des débordemens, ce sont des cloaques remplis d'ordures, d'eaux croupissantes & de fanges corrompues qui infectent l'air, les habitans, & jusqu'aux passans.

Ne seroit-il donc pas possible en formant un tout de ces canaux, des islots, des jardins & de quelques maisons de peu de conséquence qui leur sont adjacentes, d'y former une place publique digne d'une ville aussi considérable que celle de Liege.

L'exécution de ce projet, en procurant un des embellissemens que recherchent toutes les gran-

des villes, auroit encore l'avantage de procurer la ſalubrité de l'air.

Si l'on conſtruiſoit un grand égoût depuis le rivage St. Jean juſqu'à la Meuſe, qui par différents conduits recevroit les immondices qui ſe portent actuellement dans ces canaux, l'eau de la Meuſe y paſſeroit en tout tems.

Si l'on excavoit aſſez profondement le grand canal qui depuis le rivage des Auguſtins, paſſe ſous le pont d'Avrois, ſous ceux de l'Iſle, Thomas, du Torrent & le Pont-Neuf, ce canal ſuffiroit pour le bâteaux qui approviſionnent les riverains; les terres & graviers que l'on tireroit du fond & des bords du grand canal, avec les décombres des maiſons, ſerviroient à combler les canaux inutiles.

Comme on ne parle ici que d'après la vue ſuperficielle du terrein, on n'en propoſe que l'idée aux gens de l'art, qui, pour l'exécution, trouveront expoſé dans la ſalle de la Société, un plan géométrique du terrein d'après lequel ils devront former celui de la place: on a jugé cette précaution néceſſaire, afin que chacun travaillât ſur les mêmes calculs & proportions.

La place royale de Bordeaux peut leur fournir des idées; elle a, comme celle-ci l'auroit, un quai qui la borde en face, & des trois côtés elle le ſeroit par des maiſons.

Si avec cela on raſoit celles depuis le pont du Torrent compriſes celles du Marché-neuf, avec celles qui ſont le coin du Pont-d'Iſle, on formeroit un quai qui ſerviroit d'avenue à cette place par les ponts d'Iſle & du Torrent, & ſi le Pont-Thomas ſe rencontroit dans le milieu, ſauf à l'élargir de droite ou de gauche, il lui feroit une troiſieme iſſue dont on pourroit néanmoins ſe paſſer; on pourroit même le démolir, puiſque les deux autres ſuffiroient.

Dans le fond du centre de la place on ouvriroit une grande rue pour aboutir à la fontaine de la place St. Paul, qui lui feroit une perspective qui feroit prolongée par la rue du Pont-d'Avroy, les bâtimens qui formeroient le contour de la rue & de la place feroient uniformes par leurs hauteurs & leurs facades.

Cette place auroit pour ornement central un vaste bassin, du milieu duquel sortiroit un groupe de tritons, de fleuves ou de nayades qui supporteroient un obélisque de marbre blanc chargé de quatre médaillons de bronze, l'un du prince regnant sous les auspices duquel la place feroit construite.

Le second, de Notger qui, par son crédit près de l'empereur Othon son neveu, a beaucoup augmenté les possessions & les prérogatives de l'état de Liege, ainsi que les domaines de l'évêché.

Le troisieme, d'Erard de la Marck, qui fut le pere, l'ami & le bienfaiteur de son peuple, dont la mémoire deux siecles & demi après est toujours récente & précieuse aux habitans de cette capitale, & s'y perpétuera jusqu'à la fin des siecles.

Et le quatrieme, celui de Gerard de Grosbeck, qui par la fermeté, le zele & le courage avec lequel il a soutenu le siege de sa capitale contre les efforts des fondateurs de la république d'Hollande, les a forcés non-seulement de le lever, mais aussi d'évacuer tout son pays; en expulsa les premiers germes de l'hérésie, & le conserva dans la pureté de la foi de nos peres.

On pourroit donner à cette place le nom de place des princes.

L'extérieur des maisons feroit uniforme, toutes feroient des hôtels, ou maisons à équipages. On ne fera aucune distribution pour l'inté-

rieur, on la laiſſera à la diſpoſition des acquéreurs du fonds : mais ce qu'il faudroit eſſentiellement obſerver, ce ſeroit de marquer l'étendue que chaque fonds auroit derriere l'alignement marqué pour le frontiſpice, on pourroit comprendre dans ces fonds, la ligne des maiſons de Lulay, qui adoſſe ce côté-là.

Si pour en faire une place telle qu'on l'indique, il ne ſe trouvoit point de terreins ſuffiſans, l'artiſte pourroit donner le plan d'une grande rue, qui, du pont d'Iſle, aboutiroit à la place des Jéſuites, & former un plan de la prolongation de celle-ci, juſqu'au terrein de Mde. de Raſquinet.

Dans l'une ou l'autre de ces ſuppoſitions, il reſtera une place à former du vuide qui exiſte entre l'égliſe du grand-college, en ſupprimant le pont, & lui donnant pour borne, le coin de la maiſon de Mde. de Foreſt, du côté de la rue du Pied-de-Bœuf.

On vuideroit aſſez profondement le terrein qui reſteroit entre les claſſes, le quai actuel & le nouvel alignement, ce qui formeroit un baſſin pour y retirer les bateaux en ſûreté, lorſque la Meuſe chariroit.

Outre l'agrément & l'utilité qui réſulteroient de ce projet, on pourroit ſucceſſivement dégager les deux rives du grand canal, qui formeroient deux beaux quais, depuis la Sauveniere d'un côté, le rivage St. Jean de l'autre, qui ſeroient prolongés juſqu'à la jonction de ceux qui ſe terminent à St. Léonard.

Comme on a moins en vue l'exécution actuelle des plans propoſés que le développement du génie de nos artiſtes, & l'encouragement de leurs talens par l'honneur & la récompenſe, un citoyen de cette ville a dépoſé quinze louis d'or

entre les mains de l'un des administrateurs de la société d'émulation, pour en composer deux prix, l'un de dix louis d'or pour le plan qui aura pleinement rempli les vues qu'on vient de proposer; l'autre de cinq louis, pour celui qui démontrera le moyen de mieux entretenir la propreté des rues de la ville de Liege, sans augmenter, que tout au plus d'un dixieme, les frais ordinaires que la ville fait à ce sujet; mais bien de faire entrer comme compensation de ce dixieme ce que pourra produire la vente des cendres, en observant néanmoins que les magasins que l'on en pouroit faire fussent formés dans les fauxbourgs & dans des emplacemens hors la vue du public. Ces deux prix se distribueront le 15 janvier 1780 dans la grande sale de la société.

Si ces plans sont enfin jugés praticables, la dépense qu'exigeroit leur exécution ne seroit pas si considérable qu'on pourroit l'imaginer, la vente des emplacemens pour bâtir se fera avec avantage, on sait combien les grands fonds sont rares & recherchés en cette ville.

On rendroit à ceux qui ont leurs maisons sur le Pont-d'isle les dessous des arcades pour leur servir de cave, & les terreins adjacens hors l'alignement de la place pour des petites cours ou jardins.

Si même la ville employoit deux cens mille florins pour les premiers achats, on pourroit lever cette somme à $2\frac{1}{2}$ p $\frac{o}{o}$, & il est des moyens aussi simples qu'imperceptibles dans leur exécution, de faire un excédent de vingt mille florins de revenus à la ville, de maniere qu'après l'intérêt de cinq mille florins, il lui resteroit de quoi faire un fond d'amortissement qui

augmenteroit chaque année proportionnellement aux rembourſemens qui ſe feroient. On ſe bornera à cette premiere obſervation ; on la développera ſi l'idée propoſée vient à être agréée.

On eſpere que l'émulation gagnera tous les ordres de l'état ; en aurons-nous moins enfin que les villes de Rheims & de Bruxelles ? Ces deux villes ſans plus de reſſource & peut-être avec moins de moyens que celle de Liege, ont entrepris des places magnifiques, ornées de monumens ſuperbes ; Maëſtricht même, par des combinaiſons bien concertées, augmente en s'embelliſſant ſes revenus publics, qui ſont toujours bien employés quant ils ſervent à la ſplendeur nationale : auſſi la puiſſance, la richeſſe de l'ancienne Grece n'eurent jamais plus d'éclat que quand Périclès eut élevé ces temples, ces édifices dont les reſtes épars ſont encore admirés ; ce grand homme ſe glorifioit d'avoir encouragé tous les arts, employé tous les bras, embelli Athenes, & par ce moyen répandu l'abondance parmi le peuple.

## V I.

### *Académie des Arcades de* Rome.

Le jeudi 6 mai dernier, l'académie tint une ſéance publique honorée de la préſence des cardinaux Marcolini & Viſconti. M. l'abbé Pizzi, garde-général, annonça à l'aſſemblée la reſtauration de la colonie dite *Alſea* dans la ville de Piſe, ſous la direction de M. le chevalier Jean-Vincent Coſi del Voglia, vice-garde. M.

Thomas-Marie Celoni, prononça, avec l'applaudiſſement général, un diſcours élégant ſur la ſalubrité de l'air dans cette partie de Rome contiguë au mont Vatican & à la baſilique de St. Pierre. Le reſte de la ſéance fut rempli par des poéſies que réciterent divers académiciens.

(*Notizie del Mondo.*)

## VII.

[*Académie de belles-lettres de* Naples.

L'académie de belles-lettres nouvellement établie à Naples, par S. M. le roi des Deux-Siciles, a reçu au nombre de ſes membres dans la claſſe théologique, le pere maître Giorgi, général des Auguſtins, &c. dans la claſſe des belles-lettres; Monſig. Borgia, ſecrétaire de la congrégation de la Propagande, & M. l'abbé Amaduzzi profeſſeur de belles-lettres au college *della Sapienza;* & dans la claſſe de médecine, Monſig. Saliceti, médecin de ſa ſainteté; & meſſieurs Tonci & Bonelli, tous deux profeſſeurs au college ci-deſſus nommé.

(*Notizie del mondo.*)



## I X.

*Académie royale des ſciences & belles-lettres de* Mantoue.

Le ſamedi 15 mai dernier, l'académie tint une ſéance publique, dans laquelle M. Gaétan Bettinelli, directeur de la faculté de mathématiques, lut une ſavante diſſertation ſur les chauſſées des fleuves, ſujet intéreſſant qui occupe actuellement l'attention des académies italiennes.

(*Notizie del Mondo.*)



# SPECTACLES.

## PARIS.

### OPERA.

LE 16 mai dernier, on a donné à ce théatre, la premiere repréſentation d'un intermede italien, intitulé : *il Vago diſprezzato*, ou *le Fat mépriſé*.

Nous ne pouvons dire de cet intermede que ce qu'on a dit de preſque tous les autres. Le poëme ne mérite pas qu'on en parle ; c'eſt toujours une intrigue ſans vraiſemblance, un dialogue ſans eſprit, de la bouffonnerie ſans gaîté. C'eſt toujours un tuteur amoureux & poltron, un jeune comte *qui d'un ſeul regard fait tomber toutes les femmes à ſes pieds*, & des *demoiſelles* fort mal élevées.

Quant à la muſique, il ſuffit de dire qu'elle eſt de M. Piccini, pour annoncer qu'on y trouve pluſieurs morceaux d'un chant facile & agréable, d'une tournure élégante, d'un excellent goût & d'un effet piquant. Mais malgré les talens de ce célebre compoſiteur, une muſique néceſſairement dépourvue d'intérêt & de caractere, quelque excellente qu'elle ſoit par la

facture, ne peut suffire pour faire goûter ces farces ridicules à une nation accoutumée à des drames lyriques où la musique est associée à des sujets intéressans & vraiment comiques, traités avec art, & écrits avec de l'esprit & du goût. Il seroit cependant fâcheux que l'indifférence du public pour les intermedes italiens, nous privât de ce genre de spectacle, qui a des beautés réelles & séduisantes, & qui offre aux compositeurs & aux amateurs des objets d'étude & de comparaison, propres à former le goût & à étendre la connoissance de l'art.

La signora *Rosina Balioni* & la signora *Farnesi*, firent le plus grand plaisir, dans cet intermede, par le charme de leur voix & leur maniere de chanter, & la derniere par la finesse & la gaieté de son jeu.

Il signor *Viganoni*, qui débuta dans cette piece par le rôle du *Fat*, fut très-goûté; sa voix a paru belle & son chant très-facile; il a été applaudi dans le monologue, où s'extasiant sur son propre mérite, il suppose une belle dame présente & lui fait sa cour: c'est une chaise qui représente la dame. Il parut mettre beaucoup d'intelligence dans cette scene plaisante: cet acteur semble propre par son genre de voix & son extérieur aux rôles d'amoureux dans les opéras bouffons.

(*Mercure de France; annonces, affiches & avis divers; journal de* Paris.)

Le mardi 18 mai, on a donné la premiere

représentation d'*Iphigenie en Tauride*, tragédie lyrique, en quatre actes, attendue avec toute l'impatience que devoit inspirer le nom de M. le chevalier Gluck, qui en a fait la musique. Le poëme est de M. Guillard, jeune homme qui annonce par cet essai, des talens qui méritent d'être applaudis & encouragés.

Le sujet d'Iphigenie en Tauride, traité par Euripide chez les Grecs, transporté avec succès sur le théatre de l'opéra par Duché & Danchet, & sur celui de la comédie françoise par Guimond de la Touche, est connu de tout le monde. L'action en est très tragique, mais trop simple, offrant peu de variété, & difficile à dénouer. M. Guillard a suivi en général le plan de la tragédie françoise; mais pour l'adopter à la scene lyrique avec succès, il falloit donner à l'action une marche plus animée & plus rapide; c'est ce qu'il a fait avec beaucoup d'intelligence. Il a d'ailleurs enrichi son ouvrage de plusieurs traits heureux qu'il ne doit point à son modele.

La scene ouvre par un orage. Iphigénie & les prêtresses de Diane se répandent dans le portique du temple, effrayées & en désordre, implorant la clémence des Dieux. La tempête a jetté sur les côtes de la tauride Oreste & Pilade. Thoas, tourmenté par des frayeurs superstitieuses, ordonne à Iphigénie d'immoler, suivant l'usage, ces deux étrangers sur l'autel de Diane. Elle interroge l'un d'eux sur son nom & sa patrie; elle apprend qu'il est d'Argos; qu'Agamemnon est mort égorgé par Clitemnestre;

qu'Orefte, après avoir vengé fur fa propre mere le meurtre de fon pere, a trouvé auffi la mort qu'il cherchoit, & qu'il ne reftoit plus qu'Electre de cette famille infortunée. Elle déplore la deftruction de toute fa famille, qu'un fonge lui avoit déja annoncée. L'humanité l'intéreffe au fort des deux captifs; elle prend le parti de fauver l'un des deux, & un penchant fecret fait tomber fon choix fur Orefte : elle le charge de porter une lettre à Electre fa fœur, & Pilade eft condamné à périr. Orefte, pourfuivi fans ceffe par les Euménides, ne defirant que la mort, refufe la vie qu'on lui offre; il exige que fon ami foit fauvé. La prêtreffe eft obligée de céder, & Pilade n'ayant pu vaincre fa réfiftance, n'accepte la liberté que dans l'efpérance de venir bientôt délivrer fon ami. Au moment ou Iphigénie s'approche de l'autel, le couteau levé fur Orefte, il s'écrie : *Ainfi tu péris en Aulide, ma fœur Iphigénie!* Ce mot, indiqué par Ariftote, produit la reconnoiffance du frere & de la fœur. Dans le moment où ils fe livrent à cette joie inattendue Thoas arrive; il preffe le facrifice. Iphigénie nomme fon frere. Thoas, furieux, veut l'égorger lui-même; mais il eft prévenu par Pilade, qui arrive à la tête des Grecs, & plonge un poignard dans le fein du tyran. Les Grecs & les Scythes commencent un combat, interrompu par l'apparition de Diane, qui ordonne aux Scythes de remettre fa ftatue entre les mains des Grecs, & qui annonce à Orefte la fin de fes tourmens.

Jufqu'ici, les poëtes qui avoient voulu tranf-

porter sur le théatre de l'opéra un sujet de tragédie, s'étoient toujours cru obligés d'en affoiblir l'effet tragique par des épisodes d'amour & de galanterie, & par des fêtes agréables propres à varier le spectacle en l'embellissant. M. Guillard a conservé à son sujet toute la sévérité de la tragédie antique. L'intérêt roule uniquement sur l'état malheureux où se trouvent Oreste & Pilade, sur l'amitié connue des deux héros, sur le contraste du caractere noble & tendre d'Iphigénie avec le cruel ministere dont elle est chargée, & enfin sur la maniere dont est ménagée la reconnoissance du frere & de la sœur. Les chœurs, si nécessaires au spectacle pour la pompe du théatre & les effets de la musique, ont été jusqu'à présent presque toujours défectueux, en ce qu'ils retardoient l'action, refroidissoient l'intérêt. M. Guillard, qui a puisé son sujet chez les Grecs, a suivi leur maniere. Les femmes grecques, prêtresses sous Iphigénie, partagent ses fonctions, ses sentimens, son respect pour la famille d'Agamemnon, & sont ses seules confidentes.

Nous ne croyons pas inutile de remarquer que le mot *amour* n'est pas prononcé dans le cour entier des quatre actes qui composent cette piece, & c'est sans doute le premier exemple de ce genre donné au théatre de l'opéra. Cela nous paroît être une double difficulté pour le poëte & le musicien. La tragédie, ainsi qu'on l'a vu par l'exposition qui précede, commence on ne peut plus heureusement; c'est la tempête qui fait échouer & briser le vaisseau d'Oreste;

Iphigénie & les prêtresses effrayées parcourent le théatre en priant les Dieux de détourner leurs foudres vengeurs : il résulte de cette situation intéressante, une seconde innovation. La piece commence pour ainsi dire avec le premier coup d'archet, & n'a pas de symphonie que l'on appelle proprement ouverture.

M. le chevalier Gluck, est si connu depuis qu'il est venu enrichir notre théatre de ses sublimes compositions, que nous croirions inutile de nous étendre sur son éloge. Nous observerons seulement qu'il n'a employé aucune des ressources qui sembloient être de l'essence du genre de la tragédie lyrique, & qui sont l'agrément principal des pieces anciennes. Il n'y a dans sa piece, ni ballet ni maximes d'amour mises en chant ; le seul qui existe termine le premier acte, & produit l'effet le plus terrible. Ce sont les habitans de la Tauride qui se réjouissent de la prise d'Oreste & de Pilade. L'air de danse est relatif à la situation & rend parfaitement la joie barbare de ces sauvages, qui jouissent d'avance du supplice de ces deux malheureux. L'auteur a mêlé à ses instrumens des cimbales, un triangle & des tambours de basque ; ce son étranger paroît transporter les spectateurs au milieu des Cannibales qui dansent autour du poteau où leur victime est attachée.

Il nous est absolument impossible de détailler ici les beautés de cet étonnant ouvrage ; chacun des personnages a le style qui convient à son caractere connu & aux différentes situations

dans lesquelles il se trouve. Les rôles d'Oreste & de Pilade contrastent parfaitement ensemble, & l'on a remarqué que pour la premiere fois Pilade paroît sur la scene en véritable héros. On a admiré particuliérement la tempête, le chœur des habitans de la Tauride, le songe d'Iphigénie, le chœur des Euménides, ceux des prêtresses au moment du sacrifice, l'air de Thoas au premier acte, les airs de Pilade, ceux d'Iphigénie, la scene des deux amis & le duo qui la termine.

A l'intérêt du poëme & à l'agrément & l'énergie de la musique se joint la maniere dont les différens rôles sont rendus. Mlle. le Vasseur déploie dans le rôle d'Iphigénie toute la sensibilité dont son ame est susceptible, & porte l'attendrissement jusqu'aux larmes. M. Larrivée, par la vérité & la noblesse de son jeu, rappelle aux spectateurs l'acteur qui remplissoit au théatre françois le rôle d'Oreste dans *Andromaque*. M. le Gros, dont la voix flexible & brillante se prête avec tant de facilité aux différentes situations, rend d'une maniere absolument nouvelle les accens de l'amitié, & paroît être le digne compagnon d'Oreste. M. Moreau se fait admirer dans le rôle de Thoas par l'intelligence de son jeu & par la maniere dont il rend le morceau de chant du premier acte. L'orchestre & les chœurs qui sont si essentiels dans les opéras de M. Gluck, exécutent & rendent leurs différens morceaux avec un zele & une intelligence qu'il est difficile d'obtenir d'un nombre aussi prodigieux d'exécutans.

Nous exprimerions avec plus de réserve, l'enthousiasme que nous inspire ce sublime ouvrage, si notre sentiment ne se trouvoit pas justifié par celui du public. Jamais opéra n'a fait une impression si forte & si générale à une premiere représentation. Une attention extrême & non-interrompue; l'émotion la plus vive exprimée sur tous les visages, & un attendrissement souvent porté jusqu'aux larmes; des applaudissemens arrachés par l'admiration, & suspendus par la crainte de perdre un mot de la scene & un accent de la musique, étoient des signes d'intérêt & d'approbation moins équivoques & plus flatteurs que ces battemens de mains, commandés par le froid engoûment de l'amour-propre & de l'esprit de parti.

La reine, accompagnée de Madame, de madame la comtesse d'Artois & de madame Elisabeth, a honoré de sa présence la premiere représentation de cette tragédie lyrique. Ces princesses ont témoigné à M. Gluck, de la maniere la plus flatteuse, combien elles étoient satisfaites de cette nouvelle production de son génie.

(*Journal de* Paris; *Mercure de France.*)

## COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théatre, le 24 avril dernier, *Rose & Carloman*, comédie en trois actes & en vers, mêlée d'arriettes.

Rose laisse aller son cœur à la tendresse que Carloman, jeune chevalier, brave, beau &

bienfait, reſſent pour elle ; cette aimable perſonne ne lui donne même pas le tems de le découvrir : elle craint que Rodolphe, autre chevalier, qui n'eſt pas inſenſible à ſes charmes, n'ait trouvé le ſecret de prévenir le pere en ſa faveur, & ne nuiſe à leurs amours. Il eſt connu pour un fanfaron, & elle ne croit pas qu'il rempliſſe les vœux de ſon pere : ce dernier exige de celui qui voudra obtenir la main de ſa fille, des exploits par leſquels il ſe montre digne d'être ſon gendre. Carloman, connoiſſant le danger qu'il y auroit à différer de s'ouvrir à ce pere tendre qui n'aſpire qu'à rendre ſa fille heureuſe, le met dans la confidence de ce qui ſe paſſe entre ces deux vertueux amans. Le pere verra avec plaiſir cette union, pourvu que Carloman faſſe connoître par ſes exploits & ſa bravoure, qu'il eſt digne du nom de chevalier & de ſon alliance ; il lui impoſe deux conditions que Carloman eſt prêt d'aller remplir, lorſque Rodolphe, qui paroît, veut lui diſputer le cœur de Roſe. Après plusieurs bravades de part & d'autre, Carloman jette à terre ſon gant, que ſon rival ramaſſe, en acceptant le défi. Ils ſortent pour aller ſe battre. Rodolphe a formé le projet d'enlever Roſe, & il l'exécute dans le tems qu'on fait tous les préparatifs du combat. Le théatre change, & l'on voit la lice où doivent entrer les deux rivaux ; on s'aſſemble, on prend place ; & au moment où l'on croit qu'ils vont deſcendre dans l'arene, un héraut d'armes vient annoncer l'action déloyale de Rodolphe : le

pere & l'amant ſont dans la plus grande conſternation; Carloman vole au ſecours de Roſe, & parvient enfin à l'arracher des bras de ſon indigne rival, qu'il a percé de mille coups. Cet exploit en vaut bien deux que le pere avoit exigés pour lui accorder la main de ſa fille; auſſi ſe détermine-t-il tout de ſuite à la lui donner; & au lieu d'un combat, tous les ſpectateurs aſſiſtent à un mariage, ce qui eſt beaucoup plus agréable que ſi la ſcene eût été enſanglantée.

Cependant cette piece n'a eu aucun ſuccès; non qu'il n'y ait quelques jolies choſes; mais l'intérêt en eſt ſi foible, la ſcene eſt ſi peu variée, les perſonnages ſont ſi langoureux, que tout cela a répandu un ennui général : on a eu beau élaguer, aux repréſentations ſuivantes, ce qui avoit paru faire longueur; la piece étant plus ſerrée, & par conſéquent plus courte, l'ennui a été moins long : voilà tout ce qu'on y a gagné; & c'eſt toujours quelque choſe.

Au reſte, cet ouvrage ne peut faire le moindre tort à ſon auteur, qui paroît n'y attacher aucune prétention, ainſi qu'il l'a annoncé ou fait annoncer avant la premiere repréſentation, dans une feuille périodique. On avoit prétendu que cette piece étoit en ſtyle gaulois; il eſt vrai qu'il y a quelques mots & quelques tournures qui y viſent; mais on y a trouvé des tirades entieres qui n'étoient pas plus en ſtyle gaulois qu'en grec; c'étoit un mêlange de quelques mots anciens qui gênoient

beaucoup les acteurs, peu familiarifés avec ce langage, & qui fatiguoient encore plus les fpectateurs. Comment pouvoir fe flatter de captiver le fuffrage du public, en employant fur la fcene le jargon du 13e. ou du 14e. fiecle, tandis qu'on a une peine infinie à lui plaire en parlant le langage du jour, qui eft beaucoup plus doux, plus naturel, & plus à fa portée, le feul, en un mot, avec lequel il eft familiarifé ?

A l'égard des talens que le muficien a déployés dans cette piece, on leur a rendu juftice : il a été trop abondant, & trop foutenu dans le grand chromatique, & trop peu varié. Eft-ce fa faute ? Eft-ce celle de l'auteur ? Il auroit dû s'en appercevoir le premier, mais on voit qu'il eft très en état de faire de la bonne mufique, par les excellens morceaux qu'il a employés dans cette comédie ; & l'on doit tout attendre de lui, lorfqu'on lui donnera un fujet plus agréable, plus varié, & plus adapté au théatre.

( *Journal encyclopédique.* )

## *LONDRES.*

### DRURY-LANE.

On a joué derniérement fur ce théatre une comédie nouvelle intitulée : *la Double Tromperie* qui a été reçue favorablement du public. Les perfonnages font, fir *Henry Varnish* ; M. *Welfort* ; M. *Fairgrove* ; *Charles Fairgrove* ; M. *Rudely* ; &c. *Louife Freemore* ; *Sophie Welford* ; Lady *Varnish*, &c.

L'intrigue de cette piece roule toute entiere ſur une lettre que Charles Fairgrove envoie par mépriſe à la vieille Lady Varnish, au lieu de l'envoyer à ſa maîtreſſe Sophie Welford. Cette mépriſe produit une ſuite d'*imbroglios* & de ſituations plaiſantes, juſqu'au cinquieme acte de la piece, où le vieux Rudely éclaircit toute l'intrigue. Alors tout s'arrange par un mariage à la ſatisfaction de toutes les parties, excepté de Rudely & de Lady Varnish, qui ſont obligés de renoncer à leurs prétentions. Cette piece eſt, dit-on, l'ouvrage d'une dame qu'on nomme Miſſ Richardſon; elle a paru dialoguée avec eſprit & élégance, & on a reconnu la touche d'une femme à la maniere intéreſſante dont l'auteur a exprimé les nuances délicates de l'amour.

## COVENT-GARDEN.

On a joué ſur ce théatre *la fatale Fourberie*, tragédie nouvelle; dont le plan eſt très-ſimple & les perſonnages peu nombreux : ce ſont *Guildford*, *Rivers*, *Bertrand*, le comte *Orlando*, *Emelina* & *Julia*. Le comte Orlando, gentilhomme Italien, ayant été ſauvé de la mort un jour de bataille, par Rivers, gentilhomme Anglois, contracte avec ce dernier une amitié très-intime, & vient demeurer au château de Guildford, réſidence du pere de ſon ami. Il y devient éperduement amoureux d'Emelina, fille du comte de Guildford, & s'en fait aimer de même. Mais par malheur il voit enſuite Julia,

maîtresse de son ami Rivers, & il est épris pour elle d'une passion encore plus forte, que les sentimens d'honneur & d'amitié ne peuvent étouffer. Bertrand fomente cette passion, pour exciter une querelle entre les deux amis, les perdre l'un par l'autre, & devenir ainsi, en épousant Emelina, seul héritier du comte de Guildford. Il donne à Orlando une lettre écrite à Rivers par Julia, mais sans adresse, & il la lui remet comme lui étant adressée; ainsi le comte prend pour lui un rendez-vous que Julia donne à Rivers pour le soir dans le jardin, & il ne manque pas de se trouver à l'entrevue à l'heure indiquée.

Dans cette entrevue, il tue Bertrand croyant tuer Rivers; ensuite il réfléchit sur l'énormité de son crime, & il est en proie aux remords les plus violens, lorsque Rivers arrive & lui découvre sa méprise. Il est suivi d'Emelina que la crainte de perdre à la fois son amant & son frere, ont mise hors d'elle-même & privée de l'usage de sa raison. Elle meurt dans un accès de frénésie, & Orlando se tue pour ne pas lui survivre. Cette piece a été très-applaudie. ( *Universal magasine.* )



# HISTOIRE-NATURELLE.

## PHYSIQUE.

## CHYMIE. BOTANIQUE.

### I.

*LETTRE sur la nouvelle découverte de l'air fixe.*

MONSIEUR,

LEs chymistes de l'académie des sciences, qui se disputent aujourd'hui l'honneur d'une des plus singulieres découvertes, concernant l'air fixe, ignorent sûrement le fait dont je vais vous faire part. Je l'ai transcrit de la premiere édition *in-4to.* de la dissertation de M. de Sauvages, qui a été imprimée à Bordeaux en 1754, chez la veuve Pierre Brun. Cette dissertation, dans laquelle M. de Sauvages recherche comment l'air, suivant ses différentes qualités, agit sur le corps humain, a remporté le prix au jugement de l'académie royale des belles-lettres, sciences & arts.

Ce médecin, en parlant des moufettes, s'exprime ainsi, page 52 & suivantes, paragraphe 158.

» Non-seulement on trouve de ces vapeurs » appellées *pousse* ou *mousettes*, dans tous les » endroits souterrains exactement fermés, & » qui ne sont point pavés; mais encore en plein » air, comme à la grotte du chien près de » Naples, à Perraulx près de Montpellier, » auprès de Toulouse, au fond des mines pro- » fondes, &c.

» Si l'on met deux tonneaux défoncés sur » un terrein où il y a une moufette pour en » ramasser la vapeur, elle s'y éleve peu-à-peu » à quelques pieds de hauteur. Cette vapeur » se distingue à la vue par un peu moins de » transparence que l'air ordinaire; des expé- » riences chimiques y font découvrir un peu » d'acidité : l'odeur n'est pas sensible.

» §. 159. Si on prend de cette vapeur dans » une bouteille à large goulot, elle s'évapore » aisément; mais en bouchant la bouteille on » la conserve tant qu'on veut; on la verse » d'une bouteille dans une autre sans voir rien » couler; mais on la reconnoît par l'extinction » des chandelles qu'on expose à son courant. » On voit qu'elle occupe le fond de la bou- » teille, parce qu'il faut porter les chandelles » jusques-là pour les éteindre, quand la bou- » teille a été quelque-tems débouchée «.

Je suis, &c.

(*Mercure de France*)

## I I.

*Lettre à M. Sigault de la Fond, démonstrateur de physique.*

Monsieur,

N'ayant pu suivre un de vos cours, je me suis procuré vos ouvrages. Les élémens de physique, la description de votre cabinet, & notamment votre dernier travail sur les différentes especes d'air que vous avez fait annoncer par le journal de Paris.

Vous démontrez, Monsieur, que l'air fixe est un remede souverain dans les maladies putrides : le moyen facile que vous désignez pour se l'administrer, mérite entre autres choses que l'on fasse attention à une découverte aussi heureuse.

Je ne chercherai point à me procurer de l'air fixe par effervescence, étant à portée d'en avoir de plusieurs brasseries. L'appareil auquel je me suis arrêté pour cela, me paroît bien simple, mais est-il exact? je le soumets à vos lumieres avant de l'éprouver.

Ce seroit d'adapter à une petite pompe ou seringue, un tuyau flexible en cuir, d'une longueur convenable (semblable à celui de la boîte fumigatoire pour les noyés) à l'extrêmité duquel il y auroit une canulle d'ivoire percée d'un petit trou, dont le bout, mis dans la cuve au moment de la fermentation, seroit placé à

un ou deux pouces de la ſuperficie de la biere (diſtance à laquelle on préſume que la vapeur de l'air fixe ne laiſſeroit dans cet intervalle aucune place à l'air) un coup de piſton ne feroit-il pas entrer cet air dans la pompe qui ſeroit enſuite tranſmis dans une veſſie huilée, dont le col s'adapteroit à la canulle ? Cette opération ſe réitéreroit juſqu'à ce que la veſſie fût entiérement pleine, on auroit ſoin de la fermer exactement à chaque repriſe avec un lien, ou robinet de verre, dont la clef ſeroit uſée à l'émeri.

En ſuppoſant que cette opération fût exacte, l'air fixe pourroit-il s'y conſerver long-tems ? Auroit-il la même qualité nouvellement recueilli comme anciennement gardé ?

Je vous prie, Monſieur, de m'honorer de vos avis ſur cet objet par la voie du journal. Ils me mettront à portée, ainſi que le public, de me procurer un remede qui paroît auſſi précieux à l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal* de Paris.)

## III.

*RÉPONSE de M. SIGAUD DE LA FOND, à la lettre précédente.*

MONSIEUR,

Le moyen que vous propoſez pour remplir une veſſie de l'air fixe qui s'éleve dans la cuve d'une braſſerie eſt très-ſimple, & doit pro-

duire l'effet que vous en attendez. Je desirerois seulement que la pompe ne fût point de métal, afin que l'acide de l'air fixe n'eût aucune prise sur cette machine. On pourroit la faire d'un tube de cryftal suffisamment gros & bien calibré, dans lequel on feroit mouvoir un piston garni de chanvre modérément huilé, la canule en ivoire.

J'ai gardé assez de tems de l'air fixe dans des vessies, où il a conservé ses propriétés : mais j'imagine qu'il feroit possible de trouver un moyen encore plus simple de remplir une vessie de ce fluide, dans laquelle on pourroit le conserver. Je ne puis vous l'indiquer, Monsieur, avant de m'être assuré de son exactitude par l'expérience, & je ne puis la faire pour le moment, étant à la veille d'un long voyage que je vais faire. Vous-même, Monsieur, ou quelques amateurs industrieux le trouveront sans doute avant que je sois à portée de vérifier l'idée qui m'est venue à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Nota.* L'essai sur l'air fixe de M. Sigaud de la Fond, se vend chez Gueffier, libraire-imprimeur, au bas de la rue de la Harpe.

## I V.

*DÉCOUVERTE en optique.*

Un ancien professeur de mathématique au college de Dijon, a fait une découverte bien singuliere, & bien digne de la curiosité & de l'attention des physiciens. On savoit depuis

long-tems que les objets extérieurs se peignent dans une chambre obscure, au moyen d'un simple petit trou pratiqué au volet de la fenêtre, & qu'un objet qu'on regarde de fort près à travers un trou de pointe d'aiguille, fait dans une carte ou dans un papier, est vu aussi gros & aussi distinctement, ou à très-peu près, qu'il le seroit à travers une lentille dont la longueur focale seroit précisément égale à la distance à laquelle on le regarde; mais personne ne s'étoit encore avisé de soupçonner que les rayons, ou une partie des rayons qui traversent un trou, fussent pliés à ce passage de la même maniere qu'ils le sont par un verre convexe. Qui, sur-tout, se seroit imaginé qu'un corps percé d'un petit trou, pût faire, tantôt l'office d'un verre convexe, tantôt celui d'un verre concave, & que d'autres fois il ne fît l'office, ni de l'un, ni de l'autre? Qui auroit jamais pensé que ce même corps eût la vertu de produire en même-tems, dans certains cas, l'effet d'un verre plan & celui d'un verre convexe; dans d'autres, celui d'un verre convexe & celui d'un verre concave; qu'on pût, par le moyen d'un pareil corps, voir à la fois un même objet, & droit & renversé?... Rien cependant de plus certain que tout cela, ou rien en tout cela qui ne soit démontré par une suite d'expériences parfaitement soutenues. L'auteur, en communiquant ces expériences au public, rendra raison de chacun des différens phénomenes qu'elles présentent.

Le même mathématicien avoit déja trouvé, il

y a long-tems, une *nouvelle maniere fort aisée de déterminer par le calcul, quel que puisse être le rapport de la réfraction, le foyer des rayons, soit parallele, soit divergents ou convergents dans leur incidence sur une lentille convexe ou concave quelconque.* Il ne faut pour cela que faire une ou plusieurs simples analogies. Nous ne mettrons ici que celles de ces proportions où l'on regarde l'épaisseur de la lentille comme nulle, ainsi qu'on a coutume de le faire, & qu'on le peut en effet sans erreur sensible ou du moins notable, dans les cas ordinaires.

J'entends, selon l'usage reçu, par *foyer*, simplement dit, *d'une lentille*, celui des rayons paralleles; mais comme on distingue communément deux foyers des rayons paralleles, savoir, le point où se réunissent réellement ou virtuellement les rayons qui, paralleles dans leur incidence, viennent du côté où la lentille est censée tournée, & celui où se réuniroient ceux qui, paralleles de même dans leur incidence, viendroient du côté contraire; je restreins la dénomination de foyer de la lentille au premier de ces deux points, & j'appelle le second *l'anti-foyer de la lentille*, par la raison qu'il est diamétralement opposé à son foyer, pris dans le sens restreint que je viens de dire. Or, le foyer d'une lentille convexe, quelle qu'elle soit, est toujours du côté d'où viennent les rayons; & celui d'une lentille concave, du côté même d'où ils viennent: ainsi, l'anti-foyer d'une lentille convexe ne differe pas de son foyer antérieur, & celui d'une lentille concave, de son foyer postérieur. Tout cela posé:

I. Veut-on trouver le foyer d'une lentille ſimple quelconque, ou le foyer des rayons qui tombent paralleles ſur la lentille? On l'aura par cette analogie : *la ſomme des demi-diametres de ſphéricité de la lentille, ou leur différence, ſi c'eſt un méniſque, eſt à l'un des deux, comme l'autre multiplié par le premier terme du rapport de la réfraction, & diviſé par la différence des deux termes de ce rapport, eſt à un quatrieme terme*, qui ſera la diſtance du foyer, & en même tems celle de l'anti-foyer de la lentille.

II. Les rayons dont on cherche le foyer ſont-ils divergens ou convergens dans leur incidence ſur la lentille? Faites cette autre analogie : *la diſtance du point de divergence ou de convergence à l'anti-foyer de la lentille, eſt à la diſtance du point de divergence ou de convergence à la lentille, comme la diſtance du foyer de la lentille eſt à celle du foyer des rayons dont il s'agit;* foyer qui eſt toujours du même côté que celui des rayons paralleles, excepté lorſque le point de divergence ou de convergence eſt entre la lentille & ſon anti-foyer.

III. Eſt-il queſtion du foyer d'une lentille acromatique, ou du foyer des rayons paralleles dans leur incidence ſur la premiere des lentilles ſimples dont elle eſt compoſée? procédez comme on va le dire : 1°. Cherchez par l'analogie de l'article I, la diſtance du foyer de chacune des lentilles compoſantes priſes ſéparément. 2°. Conſidérez le foyer de la premiere comme le point de convergence ou de divergence, ſelon le cas, des rayons en tom-

bant ſur la ſeconde lentille ; & s'il n'y a que deux lentilles, l'analogie de l'article II, en vous donnant le foyer des rayons après qu'ils ſe ſont briſés dans la ſeconde, vous donnera le foyer de la lentille acromatique.

S'il y a trois lentilles compoſantes, regardez de même, ſelon le cas, le dernier point trouvé, ou comme le point de divergence, ou comme le point de convergence des rayons dans leur incidence ſur la troiſieme, & faites de nouveau l'analogie du même article.

IV. Les rayons tombent-ils divergens ou convergens, ſur la lentille acromatique ? Ou vous connoiſſez la diſtance de ſon foyer, ou vous ne la connoiſſez pas.

Dans le premier cas, regardez la lentille acromatique comme une lentille ſimple, & faites l'analogie de l'article II.

Dans le ſecond cas, opérez comme dans l'article III, excepté qu'après avoir trouvé la diſtance du foyer de chacune des lentilles ſimples dont la lentille acromatique eſt compoſée, il faut enſuite d'abord chercher par l'analogie de l'article II, celle du foyer des rayons dont il s'agit au ſortir de la premiere lentille, & que c'eſt ce point qu'on doit conſidérer comme le point de convergence ou de divergence, ſelon le cas, de ces mêmes rayons, relativement à la ſeconde.

V. Le foyer des rayons divergens ou convergens dans leur incidence ſur un miroir ſphérique quelconque, peut auſſi ſe déterminer par une analogie fort ſimple, que voici : *la diſ-*

*tance du point de divergence ou de convergence au foyer du miroir, ou au foyer des rayons paralleles, eſt à la diſtance du point de divergence ou de convergence au miroir, comme la diſtance du foyer des rayons paralleles eſt la diſtance du foyer qu'on cherche*, lequel eſt toujours du même côté que celui des rayons paralleles, à l'exception du cas où le point de divergence ou de convergence eſt entre le miroir & ſon foyer. Or, le foyer des rayons paralleles eſt invariablement, quel que ſoit le miroir, du côté de ſon centre de ſphéricité, & ſa diſtance au miroir eſt égale conſtamment à la moitié du rayon de ſphéricité du miroir.

Toutes ces analogies ſont exactement démontrées, & peuvent même l'être de pluſieurs manieres.

Les ſavans en déduiront aiſément les corollaires, tant généraux, que particuliers, qui en dérivent.

( *Affiches, annonces & avis divers de Bourgogne, &c.* )



# MÉDECINE.

## CHIRURGIE.

### I.

*Relation du triste évènement occasionné par les vapeurs d'une fosse d'aisance, le 16 avril dernier.*

Mr. Cadet, membre du college de pharmacie, de l'académie royale des sciences, a communiqué à cette compagnie dans la séance du 15 mai dernier, les détails d'accidens arrivés dans une fosse d'aisance de la ville de Narbonne. Cette relation faite par M. de Marcorelles, baron d'Escalles, &c. a fixé d'une maniere particuliere l'attention de l'académie, & spécialement celle des médecins que de pareils objets sont bien faits pour intéresser. MM. Morand, Portal & Vicq-d'Azyr, sont chargés du rapport.

Près du rempart de Narbonne, est une maison vaste, nommée *le Luxembourg*; elle appartient au sieur Faure, droguiste de cette ville, & est occupée par un très-grand nombre de locataires. De vastes magasins au rez-de-chauf-

ſée ſervent d'atteliers pour une manufacture de ſoierie. Les caves ſont employées à une fabrique de vert-de-gris. Dans un des angles d'une des cours eſt une foſſe d'aiſance d'une grande contenance. Elle devenoit, par ſa poſition, le dépôt de nombre de matieres étrangeres à celles qu'elle devoit naturellement recevoir; on y jettoit des vers-à-ſoie, leurs cocons, des ſédimens de vert-de-gris, &c. l'infection de cette foſſe ayant décidé les vuidangeurs à ne point la vuider, le ſieur Faure ſe vit forcé d'en conſtruire une nouvelle; on la fouille près de l'ancienne; elle avoit déja dix-huit pieds de profondeur, lorſque le 16 avril dernier, ſur les 9 heures du matin, les matieres s'épanchent de la vieille foſſe dans la neuve, plus baſſe déja de 9 pieds que l'autre. Un maçon & une jeune fille de 12 ans qui lui ſervoit de manœuvre, tombent à la renverſe, & ne donnent plus de ſignes de vie; de deux autres maçons établis ſur un échafaud, élevé à quelques pieds au-deſſus, l'un tombe dans la foſſe où les matieres s'étoient déja élevées de trois pieds; l'autre ſur les planches de ſon échafaud. Le fils de ce dernier court, il arrive près de ſon pere & eſt précipité dans la foſſe. Un commerçant en laine y deſcend, s'évanouit & tombe. Il fait des efforts, ſe releve, gagne l'échelle; mais la vapeur méphitique le ſuffoque, & il tombe de nouveau. Tant de malheurs jettent l'épouvante & la terreur dans l'eſprit des aſſiſtans; ils ſont glacés d'effroi & n'oſent s'expoſer à deſcendre dans un lieu dont

on ne revient plus déformais. Le fieur Faure inftruit, vole au fecours de ces infortunés, & n'écoutant que fon zele pour fauver la vie de ceux qui la lui facrifient, il defcend dans cette foffe meurtriere & s'évanouit auffi-tôt. Un cordonnier convaincu du danger, mais n'y réfléchiffant point, parce qu'il peut être utile à fes femblables, fe dévoue également à la mort. Comme la même deftinée eft réfervée à tous ceux qui tenteront de defcendre dans ce gouffre, un tonnelier y périt encore. M. de Marcorelles auroit dû confacrer dans fon mémoire les noms de ces victimes généreufes; ils font faits pour être connus & pour honorer leur famille. Le courage enfin, il en étoit tems, commence à céder à la prudence; on ne fe précipite plus, on effaie; mais en vain, & divers particuliers renoncent à des efforts impuiffans; car à peine ont-ils le pied fur l'échelle, que la pâleur couvre leur vifage, que leurs jambes chancellent : on les faifit par les habits, par les cheveux, on les retire, la tête étonnée, la poitrine oppreffée, de cet antre où l'on peut dire qu'on ne refpiroit que la mort. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'eft que vraifemblablement on avoit fous la main le feul moyen de dénaturer fur le champ cette vapeur meurtriere; de la chaux vive. Cependant le gouvernement a ordonné la publicité du travail de MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier : l'ouvrage de ces trois chymiftes a été diftribué gratuitement, les jour-

naux en ont rendu compte [*] : comment faire pour propager les découvertes ? Il en eſt de celles qui intéreſſent eſſentiellement l'humanité, que les ſubdélégués devroient répandre dans leurs départemens, que les curés devroient publier aux prônes : étendre des vérités ſalutaires & utiles, ce ſeroit ajouter à l'honneur de leur miniſtere.

Après un intervalle, on ſuppoſe que la vapeur ſera moins meurtriere. M. de la Forgue, jeune homme vigoureux, veut aller au ſecours de M. Faure, ſon oncle; on le lie ſous les aiſſelles, pour pouvoir l'enlever au moment où il criera, précaution ſouvent inutile, le ſon n'ayant point la faculté de ſe propager dans une pareille athmoſphere. Enfin il deſcend, & trouve dans un tas de morts & de mourans celui qui eſt l'objet de ſes recherches, & l'enleve. M. de la Forgue deſire, mais ne peut plus donner de nouveaux ſecours; il eſt excédé. Un grenadier ſe préſente; deſtiné par état à ſacrifier ſa vie pour ſes concitoyens, il deſcend, & retire toutes ces victimes infortunées. Des huit hommes & de la jeune fille, M. Faure & un des maçons ſont les ſeuls en qui on apperçoive un reſte de vie : on leur donne des ſecours; un ſeul revient, le maçon. Nous ne ferons aucunes réflexions ſur les moyens curatifs, peut-être ſinguliers, qu'on a cru devoir employer : nous attendons le rapport des com-

(*) Journal de mars 1779, page 183.

miſſaires, & nous nous empreſſerons de publier leur jugement. Le vinaigre, de l'eſprit volatil, de légeres frictions, & ſur-tout un air pur, rappelloient inſenſiblement à la vie le ſieur Faure, & alloient peut-être la lui ſauver, lorſque trois médecins envoyés par les magiſtrats arrivent, ordonnent une ſaignée du bras, trois lavemens de décoction de tabac dans l'eſpace de deux heures, une ſaignée à la jugulaire, deux véſicatoires aux jambes, des ſinapiſmes aux pieds, des ſangſues aux tempes, de l'émétique. Les accidens augmentant, en proportion de pareils ſecours, nouvelle ſaignée à la jugulaire, ventouſes ſeches aux épaules, deux nouveaux véſicatoires aux bras, ceux des jambes renouvellés. Enfin l'art en quelque ſorte épuiſé, les médecins conſentent à abandonner pendant quelque tems le malade aux reſſources de la nature : elle fait quelques efforts ; les convulſions, les accidens en tout genre qui s'étoient aggravés, ſe ralentiſſent ; la reſpiration devient plus libre, le pouls ſe développe, les forces augmentent, lorſque tout-à-coup on redemande du ſang, cette quatrieme ſaignée fait ſuccomber la victime. C'eſt bien là mourir martyr, mieux auroit valu mourir aſphyxié. En effet, le maçon, à l'égard duquel on s'eſt permis beaucoup moins de prodigalité, & qui doit la vie à cette ſage économie de ſecours, a déclaré qu'il n'avoit éprouvé ni douleurs, ni ſouffrances, ni oppreſſion, pas même l'impreſſion de la mauvaiſe odeur, & que dans l'intervalle peut-être de deux minutes qu'il avoit

joui de sa présence d'esprit, il n'avoit éprouvé qu'une immobilité qui l'empêchoit de crier & d'aller au secours de ses camarades, qu'il voyoit périr. Il s'est rappellé qu'après avoir perdu connoissance, des idées à-peu-près tristes s'étoient emparées de son imagination : il se croyoit dans une ville dont les maisons crouloient, au milieu d'une armée combattante, état, à tout prendre, qui n'a rien de trop cruel, & bien préférable à celui de M. Faure, qui n'a succombé qu'au bout de vingt-deux heures de tourmens.

Un vent du sud qui souffloit avec violence le jour de l'accident, répandit la vapeur sur une partie de la ville. Les magistrats firent à l'instant allumer des feux dans lesquels on jetta des plantes aromatiques, des résines, telles que le genievre, le karabé, &c. les voyageurs & les habitans de la campagne crurent qu'il y avoit un incendie dans la ville. Enfin on fit remplir de chaux le cercueil de tous ces malheureux.

Un événement de même nature a eu lieu le 30 du même mois d'avril, à Paris, rue Pachevin, près celle des Grands-Augustins. De trois ouvriers occupés à la vuidange d'une fosse, deux ont manqué de périr, & le troisieme a été frappé de mort. Ces événemens sont très-fréquens & le plus souvent ignorés, par la raison que la classe d'hommes qui y sont exposés a peu de commerce avec la société, vu la nature de ses travaux ; parce qu'on ne fréquente guere de tels atteliers, & qu'enfin les vui-

dangeurs exercent leur profeſſion de nuit. Mais, graces à la ſageſſe du gouvernement, de pareils accidens n'auront déſormais plus lieu. On ſe rappelle que M. le lieutenant-général de police, frappé de leur multiplicité, & convaincu de la néceſſité d'y remédier, a nommé commiſſaires à cet effet, MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier, membres du college de pharmacie, &c. &c. Ces chymiſtes ſont parvenus non-ſeulement à prévenir tous les dangers auxquels ſont expoſés les hommes qui ſe dévouent à cette profeſſion pénible, mais encore à détruire la vapeur méphitique qui s'éleve des foſſes d'aiſance pendant leurs vuidanges, & à la convertir en une vapeur capable même de purifier l'athmoſphere. Les moyens qu'ils emploient ſont la chaux vive, & principalement le feu appliqué ſur le ſiege d'aiſance le plus élevé de la maiſon, ainſi que dans l'intérieur même de la foſſe lorſque le méphitiſme y eſt trop conſidérable. L'importance de ce travail, l'approbation qu'y a donné l'Académie, ſous les yeux de laquelle ont été répétées les expériences, l'avantage qui devoit en réſulter pour la ſociété en général & pour l'humanité en particulier, tous ces motifs ont déterminé le gouvernement à adopter les moyens propoſés par nos trois chymiſtes, & à ſupprimer les vuidangeurs. En conſéquence, ſa majeſté vient de rendre des lettres-patentes enregiſtrées en parlement, qui accordent à la compagnie connue ſous le nom *de Ventilateur*, le privilege excluſif pour la vuidange des foſſes,

d'aiſance, enſorte qu'on ne ſera plus expoſé dans les grandes villes, & ſur-tout dans la capitale, où ce travail ſera toujous plus perfectionné, aux effets dangereux de ces vapeurs, qui aux approches de la nuit, ſe répandent non-ſeulement au loin dans l'athmoſphere qu'elles infectent, mais pénetrent juſques dans l'intérieur des maiſons, où elles corrompent les comeſtibles, exercent leur action ſur les métaux, l'argenterie, les dorures, ſur les peintures, dont elles alterent les couleurs, enfin ſur nos organes, & principalement ſur ceux des perſonnes nerveuſes, des malades & des femmes en couche, pour qui ſouvent ces vapeurs ſont mortelles.

( *Journal de* Paris. )

II.

*Succès d'une opération chirurgicale.*

Dom Joſeph Lelong, religieux bénédictin de l'abbaye de Marvilles, dans le Hainault François, s'apperçut en 1763, qu'il avoit au côté droit du goſier, au-deſſus de l'amygdale, une tumeur ſquirreuſe, qui non-ſeulement l'empêchoit de manger, mais lui ôtoit encore la liberté de reſpirer. Le mal s'accrut inſenſiblement, de ſorte qu'en 1776, il avoit acquis le volume d'un gros citron. Dom Lelong avoit déja conſulté les meilleurs médecins & les plus habiles chirurgiens du pays. Les remedes différens & multipliés dont il avoit fait uſage,

bien loin de le ſoulager, n'avoient ſervi qu'à l'affoiblir davantage, & à rendre plus difficile la cure de l'excreſcence, qui le menaçoit d'une mort cruelle & prochaine. En cette extrêmité il prit le parti de conſulter de nouveau : c'eſt dans ces vues qu'au mois de juillet 1778, il ſe rendit à Lille en Flandres, qui de tout tems a poſſédé d'excellens maîtres en chirurgie ; il mit toute ſa confiance en MM. Chaſtanet & Bruloit, qui lui promirent une parfaite guériſon, s'il vouloit ſe ſoumettre à l'amputation, qu'ils jugerent abſolument néceſſaire. Le malade n'eut aucune peine à s'y décider par le grand deſir de recouvrer la ſanté. Le premier octobre ſuivant, M. Chaſtanet ſe chargea de l'opération, que preſque tous les gens de l'art avoient regardée non-ſeulement comme dangereuſe, mais comme impraticable. Il fit d'abord une inciſion à la partie inférieure de la tumeur; enſuite il déchira le kiſte avec le doigt indicateur ; & au moyen de pluſieurs autres inciſions ſur le reſte de la circonférence de ſa baſe, il parvint, en très-peu de tems, à la détacher entiérement. Dom Lelong ſupporta cette opération douloureuſe avec un courage mâle & la plus grande fermeté. Il perdit beaucoup de ſang, par l'hémorragie qui en réſulta ; mais il lui reſta aſſez de forces pour remercier honnêtement & avec une tranquillité étonnante ſes libérateurs, lorſqu'il la vit s'arrêter. Le goſier bien dégagé, il commença de reſpirer avec la plus grande aiſance; & la plaie produite par cette grande opération, qui

avoit rendu toute la ville attentive à ſon iſſue, ne l'empêcha point de prendre des alimens dès le troiſieme jour. La cure en eſt ſi complette, qu'on ne voit plus la moindre trace de ce mal.

( *Journal de littérature, des ſciences & des arts.* )

## III.

*EXTRAIT d'une lettre de M. MAGELLAN, correſpondant de l'académie des ſciences à Londres.*

On a préſenté le 22 du mois d'avril dernier, à la ſociété royale de Londres, un remede très-aiſé & à fort bon marché pour guérir les marins des attaques du ſcorbut. C'eſt de manger des patates ou des pommes de terre *crues.* Deux ou trois pommes de terre ſuffiſent, à moins qu'elles ne ſoient fort petites.

Ce remede, dit-on, eſt très-connu des matelots Américains, qui vont à la pêche de la baleine vers le Sud, & on ajoute qu'il a été expérimenté avec le ſuccès le plus complet à bord d'un ou deux navires anglois.

( *Journal* de Paris. )

# AGRICULTURE

# ÉCONOMIE.

# INDUSTRIE. COMMERCE.

## I.

*INVITATION aux* sociétés d'agriculture *de France.*

M. de la Montagne, d'Evreux, a fait imprimer, depuis peu, la lettre suivante, dans un ouvrage périodique.

» Permettez, Messieurs, que je me serve de » la voie de votre journal pour représenter à » toutes les sociétés d'agriculture de France, » qu'il seroit digne d'elles de proposer en com» mun un prix consistant dans une médaille de » 100 louis au moins, pour celui qui donne» roit *le mémoire le plus propre à persuader à tou» tes les communautés de religieux & de religieuses de » faire un sacrifice de leurs colombiers en faveur des » cultivateurs.* On débuteroit dans ce mémoire, » par leur représenter qu'elles tiennent leurs » biens immenses, sinon de la simplicité, du » moins de la générosité de nos ancêtres, &

» que cependant elles ne considerent en tout
» que leur bien particulier. Il seroit inutile
» de détailler les dégâts que font les pigeons
» dans le tems des semences & de la maturité
» des grains, sur-tout des pois, des lentilles
» & des autres légumes qui restent couchés sur
» terre; on s'arrêteroit simplement au préju-
» dice que causent ces animaux pendant qu'on
» seme le lin, le chanvre, sur-tout les haricots,
» dont se nourrissent principalement le pauvre
» & le soldat; ces légumes vont être d'autant
» plus précieux dans ce tems de guerre, que
» le poisson salé venant totalement à manquer,
» ils deviendront une nourriture plus générale.
» Comme on est obligé de mettre, pendant
» près de 15 jours, & dès l'aurore, pour les
» garder quand ils sortent de terre, jusqu'à
» trois personnes que l'on employeroit bien
» plus utilement ailleurs, sans compter les se-
» mences que l'on est forcé de renouveller,
» on ne seme point des haricots dans des champs
» étendus, malgré les avantages qu'on pourroit
» en retirer. «

» Que l'on fasse ces représentations aux com-
» munautés religieuses, qui sont presque tou-
» tes pourvues de colombiers : elles répondent
» avec sang-froid, & souvent en vous riant
» au nez, qu'il vaut mieux les garder, & que
» c'est un droit qu'elles veulent conserver. Nous
» voyons cependant tous les jours, les plus
» grands princes & les seigneurs de paroisses
» sacrifier leurs plaisirs & même leur intérêt
» particulier au bien général; il n'y a que le

» moine que rien n'ébranle, pourvu qu'il
» vive content. Si l'on rapprochoit la somme
» de la perte des grains avec celle du profit
» d'un colombier, l'on verroit que deux mai-
» gres couvées qui se font dans l'année, ne
» méritent par l'attention du propriétaire d'un
» colombier. N'a-t-on point à souffrir des bêtes
» fauves, telles que le cerf, le chevreuil, le
» sanglier, sans compter le lievre, le (lapin qui
» subsiste toujours, malgré les ordonnance de
» nos rois), la perdrix, les moineaux, les geais,
» les corneilles?... Une chose bien remarqua-
» ble, c'est que le colombier sert de retraite
» aux moineaux, qui multiplient si considéra-
» blement, & que l'on voit rarement ces oi-
» seaux dans les endroits où il n'y a point de
» colombiers. Sur cinq colombiers qui sont à
» Evreux, il y en a quatre qui appartiennent
» aux moines. Si le mémoire en question ne
» faisoit aucune impression sur l'esprit des com-
» munautés religieuses, l'auteur y intéresseroit
» le Sully de la France, ce génie bienfaisant
» le prendroit sûrement en considération. «

» Au reste, il ne faudroit pas oublier de se
» recrier contre l'abus qu'on tolere de la part de
» simples paysans qui ayant acheté des maisons
» de seigneurs de paroisse, & après avoir été
» contraints de démolir leurs colombiers, don-
» nent refuge aux pigeons de ces colombiers
» abattus dans les tourelles de leurs bâtimens:
» n'est ce pas là ce qu'on appelle éluder la loi?
» N'en est-il pas de même de quelques autres
» qui n'ayant ni fief ni terre noble, ni droit

» de colombier, ont des volieres de 100 ou » 200 paires de pigeons, ainsi que de certains » roturiers qui se vantent d'avoir des droits de » colombier, sous prétexte qu'ils paient une » légere redevance au seigneur du fief? Le mi- » sérable laboureur ne prendra-t-il jamais ses re- » pas avec tranquillité? Sera-t-il toujours obligé » de veiller nuit & jour, & de supporter des » pertes de toutes les façons? «

» La suppression des colombiers seroit au- » jourd'hui d'autant plus précieuse au culti- » vateur, que, pour le bien de l'état, le » plus aimable des monarques se trouve forcé » d'enlever des milliers de bras à l'agricul- » ture. »

(*Journal encyclopédique.*)

## I I.

### *HORLOGERIE.*

Un frere des écoles chrétiennes, qui n'a jamais fait d'apprentissage en horlogerie, vient d'exécuter à Maréville, près de Nancy, une horloge digne de piquer la curiosité des artistes, & de fixer leur attention. Quoique très-simple, elle réunit une foule d'avantages. L'auteur a su joindre une grande solidité à une extrême délicatesse. Cette piece est faite en forme de pendule. La cage est composée de deux chassis de cuivre, de chacun trois montans & trois traverses, & de six piliers de cuivre tournés & rivés dans l'un des chassis. Dans

les trous où roulent les pivots, il y a des bouchons de cuivre en planche, bien écroués, ensuite percés & tournés sur un arbre ; par cette sage précaution, quand les trous seront trop élargis, en remettant d'autres bouchons tournés de même, les engrénages ne seront point dérangés. Toutes les roues & tous les pignons se peuvent démonter de dessus les arbres. Les détentes sont d'une nouvelle invention plus simple & moins sujette à manquer. La seconde roue du mouvement marque les minutes. Une petite roue placée au-dessous, marque les heures. Il y a six cadrans, tous à heures & à minutes, distribués dans différens quartiers de la maison, à l'un desquels est une répétition, & de plus un réveil qui sonne tous les jours & qui ne se remonte que tous les ans. Outre la sonnerie du clocher, il y en a une autre dans une classe, vingt pieds plus bas que le mouvement. Cette horloge va huit jours sans être remontée. Le poids du mouvement qui conduit toutes les baguettes & toutes les aiguilles, ne pese que cinquante-une livres, parce qu'il y a un balancier de vingt pieds de long avec une lentille de soixante-trois livres, ce qui fait qu'il n'y a que trois roues dans ce mouvement, comme à ceux qui, avec un petit balancier, ne vont que vingt-quatre heures. Pour remédier à la dilatation des métaux, on a fait en bois la verge du balancier. A côté de la roue des minutes est un pied de biche, que l'on baisse quand on veut remonter le mouvement, afin qu'il marche pendant

ce tems. Cette horloge eſt à équation par le moyen d'une roue, qui ne fait ſon tour qu'en un an, à laquelle eſt une eſpece d'ellipſe taillée ſur la table des équations du ſoleil. Cette ellipſe, par les hauteurs différentes de ſes rayons, fait allonger le balancier quand le ſoleil retarde, & le raccourcit quand il avance; ce qui fait le même effet que ſi l'on baiſſoit ou hauſſoit l'écrou qui eſt en bas du balancier : ainſi cette horloge ſuit dans tous les tems le ſoleil, & ſouvent au bout de trois mois il n'y a pas la différence d'une minute avec le tems vrai.

( *Journal de* Nancy. )

## III.

### *Filature.*

Depuis quelques années, M. le lieutenant-général de police de Paris a établi un dépôt, qu'il a fait approviſionner de filaſſes & de lins, pour occuper les pauvres, dépourvus de métiers & d'ouvrages capables de les faire vivre, à filer ces diverſes matieres, moyennant des prix proportionnés aux différens degrés de leurs filatures, & toujours comparables aux beſoins de ſubſiſtance, que peut & doit retirer chaque pauvre du travail poſſible dans ſa journée. Cet eſſai a très-bien réuſſi à fournir à un grand nombre de pauvres de la capitale, un travail utile & qui les a détournés de la mendicité ; mais ces matieres filées ne pouvant

être employées à Paris en fabrications de toiles, parce que cette ville n'eſt point un lieu de fabrique en ce genre, & que d'ailleurs ces fils demanderoient une leſſive ou préparation, que l'on n'eſt pas à portée d'y donner, on propoſe aux diverſes manufactures qui emploient des fils, ceux qui ſont provenus de cette filature, ſavoir : *fils d'étoupes de chanvre ; fils de brin de même matiere en diverſes groſſeurs ;* & quelques *fils de lin en diverſes qualités :* le plus grand nombre en fil de chanvre, le tout écru & tel qu'il ſort de la main des fileuſes. On propoſe auſſi aux entrepreneurs de fabriques de fil ou toile, de filer les matieres qu'ils feroient paſſer au dépôt de Paris, moyennant les prix qui ſeront convenus avec l'adminiſtration dudit dépôt, en ſe chargeant des frais de voiture, d'arrivée & de retour ; M. le lieutenant-général de police, chef de cette adminiſtration, ſe propoſant d'ajouter en faveur des pauvres, ce qui ſera convenable au-deſſus des prix propoſés par eux, pour que chaque pauvre de Paris, qui y ſera employé, ſoit ſuffiſamment payé de ſon travail. Les perſonnes qui feroient dans l'intention d'acheter du fil écru, préſentement emmagaſiné, ou qui voudroient envoyer au dépôt, des matieres toutes prêtes à filer, en chanvres ou lins, pourront s'adreſſer, à Paris, à M. Nau, inſpecteur dudit dépôt, rue de Bourbon, près de la rue S. Denis, qui les préſentera au bureau d'adminiſtration de cette œuvre de charité.

( *Affiches & annonces de* Paris. )

TRAITS

# TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

## I.

*De Presbourg en Hongrie, le 6 mars.*

LA petite ville de Sainte-Marie, qui dans le cours de la guerre a ſignalé ſon attachement pour ſes ſouverains, en leur faiſant hommage de divers dons gratuits, vient encore de ſupplier l'impératrice-reine de vouloir bien accepter un nouveau préſent de cinq mille ducats. Il y a peu de tems que cette communauté avoit envoyé à l'armée cent beaux chevaux achetés à ſes frais. S. M. l'impératrice-reine voulant témoigner aux habitans de Sainte-Marie combien elle eſt ſenſible à toutes ces marques de dévouement, a arrêté que déſormais leur ville porteroit ſon nom, & qu'on l'appelleroit *Théréſianople.*

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

## I I.

*De Stockholm, le 29 mars.*

Le corps des Trabans royaux vient de donner une marque particuliere & ſignalée de la part qu'il a priſe à la joie publique occaſionnée par la naiſſance du prince royal, en offrant une contribution volontaire de dix mille écus, monnoie de cuivre, pour être employée au ſoutien de la maiſon des enfans trouvés, fondée par les Francs-Maçons. C'eſt le comte de Lowenhaupt, lieutenant-général, & chef des Trabans, qui s'eſt chargé de remettre cette ſomme à la direction de cet établiſſement.

## I I I.

*Des Frontieres de la Silésie, le 15 mars.*

Sa Majeſté Pruſſienne a ordonné de fournir aux habitans des campagnes voiſines du théatre de la guerre, les grains néceſſaires pour enſemencer les terres. D'après l'exécution de ces ordres, il ne doit bientôt reſter aucun veſtige de la guerre dans les états de ce prince, d'autant plus qu'il n'a levé aucun impôt extraordinaire ſur ſes ſujets, ni n'a fait aucun emprunt pour ſubvenir aux frais de ſes armemens.

## I V.

*De Douay en Flandre, le 29 avril.*

Il s'eſt formé dans cette ville une aſſociation dont l'objet eſt de ſecourir les pauvres, & par ce moyen, d'empêcher la mendicité & la fainéantiſe. Cette aſſociation eſt compoſée de tout ce qu'il y a de plus qualifié parmi les habitans; du premier-préſident, de pluſieurs préſidens & conſeillers du parlement, du lieutenant de roi, de la principale nobleſſe, des plus notables bourgeois, & d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques. Ces Meſſieurs font entre eux, tous les mois, une quête, & recueillent, par la même voie, les aumônes de toutes les autres perſonnes qui veulent bien concourir à cette bonne œuvre. Le produit de ces collectes eſt partagé entre les aſſociés qui, tous les ſamedis, font des diſtributions d'argent aux pauvres du quartier qui eſt commis à leur vigilance. Ces diſtributions, au reſte, n'ont lieu que pour ceux qui ſont véritablement dans la néceſſité. Pour occuper les pauvres qui ſont ſans métier & ſans travail, l'aſſociation a de plus établi pluſieurs écoles de filature où on fournit la laine au poids, pour y être filée, & le prix de la main-d'œuvre eſt diſtribué à ceux qui l'ont mérité, proportionnément au plus ou moins de perfection de leur travail & à la quantité qu'ils en ont fourni. Le nombre de ceux qui travaillent dans ces atteliers, eſt actuellement de près

de trois cens, & il augmente tous les jours. Les laines qu'ils filent ſe vendent bien, & le produit leur fournit de quoi vivre; deſorte que depuis le mois de mai dernier la mendicité a diſparu ici. Il y a lieu d'eſpérer que cette utile inſtitution ſe ſoutiendra par le zele des citoyens patriotes qui ſe ſont réunis pour la former. «

V.

Le 17 avril, M. de Sartine écrivit la lettre ſuivante à M. le comte d'Orvilliers : » Depuis que je vous ai fait connoître, M., les » intentions du roi au ſujet du capitaine » Cook, (*) j'ai été informé que le capitaine » Clark, qui a mis à la voile au même-tems, » eſt chargé d'une expédition particuliere au- » tour du monde; comme elle n'intéreſſe pas » moins que la premiere toutes les nations, » S. M. m'a ordonné de vous mander qu'elle » trouvera bon qu'en cas d'une rupture abſo- » lue entre la France & l'Angleterre, il en » ſoit uſé avec ce commandant, comme avec » le capitaine Cook. Vous remettrez une co- » pie de ma lettre aux officiers, &c «.

( *Mercure de France.* )

V I.

Le roi vient de récompenſer MM. de St.

---

(*) Journal de *mai* 1779, page 348.

Prieſt & de Bouillé, cadets gentilshommes du régiment de Vexin, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la priſe du vaiſſeau Anglois la *Lady Sophie*, en les faiſant ſous-lieutenans dans ce régiment, & en leur accordant diſpenſe de deux ans de ſervice pour la croix de St. Louis. Le capitaine Lamy a été également récompenſé par le don d'une épée, accompagné de la lettre ſuivante du miniſtre de la marine, en date du 9 avril. » J'ai mis ſous » les yeux du roi, M., les témoignages » avantageux qui m'ont été rendus de votre » conduite dans la priſe du vaiſſeau Anglois » la *Lady Sophie* que vous avez abordée avec » un ſinuler que vous commandiez. S. M. » voulant vous montrer ſa ſatisfaction de l'in- » telligence & de la bravoure que vous avez » montrées dans cette occaſion, vous a fait » don d'une épée, qui vous ſera remiſe par » M. Porquet, commiſſaire des claſſes à Ca- » lais «.

## VII.

Nos corſaires qui ſe multiplient tous les jours, ſe ſignalent par des actions de bravoure extraordinaires. Le roi les encourage par des récompenſes qui entretiennent parmi eux l'émulation; il vient d'accorder auſſi une épée & une penſion de 200 livres au capitaine Favre, ci-devant commandant le corſaire le *Phénix* de 12 canons de 6 livres de balle, armé par MM. Poullet du Havre. Ce capitaine s'étoit emparé derniérement d'un navire de 150 ton-

neaux; à peine étoit-il maître de sa prise, qu'il se vit entouré par 5 autres bâtimens ennemis, qui portoient chacun 6 canons de 4 & de 6 livres de balle. Il se battit contre eux pendant 3 heures & parvint à en faire amener deux. Dans ce moment, il parut 4 autres corsaires anglois, ayant l'un 12 canons, le second 10, le troisieme 8, & le dernier 6. Le capitaine Favre voyant tout chemin fermé pour s'échapper, n'hésita point à recommencer le combat contre ces 10 corsaires réunis. Son bâtiment ayant reçu deux coups de canon à l'eau, toutes ses manœuvres & ses haubans ayant été coupés, son équipage, dont 7 hommes avoient été tués & 20 mis hors de combat, l'obligea de se rendre en lui annonçant que son vaisseau couloit bas. Presque tous les officiers de l'état-major de ce corsaire ont été blessés; le capitaine Favre seul ne l'a point été.

## VIII.

Le prieur de St. Romain en Brie, pour encourager les laboureurs à bien cultiver leurs terres, fit publier, au printems de 1778, que tous les ans, le 1er. décembre, fête de St. Eloi, une médaille d'argent seroit donnée solemnellement, devant le grand portail de l'église, au meilleur cultivateur. Cette fête annoncée par le son des cloches, fut célébrée l'année derniere, aussi pompeusement qu'il étoit possible. Le jour de St. Eloi, vers les 10 heures, toutes les personnes invitées à la céré-

monie, ſuivies de tout le peuple de la ville & des environs, ſe rendirent dans la place de l'égliſe de St. Romain. Le prieur, après une courte exhortation relative à cette fête, nomma à haute voix le laboureur qui s'étoit le plus diſtingué dans la culture de ſes terres, & avoit mis plus de ſoin à amaſſer ſes récoltes. Ce cultivateur fut auſſi-tôt couronné par la dame la plus diſtinguée de la ville, & reçut de ſa main la médaille d'argent, qui a pour inſcription: *Laboris aſſidui præmium.* La cérémonie finie, on entra dans l'égliſe pour y célébrer ſolemnellement la meſſe du jour, après laquelle on chanta le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu de ſes bienfaits. Enfin, le laboureur fut conduit au prieuré par les tambours de la ville, ſuivi de tous les pauvres, auxquels le prieur fit faire une diſtribution abondante de pain.

( *Journal encyclopédique.* )

I X.

Le 16 mars, le prince héréditaire de Brunſwick arriva de la Haute-Siléſie à Breſlau : il s'étoit arrêté à Neuſtadt pour examiner les dommages cauſés par l'incendie du 28 février dernier, & avoit fait diſtribuer des ſommes d'argent aux habitans les plus infortunés. S. A. S. s'étoit chargée d'expoſer leurs malheurs au roi de Pruſſe; mais S. M. qui ne fait point attendre ſes bienfaits, avoit déja déclaré qu'elle accordoit 100 mille écus pour la reconſtruction de cette ville. Il n'y a plus que 46 maiſons

qui subsistent, le feu en ayant réduit en cendres 251, l'hôtel-de-ville, une église & plusieurs grands magasins remplis de fil & de toile. On assure d'ailleurs, que l'on attend à Neustadt des ingénieurs Autrichiens, chargés d'évaluer toutes les pertes, dont la cour de Vienne doit dédommager les habitans..

X.

S. M. Prussienne voulant marquer à M. le colonel de Winterfeld, commandant du régiment du prince de Prusse, sa satisfaction de la maniere dont il s'est conduit lorsque les Autrichiens ont attaqué & incendié Neustadt, lui a accordé mille écus de pension & la croix de l'ordre *pour le mérite*; elle a fait distribuer 400 écus aux soldats de ce régiment, & augmenté leur paie d'un écu par mois. Le même souverain a aussi accordé une haute paie semblable aux régimens du prince Frédéric de Brunswick, de Waldeck & de Thune, ainsi qu'aux bataillons de grenadiers de Preufs & de Schlieben, qui se sont distingués pendant l'hiver en plusieurs occasions.

X I.

Les gazettes ont annoncé que le Corsaire François, le *Jean Bart*, capitaine Cottin, avoit pris & conduit trois vaisseaux anglois dans le port de Fécamp. Après que le capitaine d'un de ces navires & son équipage eurent été constitués prisonniers, on reconnut par la visite qui

fut faite de son porte-feuille, que ce capitaine étoit *Franc-Maçon*, ayant un certificat authentique d'une loge de Sunderland en Angleterre. En conséquence les Francs-Maçons de la loge de Fécamp ont saisi, avec le plus grand empressement, l'occasion qui se présentoit, de procurer l'élargissement au capitaine Anglois. Ils se sont pour cela réunis & l'ont cautionné, suivant la liberté que leur en donnoient les ordonnances de S. M. & comme ce capitaine avoit pour second de son navire son frere, & qu'il assuroit qu'il ne sortiroit jamais de prison, s'il falloit l'abandonner & l'y laisser, la loge de Fécamp, partageant d'aussi généreux sentimens, l'a pareillement cautionné; & ainsi, en faisant deux plaisirs à la fois au capitaine Anglois, ils ont joui de la douce satisfaction que tout homme doit ressentir en secourant son semblable; mais que goûtent particuliérement les membres d'un ordre qui n'est établi que sur ces principes

## XII.

*EXTRAIT d'une lettre écrite au directeur des* Affiches de Dauphiné.

M. Tousard, officier François, qui s'est signalé en Amérique dans nombre d'occasions, à la tête d'un corps de sauvages qu'il avoit amené par ordre de M. de la Fayette, s'est trouvé avec ce général à l'affaire de Rhode-Island. Etant à la poursuite des Anglois, il apperçut une batterie de canons ennemie qui faisoit beaucoup de mal à l'armée. Il résolut de s'en emparer avec

25 hommes de pied ſeulement, qu'il devança beaucoup, étant à cheval & bien monté : ces 25 Américains furent pris pour ennemis par l'armée américaine ; & ſe voyant fuſillés par leurs propres gens, ils rentrerent dans leur régiment. M. Touſard, abandonné de ſon détachement, ſe jetta ſeul au milieu des ennemis avec une intrépidité qui les déconcerta & les mit en fuite. Il tua de ſa main celui qui étoit à la garde de la premiere piece, dont il s'empara ; & comme il fondoit, le ſabre levé, ſur un Anglois de marque qui étoit près de la ſeconde, il reçut la décharge de cette piece entre le poitrail & les jambes de ſon cheval : elle étoit chargée à grappes ; pluſieurs éclats portés plus haut que ſa direction par la force de l'exploſion, lui caſſerent le bras droit. La violence du coup fit faire machinalement à ſon cheval un ſaut & un écart très-éloigné ; & comme il le ſentit chanceler, il n'eut que le tems de prendre ſon bras caſſé avec ſa main gauche, & de deſcendre de ſon cheval, qui tomba roide mort. Lui-même s'aſſit un moment par terre, perdant tout ſon ſang ; là, étant en butte au feu des deux armées, il ſe releva, & trouva heureuſement un brave ſergent Américain, qui, ſeul l'avoit ſuivi, & venoit de tuer d'un coup de fuſil l'officier anglois, qui, échappé de ſes mains, ſe préparoit à lui ôter la vie. Il fit quatre lieues à pied & en bottes, appuyé ſur le bras de ſon ſergent. Une groſſe balle inégale & tordue étoit remontée entre les chairs, le long de l'os caſſé, juſqu'au haut du bras, & occaſionnoit une perte de ſang extraordinaire : elle ne fut point apperçue par l'apothicaire Américain, qui lui coupa le bras, & qui n'avoit jamais fait cette opération. Une inflammation & une tuméfaction af-

freuſe furent l'effet de la préſence inconnue de ce morceau de fer raboteux ; la putréfaction vint enſuite, les vers s'y mirent ; il alloit périr, lorſqu'un chirurgien François, envoyé par M. d'Eſtaing, ayant fait deux inciſions & introduit la ſonde, ſentit le corps étranger & en fit l'extraction. M. Touſard écrit, deſſine, peint, leve des plans, fait des armes & agit en toutes choſes avec ſon bras gauche, comme il faiſoit avec ſon bras droit. «

Les états-unis d'Amérique ont connu tout le mérite & toute l'importance de cette action. Les Anglois, frappés d'admiration, ont envoyé demander le nom de cet intrépide François : les uns & les autres ont ſenti qu'il y a une extrême différence entre celui qui reçoit la mort dans la place à laquelle il eſt cloué, & dont il ne peut pas ſortir, & celui qui, de ſa propre délibération, ſe détermine à l'affronter avec un péril certain, pour en affranchir ſes compatriotes & toute une armée. Je ſais que l'eſprit philoſophique de ce ſiecle diſpoſe les hommes à eſtimer la bienfaiſance plus que le courage militaire : ici, ces deux vertus ne ſont-elles pas réunies? Le dévouement généreux de M. Touſard n'a-t-il pas autant de droit aux couronnes civiques qu'aux lauriers de Mars ? On doit eſtimer infiniment ſans doute un matelot habile nageur & courageux, qui arrache 20 citoyens à la mort en épuiſant ſes talens & ſes forces ; mais quel droit n'aura point à notre admiration & à notre reconnoiſſance une action qui peut ſauver la vie à un millier d'hommes, & déterminer en même-tems ou aſſurer la victoire ? Les étrangers ont fait connoître qu'ils étoient juſtes appréciateurs des ſervices vraiment utiles & de la ſublime vertu, par le beau diplôme accordé à M. Tou-

ſard, que je joins à ce détail. Je voudrois, Monſieur, pouvoir vous communiquer de même les lettres de M. de la Fayette à ce ſujet : la modeſtie de M. Touſard n'a pas permis qu'elles euſſent la moindre publicité ; celle de M. de la Fayette en ſouffriroit encore davantage, tant elles font d'honneur aux belles qualités de ſon ame, auſſi épurée dans les traits de ſentiment, que ſupérieure dans l'art des combats. Sur une ſeule lecture rapide dont j'ai profité, riſquerois-je de mettre au jour ſes écrits inimitables, qui ne pourroient qu'être bien défigurés ? Je ne puis cependant me refuſer à cette phraſe gravée dans ma mémoire : *Je voudrois, Monſieur, être roi de France pour cette occaſion ſeulement, ou du moins avoir ſa procuration ; je ne ferois, à la vérité, que hâter, &c....* Peut-on douter, en effet, qu'auſſi-tôt que le prince juſte & ſenſible qui nous gouverne ſera exactement informé de cette action, il ne lui décerne la récompenſe qu'elle mérite ? M. Touſard rentre en France, décoré, à 29 ans, par une puiſſance étrangere, du grade de lieutenant-colonel. J'ai, &c. «

*LETTRE du préſident du congrès, du 29 octobre 1778, à M.* Touſard, *capitaine au régiment de la Fere, artillerie.*

» J'ai l'honneur de vous tranſmettre, ſous » cette enveloppe, un acte du congrès qui vous » éleve au grade de lieutenant-colonel dans » l'armée américaine, par brevet, & qui vous » accorde une penſion de 30 dollars par mois » durant votre vie, en reconnoiſſance de votre » mérite, & en conſidération de la perte que » vous avec faite de votre bras droit, dans la » derniere action de Rhode-Iſland. Les marques

» de votre courage & de votre généreuſe intré-
» pidité, dans cette occaſion, vous ont acquis
» les plus grands éloges, & ont aſſuré un hon-
» neur immortel à votre nom.

» Vous recevrez le brevet réuni à cet acte.
» Je vous prie, Monſieur, de recevoir mon
» meilleur ſouhait, & ſoyez aſſuré que mon eſ-
» time à votre égard ne porte point exactement
» la date de l'affaire de Rhode-Iſland; votre eſprit
» martial, vos talens militaires, vos ſervices dans
» l'armée américaine m'étoient connus long-tems
» avant cet événement; j'en parlerai toujours
» avec plaiſir, & ſuis un de vos admirateurs.

» J'ai l'honneur d'être dans ces ſentimens, &c.

(*Signé*) LAURENS.



# ANECDOTES SINGULARITÉS.

## I.

*Lettre insérée dans un papier public.*

» ON a bien raison, Monsieur, de rendre » par-tout hommage à la *Belle-Poule*. Les per» sonnes les plus distinguées se font honneur » d'en orner leurs têtes. Pour moi j'ai cru de» voir l'élever jusqu'aux nues. Elle repose ho» norablement sur la cime de mon clocher. » Cette place éminente s'accorde très-bien avec » le nom du héros qui la commande. J'espere » que M. de la *Clocheterie*, qui a l'art de vain» cre les plus grands obstacles, aura celui d'en» chaîner dans ses voiles les vents & les tem» pêtes; mon église n'a donc plus rien à crain» dre ayant un si puissant protecteur; mais je » ne puis sans votre secours lui marquer pu» bliquement ma juste reconnoissance. Je vous » prie donc, Monsieur, de la consigner dans » votre Journal, ainsi que ma lettre. J'ai l'hon» neur d'être, &c. *Signé* LATOUCHE, *recteur* » *de la paroisse de St. Martin de Morlaix.*

*P. S.* » C'eſt ſur le clocher de ma paroiſſe » qu'on a ſubſtitué la Belle-Poule à un coq » qui croyoit avoir le droit excluſif d'y habi- » ter toujours ».

## I I.

Le comte de Buſſy étant un jour entré aux petites-maiſons, trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres, & à qui il demanda quelle étoit la folie de la plupart des gens qui étoient-là. *Ma foi*, lui dit-il, *Monſieur, c'eſt bien peu de choſe : on dit que nous ſommes foux, parce que nous ſommes des miſérables : ſi nous étions des gens de qualité, on diroit que nous avons des vapeurs, & on nous laiſſeroit courir les rues.*

## I I I.

Un honnête religieux voulant détourner un de ſes amis du deſſein de ſe faire moine, lui dit en confidence : » Mon ami, quand il n'y » a dans une année que dix ou douze religieux » dans tout notre ordre qui perdent l'eſprit, » nous diſons que l'année eſt bonne. «

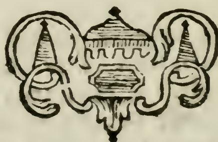
## I V.

Un Polonois s'eſt préſenté, il y a quelques mois, à la maiſon de correction de Varſovie, ſuppliant très-humblement l'adminiſtrateur de lui faire compter bien exactement cent coups d'étrivieres, pour leſquels il a payé d'avance deux

ducats. Les coups qui lui ont été administrés généreusement, l'ont fait crier un peu ; mais comme il avoit prévenu ses bienfaiteurs de le traiter sans pitié, on a rempli le compte sans lui faire tort d'un seul coup. Le patient s'est retiré très-satisfait pour son argent, en remerciant même l'administrateur de sa condescendance.

V.

Un général d'armée, qui avoit été battu en Allemagne & en Italie, apperçut un jour au-dessus de sa porte un tambour qu'on y avoit peint, avec cette devise : *On me bat des deux côtés*



# BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

## ITALIE.

RIME degli Aborigeni, &c. *Poésies des* Aborigenes, *récitées en différentes occasions dans leur assemblée à Rome. Partie I. dediée au pape regnant*, Pie VI. *In-8vo.* Rome, 1779.

CE sont les premiers essais d'une académie qui s'est établie à Rome dans ces dernieres années ; & ces fruits de son enfance, font très-bien augurer de ceux qu'elle pourra produire, lorsqu'elle sera adulte.

(*Efemeridi di Roma.*)

LA caduta del Velino, &c. *Chûte du Velino dans la Nera, présentée à* S. S. Pie VI; *par M.* François Carrara, *secrétaire du Concile. In-folio.* Rome, 1779.

Les chûtes des eaux ne tiennent pas le dernier rang parmi les phénomenes de la nature. Les cataractes du Nil ont été le sujet de l'admiration des anciens, & cela peut-être moins par leur hauteur, qu'à raison de leur distance des pays civilisés de l'Europe. Les objets gagnent à être vus dans l'éloignement, & quand il y a entre

eux & nous une énorme diſtance, il ſemble que nous ſoyons autoriſés à nous en former une idée d'autant plus avantageuſe. On avoit ſous les yeux depuis environ deux mille ans, la chûte *Delle Marmore*, près de Terni, chûte dans laquelle le Velino ſe précipite d'une hauteur énorme dans la Néra; & à peine y faiſoit-on attention. Au moins on n'avoit pas cru que ce phénomene méritât les frais d'une gravure ni d'une diſſertation. Mais notre indifférence pour les objets eſt ſouvent l'effet de notre ignorance ou de notre peu de pénétration, & il n'y a point de matiere ſtérile entre les mains d'un homme qui ſait en tirer parti. Monſig. Carrara qui avoit déja prouvé par d'autres productions ſon goût pour les beaux-arts & pour les monumens précieux de l'antiquité, vient de nous procurer le plaiſir de voir pour la premiere fois cette chûte gravée, &, ſi l'on peut le dire, honorée d'une diſſertation. Tout eſt digne dans cet ouvrage du goût de ce ſavant prélat. La gravure n'eſt pas de notre département; quant à la diſſertation, on y trouve tout ce qu'on peut deſirer pour avoir une idée complete de ce phénomene. L'auteur l'a conſidéré de l'œil d'un philoſophe, qui ſait examiner les qualités du terrein & de l'eau, qui connoît l'hiſtoire-naturelle & la géographie phyſique de la terre, & qui rend raiſon de tous les phénomenes particuliers; perſuadé de plus qu'il ne falloit rien omettre de ce qui appartient à l'érudition, à la philologie & à l'hiſtoire, il a pris la peine de rechercher tout ce que les anciens écrivains ont dit de cette chûte, & d'indiquer les différentes opérations auxquelles elle a donné lieu depuis M. Annius-Curius Dentatus, qui vivoit l'an 460 de Rome, juſqu'au pape Clément VII. Cette diſſertation

eft ſuivie d'une carte topographique *Delle Marmore*, que Monſig. Borgia a fait graver, & à laquelle cet illuſtre prélat a ajouté des notes très-ſavantes.

(*Efemeridi di Roma.*)

VERSI Sciolti per le fauſtiſſime nozze, &c. *Vers* Sciolti *pour l'heureux mariage de* LL. EE. Dona Laura Altieri, *& M. le marquis* Camille Cantelli Bervilacqua *de Ferrare. In-8vo.* Rome, 1778.

Quoiqu'il ne ſe faſſe preſque pas de mariage en Italie, qui n'excite les chants des muſes de ce pays, cependant il arrive rarement que ces chants ſe faſſent entendre à quelque diſtance des époux auxquels ils ſont adreſſés ; ſoit que la matiere ait été depuis long-tems épuiſée, & qu'il ne ſoit plus poſſible d'imaginer rien de nouveau, ſoit que le défaut de qualités brillantes dans les époux, refroidiſſe l'enthouſiaſme des poëtes qui entreprennent de les célébrer, ſoit qu'un vil intérêt ſoit le plus ſouvent le motif qui dénoue la langue de ces pies poétiſantes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les recueils publiés à l'occaſion des mariages, ſont ordinairement les plus inſipides de tous ceux dont l'Italie eſt inondée, & qu'à peine ſe font-ils lire des perſonnes intéreſſées. Il y a cependant d'heureuſes exceptions à cette regle, & nous croyons que tout le monde lira avec plaiſir ce recueil, dont l'auteur eſt Monſig. Todeſchi, connu avantageuſement par d'autres productions. C'eſt un tribut de l'amitié offert par lui à ſon noble parent M. le marquis Bevilacqua, à l'une des époques les plus heureuſes de ſa vie, & ſi nous nous permettons d'en parler à une telle diſtance de

cette époque, c'eſt que nous ſommes perſuadés que les vers de Monſ.g. Todeſchi peuvent plaire par leur ſeul mérite, & indépendamment de l'apropos. Ce recueil contient trois petits poëmes très-élégans en vers *Sciolti*, le premier adreſſé à Mde. la princeſſe Dona Livia Borgheſi Altieri, mere de l'épouſe, le ſecond à l'épouſe elle-même Dona Laura Altieri, & le troiſieme à Mde. la marquiſe Claire Bevilacqua Muti, ſœur de l'époux. Ces poëmes ſont précédés d'une dédicace à ces trois Dames, en beaux vers Alexandrins.

( *Efemeridi di Roma.* )

*JOSEPHI Zolæ* Brixiani S. Th. D. & H. E. in regio archigymnaſio Ticinenſi profeſſoris commentariorum de rebus chriſtianis prolegomena, ad præſtantiſſimum, & nobiliſſimum virum Petrum Buccam eccleſiæ Brixianæ canonicum. *In-8vo.* Ticini Regii, 1778, excudebant ſocii typographi.

Le nom de M. l'abbé Zola eſt déja connu par d'autres ſavantes productions ; & il ſe propoſe de publier un grand ouvrage qui contiendra les leçons qu'il donne à Pavie dans la chaire d'hiſtoire eccléſiaſtique. Celui que nous annonçons n'en eſt que l'introduction. Il eſt diviſé en vingt-cinq paragraphes, accompagnés de ſavantes notes. L'auteur commence par définir l'hiſtoire eccléſiaſtique, une ſuite continue d'événemens arrivés dans l'égliſe de Dieu, depuis ſa fondation juſqu'au tems préſent. La fondation de l'égliſe chrétienne ne date que de la venue de J. C. parce que bien que l'égliſe ait commencé à la création du monde, & que les Saints de l'ancien teſtament en aient été mem-

bres, cependant ils ne ſe ſont unis à elle que par la foi qu'ils avoient dans la venue du meſſie, & par ſes mérites. M. Zola examine enſuite quelle a été l'égliſe de l'ancien teſtament, & quelle eſt celle du nouveau; puis il diviſe l'hiſtoire de cette derniere en univerſelle, particuliere, & ſinguliere, ou en extérieure & intérieure, l'extérieure étant celle des événemens arrivés au peuple chrétien, deſquels ont réſulté des avantages ou des diſgraces pour l'égliſe. Les avantages ſont dûs ou à ceux qui influent dans l'ordre des choſes civiles & eccléſiaſtiques, tels que les rois, les magiſtrats, les pontifes, & parmi les particuliers, les docteurs & autres perſonnes graves, ou à la généralité du peuple chrétien. Les princes ont influé ſur l'égliſe par leur autorité, leurs bienfaits, leurs loix; les pontifes par leurs préceptes & leurs inſtitutions; les perſonnages doctes & pieux par leurs ouvrages, leurs exemples, l'emploi de leurs richeſſes; & enfin la généralité du peuple chrétien par la foi & la ſainteté de la vie. Les diſgraces de l'égliſe ont eu pour cauſe ou les vices des chrétiens, ou la haine, ſoit ouverte, ſoit cachée des ennemis extérieurs de la religion, & ceux-ci ſont ou des hommes publics, comme les empereurs romains des premiers ſiecles de l'égliſe, ou des particuliers, comme les philoſophes païens, qui ont cherché à obſcurcir par leurs écrits les vérités de la religion chrétienne. L'hiſtoire intérieure de l'égliſe eſt celle des événemens qui touchent de plus près la forme & le gouvernement de la ſociété chrétienne, & dans laquelle on rend compte de tout ce qui s'eſt fait pour fixer les dogmes & extirper les erreurs. Voilà l'hiſtoire des conciles, des pontifes romains, des hérétiques, des écrivains ec-

cléfiaftiques, de la doctrine & du culte extérieur, & c'eft celle qu'Eufebe nous a le premier donnée. Ce font-là tous les objets dont doit s'occuper quiconque veut apprendre ou écrire l'hiftoire eccléfiaftique. Mais combien de qualités ne faut-il pas pour remplir dignement cette derniere tâche? La premiere & la plus effentielle eft la vérité. Il faut que l'hiftorien n'avance rien qui ne foit certain & puifé dans des fources pures, comme les actes des martyrs, les décrets des fynodes & des pontifes, les écrits des peres, les monumens de tous les fiecles, les anciens hiftoriens eccléfiaftiques, Eufebe, Socrate, Théodoret, & Sozomene parmi les Grecs, Ruffin, Sulpice-Sévere & Caffiodore, parmi les Latins, fans parler de ceux du moyen-âge, qu'il eft auffi important de connoître. Une autre qualité néceffaire à l'hiftorien, eft une critique faine pour pefer les autorités & apprécier la valeur des témoignages. Il faut encore que l'hiftorien ait de l'ordre & de la netteté, & qu'il ait foin de fixer des époques claires & précifes. M. Zola en établit fept principales; l'une de l'avénement de J. C. au regne de Conftantin; la feconde du regne de Conftantin à l'établiffement du Mahométifme; la troifieme de l'établiffement du Mahométifme à l'élevation de Charlemagne fur le trône impérial; la quatrieme du couronnement de cet empereur au fchifme de l'églife grecque; la cinquieme du fchifme de l'églife grecque à la chûte de l'empire grec; la fixieme de la chûte de l'empire grec, au regne de Léon X; & la feptieme du regne de Léon X au tems préfent. Enfin, le ftyle d'un hiftorien, & fur-tout d'un hiftorien eccléfiaftique, doit être fimple & clair, & également éloigné de la négligence & de l'af-

fectation. M. l'abbé Zola a donné à la fois l'exemple & le précepte.

( *Efemeridi di Roma.* )

DISSERTAZIONE ſtorico-critica, &c. *Diſſertation hiſtorique & critique ſur le concile de Rimini, ſuivie d'obſervations ſur les fragmens attribués à S. Hilaire; par M.* Joſaphat Maſſari [*], *clerc régulier de la congrégation de la Mere de Dieu. In-4to.* Rome, 1779.

L'hiſtoire raiſonnée des conciles généraux & célébrés avec la ſolemnité requiſe, nous fournit les meilleures réponſes aux calomnies des hérétiques, & les preuves les plus lumineuſes & les plus convaincantes de l'infaillibilité de l'égliſe & de la perpétuité inaltérable de la foi. Il n'eſt donc pas étonnant que les écrivains hétérodoxes aient fait tous leurs efforts, ſoit pour trouver quelque défaut imaginaire dans les les conciles vraiment œcumeniques, ſoit pour faire regarder comme tels des conciliabules ou de ſimples conciles nationaux. Comme ils ſe ſont principalement appuyés de l'exemple du fameux concile de Rimini, qu'ils citent hardiment comme œcuménique à la fois & Arien, il eſt naturel que les plus grands efforts des apologiſtes de l'égliſe ſoient dirigés vers ce point particulier de diſcuſſion, & on ne peut ſavoir trop de gré au P. Maſſari, des lumieres qu'il a répandues ſur cet objet dans la diſſertation que nous annonçons. Il commence par

---

[*] Auteur d'une autre diſſertation ſur le concile de Sirmium, que nous avons annoncée dans notre journal d'avril dernier, page 369.

donner l'hiſtoire de la convocation du concile de Rimini, & de tout ce qui s'y paſſa durant l'année 369; il traite enſuite des conciliabules de Séleucie & de Conſtantinople, pour mieux éclaircir l'état de la queſtion ; il expoſe d'après le témoignage des peres & des écrivains contemporains, tout ce qui ſe paſſa à Rimini dans l'année 360, & il conclut de tous ces détails, que les peres de Rimini, de l'an 359, à l'an 360, c'eſt-à-dire, depuis l'ouverture du concile juſqu'à la fin, bien loin d'approuver l'héréſie arienne, la condamnerent formellement. Jettons un coup-d'œil rapide ſur les différens articles de cette diſſertation. L'empereur Conſtance avoit réſolu, pour faire ceſſer toute diſſenſion dans l'égliſe, de convoquer à un concile général, tous les évêques de l'Orient & de l'Occident; mais Urſace, Valens & les autres Ariens qui avoient tant de pouvoir ſur ſon eſprit, craignant avec raiſon que la réunion de tant d'évêques ne devînt fatale à leur parti, engagerent ce prince à ſéparer ce concile général en deux, l'un à Rimini pour l'occident, l'autre pour l'orient à Ancyre en Galatie, puis à Séleucie. On voit par-là qu'on pourroit nier, ſi on le vouloit, que le concile de Rimini, ait été œcuménique, puiſque dans le tems même où il fut convoqué, on en convoqua un autre en Orient. Mais le fait eſt qu'on n'a pas beſoin de recourir à cette réponſe pour juſtifier l'égliſe ſur ce concile; car lorſque les Ariens qui formoient à peine la cinquieme ou la ſixieme partie des prélats aſſemblés, oſerent propoſer de ſouſcrire la troiſieme profeſſion de foi de Sirmium, d'où on avoit ôté le mot *conſubſtantiel*, les quatre cens évêques catholiques qui s'y trouvoient, eurent une ſi grande horreur de cette propoſition, qu'ils anathématiſerent

thématiſerent de nouveau l'héréſie arienne; ils firent lire & approuverent unanimement le ſymbole de Nicée, & ayant ainſi terminé heureuſement le concile, le 21 de juillet de l'an 359, ils envoyerent des députés à l'empereur pour l'engager fortement à tenir ferme, & à ne permettre aucune innovation. Peu après, dans le mois de ſeptembre ſuivant, ſe tinrent les premieres ſeſſions du conciliabule de Seleucie, auquel il ſe trouva cent ſoixante évêques; mais quoique dans le nombre, il y en eût plus de cent cinq qui confeſſoient que le fils de Dieu étoit ſemblable en ſubſtance au pere, cependant peu ſe trouvoient diſpoſés à admettre le mot *conſubſtantiel*. Il ſe forma dans ce conciliabule un parti conſidérable, qu'on nomma les *Acaciens*, parce qu'ils avoient à leur tête un certain Acacius, évêque de Céſarée, homme de foi variable & de mauvaiſes mœurs, qui cherchoit à mettre le trouble dans l'aſſemblée par toutes ſortes de moyens, pour empêcher qu'on n'examinât les chefs d'accuſation qui étoient portés contre lui. Ces Acaciens propoſerent de rejetter le concile & le ſymbole de Nicée, & préſenterent le modele d'un nouveau ſymbole rempli des plus horribles blaſphêmes. Après beaucoup de conteſtations, Sylvain de Tharſe cria à haute voix qu'il n'étoit pas beſoin de faire une nouvelle profeſſion de foi, & qu'il falloit s'en tenir à celle qui avoit été faite à Antioche en 341; & en effet le lendemain, les Acaciens ayant été exclus de l'aſſemblée, les membres du concile confirmerent & ſouſcrivirent cette profeſſion de foi qui, à la vérité, ne contient rien de contraire à la divinité du fils, dont elle reconnoît l'éternelle coexiſtence avec le pere, mais qui péche par l'excluſion du mot *conſubſtantiel*

confacré par le concile de Nicée, & par la guerre cuverte que les Ariens faifoient à ce terme. Les Acaciens irrités fe rendirent à Conftantinople, & après y avoir attiré plufieurs de leurs adhérens, ils engagerent l'empereur à convoquer dans cette ville un autre conciliabule, qui en effet s'affembla vers la fin de la même année 359, ou au commencement. de l'année 360. Après divers débats on y foufcrivit une profeffion de foi peu différente de celle de Seleucie, c'eft-à-dire, telle que quoiqu'elle ne contînt ouvertement aucune erreur, elle étoit néanmoins fufceptible d'être mal interprétée, comme elle le fut auffi depuis par les Ariens, parce qu'on y avoit omis le feul mot qui ne laiffoit aucune place aux fubterfuges, le mot *confubftantiel.* Il y a des auteurs catholiques qui prétendent que les peres de Rimini furent ceux qui compoferent cette formule fémi-arienne, & qui la foufcrivirent les premiers. Mais le pere Maffari prouve, en premier lieu, que cette formule fut envoyée de Conftantinople à Rimini, & non pas de Rimini à Conftantinople; en fecond lieu, que lorfqu'elle parvint à Rimini, les trois quarts des peres ne fe trouvoient plus dans cette ville ni dans les villes voifines; & enfin il fait voir par l'examen de ce qu'ont écrit à ce fujet les auteurs contemporains, ou qui ont vécu peu de tems après, que tous ceux qui foufcrivirent la formule de Conftantinople, fe porterent à cette démarche par crainte, ou par ignorance dans la perfuafion qu'elle étoit catholique, & que prefque tous fe repentirent de leur faute auffi-tôt qu'ils la connurent. Il ne nous eft pas poffible de fuivre davantage l'auteur dans les détails de cette apologie, & nous pafferons aux principales raifons qu'il allegue pour prouver la fuppo-

sition des fragmens attribués à S. Hilaire, dont s'appuient ceux qui pensent autrement que lui sur l'article du concile de Rimini.

La premiere raison, est l'autorité de Ruffin, qui, dans l'endroit où il parle de l'altération des livres d'Origene, assure positivement que S. Hilaire avoit composé un livre plein de sages instructions pour ceux qui avoient souscrit le concile de Rimini, mais que les hérétiques avoient tellement altéré cet ouvrage, que S. Hilaire lui-même ne l'auroit pas reconnu. Ce livre interpollé & altéré par les hérétiques & les schismatiques, le P. Massari pense que c'est le même qui est connu sous le titre de fragmens de S. Hilaire, & qui a été trouvé manuscrit par Nicolas le Fevre, l'an 1598, dans la bibliotheque du célebre Piteus, & par Sirmond, dans celle de S. Rhemi à Rheims. Mais une preuve qui lui paroît d'un plus grand poids encore que l'autorité de Ruffin, est celle qui résulte de l'examen de l'ouvrage même, dans lequel, de l'aveu de tout le monde, il regne la plus monstrueuse confusion, & où les faussetés & les contradictions se présentent à chaque ligne. Bien que les Bénédictins éditeurs de ces fragmens, se soient donné beaucoup de peine pour y mettre de l'ordre, cependant il ne leur a pas été possible de remédier jusqu'à un certain point à la confusion manifeste de l'ouvrage. C'est une preuve évidente que les hérétiques, les schismatiques, & d'autres mains ignorantes, non-seulement ont interverti l'ordre des matieres, mais encore ont ôté beaucoup de choses, & en ont ajouté d'autres que S. Hilaire n'a jamais écrites. Au commencement du premier fragment qui n'est qu'une préface, on lit : *Incipit liber S. Hilarii Pictaviensis provinciæ Aquitaniæ, in quo sunt om-*

*nia quæ oſtendunt vel quomodo, quibuſnam cauſis, quibus inſtantibus ſub imp. Conſtantio factum eſt Ariminenſe concilium contra formellam Nicæni tractatus, qua univerſæ hæreſes comprehenſæ ſunt.* A la fin du dixieme fragment, on lit : *Explicit S. Hilarii liber ex opere hiſtorico;* & au milieu du ſixieme, en parlant du pape Liberius, *S. Hilarius anathema illi dicit.* N'eſt-il pas ridicule d'imaginer que S. Hilaire ſe ſoit donné à lui-même le nom de ſaint, & qu'il ait anathématiſé le ſouverain pontife Liberius ? Que ſi on dit que le nom de ſaint a été ajouté par une autre main, ne peut-on pas dire que la phraſe, *anathema illi dicit*, a été auſſi ajoutée? Les éditeurs Bénédictins conviennent que la lettre commençant par ces mots *ſtudens paci*, qui ſe trouve dans le quatrieme fragment, a été ſuppoſée par les Ariens; & le P. Maſſari a démontré ce fait dans ſa diſſertation ſur le concile de Sirmium : il démontre la même choſe ici par de nouvelles raiſons, concernant trois autres lettres contenues dans le ſixieme fragment, qui commencent, l'une, par *pro Deifico timore*; l'autre, par *quia ſcio vos*, & la troiſieme par *non doceo, ſed admoneo.* Pour s'en convaincre il ſuffit d'obſerver la différence manifeſte qui ſe trouve entre le ſtyle de ces lettres fauſſement attribuées au pape Liberius, & celui du diſcours que ce pape prononça le jour de Noël dans l'égliſe de S. Pierre, en donnant le voile à Ste. Marcelline, ſœur de S. Ambroiſe ; diſcours que ce ſaint a rapporté *liv.* 3 *de Virg.* Cette diſcuſſion eſt ſuivie d'une analyſe exacte des fragmens, dans laquelle l'auteur cherche à diſtinguer ce qui appartient véritablement à S. Hilaire dans cet ouvrage, de ce qui a été ajouté par des mains étrangeres, & il regne dans ce morceau, com-

me dans tout le reſte, une critique vraiment lumineuſe qui fait augurer bien avantageuſement de l'hiſtoire eccléſiaſtique que le P. Maſſari doit publier.

(*Efemeridi di Roma.*)

ISTRUZIONE paſtorale, &c. *Inſtruction paſtorale de Monſeigneur* Antoine de Malvin de Montazet, *archevêque de Lyon, &c. ſur les ſources de l'incrédulité, & les fondemens de la religion. Traduite en Italien par* P. L. P. G. *In*-12. Verceil 1778.

Cette traduction fait honneur au diſcernement & au talent du traducteur, & l'impreſſion n'en fait pas moins aux preſſes de Verceil.

(*Efemeridi di Roma.*)

IL tempio di Gnido, &c. *Le temple de Gnide, traduit du françois en octaves par M. l'abbé* Michel Mallio, *avec cette épigraphe.*

*Nec verbum verbo curabis reddere fidus*
*Interpres.*

*In*-12. Rome, 1779, de l'imprimerie de Puccinelli.

Le ſavant auteur de cet ouvrage, diſent les journaliſtes de Rome, ſacrifiant à Vénus & aux Graces de la même main dont il ſuſpendoit en équilibre la balance d'Aſtrée, a voulu nous prouver en même tems que la rime & la verſification n'étoient pas néceſſaires à la poéſie. Il a pu ſuppoſer avec raiſon qu'il avoit puiſé dans une ſource grecque ce charmant morceau; les graces attiques y ſont tellement empreintes, qu'on croiroit que c'eſt une production du même pinceau qui a peint & conſacré à l'immor-

talité la ceinture de Vénus. Mais si l'auteur, continuent les journalistes, a prouvé par cet ouvrage qu'on peut être poëte en prose, le jeune traducteur a prouvé que la versification & la rime complettent l'enchantement de la poésie; & si l'un a pu donner l'original pour une traduction du grec, la traduction de l'autre pourroit passer à juste titre pour un original, tant le style en est élégant & poétique, & la versification facile & agréable. M. l'abbé Mallio s'est prévalu avec raison du précepte d'Horace qu'il a adopté pour épigraphe; persuadé que tout idiôme a son génie aussi-bien que son langage poétique, & qu'une version littérale ne peut jamais être une traduction poétique, parce qu'elle ne montre que le squelette de l'original, sans en rendre le coloris, le dessin & les contours, il a préféré à une fidélité scrupuleuse & nuisible, une liberté qui ne dégénere point en licence, & il est également heureux, soit qu'il marche sur les traces de son auteur, soit qu'il lui arrive de s'en écarter. En un mot, cette traduction est du petit nombre de celles qui vont de pair avec l'original, & elle est d'autant plus intéressante pour les amateurs, que c'est le premier essai des talens poëtiques de M. l'abbé Mallio, essai propre à donner les plus grandes espérances. Pour mettre nos lecteurs à portée de juger de son mérite, nous en citerons les premieres octaves.

La Dea, che nacque dalle salse spume,
Onde una nuova stella in ciel fu aggiunta,
Di cui precede l'amoroso lume
E la notte che vienne, e'l di che spunta,
Gnido antepor mai sempre ha per costume
Al soggiorno di Paso, e d'Amatunta;
Nè priva il cielo mai del suo sembiante

Senza quivi portar l'eburnee piante.
Ella di Gnido al lietoabitatore
Moſtra ſi ſpeſſo i lumi ardenti, e bei,
Ch'egli non ſente più quel ſacro orrore,
Che inſpira la preſenza degli Dei,
Speſſo del'volto aſconde il bel folgore
D'opaca nube; magli odor ſabei,
El'ambroſia, ch'a lei dal crin giù cade,
Svelano ad ognun l'occulta deitade.

A l'exception des quatre premiers vers qui d'ailleurs ſont agréables, ces ſtrophes ont la préciſion de l'original.

Le traducteur s'eſt étendu davantage dans les ſtrophes ſuivantes. Monteſquieu dit : *la ville eſt au milieu d'une contrée ſur laquelle les Dieux ont verſé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printems éternel; la terre heureuſement fertile y prévient tous les ſouhaits; les troupeaux y paiſſent ſans nombre; les vents ſemblent n'y régner que pour répandre par-tout l'eſprit des fleurs.* Ce paſſage a fourni deux octaves italiennes.

La cittàdi Ciprigna alta ſi vede
In mezzo a una campagna erger la fronte,
Ove il lor doni d'all'eterea ſede
Fur degli Dei le mani a verſar pronte.
Qui fermò primavera il roſeo piede,
Innocenti qui ſon l'acque del fonte,
Qui il felice terren fertile in tutto
Del cultore il deſio previen col frutto.
Senza numeroquivi erran gli armenti,
Sicurezza li guida, e a loro inſégna
Non temer delle fiere i crudi denti.
Di venticelli un grato ſtuol qui regna,
Che ovunque a ſéminar ſembrano intenti
De'fior l'életto ſeme, e non iſdegna

Sul molle grembo de'già nati fiori
Talor Favonio ripoſar conclori.

*Innocenti qui ſon*, &c. dans la premiere octave, *ſicurezza li guida*, &c. dans la ſeconde, ne ſont pas de l'original, mais ces idées s'allient très-bien avec celles de Monteſquieu, & ce ne ſont que des traits de plus ajoutés à cette jolie deſcription. Le traducteur a été moins heureux, en ſubſtituant la *ſémence des fleurs* à *l'eſprit des fleurs*; idée incomparablement plus agréable. Les deux derniers vers ne ſont pas non plus de l'original, mais ils ſont charmans, & ils ont ce caractere de douce molleſſe qui eſt propre à la poéſie italienne.

Cantano quivi ſenza alcun ripoſo
Le varie torme degli augei pennuti;
Voi direſte, vocale, e armonioſo
L'orror de' boſchi taciturni, e muti:
Mormorando col piede umido, e algoſo
Portano i rivi al mare i lor tributi;
Fa, che tutto germogli, un bel calore,
E unite a voluttà ſpirano l'ore.

Le texte eſt fidélement rendu dans cette ſtrophe, & peut-être même embelli; du moins l'idée des *bois harmonieux*, nous paroît exprimée en italien d'une maniere encore plus poétique.

Appreſſo a quelle il gran palagio eretto
V'è di Ciprigna, che ſtupore infonde;
Vulcano ei ſteſſo pien d'ardore il petto
Gittò le fondamenta alte, e profonde,
Ei di tal'opra allor ſi fè architetto,
Che la ſpoſa infedel figlia dell'onde
Volle placar, laqual profondamente
Il teſo laccio avea ſcolpito in mente.

Peut-être nous trompons-nous, mais il nous ſemble qu'il y a un goût & une délicateſſe admirables dans la phraſe françoiſe; *il travailla pour ſon infidele quand il voulut lui faire oublier* le cruel affront *qu'il lui fit devant les Dieux*; en ne ſpécifiant point cet *affront*, l'auteur a imité cette réſerve avec laquelle nous parlons des diſgraces arrivées aux perſonnes que nous reſpectons ou qui nous ſont cheres; il s'eſt exprimé comme auroit fait une nymphe de Gnide qui auroit eu à raconter l'hiſtoire de la fondation de ce palais. D'ailleurs il y a ſouvent de la grace à ſe laiſſer deviner, & cette grace eſt particuliere à Monteſquieu, ſur-tout dans l'ouvrage dont nous parlons. Le jeune traducteur n'y a probablement pas fait attention; car ſans doute il l'auroit conſervée.

Chi potrebbe un'idea ritrarre in carte
Di ſue beltà, ſe mancan le parole?
Le Grazie ſol potrian moſtrare in parte
Le coſe, ch'eſſe han fate uniche, e ſole.
L'oro, e'lrubino con mirabil'arte
Vi brilla, edi ſplendore eguaglia il ſole,
Ma le ricchezze ſue, folle! ſoltanto,
Non già le ſue beltà dipingo, e canto.

Cette ſtrophe nous paroît la plus foible de toutes, comparée à l'original, & la raiſon nous en paroît facile à trouver; c'eſt que l'agrément de ce paſſage en françois tient en grande partie à la marche des idées, & à la coupe du ſtyle qui eſt telle que la phraſe, après avoir commencé d'un ton ſimple, coule enſuite avec douceur, puis ſe déploie avec pompe, & ſe termine tout-à-coup par un trait plein de vivacité. *Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de*

*ce palais ; il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites : l'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... mais j'en peins les richeſſes & non pas les beautés.* Les membres de cette phraſe ſont non-ſeulement de ton différent, mais encore de longueur inégale ; au lieu que dans la traduction, ils ſont exactement ſymmétriſés, le dernier occupant deux vers entiers comme les trois autres, ce qui détruit tout l'effet de la réticence & de la correction.

Au reſte en haſardant ces obſervations, nous ſommes bien loin de chercher à diminuer le mérite de M. l'abbé Mallio, ni à rien retrancher des éloges que les journaliſtes de Rome donnent avec juſtice à ſa traduction ; nous convenons au contraire avec eux que c'eſt la meilleure traduction qui ait paru d'un ouvrage qu'on a déja traduit pluſieurs fois en Italie [*].

(*Efemeridi di Roma.*)

COLLEZIONE di ſcritture, &c. *Collection d'écrits relatifs à la juriſdiction royale.* Tom. XXXV & XXXVI. *In-12.* Florence.

Cette collection d'écrits intéreſſans pour les juriſconſultes Italiens, ſe continue toujours avec ſuccès, & on obſerve qu'elle ſe perfectionne à meſure qu'elle avance. Elle a des rapports également étroits avec l'économie civile, la diſcipline eccléſiaſtique, & l'hiſtoire des opinions.

---

(*) Nous avons annoncé une autre traduction italienne du *Temple de Gnide*, dans notre journal d'août 1776, page 373.

Chacun de ces deux volumes ne contient qu'un ſeul écrit. Le premier eſt intitulé : *Allégation en défenſe de la juriſdiction eccléſiaſtique, contre les prétentions du chapitre canonial de la ville de Belluno.* Le ſecond eſt relatif à un procès *de la célebre maiſon de Lagni avec la congrégation des peres de l'Oratoire de la ville de Naples.*

(*Novelle letterarie.*)

ELOGIO funebre dell'eccellentiſſ. Sig. Flaminio Cornaro, &c. *Eloge funebre de S. E. M.* Flaminio Cornaro, *ſénateur Vénitien, prononcé à ſes obſeques le 29 décembre* 1778*; par M. le docteur* D. Jean-Dominique Bruſtoloni, &c. *à la réquiſition du chapitre & du clergé de l'égliſe paroiſſiale & collégiale* di S. Canziano *à Veniſe. In-4to.* Baſſano, 1779, de l'imprimerie de Remondini.

L'orateur, dans ce diſcours, loue particuliérement l'illuſtre défunt, d'avoir conſervé juſqu'à ſa mort dans ſa maniere de vivre le caractere de la ſimplicité évangélique, malgré les obſtacles que ſon rang & ſa naiſſance oppoſoient à la pratique de cette vertu, & c'eſt un des plus beaux éloges qu'un grand puiſſe recevoir après ſa mort, parce que c'eſt un des plus rares. Indépendamment de ce mérite bien eſtimable dans l'ordre des choſes humaines, & plus précieux encore dans l'ordre des choſes divines, M. Cornaro a laiſſé une mémoire qui doit être reſpectable pour les ſavans. Il l'étoit lui-même. Il avoit raſſemblé une nombreuſe collection de livres rares & d'anciens manuſcrits. Il a compoſé auſſi pluſieurs ouvrages, & entre autres des ouvrages ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique qui ont mérité l'éloge du célebre Benoît XIV. Voici la liſte de tous.

*Ecclesiæ Venetæ antiquis monumentis nunc primum editis illustratæ*, &c. 18 vol. in-4to.

*Ecclesiæ Torcellanæ monumentis nunc primum editis illustratæ.* 3 vol. in-4to.

*Creta sacra, sive de ecclesiis ac episcopis utriusque ritus græci ac latini in insula Cretæ, &c.* 2 vol. in-4to.

*Hagiologium italicum, in quo compendiosæ notitiæ exhibentur sanctorum, beatorum que ad Italiam spectantium.* 2 vol. in-4to.

*Apparitionum & celebriorum imaginum Dei paræ Virginis in civitate & dominio Venetiarum enarrationes historicæ ex documentis*, &c.

*De Clero novem congregationum.*

*Vita S. Simonis, pueri Tridentini.*

*Laurentii de monacis, chronicon de rebus venetis, &. Omnia ex manuscriptis codicibus eruta recensuit, præfationibus illustravit*, Flaminius Cornerius.

*Exercice de perfection & de vertus chrétiennes, composé par le P.* Alphonse Rodriguez, *&c. & retravaillé par* S. E. Flaminio Cornaro, *pour pouvoir servir aux personnes de tout état, & spécialement aux séculiers qui desirent de parvenir à la perfection.* 3 vol. in-12. [ En italien. ]

( *Novelle letterarie.* )

NUOVO testamento, &c. *Nouveau testament de notre seigneur Jesus-Christ, suivant la vulgate, traduit en italien avec des notes. Premiere édition de Florence. Tome I, contenant les évangiles suivant S. Matthieu & suivant S. Marc. In-8vo.* Florence, 1779.

Cette traduction du nouveau testament fait partie d'une traduction de la bible entiere que M. l'abbé Martini publie à Turin, & que le

pape regnant Pie VI, a approuvée par un bref qu'on lit après la préface de cette édition. Les éditeurs Florentins en commençant par le nouveau teſtament, ont ſuivi le même ordre que M. l'abbé Martini a adopté dans ſa traduction qu'il continue toujours avec ſuccès. Ils ont retranché le texte latin & abrégé la plupart des notes, & par-là ils ont réduit l'ouvrage à un format plus commode & à un prix plus modique.

( *Novelle letterarie.* )

Il giudizio finale, &c. *Le jugement dernier, poëme d'*Edouard Young, *traduit en vers italiens par M. l'abbé* Pierre Giovannini, *& dédié à M. le comte* Jacques Dall'aſte. *In-8vo.* Forli, 1778, chez Antoine Barbiani, & ſe trouve à Florence, chez Bonaiuti.

Les Italiens qu'on traduiſoit autrefois, traduiſent beaucoup aujourd'hui, & c'eſt une preuve qu'on ne les traduira plus guere; car ordinairement le ſiecle du génie n'eſt pas celui des traductions. Ce n'eſt pourtant pas que nous refuſions au talent de traduire l'eſtime qu'il mérite; nous ſommes convaincus au contraire des avantages qu'un bon traducteur procure à la littérature nationale, & nous ne blâmons que l'abus de la choſe qui fait que beaucoup de gens en Italie comme ailleurs, ſans vocation bien décidée pour la littérature, ſe mettent à traduire indifféremment tout ce qui paroît, ſéduits par la facilité apparente de ce genre de travail, & encouragés par le débit des plus mauvaiſes traductions. L'abus n'exiſteroit plus, ſi tous les traducteurs avoient le talent de M. Giovannini, & qu'ils exerçaſſent ce talent ſur des ouvrages

qui, s'ils n'ont pas la perfection des ouvrages classiques, ont des beautés réelles qui compensent leurs défauts. Tels sont les poëmes d'Young, à qui il ne manque que d'être composés avec art & avec goût, pour être des chef-d'œuvres de génie. Son poëme du jugement dernier, quoique très-inégal comme tous les autres, est le plus régulier de tous ; & c'est par cette raison que M. l'abbé Giovannini l'a traduit de préférence. Nous citerons quelques passages de la superbe description de l'univers, que le poëte Anglois met en contraste avec le tableau de sa destruction.

Fiacco mortale, alza que' lumi, e tutta
Dell'universo la beltà rimira.
Guarda la terra, e delle sue pianure
Le varieggiate forme, e l'olezzante
Di verzura, e di fior ridente smalto
Di cui vestille primavera, e quelle
Dorate messi di cui don gli fece
La bionda etate. Ascolta il mugoglio
Dell'antico Ocean. . . . . . . . . . , .
. . . . . . Oh! quanto è lungi
Dall'occaso l'Oriente! appena il ciglio
Agli opposti confin giunge di quelli
Cerulei immensi campi, ampio teatro,
Ove tutti i lor mugghi, e i lor furori
Ponno spiegar le orribili tempeste,
Ei suoi sdegni l'eterno. Ammira i fuochi,
Che rischiarando il polo, alle stagioni
Insegnano il cammino, e i certi passi
Guidan dell'anno. . . . . . . . . . .
. . . . . . . . E ben que' globi
An da cader, e perir denno al pari
Dei granellin, cui maturò morendo
La fievole d'autunno arida erbetta.

Invano il loco cercherassi, ov'era
La terra, e il firmamento. . . . . . .
. . . . . . . . . . . . Il tempo
Sarà annientato, l'universo estinto;
E nella interminabile del vuoto
Immensità, non vedrà più nulla.

Les journalistes de Florence mettent en parallele avec ce morceau un autre qui est tiré d'une traduction manuscrite du même poëme. Nous en citerons aussi les passages correspondans, pour donner à nos lecteurs le plaisir de la comparaison. Cette derniere traduction est en octaves.

Or tu, figlio d'Adam, t'inalza e vedi
Dell'universo la beltà sovrana.
Contempla l'orbe vago, incui risiedi,
Vè come il mar s'inalza ed or si appiana,
Osserva i fiori germogliarti ai piedi,
L'erbe salubri alla natura umana,
E quante, mentre ride primavera,
Meraviglie produce l'atmosfera.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mira dall'austro al Boreal confine,
Che spazio immensurabile vedrai,
E le costellazioni a te vicine
Sfolgoreggiar di più vivaci rai:
Volgi lo sguardo stupido, e perfine
Mira l'etere azzurro, ove tu sai
Che il Dio fulminator la sua vendetta
Suole scagliar contro chi men l'aspetta.
E benche pensi? ruinar dovranno
Qual foglia suol nell'autunnal stagione,
E tempo fia che inutili saranno
Le ricerche ove fu questa regione.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Tempo verrà che il vivido fulgore
Che ci comparte *la notturna Dea*
Ofcureraffi, e un nembo atro d'orrore
Sarà dove la terra un dì giacea ;
Non più alle liete roffeggianti aurore
Applaudirà il canario come fea,
Ma il tutto in muto e denfo caos rivolto
Sarà, e dell'orbe il cardine fconvolto.

Cette derniere ftrophe eft en général très-belle & même la plus belle de toutes ; mais on trouve dans le fecond vers une étrange inconféquence, qui cependant n'eft pas rare dans les meilleurs poëtes Italiens. L'auteur parle du jugement dernier dans le fyftême de la religion chrétienne, & il parle en même tems de la déeffe qui éclaire les nuits, & qui ne peut être autre chofe que la Diane, fœur d'Apollon, la *Diva triformis* d'Horace, comme d'un être actuellement exiftant. Il eft clair que pour un chrétien qui parle en chrétien, la lune n'eft que la lune.

( *Novelle letterarie.* )

RIFLESSIONI fopra la mifericordia di Dio, &c. *Réflexions fur la miféricorde de Dieu, par Madame la ducheffe* de la Valliere ; *ouvrage traduit du françois, feconde édition dédiée aux nobles & vertueufes Dames de Florence. In*-12. Florence, de l'imprimerie de François Moucke.

A qui convenoit-il mieux de parler de la miféricorde divine, qu'à une femme aimable & tendre que des foibleffes fi excufables, expiées par une pénitence fi auftere, en ont rendue fi digne ? Le nom de l'auteur rend cet ouvrage bien intéreffant, & il n'eft guere poffible de le lire fans que l'attendriffement fe mêle à l'édifi-

cation. La traduction italienne est très-bien faite, & doit plaire sans doute aux dames de Florence. Elle est précédée d'un abrégé de la vie de Madame de la Valliere, qui, comme on sait, après avoir été l'objet de la passion d'un roi fait pour être aimé, alla vêtir la bure des Carmelites, & se punit par trente ans d'austérités de la sensibilité de son cœur, femme aussi admirable dans son repentir, qu'aimable & intéressante dans ses fautes!

( *Novelle letterarie.* )

DESCRIZIONE storica, della chiesa di S. Domenico di Perugia, &c. *Description historique de l'église de S. Dominique de Perouse*, *avec un appendice contenant une notice abrégée concernant le bâtiment destiné au saint office : ouvrage dédié au révérend Pere* Louis-Pie Saraceni, *provincial de l'ordre des prêcheurs dans la province romaine. In-4to.* Perouse 1778, de l'imprimerie de Marie Riginaldi.

Les religieux de l'ordre de St. Dominique furent appellés à Perouse, l'an 1220, du vivant de leur saint fondateur. Dans la suite ils firent bâtir pour leur usage une grande église sous l'invocation de S. Etienne, & un vaste couvent. Cette église fut consacrée par Pie II en 1459; & un accident la détruisit en 1615. Les religieux en firent bâtir une autre en 1624, mais les défauts de sa construction obligerent de la démolir aussi-tôt. Ils prirent alors pour architecte Charles Maderno, neveu du chevalier Fontana, & ce fut lui qui donna le dessin de l'église qu'on voit aujourd'hui, & qui ne fut achevée que l'an 1632. Le R. P. Renaud Boarini, auteur de la brochure

que nous annonçons, décrit cette église très en détail & avec une grande exactitude, faisant connoître tout ce qu'elle contient de rare & de curieux, & entr'autres les épitaphes d'un grand nombre de personnages illustres de Perouse. Il parle ensuite du tribunal du S. office, établi dans cette ville. Il le fut l'an 1551 par le pape Jules III, & le premier inquisiteur fut le Pere Matthieu Lachi de Florence. En 1559, il s'éleva parmi le peuple une sédition contre ce tribunal, mais les nobles en prirent la défense. Voilà en abrégé ce que contient cet opuscule, qui a été publié & dédié au P. Saraceni par M. le comte César Orlandi, à qui l'auteur l'avoit remis pour qu'il s'en servît dans son ouvrage sur les curiosités des villes d'Italie.

( *Novelle letterarie.* )

RAGIONAMENTI sacri per le domeniche dell'avento, &c. *Discours sacrés pour les dimanches de l'avent, prononcés dans la salle royale de Parme l'an* 1778, *& dédiés à S. A. R. don* Ferdinand de Bourbon, *infant d'Espagne, duc de Parme, Plaisance, &c. par le R. D.* Athanase Staccioli, *abbé ex-général de la congrégation de S. Sylvestre dans l'ordre de S Benoît. In-4to.* Osimo, 1778, chez Antoine Quercetti.

Le nom du pere abbé Staccioli est cité parmi ceux des plus célebres orateurs d'Italie. Ces discours sont dignes de sa réputation & du souverain devant lequel ils ont été prononcés. Ils sont écrits avec élégance, avec majesté, & on y remarque une égale justesse d'expressions & de pensées.

( *Novelle letterarie.* )

**AD** R. P. *Natalis Alexandri*, ordinis prædicatorum, hiſtoriam eccleſiaſticam, ſupplementum duas in partes diſtributum, in quarum primâ, opem ferentibus viris eruditiſſimis aliquot Tridentini concilii decreta illuſtrantur & vindicantur; in alterâ diſſertationibus hiſtoricis res eccleſiæ & imperii, quæ in eâ hiſtoriâ deſiderantur, recenſentur, & ad noſtra uſque tempora, perducuntur. Tomi II, *in-folio.* Baſſani, 1778, (& ſe trouve à Veniſe, chez Remondini.)

Ce ſupplément à l'hiſtoire du P. Noël Alexandre mérite l'attention des ſavans & des curieux, & doit avoir place dans toutes les bibliotheques à la ſuite de cette hiſtoire. La premiere partie contient des diſſertations déja connues ſur différens ſujets. En voici les titres dans l'ordre où elles ſe ſuccedent. 1. *regula fidei catholicæ*, par François Veronio. 2. *Vindiciæ librorum deutero canonicorum V. T.* par le pere Barre. 3 *De legali paſchate J. C. peracto*, par le Pere Chignoli. 4. Une diſſertation dogmatique & une lettre familiere au cardinal Noris, ſur le même ſujet, par le P. Chrétien Lupo. 5. Une diſſertation de Jean André Serrao, ſur les auteurs, & l'excellence du cathéchiſme romain, avec le traité du P. Antoine Reginaldo, ſur l'autorité du même catéchiſme. La ſeconde partie contient des diſſertations nouvelles ſur l'hiſtoire ecléſiaſtique du dernier ſiecle & de celui-ci. 1. *De romanis pontificibus.* 2. *De miſſionibus ad exteras gentes a Gallis inſtitutis.* 3. *De propagatione vicibus que religionis chriſtianæ.* 4. *De proſcriptis Sinenſium ritibus.* 5. *De erroribus hæreſibusque.* 6. *De conciliis.* 7. *De eccleſiæ doctrinâ præſertim*

*morali.* 8. *De aliquot controverſiis.* 9. *De ſcriptoribus eccleſiaſticis.* Le public eſt redevable de ce ſupplément à MM. François Borrani & Pierre Sandini, & ſur-tout au ſavant pere Vincent Faſſini, de l'ordre des prêcheurs, profeſſeur dans l'univerſité de Piſe.

(*Novelle letterarie.*)

COLLEZIONE di caſi chirurgici, &c. *Collection de cas chirurgicaux, mis en ordre & éclaircis par des notes; par M.* Joſeph Cavallini de Cevoli, *profeſſeur & hiſtoriographe de l'hôpital-royal de S. Marie de Florence. Tome III, partie II, ſur les plaies produites par de lentes inflammations, avec deux gravures. In-8vo.* Florence, 1779, de l'imprimerie de Joſeph Vanni.

Cinquante-ſept obſervations ſur des plaies de nature & de caractere différens, forment la partie hiſtorique de ce volume. Elles ſont précédées d'une ſavante diſſertation ſur la ſuppuration, qui ſert en même-tems d'introduction préliminaire à cette collection, & de ſuite aux autres diſſertations contenues dans les volumes précédens. L'objet de cette diſſertation eſt de donner quelques notions générales ſur l'origine, les changemens & les conſéquences de cet état, dit putréfaction, auquel paſſent ſouvent les inflammations. Le volume eſt terminé par une table des malades qui ſont entrés à l'hôpital de S. Marie, qui en ſont ſortis, & qui y ſont morts dans ces trois dernieres années, avec un extrait d'éphémérides météorologiques pour le même eſpace de tems. L'on obſerve qu'en 1776, il eſt entré à l'hôpital de S. Marie, 4247 malades, qu'il en eſt ſorti 3597, & qu'il en eſt mort

761; qu'en 1777, il en eſt entré 4102, qu'il en eſt ſorti 3419, & qu'il en eſt mort 640; & qu'en 1778, il en eſt entré 4201, ſorti 3549, & mort 601.

(*Novelle letterarie.*)

Joſeph Comini, libraire à Padoue, donne avis que le ſénat de Veniſe ayant érigé dans la premiere ville, un college public de médecine vétérinaire, ſous l'inſpection des magiſtrats députés pour les terreins incultes, M. Joſeph Orus, profeſſeur & directeur de ce college, s'eſt déterminé en conſéquence à publier un ouvrage de ſa compoſition ayant pour titre : *inſtruction medico-pratique*, qui contient l'hiſtoire des maladies du cheval, du bœuf & du menu-bétail, &c. & les moyens de les guérir. Cet ouvrage propoſé par ſouſcription, ſera en deux volumes d'environ vingt feuilles chacun. Le premier traitera des maladies internes générales & particulieres de la tête, de la poitrine & du ventre, & le ſecond, des maladies extérieures, générales & particulieres de la tête, du corps, des extrêmités, & de la peau. La ſouſcription eſt de quatre livres pour chaque volume, ſomme qu'on ne payera qu'en le recevant. On peut ſouſcrire chez les principaux libraires d'Italie, & particuliérement à Florence, chez Antoine-Joſeph Pagani.

Jean Thomas Maſi & compagnie, libraires & imprimeurs à Livourne, préviennent le public qu'ils ſont dans le deſſein d'imprimer une *collection des poëtes claſſiques Italiens*, dans le même format que celle que Prault a donnée à Paris en quarante-deux volumes in-12. Le choix ſera meilleur, & l'édition plus correcte; & cette collection ſera enrichie de deux cens gravures,

par MM. Jean & Pompée Lapi. L'ouvrage portera le titre de Londres pour des raisons de convenance ; il sera divisé en quarante volumes, & il en paroîtra douze par année. Comme les éditeurs ont dessein de publier cette collection par souscription, ils ont fait imprimer les quatre premiers volumes, & les ont distribués aux principaux libraires de l'Europe, pour que le public puisse juger de ce qu'ils se proposent de faire par l'inspection de la chose même. Les souscripteurs payeront cinq *paoli* de Florence par volume. La souscription sera ouverte dans tout le courant du mois d'août prochain.

(*Novelle letterarie.*)

L'Italie témoigne tous les jours par de nouveaux efforts, le desir qu'elle a de perfectionner son théatre que l'opéra lui a fait long-tems négliger. Le premier établissement relatif à cet objet est celui du duc de Parme qui, en 1770, assigna un prix de cent sequins par an pour la meilleure tragédie ou comédie qui seroit envoyée au concours. On vient de former à Naples dans le même genre un autre établissement, dont le plan conçu par M. le prince de San Severo, est beaucoup plus vaste. C'est une *société dramatique*, composée de huit députés nobles, d'un secrétaire, de plusieurs littérateurs distingués, & d'un grand nombre d'autres personnes de différens états. M. le prince de Francavilla, grand majordome de la cour, en est le président.

L'unique but de cette société est la perfection & sur-tout la réformation du théatre en général. Elle recevra toutes les comédies & tragédies qu'on lui adressera de toutes les parties de l'Europe, & en quelque langue que ce soit.

On les examinera avec ſoin, & les auteurs de celles qu'on jugera les meilleures, recevront un prix de deux cens ducats monnoie de Naples. Les ouvrages couronnés ſeront repréſentés par des compagnies choiſies d'amateurs, ſur un théatre particulier qu'on bâtira à cet effet vis-à-vis le palais-royal. On repréſentera trois fois la ſemaine alternativement une comédie & une tragédie couronnée. Les ouvrages écrits en françois ſeront repréſentés dans leur langue originale; ceux écrits en d'autres langues étrangeres, ſeront traduits en Italien. La ſociété promet de publier dans la ſuite quelques détails ſur les conditions & formalités du concours, &c. nous en rendrons compte quand nous en aurons connoiſſance.

(*Novelle letterarie.*)

## ANGLETERRE.

ANNALS of Scotland, &c. *Annales d'Ecoſſe, depuis l'avénement de Robert, ſurnommé* Bruce, *au trône de ce royaume, juſqu'à l'acceſſion de la maiſon Stuart; par ſir* David Dalrymple. *Vol. II. In-4to.* Edimbourg, & ſe trouve à Londres, chez Murray.

Nous avons annoncé avec de juſtes éloges, le premier volume de ces annales, dans notre journal de mars 1776, pag. 62. Ce ſecond volume eſt encore plus intéreſſant. On y lit ſur-tout avec un plaiſir ſingulier l'hiſtoire de ce Robert ſi célebre par les viciſſitudes de ſa fortune, qui fut le libérateur de l'Ecoſſe, qui parvint à triompher également par ſon adreſſe & ſon courage des factions qui la déchiroient & des ennemis étrangers qui l'opprimoient, & mourut enfin tranquille

ſur un trône que lui ſeul avoit relevé. Mais quelque brillant que ſoit ce héros, nous ne croyons pas qu'on pût faire de ſa vie un poëme épique, comme le propoſent les auteurs du *Monthly Review*, qui voudroient que ce poëme commençât à l'uſurpation d'Edouard I, & finît à la mort de Robert; dans ce cas l'ouvrage eſt tout fait, il n'y a qu'à mettre en vers la proſe de M. Dalrymple. Mais c'eſt nous écarter de notre ſujet, hâtons-nous d'y revenir. Un des endroits les plus remarquables de cette hiſtoire, un de ceux qui font le mieux connoître l'eſprit des anciens tems, eſt celui où M. Dalrymple rend compte de la négociation, dont Randolph, comte de Moray, fut chargé à la cour du pape, pour engager ſa ſainteté à accorder le titre de roi à Robert Bruce. Nous ne priverons pas nos lecteurs de ce détail.

» Le roi d'Ecoſſe réſolut d'envoyer une am-» baſſade au pape pour ſolliciter ſa réconcilia-» tion avec l'égliſe. Cependant il jugea à pro-» pos de faire partir devant, ſon neveu Randolph, » pour aller ſonder les diſpoſitions de la cour » papale.

» Le pape envoya au roi d'Angleterre, un » récit fidele de ſon entrevue avec Randolph. » Ce récit eſt extrêmement curieux & *carac-» tériſtique.* Randolph ayant été admis à l'au-» dience du ſaint pere, lui dit qu'il avoit fait » vœu d'aller à la Terre ſainte, mais qu'il ne » pouvoit accomplir ſon vœu ſans la permiſ-» ſion de ſa ſainteté, & que le motif de ſon » voyage à Avignon, étoit le deſir d'obtenir » les indulgences accordées ordinairement à » ceux qui s'engageoient dans cette pieuſe ex-» pédition.

» Le pape répondit qu'il ne trouvoit pas convenable

» convenable d'accorder de telles indulgences » à un ſimple particulier, qui en cette qualité » n'étoit pas dans le cas de rendre aucun ſer- » vice eſſentiel ; & que le comte étant excommu- » nié, le voyage de la Paleſtine ne lui ſerviroit » de rien pour ſon ſalut. Il ajouta cependant » qu'il pourroit dans la ſuite prêter une oreille » favorable à la demande du comte, ſi celui- » ci faiſoit tous ſes efforts pour rétablir la paix » entre les deux nations.

» Randolph dit alors, qu'il devoit partir au » plutôt d'Ecoſſe des ambaſſadeurs, pour ſol- » liciter une réconciliation avec l'égliſe; & il » pria le pape de leur expédier un paſſe-port » dans une forme convenable.

» Le pape ne pouvant accorder ce paſſe- » port, offrit de donner aux ambaſſadeurs des » lettres adreſſées à tous les princes chez leſ- » quels ils devoient paſſer, pour leur procurer » la liberté & la ſûreté du paſſage.

» Randolph produiſit enſuite la propoſition ſui- » vante dont il étoit porteur de la part de ſon » oncle. *Le roi d'Ecoſſe offre au pape d'accom- » pagner le roi de France dans l'expédition qu'il pro- » jette pour la terre ſainte ; & dans le cas où cette » expédition n'auroit pas lieu, d'y aller lui-même » ſeul, ou d'y envoyer à ſa place, Thomas Ran- » dolph, comte de Moray.* Le pape répondit à » cette propoſition, que juſqu'à ce que Ro- » bert Bruce eût fait la paix avec l'Angleterre, » & ſe fût réconcilié avec l'égliſe, il ne pouvoit » pas décemment lui permettre de ſe croiſer, » ſoit ſeul, ſoit avec le roi de France.

» Alors l'adroit ambaſſadeur obſerva que » pour lui il ne deſiroit rien ſi ardemment que » la paix avec l'Angleterre & la réconciliation » avec l'égliſe; qu'il feroit de ſon côté tous ſes

» efforts pour parvenir à ce but desirable, pour » peu qu'il fût secondé par les bons offices de » sa sainteté ; mais que pour rendre son entre- » mise efficace, il seroit avantageux & même » absolument nécessaire que sa sainteté adressât » une bulle à Robert Bruce, avec le titre de » roi. Il étoit persuadé qu'une bulle qui con- » tiendroit un titre si propre à tout concilier, » seroit reçue avec respect; mais si le titre de » roi étoit omis, il craignoit beaucoup qu'il n'ar- » rivât ce qui étoit déja arrivé, & que la » bulle ne fût renvoyée sans être ouverte.

„ Le pape consentit de bon cœur à une pro- „ position faite avec une telle apparence de „ bonne foi ; mais réfléchissant ensuite sur les „ conséquences de ce qu'il avoit fait, il tâcha „ de s'en excuser auprès du roi d'Angleterre. „ *Je me rappelle de vous avoir dit*, lui écrivit- „ il, *que ma condescendance en accordant à Ro- „ bert Bruce le titre de roi, ne pouvoit ni for- „ tifier ses prétentions, ni affoiblir les vôtres. „ Tous mes desirs sont pour la paix & une ré- „ conciliation ; & vous savez bien que la bulle „ que j'ai donnée pour parvenir à ces fins salu- „ taires, ne sera jamais reçue en Ecosse, si je „ l'adresse à Robert Bruce. sous un autre titre „ que celui de roi* (*). *Je vous* exhorte donc par

(*) Ceci rappelle ce qui s'étoit passé six ans auparavant « Quand Robert Bruce, dit M. Dalrymphe, fut « revenu de son expédition d'Irlande, le pape Jean XXII » fit une bulle par laquelle il ordonnoit à l'Ecosse & » à l'Angleterre de faire la paix, sous peine d'excom- » munication. Il envoya deux cardinaux en Angleterre » y porter ses ordres, & leur donna le pouvoir d'in- » fliger les plus fortes censures spirituelles à Robert » Bruce, & à tel autre qu'ils jugeroient à propos.

» Vers le commencement de septembre 1317, les

„ votre sagesse royale, à ce qu'il vous plaise de „ souffrir patiemment *que je lui donne ce titre.* „ *J'apprends qu'on vous a fait de faux rapports,* „ *comme si Randolph m'avoit fait d'autres pro-* „ *positions préjudiciables à vos intérêts & à ceux* „ *de votre royaume; mais je puis vous assurer* „ *que je n'aurois pas permis qu'on hasardât au-* „ *cunes propositions de cette nature dans l'ab-* „ *sence de ceux à qui vous avez commis la su-* „ *rintendance de vos affaires. De plus, Henry* „ *de Sully, homme dont le zele pour votre hon-* „ *neur & vos intérêts est connu, étoit présent à* „ *l'audience que j'ai donnée à Randolph; il a* „ *entendu tout ce qui s'est dit, & il n'auroit pas* „ *souffert, quand telle auroit été mon inclination,* „ *que j'eusse prêté l'oreille à aucunes propositions* „ *contraires à vos intérêts ou à ceux de votre* „ *royaume.* (*Le 13 janvier 1323-4.*)

---

» cardinaux envoyerent deux députés au roi d'Ecosse. » Le roi reçut ces députés gracieusement, & les écouta » avec beaucoup de patience & d'attention. Il répon- » dit, après avoir pris l'avis de ses barons, qu'il dé- » siroit avec ardeur de conclure une paix solide & » perpétuelle, soit par la médiation des cardinaux, » soit par toute autre entremise. Il consentit qu'on lût » en sa présence les lettres ouvertes du pape, dans les- » quelles la paix étoit recommandée & il en écouta la » lecture avec le respect convenable; mais il ne voulut » pas recevoir les lettres cachetées adressées à *Robert* » *Bruce, gouvernant en Ecosse.* Parmi mes barons, dit- » il, il y en a plusieurs qui portent aussi le nom de Ro- » bert Bruce, & qui ont part au gouvernement de l'E- » cosse; ces lettres peuvent être adressées à quelqu'un » d'entre-eux, mais non pas sûrement à moi, qui suis » *roi d'Ecosse;* je ne puis recevoir des lettres qui ne » me sont pas adressées sous ce titre, sans avoir l'avis » & l'approbation de mon parlement. J'assemblerai mon » parlement, & je vous répondrai d'après son avis.

„ .... Edouart cependant ne fut pas convaincu „ de la force de ces raiſons, & le pape ne put „ réuſſir à lui perſuader que le titre de roi „ accordé à ſon antagoniſte fût une choſe in- „ différente. Il s'oppoſa à cette conceſſion qu'il „ repréſenta comme également déshonorante „ pour l'égliſe & préjudiciable à la cou- „ ronne d'Angleterre, & il ajouta, non ſans „ quelque apparence de raiſon, que la nation „ Ecoſſoiſe concluëroit naturellement que le „ pape reconnoiſſoit le droit dans celui à qui il „ donnoit le titre. Il n'oublia pas non plus de „ rétorquer contre le pape cette maxime avan- „ cée par lui : *qu'il ne devoit ſe faire aucun* „ *changement dans l'état des parties tant que la* „ *treve ſubſiſteroit.*

Mais les plaintes & les repréſentations d'E- douard, furent inutiles ; il fallut qu'il vît don-

---

» Les députés chercherent des excuſes pour l'omiſſion » du titre de roi; ils dirent que le S. ſiege n'avoit pas » coutume, tant que duroit une conteſtation, de rien » avancer par écrit ou verbalement qui pût être inter- » prété d'une maniere préjudiciable aux prétentions de » l'une des deux parties. Si mon pere ſpirituel & ma » ſainte mere, dit le roi, ne veulent pas préjudicier » à la cauſe de mon adverſaire, en me donnant le ti- » tre de roi pendant la durée de la conteſtation, ils » n'auroient pas dû non plus préjudicier à la mienne » en me refuſant ce titre. Je ſuis en poſſeſſion du » royaume d'Ecoſſe; tout mon peuple m'appelle roi; » les princes étrangers m'adreſſent leurs lettres ſous ce » titre; mais il me ſemble que notre pere & notre » mere commune montrent beaucoup de partialité pour » leur fils d'Angleterre. Si vous aviez oſé préſenter des » lettres avec une telle adreſſe à tout autre prince étran- » ger, il ne vous auroit peut-être pas répondu avec » tant de modération; mais je vous reſpecte comme » députés du ſaint ſiege, &c.

ner le titre de roi à celui qui lui enlevoit la couronne d'Ecosse, & la politique adroite de Randolph fit souffrir cet échec à son ambition.

Dans le premier volume de cet ouvrage, M. Dalrymple avoit promis de continuer ses annales jusqu'au rétablissement de Jacques I; mais il s'est arrêté ici à l'accession de la maison Stuart, & il avertit ses lecteurs que plusieurs raisons très-fortes se réunissent pour l'empêcher d'aller plus loin.

(*Monthly Review.*)

A tour through the Island of the Great Britain, &c. *Voyage dans la Grande-Bretagne; divisé en tournées particulieres. Huitieme édition corrigée & considérablement augmentée. 4 vol. in-12.* Londres, chez Rivington.

Ce voyage, qui a paru pour la premiere fois il y a long-tems, jouit d'une réputation soutenue, & le grand nombre d'éditions qu'on en a faites, est une preuve de son succès. Celle que nous annonçons est si considérablement augmentée, qu'on peut la regarder en quelque sorte comme un ouvrage nouveau. Non-seulement l'Ecosse & la principauté de Galles y sont décrites avec plus d'étendue que dans les précédentes, on y trouve encore des additions importantes dans l'article d'Angleterre. Un autre article entiérement ajouté est celui qui concerne les isles Sorlingues, situées au couchant du Cap Lézard. Les plus connues de ces isles sont au nombre de vingt-sept. Voici ce que l'auteur dit de l'isle de Ste. Marie, la plus grande de toutes.

» Cette isle contient autant de maisons & » d'habitans que toutes les autres ensemble. Sa

» plus grande longueur eſt d'environ deux milles & demi, ſa largeur d'un mille & demi, » & ſa circonférence de neuf ou dix milles.

» Les montagnes de cette iſle ſont compoſées » de roches (*rocky*); elles s'élevent dans quelques endroits à une hauteur conſidérable, » & elles contiennent des mines aſſez riches. » Les vallées ſont très-fertiles & les champs » ſont entourés de remparts de pierre comme » dans le comté de Cornouailles. Les plaines » & les collines verdoyantes qu'on voit dans » quelques parties de l'iſle, ont auſſi leur uſage » & leur agrément. Dans un jour ſerein, on » découvre l'Angleterre des hauteurs de l'iſle, » & on a le coup-d'œil agréable des vaiſſeaux » qui vont & viennent aux embouchures des » canaux. Il y a auſſi dans l'iſle deux marais » appellés marais ſupérieur & marais inférieur, » qui ſervent à déſaltérer le bétail dans les tems » de ſéchereſſe. Dans le marais ſupérieur, qui » eſt le plus éloigné de *Hughtown*, il y a un » lac profond & étendu.

» A un quart de mille environ à l'orient de » *Hughtown*, qui eſt la capitale de l'iſle Sainte-Marie, il y a une baye curieuſe, nommée » Pomelin, dont la côte depuis la marque de » la haute marée, juſqu'à celle du reflux, eſt » couverte d'un ſable extrêmement fin, tel que » celui qu'on jette ſur l'écriture encore fraîche. » Les vaiſſeaux viennent ſe charger de ce ſable » quand les eaux ſont baſſes. Il eſt ſi luiſant & » en ſi grande abondance, que les habitans de » *Hugtown* & des autres endroits de l'iſle, s'en » ſervent communément pour ſabler leurs maiſons, & en envoient des préſens en Angleterre.

» Les plus grandes curioſités qu'on obſerve

» dans l'isle de Sainte-Marie, sont les rocs » de Peninnis, & un passage souterrein près » de-là, dont l'entrée se nomme *Pipper's-hole*. » On dit que ce passage communique sous terre » avec l'isle de Tresco, du côté du nord de » cette isle, où l'on trouve une autre cavité » qui porte le même nom que la premiere.

» L'entrée de ce passage, dans l'isle de Sainte-» Marie, est de plus de la hauteur d'un homme, » & sa largeur est proportionnée; mais bientôt » il s'abaisse & se retrécit. Quand on a péné-» tré un peu avant, on trouve des bassins ou » réservoirs de roc, dans lesquels se rendent des » filets d'eau très-fraîche, qui filtrent le long » des rocs qui bordent ce passage....

» L'isle de Sainte-Marie est défendue par une » citadelle très-forte, située dans la partie orien-» tale, d'où elle domine & commande tout le » pays jusqu'à la mer, au moyen de plusieurs » batteries montées de soixante-quatre pieces » de canon, dont quelques-unes sont de dix-» huit livres de balle. Il y a à cette cita-» delle une compagnie de soldats, un maître » canonnier, & six autres canonniers, un arse-» nal qui contient des armes pour armer trois » cens habitans de l'isle, obligés de se réu-» nir aux troupes réglées, à l'approche de » l'ennemi, un corps-de-garde, des barraques, » un pont, & des portes très-fortes; & sur le » sommet de la montagne où l'on arrive de *Hugh-» town*, par une pente réguliere, est le *château » de l'Etoile*, (*Star Castle*) appartenant à sa » majesté, qui est entouré de remparts & de » fossés. On a de ce château la vue de toutes » les isles & de la mer qui les entoure, & dans » les beaux jours on découvre l'Angleterre & » tous les vaisseaux qui y vont ou qui en re-

» viennent. On y a déployé les couleurs du » roi, qui s'apperçoivent de très-loin & servent » de signal aux vaisseaux. Le Lord Godolphin, » qui est un des propriétaires de ces isles, y » commande en qualité de gouverneur-général; » il a sous lui un lieutenant-gouverneur qui » tient sa commission du roi. Le capitaine de la » compagnie commande en l'absence du gou- » verneur & du lieutenant-gouverneur, qui » ne résident jamais à Sainte-Marie....

» Il y a dans l'isle de Sainte-Marie environ » sept cens personnes, en comptant les hom- » mes, les femmes & les enfans; & il y en a » à-peu-près autant dans les isles de Tresco, » de S. Martin, de Bryer, de Sainte-Agnès & » de Sampson; dans cette derniere, qui est la » plus petite, il n'y a qu'une seule famille, » qui est obligée de se transporter dans les au- » tres isles, pour assister à l'office divin.

» Les hommes sont de loyaux sujets du roi, » très-forts & très-laborieux; il y a parmi eux » de très-bons marins, & il ne leur manque » que de l'instruction pour devenir des sujets » plus utiles. Les femmes sont très-adroites à » manier l'aiguille, elles sont aussi d'excellen- » tes ménageres, & elles ne manquent ni de » beauté ni d'un certain agrément dans les ma- » nieres.

» L'air de ces isles, dit M. Campbell, est » doux & pur & d'une température fort égale; » on y voit peu de glace & de neige pendant » l'hiver. Les gelées y sont de peu de durée, » & quand il y tombe de la neige, elle ne reste » pas long-tems sur la terre. La chaleur de leur » été est tempérée par les vents de mer; elles » sont exposées, à la vérité, à des brouillards » fréquens, mais qui ne sont pas mal-sains. Les

» fievres y ſont rares. La maladie la plus dan-
» gereuſe qu'on y connoiſſe eſt la petite-vérole.
» Cependant ceux qui y menent une vie ſobre,
» y parviennent ordinairement à une vieilleſſe
» très avancée & exempte de toute incommo-
» dité. Le ſol y eſt très-bon & produit toutes
» ſortes de grains, excepté du froment, qui,
» cependant y croiſſoit anciennement en grande
» quantité. Il y en vient encore un peu, mais
» le pain qu'on en fait n'eſt pas d'un goût agréa-
» ble. Par cette raiſon, le pain d'orge eſt celui
» dont les habitans font le plus d'uſage; ils re-
» cueillent ce grain en ſi grande abondance,
» que quoiqu'ils s'en ſervent pour le pain &
» pour la biere, ils en ont beaucoup plus qu'il
» n'en faut pour leur conſommation. Les patates
» ſont une de leurs nouvelles richeſſes, & elles
» proſperent ſi bien dans leurs terres, qu'ils en
» font deux récoltes par année. Ils ont toutes
» ſortes de légumes & de ſalades. Les arbres
» nains à fruits, comme les groſeilliers, les
» framboiſiers & autres eſpeces, viennent très-
» bien chez eux; mais ils n'ont point de grands ar-
» bres. Ils cultivent avec ſuccès dans leurs jar-
» dins, la renoncule, l'anemone & les plus
» belles eſpeces de fleurs. Ils ont toutes ſortes
» d'oiſeaux ſauvages, depuis le cigne juſqu'à la
» bécaſſine, & ſur-tout un oiſeau particulier
» qu'ils appellent *poulet de haye* (*hedge chicken*)
» & qui n'eſt pas inférieur à l'ortolan. Ils ont
» auſſi beaucoup de volailles. Leurs moutons
» ſont généralement petits, mais la chair en a
» très-bon goût. Leurs chevaux ſont petits auſſi,
» mais viſs & vigoureux, &c.

(*Critical Review.*)

A pocket of proſe and verſe, &c. *Livre de po-*

*che, mêlé de prose & de vers ; ou choix des productions littéraires d'*Alexandre Kellet, *écuyer. Petit in-8vo.* Londres, chez Dilly.

Ce recueil qui paroît être posthume, prouve du talent dans l'auteur, & du goût dans l'éditeur. La premiere piece est une lettre sur les sauvages de l'Amérique. Elle est suivie de réflexions sur la poésie, qui sont en général très-justes & très-sensées, quoiqu'on puisse n'être pas de l'avis de l'auteur dans le mépris qu'il marque pour la rime. Vient ensuite un poëme didactique, intitulé, la *Raison*, qui ne manque ni d'élégance ni de verve, puis un certain nombre de paragraphes détachés, sous le titre général d'*Observations bizarres.* A ces observations, qui sont quelquefois ingénieuses, succedent plusieurs odes, dont le ton est vraiment lyrique ; & à ces odes, divers morceaux de morale & de littérature, qui se font tous lire avec plaisir.

( *Critical Review.* )

PRINCE Arthur, &c. *Le prince Arthur, roman allégorique ; imité de* Spenser. 2 *vol. in-*12. Londres, chez Riley.

Il n'est pas rare de voir mettre en vers de bons ouvrages écrits originairement en prose ; & si une pareille tentative n'est ni prudente ni facile, elle semble au moins assez naturelle, pour qui ne considere que les avantages de la versification incontestablement supérieurs à ceux de la prose, toutes choses d'ailleurs égales. Ce qui est moins commun, c'est de voir mettre des vers en prose ; & c'est ce que vient de faire l'auteur de ce roman, qui n'est autre chose que la *Fairy-Queen* de Spenser. Il faut pourtant convenir

que ſi l'ouvrage a perdu quelque choſe du côté de l'énergie & des agrémens poétiques, en ſubiſſant cette métamorphoſe, il a beaucoup gagné du côté de la clarté, de la préciſion, & même de l'intérêt. D'ailleurs, le poëme de Spenſer nous étoit parvenu dans un état très-imparfait, les ſix derniers livres s'étant perdus; le traducteur en proſe a le mérite de l'avoir achevé ſur le même plan. (*Critical Review.*)

SIX eſſays or diſcourſes, &c. *Six eſſais ou diſcours ſur les ſujets ſuivans : la balance d'Aſtrée, ou l'adminiſtration de la juſtice, l'ambition dans les ſouverains; l'amour de notre patrie & les préjugés nationaux; l'apparence de la vertu; la vertu ou excellence ſupérieure de la nobleſſe, avec quelques remarques ſur le pouvoir ou l'influence d'un ſang illuſtre; le machiavéliſme des anciens. Traduits de l'Eſpagnol du* P. Feyjoo. *In-8vo.* Londres, 1779, chez Becket.

Cet ouvrage eſt connu & eſtimé, & la traduction eſt très-bien faite.

(*Monthly Review.*)

REMARKS on that kind of palſy, &c. *Remarques ſur ce genre de paralyſie dans les membres inférieurs qui accompagne ſouvent une courbure de l'épine, & qu'on ſuppoſe cauſée par cette courbure, avec les moyens de cure. A quoi on a ajouté des obſervations ſur la néceſſité de l'amputation dans certains cas & certaines circonſtances; par M.* Percival Pott, *chirurgien de l'hôpital de S. Barthélemi. In-8vo.* Londres, 1779, chez Johnſon.

Le premier des deux traités que l'eſtimable

auteur présente ici au public, est relatif à une maladie très-peu connue de la plupart des médecins. Cette maladie est une cessation de mouvement dans les membres inférieurs, en conséquence d'une courbure dans quelque partie de l'épine. Les deux sexes y sont également sujets dans tous les âges de la vie. Elle est graduelle, quoique rapide dans ses progrès. Quand un enfant en est attaqué, il commence par se plaindre d'une lassitude ; il est languissant, abattu, & incapable de prendre beaucoup de mouvement ; peu de tems après on peut observer qu'il bronche souvent, quoiqu'il ne se trouve aucun obstacle dans son chemin; quand il veut se mouvoir avec vivacité, ses jambes se croisent involontairement l'une l'autre, ce qui lui occasionne des chûtes fréquentes, & s'il veut rester de bout sans soutien, ses genoux s'affoiblissent & se courbent au bout de quelques minutes. Quand la maladie est plus avancée, il ne peut diriger ses pas vers un objet qu'avec beaucoup de difficulté & d'efforts, & bientôt après ses cuisses & les jambes perdent une grande partie de leur sensibilité, & deviennent inhabiles au mouvement. Elles n'ont pas cependant cette mollesse & ce relâchement d'un membre paralytique ; les jointures, & particuliérement celles de la cheville du pied, acquierent une tension & une roideur considérable. La courbure de l'épine qui accompagne cette maladie, varie par la situation, l'étendue & le degré ; & en examinant après la mort la partie affectée de l'épine, on la trouve dans tous les différens états que produit le relâchement des ligamens & l'élargissement des vertebres devenues spongieuses.

La cure de cette formidable maladie, qui

réfiſte à tous les remedes ordinaires, peut s'entreprendre avec une grande certitude du ſuccès, quand le mal n'a pas fait trop de progrès, & on l'opere en procurant une émiſſion de matiere purulente des parties voiſines de la courbure. M. Pott reconnoît qu'il eſt redevable de la premiere idée de cette pratique à M. le docteur Cameron & à M. Jeffreys de Worceſter, & il donne la méthode ſuivante pour effectuer la cure avec plus de ſuccès. Il faut appliquer des deux côtés au-deſſous de la courbure, un petit cauſtique, tel cependant qu'il puiſſe tenir une groſſe ſeve dans la plaie. Tous les trois ou quatre jours on répand deſſus un peu de poudre de cantharides, & on maintient ainſi la ſuppuration, juſqu'à ce que le malade ait parfaitement recouvré l'uſage de ſes jambes.

Nous ſommes perſuadés que la ſimplicité de cette méthode, ne lui nuira point dans l'eſprit des praticiens intelligens, & nous penſons que l'auteur à qui le public a déja tant d'obligations, lui a rendu un nouveau ſervice non moins important que les autres, en lui communiquant cette nouvelle découverte & le ſuccès qu'elle a eue entre ſes mains.

Le ſecond traité eſt proprement une addition à ce que l'auteur a déja dit dans ſes ouvrages précédens, & ſur-tout dans ſes remarques ſur les fractures compoſées, de l'indiſpenſable néceſſité de l'amputation dans certains cas, & du danger de la différer. Il réfute à ce ſujet les aſſertions de MM. Bilguer & Tiſſot. Le lecteur trouvera dans ce morceau très-court, des obſervations neuves & utiles, comme dans tout ce qu'a écrit M. Pott. En voici une ſur une maladie particuliere de la jambe, qui néceſſite l'amputation.

» Cette maladie a son siege dans le milieu „ du gras de la jambe, ou plutôt vers sa par- „ tie supérieure, sous le *gastrocnemius* & le „ muscle *soleus*. Elle commence par une petite „ enflure, dure & profonde, quelquefois très- „ douloureuse, quelquefois l'étant très-peu, & „ gênant seulement le patient dans ses exerci- „ ces; cette enflure n'altere pas la couleur de „ la peau, du moins avant d'être parvenue à „ une grosseur considérable; elle grossit gra- „ duellement & ne s'amollit pas en grossissant, „ mais reste toujours extrêmement dure; & „ quand elle est très-grosse, elle paroît con- „ tenir un fluide qu'on peut sentir vers le fond, „ & qui est inhérent à la partie postérieure des „ os. Si on fait une ouverture pour faire sortir „ le fluide, il faut la faire très-profonde, & „ à travers une masse étrangement viciée. Ce „ fluide est généralement en petite quantité; „ c'est un mêlange de *sanies* avec des grumeaux „ de sang; sa sortie produit une petite diminu- „ tion dans la tumeur, & dans le peu de cas „ que j'ai observés, on voit succéder de vio- „ lens symptômes d'irritation & de fermentation, „ qui augmentant avec une grande rapidité & „ de grandes douleurs de la part du patient, „ lui causent bientôt la mort, soit par la fie- „ vre qui est forte & continue, soit par la pu- „ tréfaction de toute la jambe.

(*Monthly Review.*)

AN account of the scarlet fever, &c. *Description de la fievre rouge accompagnée de mal de gorge, ou* scarlatina anginosa; *telle sur-tout qu'elle a paru à Birmingham l'an* 1778. *Par M.* Guillaume Withering, *docteur en médecine. In-8vo.* Londres, 1779, chez Cadell.

La maladie qui eſt le ſujet de cette brochure, & qui a paru à Birmingham & dans les environs l'été dernier & l'automne ſuivant, reſſemble à la maladie connue ſous le nom de *ſcarlatina febris*, & décrite par les auteurs de médecine ; mais elle a montré un caractere de malignité qu'on n'obſerve point dans la fievre rouge décrite par Sydenham, qui ne recommande qu'une ſimple diete contre cette maladie, & qui doute même ſi elle mérite le nom de maladie. Dans ſon état ſimple & naturel, dit M. Withering, c'eſt une maladie aſſez commune en Angleterre; mais ſa combinaiſon avec un mal de gorge, la violence de ſon attaque, & les ſymptômes funeſtes qui la ſuivent, ſont des circonſtances dont les écrivains Anglois n'ont point parlé, quoique Sennertus, & quelques autres médecins étrangers, comme Navier & Plenciz, ayant décrit une fievre rouge maligne qui, à pluſieurs égards, correſpond à celle dont il eſt ici queſtion.

Cette maladie commence ordinairement par une légere tenſion dans la gorge, qui eſt ſuivie de ſenſations alternatives de chaud & de froid. Le jour ſuivant la tenſion de la gorge augmente, & le patient éprouve une difficulté d'avaler, qui paroît procéder principalement de la difficulté de mettre en action les muſcles néceſſaires. Vient enſuite une véritable indiſpoſition, accompagnée d'une reſpiration courte, d'une chaleur extrême & brûlante, & de fréquentes piquures dans la peau. Le matin du troiſieme jour, le viſage, le cou & la poitrine paroiſſent plus rouges qu'à l'ordinaire, *& en peu d'heures cette rougeur devient univerſelle, & parvient à un tel degré d'intenſité, que le viſage, le corps & les membres reſſemblent pour la couleur à une*

*écreviſſe cuite*, *& ſont évidemment enflés.* La peau eſt douce au toucher, & on n'y voit pas la moindre apparence de boutons ni de puſtules. Les yeux & le nez participent plus ou moins à la rougeur générale, & la tendance au délire eſt en raiſon de l'intenſité de cette couleur dans les yeux. Le pouls eſt vif & extrêmement foible. Le ventre fait ſes fonctions avec régularité, & l'urine, quoiqu'en petite quantité, paroît différer à peine de celle d'une perſonne en ſanté.

Deux ou trois jours après cet accident, la couleur rouge commence à s'affoiblir & la peau à ſe peler. L'enflure ceſſe, & le patient recouvre par degrés ſa force & ſon appetit.

Pendant la durée de la fievre, la langue eſt plus ou moins couverte d'un *mucus* jaune foncé. Le *velum pendulum palati*, l'*uvula*, les *amygdales* & le goſier partagent autant qu'on peut le voir la rougeur & l'enflure générale; mais quoique l'auteur n'ait jamais vu d'ulcération réelle dans ces parties, cependant on obſerve derriere l'œſophage des amas de *mucus* épais, *qui reſſemblent aſſez aux tâches qu'on voit dans les maux de gorge putrides*, mais qui ſe diſſipent aiſément au moyen de la gargariſation.

Dans les enfans, lorſque la maladie étoit d'une eſpece très-maligne, le délire commençoit preſque auſſi-tôt que le mal de gorge; la couleur rouge paroiſſoit le lendemain, & ils mouroient le troiſieme jour.

Le principal remede que l'auteur recommande pour cette maladie, remede qu'il a employé lui-même avec un grand ſuccès, eſt un puiſſant vomitif adminiſtré à pluſieurs repriſes. Donné au commencement de la maladie, il en prévient ordinairement toutes les ſuites. M. Withering

indique encore d'autres moyens de cure qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

( *Monthly Review.* )

SERMONS on ſeveral ſubjects, &c. *Sermons ſur différens ſujets, par le docteur* Zacharie Pearce, *dernier Lord-évêque de Rocheſter, publiés d'après les manuſcrits originaux, par M.* Jean Derby. *IV vol. in-8vo.* Londres, chez Robinſon.

Le nom du docteur Pearce eſt connu, & juſtement reſpecté dans la république des lettres. Sa réputation de critique & de théologien eſt ſolidement établie par les excellentes éditions qu'il ſa données de quelques auteurs claſſiques, par ſes traités théologiques, & ſon commentaire ſur les quatre évangiles. Ce recueil de ſermons ne peut qu'ajouter à cette réputation, ſur-tout les trois premiers volumes, dans leſquels l'auteur a traité divers points de dogme & de morale, dont la diſcuſſion forme une excellente apologie du chriſtianiſme. Le quatrieme volume contient pluſieurs ſermons contre l'égliſe romaine.

( *Critical Review.* )

POLITICAL and philoſophical ſpeculations, &c. *Spéculations politiques & philoſophiques ſur les caracteres diſtinctifs du ſiecle préſent, & ſur l'état de la légiſlation, des établiſſemens militaires, des finances & du commerce en Europe, avec des réflexions ſur les effets que produira probablement l'indépendance de l'Amérique; par M.* Linguet. *Petit in-8vo.* Londres, chez Fielding & Walker.

Ce petit ouvrage contient la traduction de

différens morceaux choisis des fameuses *annales politiques, civiles & littéraires du dix-huitieme siecle*, journal qui a fait la plus grande sensation dans l'Europe.

(*Critical Review*

MUSIC made easy to every capacity, &c. *La musique rendue aisée à tous les hommes, de quelque capacité qu'ils soient, dans une suite de dialogues; ouvrage contenant des leçons pratiques pour le clavecin, suivant une nouvelle méthode, de maniere à rendre cet instrument si peu difficile, que tout homme, au moyen d'une application modérée, apprendra à en jouer très-bien, acquerra la connoissance des principes de l'harmonie, & composera de la musique, s'il a du génie pour cela, en moins de douze mois; écrit en françois par M.* Bemetzrieder, *maître de musique de la reine de France, & publié à Paris avec une préface par le célebre M.* Diderot, *le tout traduit & adapté à l'usage des éleves Anglois, par* Giffard Bernard, *lu & approuvé par le docteur* Boyce *& le docteur* Howard. *In-4to.* Londres, chez Randall.

Cet ouvrage a paru, il y a environ deux ans, à Paris, sous le titre plus modeste & plus convenable de *leçons de clavecin & principes d'harmonie*. Le titre que le traducteur a substitué à celui-là annonce la charlatanerie la plus dégoûtante. Au reste c'est la ressource ordinaire de l'ignorance avide, & il ne falloit pas moins que ce titre pour faire vendre une traduction, si mal faite, que ce qui est clair dans l'original, devient obscur dans celle-ci, & que ce qui est obscur dans l'un, devient tout-à-fait inintelligible dans l'autre. (*Critical Review.*)

ADVICE from a lady of quality, &c. *Avis d'une femme de qualité à ses enfans, &c. Ouvrage traduit du françois. 2 vol. petit in-8vo.* Londres, chez Rivington.

L'original françois est bien connu, & ceux qui ont lu les lettres de Ganganelli, peuvent se rappeller que cet ouvrage y est cité avec de grands éloges, ainsi que les autres productions du même auteur, ce qui a donné lieu aux ennemis de M. Caraccioli de prétendre que les lettres étoient de lui. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne peut être que très-utile aux jeunes personnes. La traduction angloise est fidelle & élégante, à quelques incorrections près.

(*Critical Review.*)

MORAL and historical memoirs, &c. *Mémoires moraux & historiques. In-8vo.* Londres, chez Dilly.

Le premier de ces mémoires a pour objet les voyages & leurs avantages, & l'auteur trouve qu'il n'y en a aucun qu'on ne puisse procurer aux jeunes gens par une éducation sédentaire & domestique, avec l'avantage particulier de les préserver de la corruption à laquelle ceux qui voyagent sont trop souvent exposés.

Le second traite du luxe & de ses effets sur la prospérité nationale, à l'égard desquels les opinions sont partagées. Quelques auteurs, & sur-tout les anciens, ont regardé le luxe comme également préjudiciable à la vigueur de l'ame & à celle du corps; tandis que d'autres le considerent comme très-avantageux, à cause de l'in-

duſtrie qu'il excite, des arts qu'il met en vigueur, & par conſéquent des nouveaux moyens de ſubſiſtance qu'il procure. Notre auteur conclut d'une conſidération générale de ce ſujet, que le luxe eſt également contraire à la vertu, à l'indépendance & au bonheur des états libres & mixtes.

Le troiſieme, qui eſt une continuation du précédent, contient un parallele de la différente maniere de vivre d'une femme grecque de l'antiquité, & d'une Angloiſe à la mode de ce ſiecle. L'auteur a traduit la fameuſe converſation de Socrate & d'Iſchomachus, rapportée par Xénophon.

„ Que ces notions, s'écrie-t-il enſuite, ſont „ différentes des nôtres! quelles idées d'induſ- „ trie, d'utilité, de réſerve & de retraite! Non- „ obſtant le raffinement tant vanté de nos mœurs „ & nos progrès dans l'art de jouir agréable- „ ment de la ſociété de nos pareils, je ne puis „ m'empêcher de croire que la vie des Dames „ Athéniennes étoit non-ſeulement plus pure & „ plus innocente, mais encore plus tranquille „ & plus heureuſe que ne l'eſt aujourd'hui celle „ des femmes de même rang. Il eſt vrai qu'el- „ les étoient exclues de la ſociété générale, & „ des lieux d'aſſemblées publiques, d'où nous „ voyons qu'aujourd'hui même les perſonnes „ ſenſées ne reviennent jamais ſans dégoût; mais „ leurs eſprits & leurs ames étoient toujours „ occupés utilement & agréablement dans le „ cercle des fonctions domeſtiques, & la ſociété „ de leurs maris & de leurs parens, leur étoit „ beaucoup plus chere & plus précieuſe, par la „ raiſon que c'étoit leur ſeule ſociété, & qu'elles „ en jouiſſoient ſeulement dans les intervalles de „ relâche que les hommes mettoient entre les

„ travaux de l'agriculture ou de la guerre, ou „ les occupations de la politique.

„ Les idées qu'on avoit des devoirs des femmes, „ & les mœurs générales de la Grece, décrédi- „ toient, parmi elles, l'indolence & l'oisiveté. La „ paresse dans les femmes étoit non-seulement „ un sujet de reproche, mais encore un malheur „ pour elles-mêmes, car outre que ce vice leur „ faisoit perdre l'estime & l'affection de leurs „ maris, celles qui ne pouvoient s'amuser avec „ leur quenouille & leur métier, & le soin de „ leur ménage, n'avoient pas la pernicieuse res- „ source des Panthéons, des Waux-halls, & des „ autres rendez-vous de jeu & de galanterie, „ où le cœur & l'esprit se pervertissent égale- „ ment; où nos belles se rendent inhabiles à „ remplir les devoirs de filles, d'épouses ou de „ meres; où la santé se mine insensiblement; „ ou les roses & la fraîcheur de la jeunesse „ & de la beauté sont si souvent étouffées & „ flétries par la pâleur; où les desirs & les „ passions les plus funestes & les plus extra- „ vagantes sont excités & trouvent de l'ali- „ ment; & où s'éteint toute espece de goût „ pour les plaisirs simples & naturels, ainsi „ que tout sentiment des devoirs & de la gloire „ des femmes. Cette longue suite de maux „ provient en grande partie du préjugé absurde „ qui nous a fait mettre au rang des distinc- „ tions & des privileges que le rang & la ri- „ chesse procurent aux femmes, le droit de „ ne rien faire & d'être inutiles au monde; de „ là parmi nous la ruine totale de la modestie, „ de la vertu, & même du bonheur des fem- „ mes; car l'esprit humain veut toujours être „ occupé de maniere ou d'autre, & au défaut „ d'occupations utiles, il cherchera des distrac- „ tions vicieuses, « &c.

Le quatrieme mémoire traite du pouvoir illimité dont l'auteur fait voir la dangereuſe influence ſur l'eſprit humain.

Le ſuivant traite du bonheur & de la tranquillité de l'ame. L'auteur y prouve par des exemples très-bien choiſis, & des obſervations très-ingénieuſes, que le bonheur ne conſiſte pas dans un état d'indolence qui exclue toute eſpece de ſoins, mais dans l'action, & dans l'intégrité & la variété des vues, en un mot dans l'art de ſe faire des occupations qui exercent l'ame utilement.

Dans le ſixieme mémoire l'auteur examine ſi la multiplicité des livres & l'accroiſſement des connoiſſances ſont favorables à la piété & au patriotiſme, & il ſe décide pour la négative.

Le ſeptieme mémoire roule ſur l'amour de la gloire & de la patrie; le huitieme, ſur le mariage & la polygamie; le neuvieme, ſur la converſation, &c.

Ces mémoires décelent dans leur auteur, de l'honnêteté, du ſentiment, de l'imagination & de la philoſophie.

(*Critical Review.*)

THE plays of William Shakeſpeare, &c. *Œuvres dramatiques de* Guillaume Shakeſpeare, *avec les corrections & les éclairciſſemens de divers commentateurs, à quoi l'on a ajouté des notes, par* Samuel Johnſon & George Steevens. *Seconde édition revue & augmentée. In-8vo.* Londres, chez Bathurſt.

Cette édition contient, outre toutes les autres pieces compoſées par Shakeſpeare, ou imprimées juſqu'à préſent ſous ſon nom, & un grand nombre de notes grammaticales & autres, pluſieurs morceaux relatifs à ce fameux Tragique

ou à sa famille, ou aux éditions précédentes de ses ouvrages.

(*Critical Review.*)

## ALLEMAGNE.

GESCHICHTE der Nurnbergischen ausgaben der bibel, &c. *Histoire des bibles imprimées à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à présent ; par* M. Panzer, *pasteur de l'église paroissiale de S. Sébald.* A Nuremberg, chez Raspe, 1778. *In-4to.* d'un alphabet 5 feuilles & demie.

C'est le même M. Panzer qui a donné précédemment la description raisonnée des bibles allemandes du XVeme. siecle, & qui se fait un nouveau mérite par l'exactitude de l'ouvrage que nous annonçons. Le nombre des bibles, ou des parties de bibles, imprimées à Nuremberg, & décrites ici, n'est pas moindre que 87, sans y comprendre les impressions de Koberger & de son fils, Nurembourgeois retirés à Lyon.

PROPHETæ minores ex recensione textus hebr. & vers. antiquarum latine versi, &c. *Les petits prophetes traduits en latin suivant le vrai texte hébreu*, &c. *avec des notes philologiques & critiques, par* M. Dathe. Seconde édition plus correcte. A Halle chez Weisenhauf, 1779. *in-8vo.* de 232 pag.

Depuis la premiere édition de 1773 l'auteur a beaucoup corrigé sa version, & il lui est honorable de montrer qu'il a profité des critiques judicieuses & même des injustes. Osée a subi le plus de changemens.

PROGRAMMATA academica ſelecta &c. *Choix de programmes académiques ;* par M. le docteur Semler. A Halle, chez Hemmerde, 1779. *In-8vo.* d'un alph. 6 feuill. & dem.

Ils ſont tous ſur des matieres de théologie, & forment 17 traités qui ont été retouchés & qui méritoient d'être recueillis pour être ſouſtraits à l'oubli où tombent preſque toujours les meilleures pieces éparſes & fugitives.

INITIA doctrinæ chriſtianæ in uſum ſtudioſæ juventutis. *Elémens de la doctrine chrétienne à l'uſage de la jeuneſſe ſtudieuſe ; par* M. Reichard. A Leipzig, chez Cruſius, 1778. *In-8vo.* de 14 feuill.

A l'apparition d'un pareil livre on demande ce qu'il a de particulier, ou en quoi il cherche à ſurpaſſer la multitude du même genre. Sa lecture montre que c'eſt par la pureté du ſtyle qui étoit à deſirer dans les autres abrégés deſtinés pour les baſſes claſſes, même dans les lieux de Melanchton. Il eſt en effet très-bien écrit en latin, ſi l'on excepte quelques expreſſions qu'on a relevées : mais on le juge trop plein de dogmes, de myſticité & d'opinions nouvelles pour ſon objet.

GOTTESVERCHRUNG und Gottloſigkeit, &c. *Les effets de la piété & de l'impiété ſur les malades & au lit de la mort, repréſentés dans douze ſermons & diſcours de* M. Ulrich, *prédicateur réformé de la maiſon de charité de Berlin.* A Leipzig, chez Weiguand, 1778. *In-8vo.* de 15 feuilles & dem.

Le

Le choix des ſujets eſt très-particulier, & la maniere n'en eſt pas commune. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût moins dure & plus conſolatoire. Pluſieurs de ces diſcours n'ont pas été compoſés pour un auditoire, comme le ſecond diſcours adreſſé à une jeune fille mourante d'une maladie vénérienne, & le quatrieme à une femme mourante qui ne vouloit pas pardonner à ſon mari. M. Ulrich annonce encore dans ſa préface un livre de piété auquel il travaille pour les malades.

PREDIGTEN.... fur die lieben landleute. *Sermons & fragmens de ſermons pour les bonnes gens de la campagne; par M.* Zerrenner, *prédicateur à Beyendorf & à Sohlen, dans le duché de Magdebourg.* A Magdebourg, chez Scheidhauer, 1779. *In-8vo.* de 494 pages.

Enfin voilà des ſermons vraiment rares & plus difficiles encore à compoſer qu'on ne penſe; c'eſt-à-dire, qu'ils ſont faits comme ils le devroient être preſque tous, pour la multitude des auditeurs. M. Zerrenner reconnoît avoir pris Tobler pour guide. Au lieu d'entretenir le peuple de matieres ſpéculatives qui le concernent peu, il entre dans la pratique des maximes chrétiennes, & il attaque les préjugés & les vices les plus dominans. La ſimplicité, la propriété & le pathétique de ſon ton le diſtinguent particuliérement. Il ſe renferme dans la bible pour ſes exemples & ſes preuves, ſans étalage d'érudition mondaine ou ſcholaſtique. Que de naturel dans le diſcours ſur la parabole du ſemeur! Quels exemples pour les peres de famille & les maîtres que celui ſur le verſet 47 & ſuivans du chapitre 4 de l'évangile de St. Jean, & le ſermon funebre ſur le verſet

24 du chap. 9 de l'évangile selon S. Mathieu; *la fille n'est point morte, mais elle dort!* Celui sur l'éducation, Math. XVIII. 1-11, est aussi touchant pour les maîtres que pour les enfans. Tous sont dignes d'être imités des pasteurs & lus des églises.

REPERTORIUM fur biblische und morgenlaendische litteratur. *Recueil de littérature sacrée & orientale;* par M. le professeur Eichhorn. 4eme. partie. 1779. A Leipzig, chez Weidmann.

o Aussi intéressante que les trois premieres. Les bservations de Grabe sur le chap. 49 de la Genese, & les notes sur les hexaples d'origene sont en latin.

ENTWURF einer vollstaendigen historie der kezereien, &c. *Essai d'une histoire complette des héréfies, par M.* Walch, 8eme. partie. A Leipsig, chez Weidmann & Reich, 1778. *In-8vo.* de 888 pag.

Ce volume contient une suite de l'histoire des monophysetes, secte encore très-nombreuse en Orient; celle des difficultés au sujet des trois chapitres & du Vme. concile général; les contestations des monophysetes entre-eux, la description de leurs églises, & les opinions particulieres des aphtartodocites, des actistetes, des agnoëtes, des tritheites & des niobites. On prétend que ni Varillas, ni Sanderus, ni aucun autre écrivain n'ont apporté autant de lumieres sur ces articles. Les caracteres du pape Vigile & de l'empereur Justinien, pour autant qu'il s'est mêlé des matieres de théologie, y sont tracés profondément. Personne ne s'attend à apprendre là que M. Kall est allé

à Vienne & en Italie, rechercher & raſſembler tous les ouvrages de Théodore de Mopſueſte, juſqu'aux fragmens, pour en procurer une édition. Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point de ſavant qui ne doive lui ſouhaiter un heureux ſuccès.

ANWEISUNG zur kenntniſs der beſten allgemeinern bucher in allen theilen der theologie. *Inſtruction pour apprendre à connoître les meilleurs livres généraux ſur toutes les parties de la théologie; par M.* Noeſſelt. A Leipzig, chez Weigand. *In-8vo.* d'un alphabet 16 feuill. [1 rthlr. 8 gr.]

On ne doit pas s'attendre à plus que le titre ne promet. Ainſi on ne nomme point les livres de théologie exégétique qui n'ont pour objet qu'un verſet ou un chapitre de l'écriture. Mais tous ceux qui ſont nommés ont leur mérite relatif à l'intention de l'auteur de cette inſtruction. Quoique pour diminuer la ſéchereſſe on ait entremêlé quelquefois des anecdotes, des obſervations, des jugemens, il y a bien des livres dont on ne dit rien, parce que c'eſt les avoir loués, que de les avoir cités. L'ouvrage a deux parties; dans la Iere. les livres de théologie ſont diviſés en ceux de théologie exégétique, de théologie ſyſtématique & de théologie hiſtorique. Dans la ſeconde partie, qui eſt beaucoup plus courte, il n'eſt fait mention que des livres qui ſuppoſent les connoiſſances théologiques, comme les méthodes générales pour étudier la théologie, & ce qui a rapport à la prédication.

ANLEITUNG zur kenntniſs der beſten bucher in

der rechtgelahrtheit, &c. *Introduction à la connoissance des meilleurs livres de droit & des sciences qui y sont liées; par* M. Westphal, *professeur ordinaire de droit à Halle.* 2de. édition augmentée & perfectionnée. A Leipzig, chez Weigand, 1779. *In-8vo.* de 199 pag.

La premiere édition de 1774 a été épuisée; cette seconde est réellement augmentée de 80 pages, & les inexactitudes qui s'étoient glissées dans la premiere ont été soigneusement corrigées.

J. L. E. Putmanni antecessoris Lipsiensis élementa juris criminalis, &c. *Elémens du droit criminel disposés suivant une méthode commode pour les étudians; par* M. Putmann, *professeur en droit à Leipzig.* A Leipzig, chez Fritsch, 1779. Grand *in-8vo.* de 36 feuill. sans compter la préface & la table.

Les deux livres d'élémens sont précédés par des prolégomenes sur la nature de la jurisprudence criminelle, & sur l'histoire des loix criminelles. Les deux premiers chapitres du Ier. livre traitent des délits & des peines en général, & les 46 autres du même livre, des principaux crimes & des peines statuées contre eux en particulier; d'abord les crimes contre Dieu, ensuite contre l'état, puis contre les concitoyens & autres hommes. Le second livre, des différentes sortes de procès criminels & de leurs parties, consiste en 28 chap. dans l'ordre suivant: 1°. des jugemens criminels en général; 2°. des causes criminelles; 3°. des personnes sujettes au jugement criminel; 4°. de la jurisdiction criminelle; 5°. de la compétence du for criminel; 6°. de la maniere de traiter les causes criminelles en

général; 7°. de la perquiſition en général; 8°. de la maniere d'établir la certitude du crime; 9°. de la recherche de l'auteur du crime; 10°. de la priſon ou garde des accuſés; 11°. de l'examen ſommaire; 12°. de l'information ſpéciale & de l'examen de l'accuſé ſur les articles de l'information. 13°. de la confrontation; 14°. de la preuve du crime & de la confeſſion de l'accuſé. 15°. de la preuve du crime par les inſtrumens; 16°. de la preuve par témoins; 17°. de la preuve par indices; 18°. de la torture; 19°. des menaces de la torture; 20°. du ferment purgatoire; 21°. des défenſes; 22°. des autres moyens légitimes ou illégitimes qu'on peut employer contre les ſentences criminelles; 23°. de la ſentence criminelle; 24°. de l'exécution de la ſentence criminelle; 25°. du procès d'accuſation proprement dite. 26°. de la recherche des coupables & de la maniere de procéder contre les accuſés abſens & fugitifs; 27°. des cauſes qui arrêtent ou qui terminent la pourſuite des crimes; 28°. des dépens des procès criminels. M. Putmann eſt remonté aux ſources du droit pénal, rapporte ſouvent les propres termes des loix, & remarque les changemens qu'elles ont nouvellement éprouvées dans pluſieurs états, particuliérement en Saxe. Sa maniere d'écrire eſt claire & latine, & l'abondance de la matiere qu'il a ſu reſſerrer en peu d'eſpace, annonce autant de méditation & de méthode que de lecture. Ce livre eſt jugé un des meilleurs de ſon eſpece.

JOHANN Friederich Juglers.... Beytræge zur juriſtiſchen biographie, &c. *Mémoires pour ſervir à la vie des juriſconſultes & des politiques morts qui ſe ſont fait connoître en Europe, & à l'hiſtoire de leurs ouvrages; par* M. Jugler,

*conseiller du roi de la Grande-Bretagne.* 4eme. & 5eme. vol. Leipzig, 1778 & 1779.

Les amateurs de la littérature juridique ont appris par les volumes précédens ce qu'ils doivent attendre des soins & de la capacité de l'auteur. Le 4eme. volume contient 27 vies. Le 5eme. 29.

LEHRBUCH der alten voelkergeschichte, &c. *Abrégé de l'histoire ancienne à l'usage des colleges; par M.* Mangelsdorf. A Halle, chez Curt, 1779. Grand *in-8vo.* [16 gl.]

Gatterer & Schloezer ont donné en Allemand de semblables abrégés. M. Mangelsdorf juge que le premier a trop peu lié les événemens, & que le second n'a pas assez marqué les époques. Il croit faire mieux, & il conduit son histoire jusqu'à la décadence de l'empire d'occident

LEONARDI Offerhaus compendium historiæ universalis, &c. *L'abrégé de l'histoire universelle de* Leonard Offerhaus, *4me. édition qui est la premiere en Allemagne, corrigée par M.* Schroeckh, *qui y a ajouté l'histoire du XVIIIe. siecle.* A Leipzig, chez Junius, 1778, 2 vol. *in-8vo.* le 1er. d'un alphabet 2 feuill. & dem. Le second d'un alphabet 9 feuilles, petit caractere.

L'auteur de cet abrégé s'est acquis à Groningue, par ses *Spicilegia chronol.* la réputation d'un historien laborieux & profond. Ce *compendium* est un des meilleurs qu'on ait vus en ce siecle par le choix & la liaison des faits, par

l'usage & l'indication des sources ou des bons critiques, par la précision & l'agrément du style. Comme Bossuet, il ne s'arrête point aux peuples éloignés, tels que les Chinois ou les Mogouls, & avec raison : car qu'en reste-t-il dans l'esprit d'un lecteur, après qu'il a lu péniblement des listes de noms étrangers. Il a préféré de s'étendre davantage sur les objets intéressans, & qu'on aime à confier à la mémoire. L'ouvrage d'Offerhaus est divisé en IX livres ou époques, dans lesquelles les histoires ecclésiastiques & littéraires ne sont point omises. Dans le Xe. livre, occupé par l'histoire du siecle présent, le continuateur, M. Schroeckh, a parfaitement saisi & imité la maniere de son devancier. L'ouvrage mérite de devenir classique.

Φιλανθρωπος *sive* de institutione puerili dialogus, &c. *L'ami des hommes, ou dialogue sur l'instruction de la jeunesse, dans lequel on discute la nouvelle méthode d'enseigner les langues, vantée depuis quelque tems.* A Leipzig, chez Jacobaer, 1777. *In-8vo.* de 4 feuilles. [3 gl.]

Dans une maison de campagne où trois amis se rencontrent, la conversation tombe sur la nouvelle méthode d'apprendre les langues. L'un qui l'a suivie & éprouvée dans l'éducation de plusieurs enfans de famille, la célebre hautement. Le second propose ses objections, s'imaginant que le dessein de rendre tout facile & agréable aux enfans n'est pas en tout conforme au but de les accoutumer à l'obéissance, à l'ordre & à la subordination ; qu'ils ont tous une répugnance pour la contrainte & le travail qu'il est besoin de vaincre ; que si on les accou-

tume à ne rien faire que de leur goût, ils auront infiniment à souffrir des contrariétés inévitables dans la suite du cours de leur vie; qu'il n'importe guere combien on met de tems à apprendre une langue, que l'essentiel est de la bien savoir; & que la promptitude de la nouvelle méthode ne fera que des discoureurs sans fond & sans solidité. Le 3me. interlocuteur arrange le différent en prenant le milieu, & ce qu'il y a de meilleur dans les diverses méthodes anciennes & nouvelles. Les maîtres de langues profiteront de ce petit ouvrage bien écrit.

BRIEFE an einen greis. *Lettres à un vieillard, propres à entretenir & à consoler dans un âge avancé; par M.* Hauck, *pasteur & inspecteur de l'école de Pforta.* A Leipzig, chez Jacobaer, 1779. *In-8vo.* de 11 feuill. [6 gr.]

Tandis qu'on ne pense qu'aux jeunes gens, & qu'on n'écrit qu'en leur faveur, il est d'autant plus juste de se souvenir des vieillards, & d'écrire quelquefois pour eux, que beaucoup sont dans l'impossibilité d'avoir d'autre passetems que les livres; ils doivent de la reconnoissance à M. Hauck qui a écrit ces 20 lettres principalement pour ceux qui ne sont point lettrés.

THEORIE der gartenkunst. *Théorie du jardinage; par M.* Hirschfeld. Ier. vol. A Leipzig, chez Weidmann & Reich. Grand *in-4to.* de 230 pages.

C'est le commencement d'un ouvrage rempli de connoissances & de goût, dont l'auteur a déja donné une ébauche en 1775, dans ses curieuses observations sur les maisons de campagne, *an-*

*merkungen ueber die landhauser.* On lit d'abord des préliminaires en quatre articles. Le Ier. eſt un coup-d'œil ſur les jardins anciens & nouveaux & leur origine; ſur les jardins ſuſpendus de Babylone, ſur ceux des Perſes, des Grecs, des Romains, des Italiens, des François, à l'occaſion deſquels on vante les beaux jardins de Watelet, d'après ſon *eſſai ſur les jardins;* ſur ceux d'Eſpagne, des Pays-Bas & d'Angleterre qui donne lieu de faire connoître les parcs de Wentworth, de Duncombe & de Hagley; ſur ceux d'Allemagne, & particuliérement d'Aſchberg, dans le Holſtein, deſquels il ſe complaît à à en décrire la beauté naturelle; ſur les Chinois, qui lui fourniſſent ſujet d'élever des doutes conſidérables contre la vérité des peintures que Chambers en a compoſées. Le ſecond article a été deſtiné aux recherches ſur l'ancien & le nouveau goût dans les jardins. Il regne dans ceux des Européens beaucoup d'uniformité dans un eſpace borné, où tout eſt diſpoſé avec ſymmétrie & ſurchargé d'ornemens. Il y avoit dans les anciens plus de grandeur, de variété & de beauté naturelle. M. Hirſchfeld communique ſes reflexions ſur ce que les auteurs des autres nations, & l'Allemand Sulzer, ont écrit en faveur du nouveau goût. Dans le IIIeme. article, le jardinage eſt mis au rang des beaux-arts, & ſous ce point de vue on recommande pour former un jardin, de conſulter la nature, d'y apporter de l'ordre & du choix, & d'y donner de la couleur & une certaine vie. Le IVeme. traite de la deſtination des jardins, qui n'eſt pas ſeulement de récréer, mais encore d'occuper l'eſprit.

La théorie ſuit les préliminaires. On y recherche ce que c'eſt que la belle nature champê-

tre. Elle confiste, felon l'auteur, dans la grandeur, la diverfité & la beauté des couleurs, du mouvement & des agrémens; dans la délicatesse, la nouveauté, la furprife & les contraftes. Il examine enfuite les qualités du fol & leurs effets, sa fituation de niveau, en côteau ou en enfoncement; fes vues en prairies, bois, rochers, eaux; les graces dont il eft fufceptible fuivant les années & les faifons. L'expreffion convient par-tout au fujet embelli & rendu plus fenfible au moyen de 46 jolies vignettes, qui repréfentent des maifons de campagne & des jardins. Elle font honneur aux artiftes, fur-tout à M. Brandt de Hannovre. Rien ne manque à la partie topographique du livre dont il paroît en même-tems une traduction françoife, qui eft de M. de Caftillon, profeffeur à Berlin.

MISCELLANIEN literarifchen inhalts. *Mêlanges littéraires; par M.* Strobel. *Second vol.* A Nuremberg, chez Bauer, 1779. *In-8vo.* de 16 feuilles.

Ce fecond recueil intéreffe autant que le premier. On y trouve, 1°. un mémoire fur la diete d'Ausbourg en 1530. Il eft à peine croyable qu'après tant d'écrits fur ce point d'hiftoire, il en refte encore des parties à éclaircir. Cependant l'extrait des lettres des députés de Nuremberg, rapporté ici, en apprend encore des particularités tues par les hiftoriens, & fait voir comment l'empereur s'y eft pris afin de garantir Cologne, Aix & Metz de la réforme. 2°. *ORATIO de caufis calamitatum quas Melanchton fub vitæ finem fubiit;* de M. Reichelius, diacre & profeffeur d'éloquence à Nurenberg, mort en 1774; avec une lettre de Me-

lanchton, qui n'avoit point encore été imprimée. 3°. Un mémoire ſur l'incertitude des ſignes auxquels on a prétendu reconnoître le lieu & l'année d'anciennes éditions. 4°. Une relation de ce qui s'eſt paſſé dans une aſſemblée de pluſieurs états catholiques, tenue à Augsbourg en 1524, dans laquelle il fut réſolu de mettre en vigueur l'édit de religion dit de Worms. La concluſion des états a été tranſcrite ſur une ancienne copie. 5°. Des obſervations des théologiens du Margraviat, ſur l'ordonnance eccléſiaſtique du Brandebourg & de Nuremberg. 6°. Trois obſervations de Melanchton ſur les fondations, les cérémonies & la ſéparation de l'égliſe; dans leſquelles il tient pour permiſe, la communion ſous une ſeule eſpece. 7°. Pluſieurs nouvelles concernant Edelmann, tirées de ſes lettres depuis 1727 juſqu'en 1732. 8°. Les nouveaux ſtatuts d'Eberlin pour la réforme du clergé. 9°. La fin de *Staphyli hiſtoria acti negotii inter Staphylum & Oſiandrum.*

Quoique ce volume de mêlanges ſoit dans les principes, & en faveur de la prétendue réforme, l'anecdote concernant Oſiandre, inſérée pag. 19, ne fait pas d'honneur à ce prétendu réformateur.

DER neue Diogenes. *Le nouveau Diogene, ou réflexions ſur la conduite journaliere des hommes.* A Roſtoc, chez Koppen, 1777 1778. Deux parties *in-8vo.* La lere. de 156 pag. La ſeconde de 366.

Critique ſage & modérée, dont la lecture charme, quoique, ſelon l'anonyme, tout autre eût pu voir comme lui, s'il eût haſardé de

contempler le ſoleil, ſans ceſſer pour un aveuglement paſſager, afin de s'y accoutumer.

LITTERARISCHE almanach der Deutſchen. *Almamanach littéraire d'Allemagne ; par M. le profeſſeur* Eyring. A Gottingen, chez la veuve van den Hoek. *In-8vo.* de 177 pag.

Nous n'avons que la littérature théologique : mais nous ſavons que M. le profeſſeur continue ſon travail, & qu'il s'eſt aſſocié pour le droit M. le docteur Waldeck.

CHRISTIAN Jacob von Zwierleins.... Neben ſtunden. *Les récréations de M.* de Zwierleins, *conſeiller intime du prince d'Anhalt Bernbourg.* Iere. partie. A Gieſſen, chez Krieg. *In-8vo.* de 285 pag.

Trompés par le titre de *récréations*, nous nous étions figurés que c'étoit un livre de littérature légere, mais un coup-d'œil dans le livre même, nous montre qu'il s'y agit des matieres les plus importanres de droit public, féodal, & même eccléſiaſtique, qui ont rapport aux charges de l'auteur, auſſi procureur de la chambre impériale de juſtice.

VERMISCHETE gedichte, &c. *Mêlanges de poéſies de M.* Piper, *recteur d'école à Greifswald.* A Stralſund, 1779. 14 feuill. *in-8vo.*

La variété n'y manque point. Il y a des odes, des traductions de pſeaumes & d'Horace, des fables, des épigrammes, &c.

NATHAN der Weiſe. *Nathan le ſage, piece dra-*

*matique en 5 actes; par M.* Lessing, 1779. *In-8vo.* de 276 pag.

Nathan & Saladin sont nobles & grands au plus haut degré; Recha, l'innocence & la candeur même; le templier bon & vaillant; le religieux un fidele serviteur de Dieu que les sciences n'ont point perverti. On lira plus volontiers l'ouvrage même que ce que nous en pourrions écrire, dit le *mercure d'Altona* du 20 mai.

SINNGEDICHTE, &c. *Poésies de M.* de Murr. Nouvelle édition. A Francfort, chez Zeh, 1779. *In-12.* de 4 feuilles.

Il y en a en allemand, en latin & en anglois. Nous transcrirons seulement ces deux vers au roi de Prusse.

*Exemplar Regnum FRIDERICE es optime, bello*
*Mars, Phœbus cantu, Jupiter ingenio.*

On peut placer parmi les meilleures traductions des auteurs étrangers que les Allemands ont nouvellement habillés en leur langue:

1°. Celle de l'histoire de l'origine, de l'accroissement & de la situation présente des états du nord, écrite en anglois par M. William, & mise en allemand par M. Adelung, conseiller du duc de Saxe-Gotha. Elle n'est point servile, M. Adelung se permettant souvent de redresser son guide. Car on ne doit pas s'attendre que M. William ne se soit jamais trompé, en écrivant l'ancienne histoire sur le témoignage des auteurs qui l'ont précédé; c'est bien assez qu'on puisse s'en rapporter à ce qu'il a vu de ses yeux durant un

ſéjour de cinq ans dans ces pays ſeptentrionaux ; où, pour ce qui regarde la Hollande, il s'eſt fait inſtruire de ſa ſituation préſente par le ſavant Meermann, & par pluſieurs membres des états des Provinces-Unies ; pour le Danemarck il eſt entré dans la bibliotheque royale & dans les archives par la faveur de l'infortuné Struenſée ; & pour la Suede, ſa conformité avec les excellens mémoires qui en ont été publiés en françois, garantit la bonté de ſes ſources. Ce premier volume ne s'étend point au-delà de ces trois empires. On en deſire la ſuite.

2°. La traduction abrégée du livre françois de M. Petit, intitulé : *Traité ſur le gouvernement des eſclaves*, que M. Reichard, bibliothécaire de Gotha, a reproduit en allemand ſous le titre : *Ueber den geſetzlichen zuſtand der negerſklaven in Weſtinden.* A Leipſig, chez Weigand, 1779, in-8vo. de 160 pag. Ce n'eſt point un ſimple extrait, mais une comparaiſon des loix des François, des Eſpagnols & des Anglois ſur les negres, auſſi bien raiſonnée que dans l'original, avec des réflexions & des projets de réforme dictés par l'humanité. M. Petit, en ſa qualité de député des conſeils ſupérieurs des colonies, a dû être bien informé. On s'eſt permis de remplacer par quelques additions ce qu'on a diminué de ſon livre. Ces additions concernent la Dominique, les miſſions de St. Thomas, & les établiſſemens de ce genre fondés par les Portugais, les Hollandois & les Danois dans leurs colonies. L'ouvrage de M. Petit a été placé en France parmi les livres défendus, vraiſemblablement à cauſe de la liberté qu'il s'y donne de blâmer les loix établies, & de la ſenſation qu'il peut faire ; mais ſans cenſure des intentions de l'auteur, qui paroit n'avoir voulu qu'engager par

ſes maximes à diminuer la maſſe des miſeres humaines.

. Le journal des prédicateurs, [*Journal fur prediger*] ſe continue avec applaudiſſement. On diſtribue en cinq feuilles *in-8vo.* le 3me. cahier du IXme. volume. L'état de l'égliſe proteſtante de Bruxelles s'y fait remarquer; & le catalogue des prédicateurs des troupes hollandoiſes donne à eſpérer de voir completter, par de pareils mémoires, la connoiſſance que M. le ſur-intendant Jacobi a donnée au public de la ſituation préſente de la religion en Hollande.

M. Forſter, fameux par ſon voyage à la mer du Sud, vient d'être nommé profeſſeur de minéralogie dans l'univerſité de Halle, par le roi de Pruſſe.

Les Allemands ſe plaignoient qu'il n'y eût point de traité particulier ſur les coquillages de riviere. Car ce qu'en ont écrit Liſter, Gualtieri, Argenville, Muller & Martini, fait partie d'autres livres, la plupart fort chers; & à l'exception de Muller, dans ſon *Hiſtoria vermium*, & de Martini, dans le magaſin de Berlin, on ne peut dire qu'aucun auteur ſe ſoit étendu ſur cette matiere. C'eſt pourquoi M. Schroter, diacre à Weimar, s'y eſt appliqué, & il a obſervé particuliérement ceux qui vivent dans les eaux de la Thuringe. Son ouvrage eſt aſſez avancé pour qu'il puiſſe le faire imprimer avant la foire de la St. Michel de Leipzig. Il l'a diviſé en quatre parties, dont la premiere purement hiſtorique, fait connoître les travaux des auteurs anciens & modernes qui ont traité des coquillages d'eau douce; la ſeconde conſidere les coquilles & leurs habitans

ſous toutes les faces ; dans la troiſieme elles ſont claſſées en ordre, & on réunit les ſynonymes des divers auteurs. Le quatrieme, qu'on peut regarder comme un ſupplément s'occupe des demeures des vers d'eau douce. Tout l'ouvrage pourra former un volume *in-4to.* d'environ deux alphabets. M. Capieux, fameux artiſte de Leipzig, travaille chez l'auteur, à Weimar, à la gravure & à la peinture des planches. Gebauer, imprimeur à Halle, s'eſt chargé de l'impreſſion pour laquelle on ſouſcrit au prix d'un thaler 18 gl. juſqu'à la St. Michel, pour l'ouvrage avec les figures noires, & au prix de 3 thalers avec les figures enluminées.

Des nouvelles eccléſiaſtiques allemandes ont commencé de paroître à Gieſſen l'an paſſé, en forme de journal ſous le titre : *Die neueſten religionsgebenheiten mit unpartheyiſchen anmerkungen*, dont on débite tous les mois un cahier de 5 feuilles *in-8vo.* Nous avons 9 cahiers de 1778 & 3 de 1779, qui ſuffiſent pour prendre une idée de ce travail. C'eſt la relation de la diſpute ſurvenue à l'occaſion d'un A, B, C, dans le pays de Naſſau-Weilbourg, intéreſſante par ſes circonſtances : puis la relation des mouvemens ſur la traduction du nouveau teſtament du docteur Bahrdt. Ce ſont la requête du docteur Piderit au corps évangélique ; le récit des mécontentemens & des tumultes que la conſtruction d'un cloître à Dierdorf a produits dans le comté de Wied-Runckel ; & de pareilles affaires, à Gumbsheim, à Amelungen, Bruchhauſen, Sulzdorf ; des nouvelles controverſes ſur le diable, depuis la ſupplique de 1776 ; les diſputes de Febronius, de Leſſing & d'Iſenbiehl : un mémoire ſur l'origine le progrès &

le but des Francs-Maçons. A cela on a mêlé des projets de réunion des deux communions protestantes, & plusieurs autres traités & mémoires de religion. L'impartialité promise se laisse souvent desirer dans la partie historique.

M. Hahn, curé de Kornwestheim, près de Stutgard, annonce qu'il a achevé sa machine d'arithmétique à laquelle Leibnitz a si long-tems travaillé inutilement. Elle ne pese que huit livres, & est si simple que le moindre horloger peut la copier. Il paroîtroit desirer qu'un curieux opulent en fit l'acquisition.



# TABLE
## *DES*
# MATIERES
## Contenues dans ce Volume.

## MÊLANGES.



## POÉSIES FUGITIVES.

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.



## SPECTACLES.

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.



## MÉDECINE. CHIRURGIE.



## AGRICULTURE. ECONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

